

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

III

Ahaggar – Alī ben Ghaniya



EDISUD

UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES PRÉ- ET PROTOHISTORIQUES
UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES ET
ETHNOLOGIQUES
LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE ET DE PRÉHISTOIRE DES PAYS
DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

III
Ahaggar – ‘Alī ben Ghāniya

Ouvrage publié avec le concours
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

EDISUD
La Calade, 13090, Aix-en-Provence, France

© Edisud, 1986 et 1997 pour la 2^e édition.

ISBN : 2-85744-201-7 et 2-85744-260-2

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, « que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de ses auteurs ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Edisud, 1986

Secrétariat: Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale, Maison de la Méditerranée, 5, bd Pasteur, 13100, Aix-en-Provence.

A104. AHAGGAR

Le Pays

L'Ahaggar (ou Hoggar en arabe) est le nom historique du pays contrôlé jadis par la Confédération des Touaregs Kel Ahaggar. Ce territoire correspond à une énorme « boutonnière » de socle précambrien, parsemée de quelques massifs volcaniques tertiaires et quaternaires, et délimitée au nord, à l'est et au sud par les falaises, imposantes ou dégradées, des reliefs de côtes des grès primaires de l'« enceinte tassilienne ». Au-delà, les plateaux des Tassilis appartiennent à une famille de paysages de grands plateaux qui s'abaissent progressivement vers les bassins sédimentaires et les ergs du nord ou du sud du Sahara. Leurs formes tabulaires s'opposent aux immenses plaines sableuses et aux regs caillouteux parsemés d'îlots rocheux (ou inselbergs) de toutes tailles depuis des pitons isolés et de petites coupoles granitiques jusqu'à de longues chaînes escarpées de plusieurs dizaines de kilomètres de long, qui sont les paysages caractéristiques de l'Ahaggar.

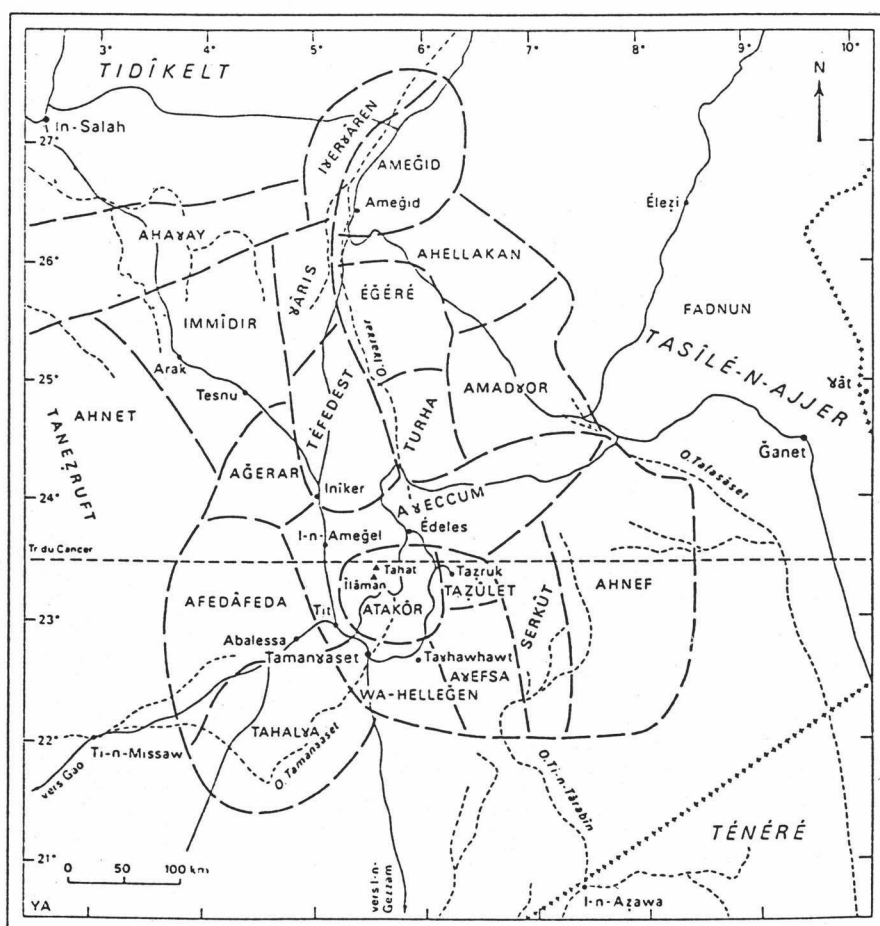
Au centre géométrique de cette boutonnière, presque aussi étendue que la superficie de la France (600 km du nord au sud et 800 d'ouest en est), le massif de l'Atakor est une vaste coupole de roches volcaniques et cristallophylliennes (3 200 km² à plus de 1 500 mètres d'altitude), qui regroupe les plus hauts sommets du Sahara central (2 918 m au Tahat) et le centre de dispersion des eaux de tous les grands organismes hydrologiques, aujourd'hui très dégradés, qui descendent vers les plaines périphériques : Oued Igharghar nord et sud, Oued Tamanrasset, Oued Tin Tarabine, etc. L'Ahaggar est pratiquement inhabité sauf à la périphérie de l'Atakor qui rassemble la quasi-totalité des quelques dizaines de milliers d'habitants, en particulier dans la capitale, Tamanrasset.

Les *déserts de plaine* de l'Ahaggar offrent une grande variété de paysages, mais des ressources extrêmement réduites. En effet sur l'ensemble de ce territoire, la moyenne annuelle des pluies est de 5 à 50 mm et en dehors de très rares périodes de pluies exceptionnelles, la végétation est absente sur les grandes plaines très uniformes (les « *ténérés* ») de l'Amador, du Tafassasset ou du Tanezrouft occidental. Les reliefs des inselbergs ont rarement un volume montagneux suffisant et ne donnent naissance qu'à des ruissellements diffus très limités ou des crues dérisoires. Les seuls reliefs importants sont liés à des affleurements de certaines unités géologiques particulièrement résistantes à l'érosion et qui révèlent les vieilles orientations nord-sud du socle précambrien : longues crêtes aiguës de quartzites de l'Adrar Ahnet (au N.O.) du Tazat (au N.E.) ou de l'Alioum (au S.E.); dômes complexes des granites Taourirt dont les plus connus sont le Tesnou ou le Tan Afella qui dominent les plaines environnantes de près de 1 000 mètres; ou encore la chaîne N.-S. des gneiss profonds et amphibolites de la Tourha. Le seul relief important, en dehors de l'Atakor, est la chaîne granitique de la Téfédést qui se calque exactement sur l'affleurement d'une grande amande granitique, exhumée de ses auréoles métamorphiques. Longue de 125 km et parfois large de 35, cette chaîne s'élève à plus de 1 500 mètres d'altitude sur une superficie de 1 500 km². Mais son étroitesse limite le cours montagnard de ses oueds à quelques kilomètres, 20 à 30 au grand maximum (Oued Mertoutek ou Oued Takouf); ils dévalent très vite les pentes granitiques comme de simples torrents avant d'aller se perdre dans les sables des plaines périphériques. Seules les grandes vallées, issues de l'Atakor, sont encore parcourues par des crues qui peuvent s'écouler sur 100 à près de 400 km en saison fraîche sur la bordure ouest de l'Atakor. Ainsi l'Oued Tamanrasset se classe au 4^e rang des longueurs parcourues par ses crues, après la Saoura, la Daoura et l'Oued Djedi qui prennent tous leur origine en dehors du Sahara. Mais ces grandes crues se produisent de manière irrégulière, en moyenne une tous les 6 ou 7 ans... Elles ont cependant l'avantage d'alimenter des inferroflux qui permettent l'existence de

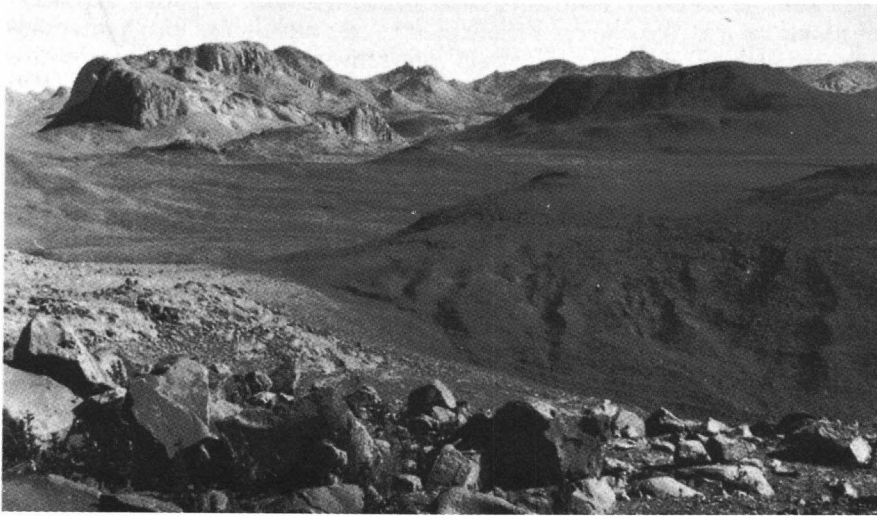
points d'eau et souvent même de « forêts galeries » d'acacias ou de tamarix jusqu'à des distances considérables de l'Atakor.

Les plaines à inselbergs, parcourues par ces quelques grandes vallées s'élèvent progressivement depuis des altitudes de 500-800 mètres à la périphérie, à 1 000-1 100 mètres sur la bordure de l'Atakor. Sur la bordure nord de l'Ahaggar, au pied des Tassilis, quelques petits ergs (Admer, Tihodaïne) se sont édifiés là où les réseaux hydrographiques étaient les plus dégradés. Dans les périodes plus humides du Quaternaire, les lacs interdunaires ont été des secteurs privilégiés de rassemblement des hommes, mais à l'heure actuelle, ces ergs, trop peu arrosés et trop peu étendus, n'offrent pas de ressources en pâturages comparables à celles des ergs du Nord du Sahara. Enfin, sur le socle, de vastes affleurements de laves basaltiques s'étendent sur des superficies comparables à celles de l'Atakor (2 075 km² de surfaces volcaniques) : Egéré Settefen (3 025 km² au N.-O. de l'Amador) Tahalra (1 725 km²) ou Manzaz (1 275 km²). Mais ce sont des cheires rocailleuses et très monotones où l'hydrographie est entièrement désorganisée et qui sont souvent les secteurs les plus hostiles de l'Ahaggar. Seul l'Atakor échappe à cette définition.

L'Atakor est, en effet, un véritable massif montagneux dont l'histoire géologique est particulièrement complexe. Il s'agit d'un bombement volcano-tectonique qui



Les régions traditionnelles de l'Ahaggar.

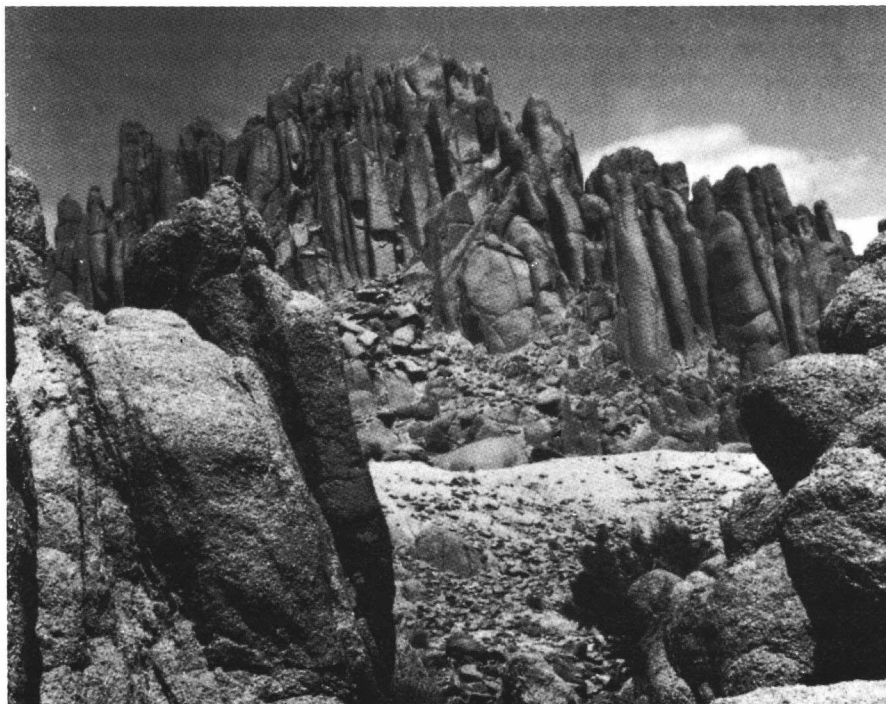


Aspects de l'Atakor, vue prise de l'Adrar Timterin. Au premier plan, une cuvette de broyage néolithique (photo G. Camps).



Le pic de l'Illaman, extrusion de phonolite. Au premier plan, un olivier de Laperrine (photo G. Camps).

a soulevé la partie centrale du socle précambrien jusqu'à des altitudes de 2 000-2 500 mètres. On trouve en effet jusqu'à ces altitudes, des dépôts lacustres contenant des bois silicifiés d'âge Oligocène à Miocène inférieur (environ 25 millions d'années). Cette très vieille surface, comparable à celle des plaines périphériques, a ensuite été recouverte par de très vieilles coulées de basalte vers 20-12 millions d'années. Les empilements de ces coulées successives et subhorizontales sur 200 à 300 mètres d'épaisseur, sont contemporains d'une phase de climat tropical très humide au début et devenant de plus en plus sec. Aussi peut-on encore observer, dans l'Atakor, les teintes rouges, brunes ou parfois violacées des anciens sols argileux formés aux dépens de ces coulées et qui caractérisent certains paysages du massif volcanique. En effet, ces grands volcans miocènes ont ensuite été morcelés par l'érosion due à un soulèvement récent, d'âge pliocène (6-7 millions d'années) accompagné d'un volcanisme explosif (trachytes et phonolites) qui a contribué au démantèlement des volcans antérieurs. Il en est résulté, surtout dans l'Atakor occidental, un rassemblement exceptionnel de près de 300 « extrusions » en forme d'aiguilles et de dômes plus ou moins évidés, entourés de hautes tables de vieux basaltes, eux-mêmes surmontés parfois de coulées phonolitiques épaisses de plusieurs dizaines de mètres (Tahat, Assekrem), qui sont un des paysages les plus touristiques de la planète. A la suite de ce bombement complexe qui associe le socle précambrien et un volcanisme mio-pliocène, un premier réseau hydrographique s'est installé avec la disposition rayonnante qui caractérise encore l'hydrographie actuelle. Des témoins de ces anciennes vallées subsistent, fossilisés sous des coulées basaltiques postérieures qui ont emprunté ces premières vallées et qui ont pu être datées de 2 à 1,5 millions d'années. Vers 1,5 million d'années, une bonne partie de l'entaille des réseaux actuels était déjà réalisée à la bordure nord et même dans la partie centrale de l'Atakor (Segaïka, Ilamane). Au Quaternaire, une nouvelle phase de volcanisme basaltique



Le granite diaclasé d'aspect phonolithique au voisinage de l'Ilaman (photo G. Camps).

s'est traduite par l'édification de quelques cônes stromboliens et par des coulées de vallées qui tapissent parfois le fond des vallées actuelles. Mais l'essentiel de l'activité volcanique s'est déplacé vers les bordures, dans la Tahalra ou le Manzaz où la plupart des volcans ont un âge très récent et sont parfois subactuels.

Depuis un million d'années au moins, l'Atakor a connu des alternances de climats humides et froids et de climats arides et plus chauds. Lors des périodes froides, les précipitations étaient bien plus abondantes qu'aujourd'hui, bien réparties sur l'année, avec une prédominance des pluies d'hiver. En haute montagne (2 200-3 000 mètres), l'accumulation des neiges a laissé de nombreuses traces de moraines accumulées par d'anciens névés et même, sur le flanc nord du Tahat, par une langue de glace longue de plus de 800 mètres. Les hivers froids et humides ont provoqué aussi la formation de vastes coulées de solifluction, mélange de blocailles et de limons, qui ont empâté les hauts reliefs et comblé les vallées de la montagne, considérablement élargies par ce mode d'érosion. Les témoins d'une intense fragmentation des roches volcaniques s'observent jusque vers 1 100-1 200 mètres et témoignent de l'efficacité de la gélifraction lors de ces périodes froides. Enfin, les cours d'eau rendus très efficaces par ces crues hivernales, ont charrié de grandes quantités de galets, bien visibles encore dans les terrasses des oueds ou les grands épandages en bordure de l'Atakor.

Au contraire, lors des phases arides, la réduction des écoulements a entraîné le dépôt, dans toutes les vallées, de grands volumes de graviers et de sables. Ceux-ci ont été fournis surtout par les massifs de granite (Taessa, Aheleheg, In Tounine), plus sensibles que les roches volcaniques à la désagrégation granulaire (dissociation des cristaux sous l'influence des variations d'humidité). La dernière de ces grandes périodes arides, avant l'actuelle, se situe vers l'Acheuléen moyen à supérieur et a entraîné l'accumulation de la terrasse « graveleuse », épaisse de quelques mètres à 10 ou 20 mètres, qui est encore bien visible dans toutes les vallées de la périphérie du massif. Très perméable, cette terrasse renferme la réserve aquifère principale pour toutes les activités agricoles et urbaines du massif. En contrebas, une terrasse limono-argileuse, emboîtée dans la précédente, a été édifiée par les cours d'eau à la fin de la dernière période pluviale et fraîche; elle est formée de particules fines, riches en éléments volcaniques fertiles, et fournit l'essentiel des sols agricoles des centres de culture.

De cette dernière période humide et fraîche, l'Atakor a aussi hérité la grande variété de plantes qui constituent les steppes d'altitude du massif; ce « pâturage » s'étend sur l'ensemble des versants et même sur les plus hauts plateaux comme l'Assekrem (2 700 mètres). Ces buissons « mésogéens » (Armoises, Salsolacées etc.) restent très liés aux lits d'écoulement des ravins ou des vallées jusque vers 1 800 mètres, mais au-dessus de cette altitude, la végétation devient plus diffuse et s'accommode des 120-150 mm de pluies annuelles, surtout sur les pentes des coulées de solifluction et des versants volcaniques. Après de fortes pluies, l'Atakor se couvre de plantes annuelles, l'« *acheb* », où domine *Schouwia purpurea*, dont les larges feuilles charnues et les grandes fleurs violettes ne sont pas adaptées aux dures conditions du désert. Enfin, sur ces sommets, on retrouve encore quelques arbustes d'origine méditerranéenne, comme les myrtes de Nivelles, les lauriers, quelques rares pistachiers ou les célèbres oliviers de Laperrine. Ils ont le même caractère relicté que les Cyprès du Tassili; de plus en plus isolés dans les ravins escarpés ou les fissures des granites (Taessa) où ils trouvent un abri à la fois contre le froid et la dent des troupeaux, ils sont menacés de disparition car leur reproduction n'est plus guère assurée.

La montagne de l'Atakor a en effet un rôle favorable en augmentant le total des précipitations et en diminuant l'évaporation. Mais au cœur du Sahara, l'omniprésence des hautes pressions sahariennes impose un régime d'extrême aridité et une très grande irrégularité des précipitations. Il n'existe aucune saison des pluies où la végétation serait assurée de recevoir une ou plusieurs pluies successives. Bien

plus, les pluies déjà rares, se dispersent au long de l'année avec 43% de pluies en août-septembre, 24% en mai-juin et 12% en décembre-janvier à Tamanrasset (moyenne 1926-1955). Ces dernières pluies, les plus rares, tombent sur de vastes étendues et sont très utiles pour les réserves en eau des sols (moindre évaporation) et le développement des crues. Sur les principaux sommets de l'Atakor, malgré cette répartition défavorable, les pluies dépassent 150 mm et 40 jours de pluie et gouttes par an, soit l'équivalent de stations comme Aïn Sefra, Laghouat ou Gabès sur la bordure nord du Sahara, ce qui explique l'existence d'une steppe comparable à celles d'Afrique du Nord, sur une superficie de plus de 4 000 à 5 000 km².

En fait, les régions les plus favorisées se situent à la périphérie de l'Atakor vers 1 000-1 400 mètres d'altitude. Les pluies y sont plus faibles et plus sensibles à l'évaporation, mais les températures plus élevées, surtout en hiver (sauf cas d'inversion thermique), privilégient les espèces de graminées d'origine tropicale (en particulier les *Aristida*) et surtout les arbres comme les diverses espèces d'Acacias et les Tamaris. Si la végétation a tendance à se « contracter » le long des thalwegs, elle prend, dans toutes les vallées issues de l'Atakor, une allure de « boisements » denses (avant leur utilisation pour la construction des maisons et le chauffage des foyers), accompagnés de savane de graminées qui fournissent les pâturages des basses vallées.

Avec ses bordures, l'Atakor s'étend sur près de 25 000 km², moins du 1/16 de l'Ahaggar, mais on comprend, après cette revue des ressources naturelles potentielles, qu'il concentre, aujourd'hui, l'essentiel du peuplement. Celui-ci a pu être plus étendu lors des périodes pluviales à l'époque préhistorique et jusqu'au Néolithique. Mais lors de l'arrivée des premières populations touarègues, les conditions ne devaient pas être très différentes de celles que l'on observe aujourd'hui. Tout au plus, d'après les traditions orales, y a-t-il eu, semble-t-il, davantage de pluies d'hiver au XIX^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

- BORDET P., *Les appareils volcaniques récents de l'Ahaggar*. Congrès Géol. Intern. Alger, 1952, 62 p.
- BORDET P., Remarques sur la météorologie, l'hydrographie et la morphologie du Hoggar. *Trav. I.R.S.*, t. IX, 1953, p. 7-23.
- DELIBRIAS G. et DUTIL P., Formations calcaires lacustres du Quaternaire supérieur dans le massif central saharien (Hoggar) et datations absolues, *C.R. Acad. Sc.*, Paris, 262, D, 1, 1956, p. 55-58.
- DUBIEF J., *Le climat du Sahara*, t. I, 1959 et II, 1963, Alger, Publ. I.R.S., Mém. hors série, 312 p. et 275 p.
- GIROD M., *Le massif volcanique de l'Atakor (Hoggar), étude pétrographique, structurale et volcanique*, CNRS, CRZA édit. série Géol., n° 12, 1971, 158 p.
- HUGOT H.J., Recherches préhistoriques dans l'Ahaggar nord-occidental. *Mém. du CRAPE*, I, A.M.G., Paris, 1963.
- LELUBRE M., Recherches sur la géologie de l'Ahaggar central et occidental (Sahara central). *Bull. Serv. Carte géol. Algérie*, 2^e série, 1952, t. 22, 354 et 385 p.
- LHOSTE J.M. et AULARD C., *Montagnes du Hoggar*. Publ. Club Alpin fr., Alger, 1963, 152 p.
- MAIRE R., *Mission scientifique au Hoggar, étude sur la flore et la végétation du Sahara central*, 3 t., Alger, 1940.
- MAITRE J.P., Contribution à la préhistoire récente de l'Ahaggar dans son contexte saharien. *Bull. I.F.A.N.*, t. 38, B, 4, 1977, p. 715-789.
- OZENDA P., *Flore du Sahara septentrional et central*. Publ. CNRS, Paris, 1958, 486 p.
- QUEZEL P., Contribution à l'étude de la flore et de la végétation du Hoggar. *Mém. Inst. Rech. Sah.*, monogr. région., n° 2, 1954, 164 p.
- ROGNON P., L'évolution actuelle des formes de relief dans l'Atakor. *Trav. I.R.S.*, t. XXII, 1963, p. 61.
- ROGNON P., *Le massif de l'Atakor et ses bordures (Sahara central) étude géomorphologique*. C.N.R.S., Centre Rech. Zones Arides, t. 9, 1967, 560 p.

- ROGNON P., Un massif montagneux en région tropicale aride. L'Atakor. Relations entre le milieu naturel et le peuplement. *Annales de l'Université d'Abidjan*, série G, t. II, 1970, fasc. 2, 220 p.
- ROGNON P., Phénomènes périglaciaires et pluviaux quaternaires dans le massif de l'Atakor (Hoggar). *Coll. sur périglaciaire d'altitude du domaine méditerranéen et ses abords*, Strasbourg, 1978, p. 347-364.
- ROGNON P., Comparison between the late Quaternary terraces around Atakor and Tibesti. *Second Symposium of the Geology of Libya*, III, Acad. Press. 1980, p. 815-821.
- ROGNON P., GOURINARD Y et BANDET Y., Un épisode de climat aride dans l'Atakor (Hoggar) vers 1,5 Ma (datation K/Ar) et sa place dans le contexte paléoclimatique du Plio-Pleistocène africain. *Bull. Soc. Géol. Fr.*, 7, 23, 4, 1981, p. 313-318.
- ROGNON P., GOURINARD Y., BANDET Y., KÖNIGUER J.C., et DELTEIL-DESNEUX F., Précisions chronologiques sur l'évolution volcano-tectonique et géomorphologique de l'Atakor (Hoggar) : apports des données radiométriques (K/Ar) et paléobotaniques (bois fossiles). *Bull. Soc. Géol. Fr.*, 7, 25, 1983, p. 973-980.
- TESSIER M., Les crues d'oueds au Sahara algérien entre 1950 et 1961. *Trav. Inst. Rech. Sah.*, XXIV, 1965, p. 7-29.
- VAN CAMPO M., AYMONTIN G., GUINET P. et ROGNON P., Contribution à l'étude du peuplement végétal quaternaire des montagnes sahariennes : l'Atakor. *Pollen et Spores*, t. VI, 1964, p. 169-194.
- VAN CAMPO M., COHEN J., GUINET P. et ROGNON P., Flore contemporaine d'un gisement de mammifères tropicaux dans l'Atakor. *Pollen et Spores*, t. VII, 2, 1965, p. 361-371.
- YACONO D., L'Ahaggar, essai sur le climat de montagne au Sahara. *Trav. Inst. Rech. Sah.*, t. 27, 1, 1968, 157 p.

P. ROGNON

Préhistoire l'Ahaggar

La Préhistoire de l'Ahaggar, c'est-à-dire du massif de l'Atakor, de son prolongement septentrional la Téfédést, de l'Adrar Ahnet*, à l'ouest, et les vastes zones déprimées à la périphérie, fut longtemps totalement méconnue. Gautier, Reygasse puis Lhote avaient fait connaître des monuments funéraires préislamiques, surtout à l'ouest (Abalessa, Tit...), Monod, ceux de l'Adrar Ahnet; ces explorateurs avaient également signalé et étudié les manifestations de l'art rupestre : gravures de Tit, d'In Dalag (H. Lhote), Touokine et tiffinay divers (Reygasse), peintures du Mertoitek (Chasseloup-Laubat). Si on fait exception des recherches de H. J. Hugot dans l'Immidir et la région d'Iniker, à la lisière nord-ouest du massif, on peut affirmer que la préhistoire de l'Ahaggar était encore à naître au début des années 1960. Il est révélateur que dans le tome 2 de la *Préhistoire de l'Afrique* de R. Vaufrey, ouvrage posthume paru en 1970 mais reflétant l'état des connaissances de 1950-1960, à l'Ahaggar proprement dit corresponde un grand blanc sur la carte de situation des gisements sahariens.

C'est à partir de 1963 et dans la décennie qui suivit que furent effectuées les principales recherches qui permettent aujourd'hui de tracer les grandes lignes de l'occupation du massif au cours du Pléistocène et des débuts de l'Holocène. Ces recherches organisées par le Centre de recherches anthropologiques, préhistoriques et ethnographiques d'Alger sous la direction de G. Camps furent conduites essentiellement par J. P. Maître qui au cours de 12 missions dans l'Atakor, le Tanezrouft et surtout la Téfédést découvrit des centaines de sites et effectua fouilles et sondages. Malheureusement, au cours de cette période une seule fouille d'une certaine ampleur put être menée, celle d'Amekni (G. Camps et collaborateurs, 1965 et 1968), tandis que M. Gast constituait un réseau d'informateurs et de collaborateurs dont le plus efficace fut G. Barrère.

Dès 1968, dans son troisième inventaire préhistorique de l'Ahaggar, J.-P. Maître



Gravure rupestre de style archaïque : rhinocéros de Tin Afelfelen
(Eref n-Amejjur, Atakor; photo G. Camps).

recensait quelque 238 sites dans l'ensemble du massif et de ses abords. En 1971 après de courageuses et parfois dangereuses explorations dans la Téféddest, qui dans l'inventaire précédent ne donnait que 39 sites, il dénombrait, dans ce seul massif, 128 gisements néolithiques ou protohistoriques, 107 sites à peintures, 42 sites à gravures et 113 monuments préislamiques. Ces chiffres se passent de commentaires.

Dans l'ensemble de l'Ahaggar, le Paléolithique est très mal représenté. De rares bifaces ont été trouvés isolément mais les seuls gisements attribués à l'Acheuléen sont localisés autour du massif : au nord-ouest on peut citer le gisement acheuléen ancien avec galets aménagés et bifaces archaïques dans les alluvions de l'oued Tin Tamatt (Inîker), celui plus récent d'Amguid, au nord, et encore plus au nord, en bordure du Tassili n'Ajjer, le très riche gisement de l'erg de Tihodaïne. Un faciès terminal de l'Acheuléen, remarquable par ses éclats en micro-diorite de très grande taille atteignant 285 mm de longueur, est connu dans la région d'In Eker (Site Dédé). L'Atakor et la Téféddest n'ont livré pour le moment aucune pièce sûrement attribuable au Paléolithique inférieur.

La même pauvreté est constatée pour le Paléolithique moyen, bien que des ensembles pratiquant le débitage levallois, attribuables tantôt au Moustérien (Esselesikin, ou plutôt Esali-Sakin), tantôt à l'Atérien (Tiouririne, Meniet, Arak) aient été signalés à l'extérieur du massif.

En fait, ce n'est qu'au Néolithique que l'ensemble de la région, plaines, vallées et totalité de l'Atakor fut réellement occupé. Les gisements néolithiques sont très nombreux et plusieurs d'entre eux ont livré des céramiques qui comptent parmi les plus vieilles du monde (Amekni*, Site Launey). Ces industries à céramique regroupées dans le vaste ensemble du Néolithique saharo-soudanais débutent au VIII^e millénaire et il est difficile d'en fixer le terme car l'usage des instruments en pierre semble avoir duré jusqu'à une période très basse, comme dans l'ensemble du Sahara méridional. Traditionnellement, on situe, en établissant une corrélation avec l'art rupestre, à l'introduction du cheval (période des chars), la fin de cette



Gravure de style bovidien de Tin Afelfelen (Eref n-Amejjour) (photo G. Camps).

phase culturelle; ce qui conduirait les dernières manifestations néolithiques au moins jusqu'au 1^{er} millénaire. Il est incontestable que l'Ahaggar constitue avec les Tassili et l'Aïr un foyer primaire d'invention de la poterie, au même titre que le Proche Orient et le Japon. L'industrie lithique de l'Ahaggar reste très grossière pendant toute la durée du Néolithique. La matière première, micro-diorite, quartz, basalte et autres roches éruptives, ne permet guère d'obtenir des pièces de grande finesse. Cette industrie qui n'utilise ni le silex ni la calcédoine contraste, par sa rudesse, avec celle du Néolithique de tradition capsienne* du Nord du Sahara et avec certains faciès des régions basses qui entourent le massif.

La céramique, en revanche, est non seulement très abondante mais de bonne qualité. Ce sont, aux époques anciennes, de grandes marmites et des bols ou écuelles de forme simple, à fond hémisphérique, dépourvus de moyens de préhension et presque toujours sans col. Le décor est fait par impression, sur la paroi non séchée, d'objets divers : peignes, poinçons, roulettes, baguettes sculptées, tresses de cuir ou rouleaux de vannerie. Ce décor couvre la totalité de la surface des poteries. Aux époques plus récentes on note une constance remarquable des formes mais des cols apparaissent ainsi que de très rares anses; quelques carènes et, beaucoup plus tard, de rares fonds plats soulignent l'évolution. Le décor change moins encore, on reconnaît toutefois une tendance peu affirmée à sa dissociation qui fait apparaître des bandes vierges polies qui rompent la monotonie, et un certain développement de l'usage de l'incision. La constance des formes et du décor tout au long des cinq millénaires des temps néolithiques paraîtra d'autant plus remarquable que dans le



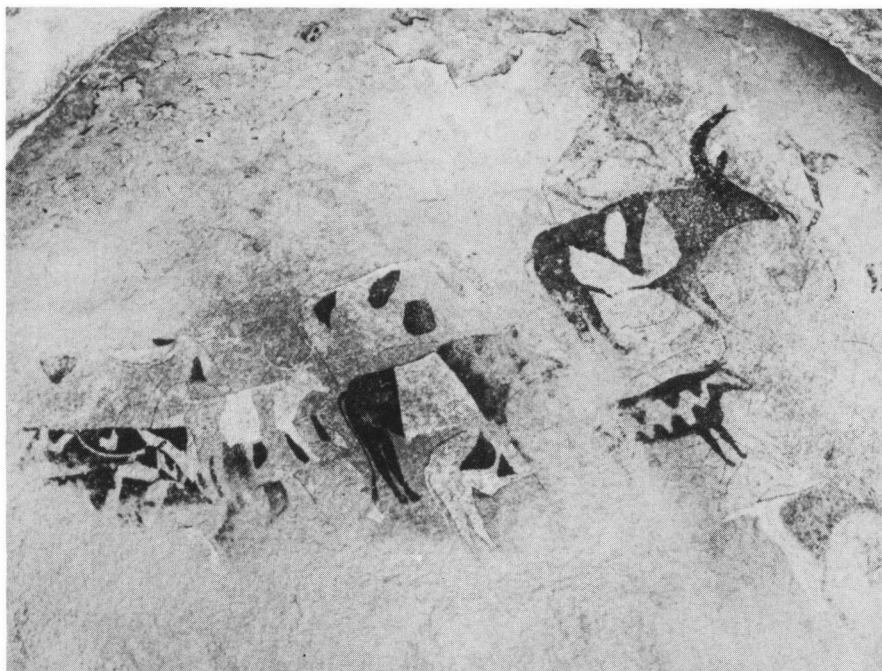
Gravure de style équidien : cheval pommelé de Tin Amari (photo G. Camps).

Sahel cette même poterie subsiste aujourd'hui sans changement notable ; les grandes marmites (« canaris ») et écuelles que l'on trouve sur les marchés sont les produits issus de techniques mises au point il y a 9 000 ans.

Si les habitants de l'Atakor et de la Tefédest, et sans doute des autres massifs, ne vivaient au Néolithique que du produit de leur chasse et de leur cueillette et, à partir du IV^e millénaire, sinon un peu auparavant, de celui de l'élevage des bovins, dans les vallées au-delà du piémont, au bord de rivières plus ou moins pérennes, et des lacs qui occupèrent le Tanezrouft jusqu'au début du II^e millénaire, les néolithiques disposaient de ressources supplémentaires fournies par la pêche et vraisemblablement la culture du mil (Amekni*).

Tous les restes humains découverts dans les gisements néolithiques (Amekni, Meniet et Tamanrasset II) appartiennent à des négroïdes et sont du type soudanais (M.-Cl. Chamla, 1968).

Les temps néolithiques et ceux qui les ont suivis ont laissé une abondante documentation sous forme de gravures et de peintures sur les blocs ou dans de petits abris jamais très profonds. Sans avoir l'importance ni l'intérêt de celles du Tassili n'Ajjer, les peintures de l'Ahaggar sont moins exceptionnelles qu'on ne l'a cru longtemps, mais le support de granite est moins favorable à la conservation que les grès du Tassili. On ne retrouve guère dans l'Ahaggar de peintures attribuables sûrement au style considéré comme le plus ancien, celui des « Têtes rondes », à vrai dire assez étroitement localisé dans le Tassili n'Ajjer et l'Akakus. Les peintures les plus anciennes de la Tefédest appartiennent à la phase bovidienne du style de Sefar-Ozanéaré dont les personnages sont négroïdes. Les bœufs représentés avec beaucoup de réalisme, sont du type *Bos africanus*, ils sont munis de longues cornes lyrées chez les femelles, plus épaisses et plus courtes chez les mâles. Les plus ancien-



Troupeau de bœufs de l'eref wan Timidin, Tefedest centrale (photo J.-P. Maître).

nes gravures sont du grand style naturaliste (dit aussi « bubalin »); le site le plus caractéristique est celui de Tin Afelfelen-oued Amejjour où est figuré un personnage à tête de chacal semblable à celui de Tin Lalen (Akakus). Mais les gravures les plus nombreuses appartiennent, comme bon nombre de peintures, à des phases récentes, postérieures à l'introduction du cheval. Le char est peu représenté dans l'Ahaggar (gravures d'In Dalağ) mais il a été manifestement connu de ses habitants. C'est à cette phase « équidienne » ou « caballine » qu'appartiennent d'innombrables gravures de cavaliers, de chasseurs de mouflons ou d'autruches, de girafes, de lions et vraisemblablement d'éléphants ainsi que les plus anciens *tifinaγ*. La phase caméline, encore plus tardive, est responsable de très nombreux tracés peints, parfois de qualité, et de graffiti de toutes sortes marqués d'un fort schématisme.

Il n'est pas encore possible d'établir une corrélation satisfaisante entre les résultats des fouilles et les relevés des œuvres d'art. Il semble que la phase la plus ancienne du Néolithique saharo-soudanais, qui ignore encore l'élevage, ne puisse être mise en parallèle avec les plus anciennes phases artistiques (peintures du style « Têtes rondes » et gravures « bubalines ») puisque les auteurs de ces œuvres étaient déjà pasteurs (Muzzolini, 1983). Le Néolithique plus évolué, celui dont les gisements contiennent une grande quantité d'ossements de bœufs, paraît contemporain des peintures et gravures des phases les plus anciennes de l'art rupestre saharien déjà citées mais aussi des nombreuses œuvres du style bovidien (IV^e-III^e millénaires). Quant au Néolithique récent, qui se poursuit jusqu'à l'arrivée du cheval et des armes en métal, il peut être mis en parallèle avec le style bovidien récent (style d'Ihéren-Tahilahi) et les débuts du style équidien (époque des chars). Le style camélin ou libycoberbère est d'âge historique.

Il est encore plus difficile de mettre en corrélation les subdivisions archéologiques ou artistiques avec les très nombreux types de monuments en pierres sèches (voir adebni*). L'Ahaggar possède un grand nombre de ces monuments qui peu-

vent être tout juste préislamiques, comme le célèbre tombeau de Tin Hinān* ou celui d'Akar*, ou être vieux de plusieurs millénaires (tumulus du Site Launey 3150 av. J.-C.). Dans l'Atakor, comme dans les régions périphériques, ces monuments ne sont pas tous des monuments funéraires : les « Tentes de Fatima » (*Ihen n-Fatima*), aux trois côtés rectilignes ou en forme de fer à cheval, ouvertes à l'est et précédées de petites constructions turriciformes, sont certainement des monuments religieux. Il n'est pas sûr que les nombreux « dallages » en forme de croissant ou de losange recouvrent des sépultures ; il en est de même des grands cercles soigneusement délimités par trois circonférences ou plus de gros cailloux ou galets. En revanche, tumulus, bazinas à degrés, monuments à margelle et autres formes dérivées sont bien des monuments funéraires. Des formes de transition sont reconnaissables entre ces sépultures protohistoriques et les tombes musulmanes qui ont parfois conservé l'enceinte caractéristique des monuments préislamiques (tombe d'Aggag Alemine*).

La plupart de ces monuments sont attribués par les Touaregs aux Isebeten*, peuple païen, partiellement islamisé une première fois par les Ambiya*, mais retourné, semble-t-il, au paganisme à l'arrivée des premiers Touaregs. La légende a conservé le nom d'Isebeten illustres : Elias*, Ama-Mellen* et surtout Akar* dont nous avons fouillé le tombeau qui lui est attribué au pied de l'Assekrem. Akar, grand chasseur de mouflons, fut lapidé par ses sujets révoltés. Les Isebeten parlaient le touareg mais dans un dialecte spécial et grossier, à l'image de leur esprit borné et inculte. Ils ne possédaient pas de chameaux mais élevaient des ânes et des chèvres. On est tenté de voir dans ces Isebeten des populations berbères préislamiques, très proches des Garamantes. Leur nom même n'est pas inconnu des historiens puisque un peuple de Cyrénaïque et sans doute du Sahara voisin, portait le nom d'Asbytes (Hérodote IV, 170) ; ces Libyens passaient pour d'excellents conducteurs de char. Nous verrions volontiers dans les Isebeten les descendants des « Equidiens » auteurs des gravures et des peintures de style caballin et des plus anciens *tifinag*. La tradition touarègue admet que les tribus vassales Dag γāli et Ayt Lewayen comptent des descendants des Isebeten. Les vrais Touaregs seraient arrivés plus tard. La tradition veut encore qu'une femme de race noble, braber originaire du Maroc, connue sous le sobriquet de Tin-Hinān* soit arrivée dans l'Ahaggar en compagnie de sa servante, Takamat*, montées toutes deux sur des chamelles. Tin-Hinān dont le monument funéraire se dresse près d'Abalessa est revendiquée comme ancêtre par la tribu suzeraine des Kel γela. La légende en fait une musulmane mais la chronologie établie d'après le mobilier de son tombeau et l'analyse radiocarbone des fragments en cuir de son linceul s'y opposent car l'ensemble ne peut être daté au-delà du v^e siècle ap. J.-C. L'inhumation de Tin-Hinān à Abalessa est le premier fait historique datable de l'Ahaggar.

BIBLIOGRAPHIE

- GAUTIER E.F., Etudes d'ethnographie sahariennes. *L'Anthropologie*, t. XVIII, 1907, p. 315-332.
 REYGASSE M., Contribution à l'étude des gravures rupestres et inscriptions en tifinag du Sahara central. *Cinquantiennaire de la Faculté des Lettres d'Alger, 1881-1931*, Alger, 1932, p. 437-534.
 — *Monuments funéraires préislamiques de l'Afrique du Nord*, Paris, A.M.G., 1950.
 CHASSELOUP-LAUBAT F. DE, *Art rupestre au Hoggar (Haut Mertoutek)*, Paris, Plon, 1938.
 LELUBRE M. et COUSIN J., Peintures et gravures rupestres nouvelles de la Tefedest méridionale (Ahaggar, Sahara central). *L'Anthropologie*, t. 55, 1951, p. 24-49.
 LHOTE H., Découverte d'un gisement de technique levalloisienne à Esselesikin, Ahaggar (Sahara central). *Bull. de la Soc. préhist. franç.*, t. XL, 1943, p. 200-203.
 — Peintures rupestres de l'oued Takéchérouet (Ahaggar). *Bull. de l'I.F.A.N.*, série B, t. 15, 1953, p. 283-291.
 — Les peintures rupestres de Tit (Ahaggar). *L'Anthropologie*, t. 58, 1954, p. 268-274.

- Gravures et peintures rupestres de Ouhet (Tefedest septentrionale). *Trav. de l'Institut. de Recherches sahar.*, t. IX, 1954, p. 129-137.
 - Gravures rupestres d'Aguennar (Ahaggar). *Journ. de la Soc. des African.*, t. 34, 1964, p. 35-83.
 - ARAMBOURD C. et BALOUT L., L'ancien lac de Tihodaïne et ses gisements préhistoriques. *Actes du 2^e Congr. panaf. de Préhist.*, Alger, 1952. Paris, A.M.G., 1955, p. 291-292.
 - HUGOT H.J., *Recherches préhistoriques dans l'Ahaggar nord-occidental (1950-1957)*, Paris, A.M.G., 1963.
 - MAITRE J.P., La sépulture néolithique de Tamanrasset II (Ahaggar). *Libyca*, t. XIII, 1965, p. 139-155.
 - Inventaire préhistorique de l'Ahaggar, I, *Libyca*, t. XIII, 1965, p. 127-138; II, t. XIV, 1966, p. 279-296; III, t. XVI, 1968, p. 29-54.
 - Contribution à la Préhistoire de l'Ahaggar. I. *Téfédést centrale*, Paris, A.M.G., 1971.
 - Nouvelles perspectives sur la Préhistoire récente de l'Ahaggar. *Libyca*, t. XIII, 1974, p. 93-143.
 - CAMPS G., *Amekni. Néolithique ancien du Hoggar*, Paris, A.M.G., 1969.
 - *Civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin, 1974.
 - Le Tombeau de Tin Hinan à Abalessa. *Trav. de l'Institut. de recherches sahar.*, t. XXIV, 1965, p. 65-84.
 - L'âge du tombeau de Tin Hinan, ancêtre des Touareg du Hoggar. *Zephyrus*, t. XXV, 1974, p. 497-516.
 - CAMPS-FABRER H., *Matière et Art mobilier dans la Préhistoire nord-africaine et saharienne*, Paris, A.M.G., 1966.
 - CHAMLA M.C., *Les populations anciennes du Sahara et des régions limitrophes. Etudes des restes osseux humains néolithiques et protohistoriques*, Paris, A.M.G., 1968.
 - MUZZOLINI A., *Les bœufs du Sahara central au Néolithique. Art rupestre et chronologie*, thèse, Aix-en-Provence, 1983, 2 vol.
- Voir *Adebni*.

G. CAMPS

Histoire des Kel-Ahaggar

Le terme Ahaggar (pl. *ihaggāren*, fs. *tahaggart*, fp. *tihaggārīn*) a, selon son contexte et l'époque de son emploi, plusieurs connotations possibles :

1. « Touareg noble (d'une des tribus nobles de l'Ahaggar, de l'Ajjer ou des Taïtoq) ». Ainsi Ch. de Foucauld définit-il en premier lieu ce mot dans son *Dictionnaire touareg-français* (t. II, p. 533), puis p. 538, trois nouvelles rubriques « Ahaggar » donnent les sens suivants :
2. « Massif montagneux central du pays des Kel Ahaggar... ».
3. « Pays tout entier des Kel Ahaggar (territoire soumis à la domination des Kel Ahaggar, compris entre le Tidikelt, l'Ahnet, l'Adrar, l'Aïr et l'Ajjer)... ». « S'emploie quelquefois dans le sens de Kel Ahaggar ».
4. Kel-Ahaggar : « gens de l'Ahaggar... ce nom s'applique à tous les membres de la nation, à quelque tribu qu'ils appartiennent, sans distinction de nobles, ni de plébéiens ».

Ahaggar est dans ses consonnes radicales le même mot que Howwara. Le redoublement du *w* en berbère donne un *g* tendu. Ibn Khaldoun (1925, p. 275) signalait déjà ainsi l'origine du mot Ahaggar (repris par de Foucauld, t. I, p. 533). Sa contraction en arabe a donné le mot « hoggar » adopté en langue française.

Reprenant les traditions des généalogistes arabes et berbères, Ibn Khaldoun mentionne que la tribu des Howwara est issue de Howwar, fils d'Aurigh, fils de Bernès. Howwar dépassant en force et en renommée ses trois autres frères, laissa une nombreuse descendance dont la partie la plus importante se situait dans la province de Tripoli et de Barka (en Libye). Certains d'entre eux traversèrent le désert pour s'installer près des « Lamta porteurs de voile » et qui « habitaient auprès de

Gaugaua» (Ibn Khaldoun, 1925, p. 275). Ces Howwara sont décrits comme très batailleurs et leurs combats sont racontés par Ibn Khaldoun depuis le VIII^e siècle à travers tout le Maghreb et en Méditerranée, d'Alexandrie à la Sicile.

La destruction des *qsūr* de Barka (642), de Tripoli (643) et du Fezzan, qui appartenaient en grande partie aux Howwara et sur lesquels s'acharne Okba ibn Nafi (666), a certainement déclenché une fuite précipitée de ces populations vers l'ouest et le sud-ouest. Mais il est reconnu que cette émigration avait commencé bien avant le VII^e siècle. Le Fezzan, appelé aussi *Tarğa* (« les jardins ») et d'où fuyaient à cette époque les Howwara, est peut-être à l'origine de l'appellation « Touareg » (sing. *targi*), nom donné par les Arabes aux Kel-Ahaggar (et par extension à tous les voilés) comme le suggère M. Benhazera (1908, p. 84); hypothèse reprise par de Foucauld (*Dictionnaire*, I, p. 534; voir aussi Jean-Léon l'Africain, 1956, II, p. 451). Les Kel-Ahaggar se désignent eux-mêmes par le vocable *amāhaγ/imūhaγ*, alors que les Touaregs du sud se nomment *amājeγ/imājiγen*, *amāšeγ/imūšaγ*, mot de même racine que *amaziγ** que l'on peut suivre depuis l'Antiquité.

Ces Howwara montés sur des dromadaires auraient vaincu puis dominé dans le massif montagneux auquel ils ont donné leur nom, une population de pasteurs de chèvres qui ignoraient le chameau. L'assimilation politique et économique de ces premiers occupants (les Isebeten*) confinés dans leur rôle d'éleveurs de chèvres, semble avoir engendré une société à deux rangs : les Ihaggaren aristocrates et guerriers, les Kel-ulli (gens de chèvres), pasteurs, tributaires des premiers.

De la légende à l'histoire

Un ensemble de légendes et d'événements historiques transmis par la mémoire collective des Kel-Ahaggar nous donne quelques éléments d'informations générales sur les clans du Sahara central durant les XVII^e et XVIII^e siècles. Nous résumons ici les résultats de nos propres enquêtes et surtout les écrits du Père de Foucauld et ceux de M. Benhazera.

La légende de Tin Hīnān

A une époque relativement récente deux femmes Berâber venant du Maroc (Tafilalet) arrivèrent dans la palmeraie de Silet. Elles trouvèrent le pays pratiquement vide car il avait été ravagé par des guerres ayant exterminé ses habitants. La population semble avoir été dispersée par des islamisateurs appelés le plus souvent *seh-haba* (mot arabe qui désigne les Compagnons du Prophète). Peut-être sont-ils aussi ces mystérieux *Anbiya** dont on garde encore le souvenir. Ces deux femmes étaient, l'une noble : Tin Hīnān, l'autre vassale ou servante : Takama (ou Tamakat, ou Temalek selon les versions). Elles s'installèrent à Abalessa* alors que le reste de la population existante, les Isebeten*, vivait d'une façon archaïque et sauvage, terrée dans le massif de la Taessa, le plus difficile d'accès de l'Atakor*.

Tin Hīnān est censée avoir engendré une fille, *Kella*, ancêtre dont se réclament les Kel-γela et qui légitime la transmission du droit d'accès au commandement de tous ses utérins. Takama aurait eu deux filles : l'une dont descendraient les Ihaḍānaren, clan noble sans pouvoir d'accès au commandement, l'autre dont descendraient les Dag-γali et les Ayt-Loayen, clans vassaux des Kel-γela. A cette époque l'ensemble des clans qui résidaient au Sahara central et contrôlaient plus ou moins les territoires du Tidikelt, de l'Ajjer et de l'Ahaggar actuel, était appelé « gens des tentes blanches » Kel-Ahen-Mellen, par opposition aux « gens à tente noire » Ehen-seṭṭafen ou Iseṭṭafen qui étaient au sud (voir Benhazera, 1908, p. 90 et Foucauld, 1940, p. 66). Tin Hīnān elle-même était désignée parmi les Kel-Ahen-Mellen (ou Kel-Ahamellen) comme les Kel-Ajjer et les Taytoq. Mais le développement et l'accrois-

sement des clans de l'Ahaggar qui ne disposaient alors que de troupeaux de chèvres, excitèrent l'envie des Kel-Ahen-Mellen qui habitaient le Tidikelt avec un autre clan : les Tégéhé-Mellet (appelés encore uled-Messa'ud : les fils de Messa'ud en arabe car ils étaient issus d'alliances entre des Berbères touaregs et des Chaāmba). Ceux-ci attaquèrent les Kel-γela, Dag-γali et Ayt-Loayen, mais furent massacrés à Tahart, centre de culture de la vallée de l'oued Oûtoul non loin d'Abalessa. Les vainqueurs s'emparèrent alors des dromadaires des vaincus et devinrent une force guerrière qui s'imposa en Ahaggar. C'est à partir de ce moment que les habitants de l'Ahaggar dotés de l'instrument de conquête qu'était le dromadaire, entreprirent de renforcer leur potentiel démographique et territorial : ils installèrent une partie d'une tribu de l'Aïr, les Tégéhé-n-Elimen (qui plus tard fut scindée en Āguh-n-tahlé* et Tégéhé-n-Efis), dans le sud-ouest de leur territoire ; puis un autre groupe descendant d'une esclave imenān et d'Ahl-'Azzi* du Tidikelt, qui fut appelé Iklān-n-tausit ; enfin, après une guerre dont l'épopée est encore vivante, les Kel-Ahaggar contraignirent un ensemble de tribus appelé Iseqqamāren à quitter le Tadmayt* pour venir s'installer sur les marges nord et est de l'Ahaggar (voir Foucauld 1951, t. II, p. 536 et Benhazera 1908, p. 102 qui attribue cette conquête aux Imenān).

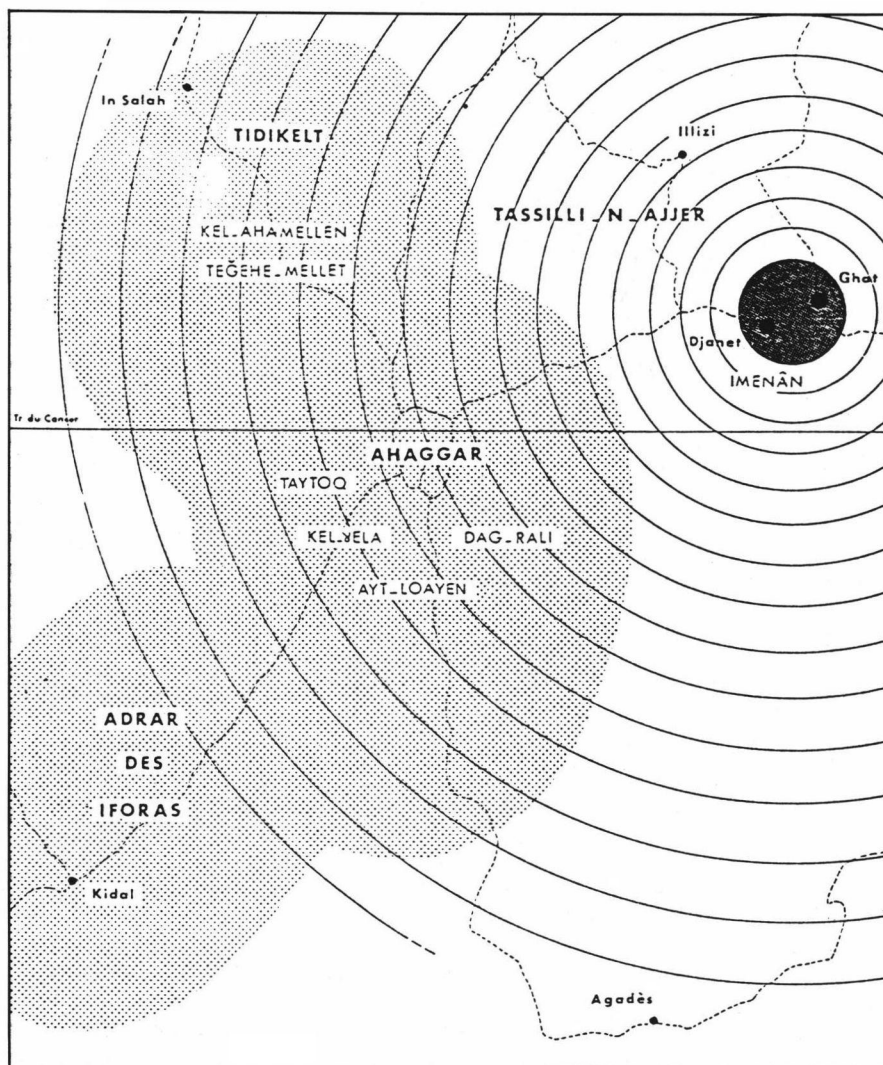
Sur cette trame mi-léendaire, mi-historique, des bribes d'histoire plus précise viennent éclairer quelques dates qui nous sont précieuses.

Les Imenān

- Vers 1660 toute la zone reconnue au début du xx^e siècle sous l'autorité de ceux que Duveyrier a appelé les « Touaregs du nord » était sous le commandement d'un lignage de *ṣorfa* originaires du Maroc, appelés Imenān.
- Il semble que grâce à leurs alliances avec les femmes de l'aristocratie locale les Imenān aient pratiqué une double filiation pour assurer leur pouvoir : religieux et patrilinéaire chez les consanguins se disant d'origine « arabe », matrilinéaire pour les utérins se disant « touaregs ». Ils pouvaient cumuler ainsi le prestige religieux, le pouvoir de la *baraka* et revendiquer en même temps les coutumes et traditions locales pour dominer des clans qui reconnaissaient d'abord la filiation utérine propres à leurs traditions (voir M. Gast, 1976). Les Imenān, forts du prestige que leur conférait leur origine chérifienne, étaient probablement à l'origine un tout petit groupe qui s'était installé à Ghât et Djanet pour contrôler les échanges à l'est entre le sud tunisien, la Libye et l'Aïr. À l'ouest et au centre les routes caravanières et le trafic transsaharien étaient contrôlés soit par des réseaux marocains, soit par des métropoles comme Ouargla au nord, Tombouctou, Gao au sud. Nous ne savons pas combien a pu durer cette situation ; mais ce qui est affirmé sans variation par la tradition orale, c'est la révolte contre le pouvoir des Imenān et de son chef Goma qui est assassiné par un noble du clan des Urayen, revenu de l'Aïr vers 1660.
- À partir de cette époque, les Urayen, en faisant prévaloir uniquement la tradition touarègue de dévolution du pouvoir et des biens collectifs en lignée utérine, prennent le commandement de l'Ajjer*, persécutent les Imenān longtemps, à tel point que les supplications des *timenūkalīn* (c'est ainsi qu'on appelait toutes les femmes imenān qui jouissaient d'un grand prestige) auprès des Kel-Ahaggar, déclenchent entre 1874 et 1878 une guerre meurtrière qui affaiblit beaucoup les deux camps (voir notices Ahitayel, Ajjer).
- Depuis la mort de Goma jusqu'à l'époque où apparaît dans la mémoire collective le nom du premier chef de l'Ahaggar, il se passe environ un siècle d'anarchie et de guerres, pendant lequel aucun clan n'arrive à imposer son commandement en Ahaggar.

Les Kel-γela

- Durant la première moitié du xviii^e siècle un homme parmi les Kel-Ahaggar



Zone de commandement et de prépondérance des Imenân au début du XVII^e siècle, d'après M. Gast.

s'impose enfin et prend le titre d'*amenūkal* (grâce à l'appui de tribus maraboutiques, Kountas). On ne lui connaît pas de filiation particulière, il s'appelle Salah et, à sa mort, il cède le pouvoir à son fils Moxamed el-Xir (Mohamed el-Kheir). Les Kountas continuent de soutenir celui-ci et même, après une défaite, acceptent de lui payer un tribut annuel pour couper court aux nombreux raids dont ils sont les victimes (voir Benhazera, 1908 p. 103, qui situe cet événement vers 1755 environ).

- A la mort de Moxamed el-Xir, son fils Sidi lui succède. A cette époque la tribu noble la plus prestigieuse était celle des Tégéhé-n-U-Sidi (descendance des sœurs d'U-Sidi) à laquelle semblent appartenir Salah et sa descendance. Ces Tégéhé-n-U-Sidi seraient apparentés aux Imenân de l'Ajjer selon Duveyrier (1864, p. 322). Il se produit alors un transfert de pouvoir d'un lignage à un autre par le fait des alliances et aussi de la tradition touarègue. Sidi se marie avec Kella dont on ne connaît pas

exactement l'ascendance sinon que tout le monde s'accorde à reconnaître qu'elle est la « fille » ou l'héritière en ligne utérine de Tin Hīnān (voir Foucauld 1952, t. II, p. 536 et Gast, 1976, p. 52-53). Ils ont 9 enfants connus dont 6 filles. C'est cette progéniture et en particulier la descendance de ces 6 filles qui, de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à l'époque actuelle, ont été à l'origine de la fortune politique du clan qui a, durant deux siècles, à travers maints avatars, toujours gardé le pouvoir. C'est aussi l'attention et l'importance politique accordée à ce clan qui ont favorisé l'établissement d'un « modèle » touareg qui en réalité n'est qu'un cas parmi beaucoup d'autres bien différents (voir *L'oncle et le neveu...*, Paris, 1986). Ba-Ḥammu, secrétaire de Mūsa ag-Amastān et informateur du Père de Foucauld avait rapporté à M. Benhazera cette réflexion d'Ahitayel au sujet de ce transfert de pouvoir d'un lignage sur d'autres : « Les Tedjehé-n-Ou-Sidi étaient le dos "arouri", les Kel R'ela, les Taïtoq et les Tédjehé-Mellet étaient les côtes "ir" erdechane ». Mais le dos s'affaiblit au profit des côtes » (Benhazera 1908, p. 107).

Que se passe-t-il donc sous le commandement de Sidi ?

- Les Taytoq et Tégéhé-Mellet, égaux des Kel-γela, demandent « leur part » à Sidi. C'est-à-dire qu'à partir du moment où le pouvoir et la fortune de Sidi, mari de Kella, apparaît comme l'expression du pouvoir des Kel-γela et du prestige de Tin Hīnān, de tradition spécifiquement locale et berbère, ces deux clans revendiquent l'égalité des droits et réclament des imγad (clans vassaux) pour « se nourrir », en toute indépendance du commandement des Kel-γela. Ils créent donc leur propre *ettebel**, unité de commandement dans laquelle ils élisent un chef parmi leurs utérins.
- Sidi opère alors un partage des attributions d'imγad qui avantage nettement les Kel-γela, mais donne provisoirement satisfaction à l'amour-propre des Taytoq et Tégéhé-Mellet.

Le clan des Imessiliten est partagé en Kel-Ahnet (gens de l'Ahnet) attribués aux Taytoq sur les marges ouest de l'Ahaggar, et Dag-γali (fils de Ali) laissé aux Kel-γela au centre de l'Atakor. Parmi les clans Iseqqamāren, les Kel-in-Tūnīn sont mis sous la tutelle des Taytoq, les Kel-Uhet et les Kel-Terūrit sous celle des Tégéhé-Mellet.

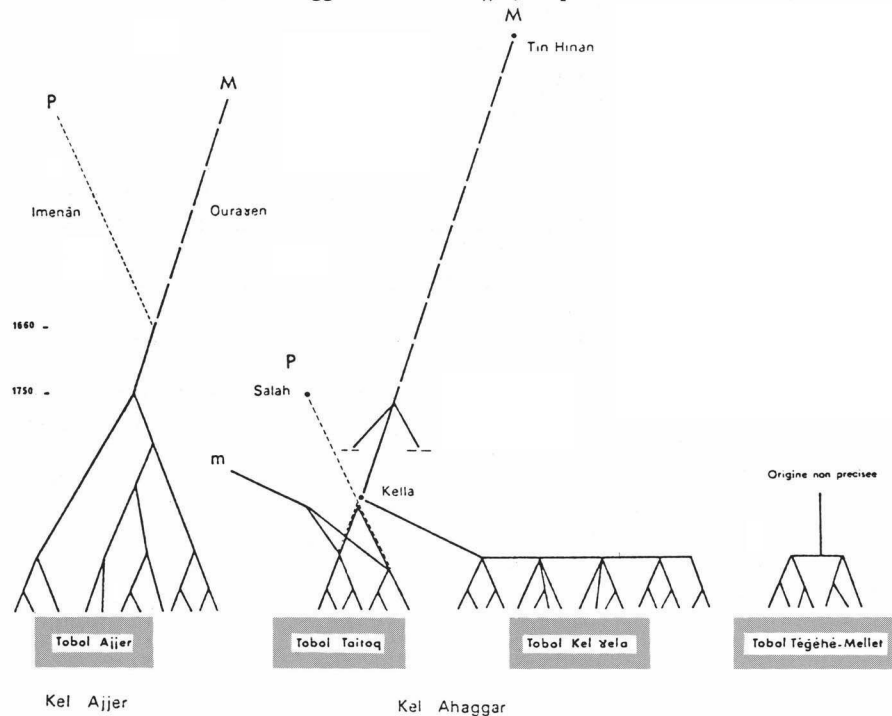
Les Tégéhé-n-Elimen qui étaient revenus de l'Aïr du vivant de Moxamed el-Xir, sont divisés en Tégéhé-n-Efis, attribués aux Taytoq, et Aḡuh-n-tahlé, aux Kel-γela (voir tableau de répartition des clans).

A la fin du XVIII^e siècle trois unités de commandement apparemment indépendantes émergent donc en Ahaggar, mais un seul chef est reconnu comme *amenūkal* de l'Ahaggar : celui élu dans le clan des Kel-γela, parmi les utérins de Tin Hīnān. Les autres chefs des Taytoq et Tégéhé-Mellet ne sont jamais appelés qu'amγar* (titre dévolu à des chefs de clan ou de famille restreinte).

On peut alors apprécier et comprendre les processus de transformation et réajustements qui s'opèrent dès lors sur le plan politique et par voie de conséquence dans les relations économiques internes, au niveau de la maîtrise des rapports de production :

- Tant qu'un pouvoir d'origine exogène, mais toléré (grâce à sa puissance charismatique quasi universelle et aussi grâce aux alliances qu'il possède à longues distances dans l'aire géopolitique saharienne et maghrébine) arrive à maintenir par sa force un consensus au bénéfice de toutes les parties, ce pouvoir se maintient, maîtrise tant bien que mal les rapports de production et permet aux clans de même rang une égalité de droits. C'est celui des Imenān sur l'ensemble Ajjer-Ahaggar ou celui des Tégéhé-n-u-Sidi sur l'ensemble Ahaggar. Les règles de transmission du pouvoir et des biens collectifs se font en patrilignée et selon la tradition arabo-islamique (règle exogène) sans que le droit en matrilignée ne soit totalement absent : c'est le plus fort, selon la circonstance, qui l'emporte. La société fonctionne en bilaréarité (Bourgeot 1976, Gast 1976, Claudot 1982).
- Quand, à la faveur d'un affaiblissement de ce pouvoir « exogène », les revendica-

Tableau schématique du passage à la matrilinearité dans l'héritage du commandement chez les Kel-Ahaggar et les Kel-Ajjer, d'après M. Gast.



Dans le premier cas il y a prise du pouvoir par force : c'est la rupture du patrilignage des Imenân au profit du matrilignage des Urayen.

Dans le deuxième cas il y a prise du pouvoir sans violence, par mariage et glissement vers la matrilinearité tant pour les Taytoq que pour les Kel-Yela.

tions d'un des partenaires locaux l'emportent (renversement démographique, prise de pouvoir en force, victoire par les armes, etc.), tous les « égaux » revendiquent les mêmes droits et rejettent l'allégeance qu'ils avaient acceptée dans la précédente situation en revenant à leurs traditions spécifiques. Ce réflexe très « berbère » qui tient à la fierté de chaque clan, aux relations de rivalité et de concurrence de groupes de même niveau social et politique, est souvent qualifié « d'anarchie » par les Occidentaux ; ce défaut d'appréciation vient du fait que ces groupes n'ont pas les mêmes référents socio-politiques ; ils agissent et vivent dans une société sans Etat où le sentiment de justice et de démocratie est poussé à un haut niveau d'exigences quand il s'agit, bien entendu, de groupes de même rang social.

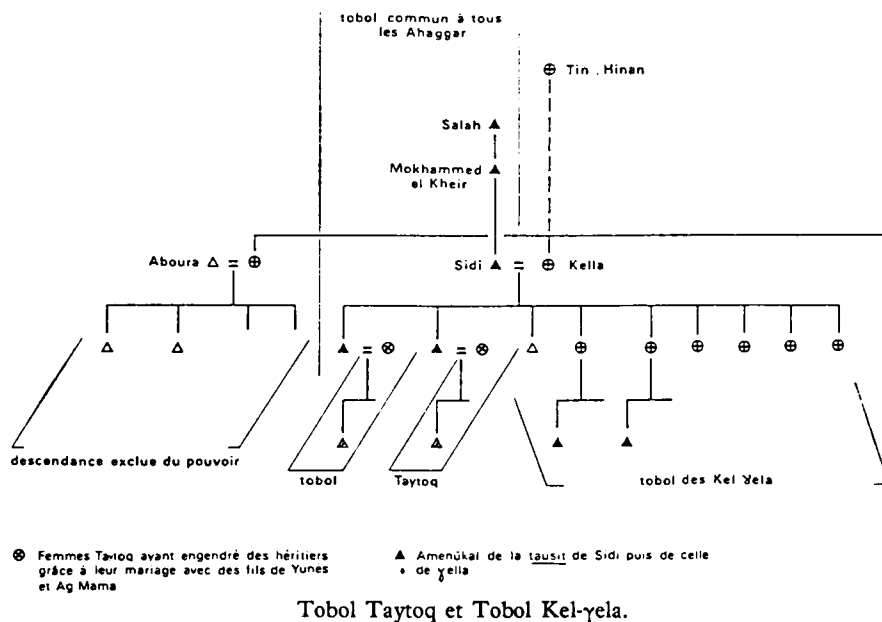
- Mais la puissance des Kel-Yela qui naît du pouvoir charismatique de Tin-Hinân et de sa légende, est aussi le résultat d'une stratégie d'alliances bien menée favorisant leur maîtrise du terrain par les armes. Parmi les Kel-Ahen-Mellen, deux petits groupes, les Tégéhé-n-Essakal et les Tégéhé-n-Egali engendrèrent deux clans : les Iboglan et les Inemba qui, par des alliances successives, se sont incorporés aux Kel-Yela. Le prestige et le pouvoir de ces derniers grandissant, les appellations de ces deux clans ont perdu leur pertinence, sauf au niveau de l'attribution des Imyad et des feux de dromadaires qui établissent les rapports de tutelle entre ceux-ci et leurs suzerains. Car les segments lignagers de non-utérins qui se trouvaient exclus de la propriété d'imyad ont obtenu gain de cause en tant que suzerains, mais sans droit d'accès au commandement.

Un troisième petit groupe a renforcé aussi les Kel-γela c'est celui des Ikerremoyen originaires des Igerissuten, eux-mêmes membres de l'ensemble des Kel-Gress du Niger. Enfin des groupes suzerains divers, sans droit d'accès au commandement, ont été aux côtés des Kel-γela; ce sont en particulier les Ihaḡānāren (une partie d'entre eux était restée en Ajjer, l'autre en Ahaggar), les Ikadeyen, clan d'origine locale situé autour de Tīt (40 km au nord de Tamanrasset), les Ikenbīben (presque disparus au début du xx^e siècle).

La légende de Tin Hīnān vient conforter ce consensus. On raconte que Tin Hīnān eut trois filles : Tinert, l'antilope, Tahenkaḡ, la gazelle et Tamerwalt, la hase. La première engendra les Inemba, la seconde les Kel-γela, la troisième les Iboglan (voir Benhazera 1908, p. 93). Ainsi est défini le noyau des utérins dont on possède les généalogies depuis le mariage de Kella avec Sidi (voir Régnier, 1961).

- L'amenūkal Sidi ag Moxamed el-Xir qui avait procédé à une répartition inégale des territoires et des imyad entre les trois nouvelles unités de commandement (*ette-bel*) allait subir l'assaut des récriminations et raids des Taytoq et Téḡēhé-Mellet. Après différents pillages réciproques, Sidi rétablit la paix et marie ses deux fils aînés Yunès et Ag-Mama* à des femmes Taytoq pour tenter une fois de plus de jouer sur la double appartenance.

- Yunès succède à son père Sidi, puis Ag-Mama succède à Yunès; mais leurs enfants font partie des Taytoq et participent à la « chefferie » chez ces derniers. Depuis cette époque, des tensions et des jalousies n'ont cessé d'empoisonner les relations entre Kel-γela et Taytoq. Cependant les Kel-γela ont toujours été les plus forts démographiquement, politiquement, économiquement.



La fin du XIX^e siècle et le début de l'époque coloniale

- Vers 1830 Ag-Mama, le deuxième fils de Sidi, est centenaire, aveugle et incapable d'assumer une quelconque autorité. De son vivant on cherche avec difficulté un successeur. L'accord se fait une fois de plus grâce à l'intervention des religieux de Tombouctou et à celle des Ifoγas de l'Ahaggar, mais aussi sur cette bilatéralité

de la filiation et des pouvoirs qui l'emporte toujours sur les jalousies internes. El-Xağ-Axmed ag el-Xağ-el-Bekri fils de la sœur aînée d'Ag-Mama (Zahra) était le meilleur prétendant selon les coutumes touarègues, mais il était aussi *afayis*, c'est-à-dire d'origine «étrangère» par son père et «maraboutique». Il était en outre le frère du célèbre Cheikh Othman (šix 'otman) qui devait visiter Paris en 1862 à l'instigation de H. Duveyrier. L'influence de El-Xağ-Axmed en Ahaggar est profonde car il a été le promoteur de la mise en culture des terrasses d'oueds, en faisant appel aux cultivateurs du Tidikelt. Tazrouk, Idélès, Abalessa ont été ses plus belles réussites. Mais il s'est laissé entraîner dans une guerre fratricide avec les Kel-Ajjer de 1874 à 1877, date de sa mort.

- En 1877 Ahitayel* ag Mohamed Biska lui succède. Ahitayel était Kel-γela par sa mère Amenna (3^e fille de Sidi et Kella) et Tégéhé-Mellet par son père. Il fait la paix avec les Kel-Ajjer en 1878 mais doit affronter d'une part l'hostilité des Taytoq, d'autre part les menaces de plus en plus proches de l'avance coloniale française.

Le massacre de la deuxième mission Flatters le 16 février 1881 à In Uhawen mené par les neveux d'Ahitayel, Attici et Anaba ag Chikat et les Tégéhé-Mellet (*uled-Mesa'ud*) arrête les projets commerciaux français dans la traversée de l'Ahaaggar; mais le partage colonial de l'Afrique entre les puissances européennes suit son cours. A la mort d'Ahitayel en octobre 1900, les troupes françaises sont installées à In-Salah, au Tidikelt, et prennent d'autre part progressivement possession des territoires soudanais. Les Kel-Ahaggar sont encerclés et privés de leurs marchés du nord et du sud.

- En 1900, deux prétendants se disputent la succession d'Ahitayel : Moxamed ag Urzig fils de la sœur aînée d'Ahitayel et Attici ag šikat dit «Amellal», fils aîné de la sœur cadette d'Ahitayel (voir rubrique Attici). Le plus âgé (Moxamed), premier prétendant de droit, est déjà vieux et sans influence. Attici, plus jeune, était très courageux, avait une grande réputation auprès de tous les guerriers du pays qui lui étaient en majorité favorables. Malheureusement, l'un des religieux qui arbitrait l'assemblée et n'arrivait pas à trouver un accord, croit devoir offrir un apaisement en consacrant d'un geste solennel les deux hommes *amenūkal* en même temps; il coupe son turban en deux et place chaque moitié sur les têtes d'Attici et de Moxamed ag Urzig (Benhazera 1908 p. 127).

Il s'ensuit une confusion générale dans tous les rapports socio-économiques qui ruine l'autorité des deux chefs à la fois. Les rezzous se multiplient de tous côtés. Attici, violemment opposé à tout commerce avec les Européens, fait échouer les tentatives secrètes des religieux et des Kel-Ahaggar favorables à ces accords. Moxamed ag Urzig va jusqu'à susciter des rezzous provocateurs pour déclencher la réponse des troupes françaises d'In-Salah contre Attici (raid contre M'hammed ben Messis et sa sœur). La réponse vient des Mrabțin d'In-Salah excédés, qui convainquent le capitaine Cauvet commandant le poste d'In-Salah de monter un contre-rezzou en pays touareg.

- En avril 1902 a lieu un combat meurtrier près de Tit, au lieu-dit Ti-n-ēsa (40 km au nord de Tamanrasset). Le lieutenant Cottenest, seul Français à la tête de cent volontaires d'In-Salah, après une tournée de plusieurs semaines en Ahaggar, subit l'assaut d'une forte troupe de Touaregs (voir Cauvet, 1945). Les Touaregs ont failli être vainqueurs, mais leur attaque désordonnée en terrain découvert leur valut d'être la cible des fusils Lebel de la troupe de Cottenest. Plus de cent guerriers touaregs y trouvent la mort contre trois du côté français. Deux autres contre-rezzous suivent celui-là : celui du Lieutenant Guillo-Lohan (voir Guillo-Lohan, 1903) et un deuxième conduit par le Lieutenant Besset en Ajjer (voir Gardel, 1961 : p. 202).

- L'Ahaaggar est «brisé» (mot employé en tamāhaq et qui définit bien l'état de rupture morale dans laquelle se trouvent tous ces guerriers). Les campements nomades fuient leurs zones habituelles pour prendre des positions de replis, attendant de nouvelles ripostes. Mais le gouvernement français à Paris, n'apprécie pas cette

initiative locale qui ouvre brusquement une conquête qui n'était pas programmée politiquement. On multiplie les interventions diplomatiques et les campagnes d'appriivoisement. C'est à cette époque qu'arrive dans les territoires sahariens un militaire qui va innover une politique saharienne, créer un corps de troupe spécifique à ces territoires, monté sur des dromadaires : le colonel Laperrine.

Aziwel ag Seyada chef taytoq, vient en 1903 demander la paix à In-Salah. Les Français le reconnaissent comme amyar des Taytoq à la place de Sidi ag Akeraji réfugié dans l'Ajjer (celui-ci sera cependant accepté comme *amenūkal* des Taytoq en 1905, voir Benhazera, p. 130).

- En 1904 Mūsa ag Amastān* jeune guerrier qui, par ses combats et ses générosités avait gagné beaucoup d'estime parmi ses pairs, soutenu par les religieux de Ghât et de l'Adrar des Iforas, vient demander aussi la paix à In-Salah au capitaine Métois (Métois, 1906).

Le capitaine Métois le revêt du burnous rouge de caïd et le reconnaît comme chef de l'Ahaggar. C'est ainsi que l'administration militaire française commence à intervenir directement dans la politique des Kel-Ahaggar avant même de s'installer dans le pays. Mūsa revient discrètement et laisse la rumeur saharienne faire le reste. Il est reconnu par la majorité des guerriers avec soulagement comme *amenūkal* et est investi officiellement du côté français en octobre 1905 par le capitaine Dinaux du titre d'*amenūkal*. Une tentative d'unification du commandement de l'Ajjer avec l'Ahaggar ne réussit pas. En 1902, les Tégéhé-Mellet acceptent de prêter allégeance à Mūsa ag Amastān dans l'*eṭṭebel* de l'Ahaggar, mais les Taytoq refusent cette allégeance.

- La guerre européenne de 1914-18 a de grosses répercussions sur le Sahara central où les nouvelles de l'affaiblissement de la France arrivent de tous côtés. C'est alors qu'apparaît en Aïr un chef de guerre originaire du Damergou : Kaocen ag Mohammed wan-Teggida, de la tribu noble des Ikazkazen. Kaocen qui avait pris le chemin de l'exil dès l'arrivée des Français en 1901, s'affilia à la Senoussia et fut soutenu par cette confrérie dès 1909. Après différents raids et batailles en Ennedi, en Tripolitaine, à Ghât, Kaocen s'associe à Tagama, sultan d'Agadez, pour organiser un soulèvement général contre les Français (voir Salifou, 1973). Dans l'Ajjer, un chef imenān appelé sultan Amūd, en relation avec les Turcs et la Senoussia, organise des rezzous contre les positions françaises. La vague de révolte venue de l'est et du sud n'atteint vraiment l'Ahaggar qu'en 1916 et 1917. La plupart des clans de l'Ajjer et de l'Ahaggar y participent activement. Le Père de Foucauld installé à Tamanrasset depuis 1905 et auquel les militaires français de Fort-Motylnski (Taḥhawhawt) avaient bâti un fortin où ils avaient entreposé des armes, subit une attaque d'un groupe rebelle venu s'emparer de ces armes. Le Père est tué, accidentellement semble-t-il, et l'alarme est donnée dans tout l'Ahaggar pour ramener d'une part les dissidents, et obtenir d'autre part l'appui politique et militaire de Mūsa ag Amastān qui nomadise dans le nord Niger et semble hésiter à s'engager contre Kaocen (celui-ci avait razzié de nombreux troupeaux aux Kel-Ahaggar et apparaissait de plus en plus une menace contre les chefferies en place). Le harcèlement des troupes françaises au Niger oblige les troupes de Kaocen à se replier vers le Ténéré et le Kwar. Kaocen se laisse alors entraîner par les Senoussistes dans une aventure à Mourzouk. Il est fait prisonnier par Alifa, agent turc à Mourzouk et pendu en 1919 (Salifou, 1973, pp. 139-140).

Les Taytoq participent activement à la révolte et dirigent leurs actions contre les Kel-γela. Mūsa les combat lui-même en Aïr. Le général Laperrine en juin 1917 dicte ses conditions aux Taytoq battus : paiement des impôts des années 1916-17, rattachement au commandement de Mūsa ag Amastān, destitution de l'amyar Amyi ag Mohamed, perte de leurs droits sur les terres de l'Ahaggar qui sont confiées aux Kel-γela (Florimond 1940, p. 47), et qu'ils n'ont jamais récupérées par la suite.

Les troupes françaises au Soudan et en territoires sahariens ont repris la maîtrise

du terrain à partir de 1917 et se sont assuré du ralliement de Mūsa ag Amastān qui engage ses guerriers contre les troupes de Kaocen et Tagama. Toutes les prises de guerre, en troupeaux camelins notamment, récupérées par les troupes sahariennes sur les partisans de Kaocen (et qui résultaient des prélèvements ou des pillages de celui-ci sur tout l'Aïr et le Niger) sont confiés à Mūsa ag Amastān et aux Kel-γela de l'Ahaggar (plusieurs milliers de chameaux). Comme il n'était pas possible de nourrir ces bêtes en Ahaggar par manque de pâturages permanents et suffisants, ces troupeaux sont mis en pacage dans l'immense plaine sablonneuse du Tamesna



Campement d'Iseqqamāren dans l'Atakor.
Les chèvres sont rassemblées et les femmes pilent le mil.

au nord Niger où il y avait peu de nomades à cette époque. Et pour éviter que les anciens propriétaires, qui pouvaient reconnaître leurs bêtes avec leurs feux, ne viennent à nouveau les razzier, l'armée française confie quelques fusils aux Kel-γela.

Depuis cette époque, de nombreux Kel-Ahaggar (un millier environ selon les années) ont vécu dans cette région sans vouloir adopter la nationalité nigérienne, ce qui a posé constamment des problèmes de contrôle d'impôt et de gestion de ces populations entre Agadez et Tamanrasset.

- Mūsa ag Amastān meurt le 27 décembre 1920 à Tamanrasset. Le 30 décembre Axamuk ag Ihemma, descendant de la 6^e fille de Kella (*Tayawsit*), lui succède (voir Akhamuk*).

Durant cette période, l'administration militaire française développe ses structures de gestion, les centres de cultures, les voies de communications. Mais les grands rêves de commerce transsaharien meurent dans les sables, car ce sont les grands ports maritimes de l'Afrique de l'Ouest (Saint-Louis du Sénégal, Dakar, Porto-Novo, Lagos, etc.) qui accaparent l'intensité principale des échanges avec l'Europe occidentale.

- La deuxième guerre mondiale 1939-1945 n'affecte pas trop l'Ahaggar car l'Afrique du Nord et les colonies africaines maintiennent les activités économiques. Le

Sahara central est malgré tout ravitaillé, sillonné de pelotons méharistes toujours à l'affût des moindres défaillances et géré par des militaires connaissant parfaitement ces régions et leurs populations. Leurs rapports annuels (Territoires des Oasis, dont Ouargla est le chef-lieu) sont des sources importantes d'informations de toutes sortes. Axamuk meurt le 26 mars 1941 près d'Abalessa. Meslay ag Amayas descendant de la 3^e fille de Kella (Amenna) est élu en concurrence avec Bey fils aîné d'Axamuk, qui succédera à Meslay en 1950.

Structure sociale, parenté et économie politique de la société nomade des Kel-Ahaggar

Le mythe de la légitimisation des aristocrates et le système de parenté aux implications complexes, longtemps demeurées secrètes pour les étrangers, ont assuré à ces populations un véritable bouclier protecteur au-dedans comme au dehors. Cette protection a joué tant que celles-ci conservaient la maîtrise du terrain et des armes contre les menaces extérieures. Avant l'arrivée coloniale ces menaces étaient d'une part l'éventuelle prédominance des voisins de l'est : les Kel-Ajjer, d'autre part la mainmise des sociétés islamiques du nord Sahara et du Maghreb qui avaient besoin de contrôler les territoires de transit de leurs marchandises entre les deux versants de l'Afrique.

Dans un territoire commun (*eṭtebel* ou *tobol*) totalement inaliénable, un certain nombre de groupes de parenté (*tawsit*) vivent autour d'un chef suprême l'*amenūkal*.

Les *tawsit* se définissent en deux catégories : celle des suzerains (Ihaggaren), celle des tributaires (Imyad ou Kel-Ulli). Aucun lien d'alliance n'unit les premiers aux seconds. Leurs relations sont d'ordre social, politique et économique.

Les suzerains sont de deux sortes :

1. Ceux du groupe de fonction (les Kel-γela) qui comporte :

— les utérins d'un ancêtre féminin mythique : Tin-Hinān, et parmi lesquels est choisi l'*amenūkal*. Ce dernier est élu par une assemblée formée de tous les hommes suzerains et de tous les amγar Kel-Ulli, chefs élus par chaque *tawsit* ou segment lignager de *tawsit* dans certains cas.

— les alliés et consanguins incorporés au groupe de fonction, qui peuvent comme les précédents exploiter les biens des Kel-Ulli (« gens de chèvres » = pasteurs de chèvres), mais qui sont écartés du pouvoir suprême.

2. Ceux acceptés comme « nobles », Ihaggaren, (en fait hommes libres non tributaires et *imuhaγ*) mais non assimilés au groupe de fonction car non parents. Ils ont un nom collectif, une filiation propre, mais aucun droit sur les biens des Kel-Ulli et par conséquent n'accèdent pas au pouvoir suprême. Le groupe de fonction récupère en somme la force militaire de ces marginaux non tributaires (ex : Ikadeyen, Ikenbiben). En fait, dans la mesure où ils acceptent de perdre leur identité originelle, les individus issus de ces groupes peuvent pratiquer des alliances avec les premiers et s'incorporer dans la deuxième catégorie des alliés et consanguins; on constate nettement ici le cadre d'autorité et d'accès aux biens collectifs que représentent l'alliance et la parenté.

Les tributaires, bien qu'apparemment homogènes dans leur statut, offrent aussi deux cas dont les nuances méritent d'être relevées :

1. Tributaires issus des populations anciennement soumises et appelés *imyad* par les Ihaggaren (suzerains). Le terme Imyad connotant la vassalité, ces tributaires lui préfèrent celui de Kel-Ulli, connotant uniquement la fonction pastorale. Ces *tawsit* sont celles par exemple des Dag-γali, Ayt-Loayen, Kel-Ahnet, qui savent être descendants des mêmes ancêtres (ils sont tous issus d'une ancienne *tawsit* appelée Imessiliten).

Ces tributaires payaient annuellement une redevance en nature au retour des cara-

vanes et au moment des récoltes : la *tiwsé*. Cette *tiwsé* n'est pas décomptée par individu mâle ou femelle mais par unité de redevance (sac en peau rempli de céréales) payable collectivement par les héritiers masculins des « mères » dans chaque matrilignage. Ce système de redevance favorise donc les utérins les plus nombreux.

2. Les *tawsit* qui ont rang de tributaires mais rejettent totalement l'épithète d'*imɣad* et disent ne pas payer de *tiwsé* sous la contrainte. Ce sont en particulier les Iseqqamaren, les Ireɣenaten, les Iboɣtenaten. Ceux-ci considèrent les biens qu'ils offrent à l'*amenūkal* comme des cadeaux exprimant leur allégeance plutôt qu'un impôt.

L'attitude de ces derniers marque bien leur résistance au modèle social imposé par les suzerains. Cela se traduit parfois par des tentatives de fuite ou d'affranchissement pas toujours suivies de succès.

Notons encore que toutes les *tawsit* de cet ordre sont d'incorporation récente (entre un siècle et demi à deux siècles et demi environ), et que perdure dans leurs structures sociales une bilatéralité.

Toute tension grave dans ce système tend à engendrer des scissions, soit au niveau du commandement, soit au niveau des tributaires qui fuient le plus loin possible. Historiquement, l'on connaît deux importantes transformations au point de vue du commandement : l'une au XVI^e siècle, entre l'Ajjer et l'Ahaggar, l'autre au XVIII^e siècle entre les suzerains de l'Ahaggar qui se séparent entre trois *tobol* (voir *supra* et Benhazera, 1908, p. 107; Gast, 1973 et 1976; Bourgeot, 1976). En Ahaggar, c'est cependant l'*amenūkal* des Kel-ɣela qui regroupe le plus vaste territoire et le plus de gens, qui a véritablement rang de chef suprême. Les deux autres chefs (Taytoq et Tégéhé-Mellet) qui lui ont souvent fait la guerre, ont été davantage considérés comme des *amɣar* (chef de *tawsit*; cf. Gast, 1976).

Les règles de transmission des biens et des pouvoirs

Les règles de transmission des biens et des pouvoirs se manifestent à plusieurs niveaux de la vie sociale, économique et politique :

1. Niveau de l'*eṭṭebel* ou groupe politique se référant à un chef suprême (ou considéré comme tel).

2. Niveau du clan, *tawsit* (qu'il soit suzerain ou « plébéien »).

3. Niveau du groupe domestique (« campement » d'une ou plusieurs tentes).

Les deux premiers niveaux concernent le droit d'accès au commandement et aux biens collectifs régi selon la tradition touarègue. On emploie dans ce domaine l'expression *tadābit*.

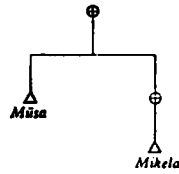
Le troisième, concernant la transmission des biens individuels d'un homme ou d'une femme acquis de leur vivant, est régi selon la loi islamique. Il n'a guère d'incidence sur la vie collective et son organisation politique. On emploie ici l'expression *tekāsīt* (*wert* en arabe).

L'examen du vocabulaire illustrant ces deux modes de transmission est particulièrement éloquent.

L'héritage du droit d'accès au commandement et aux biens collectifs : tadābit

Dubet (doubet) : pouvoir (être en état de; être capable de; avoir la possibilité de). Peut avoir pour sujet une personne, un animal, une chose... Par extension « *pouvoir succéder, comme l'ayant pour oncle (ou grand oncle, ou oncle à la mode de Bretagne, par les femmes* »... (Foucauld, 1951, t. I, p. 152) (les phrases en italique ont été soulignées par nous).

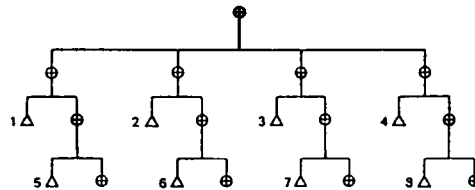
Ce mode de transmission s'appelle *tadābit tan Kaskab*.



Nous reprendrons l'exemple que cite plus loin de Foucauld : *Mikela tadābit em Mūsa kaskab* (idem p. 154). Cela signifie : « Mikela est en droit de succéder à la suzeraineté de Mūsa comme l'ayant pour oncle maternel ».

Lorsque le détenteur du commandement possède des cousins en ligne parallèle, fils de sœurs de sa mère ou fils de sœurs classificatoires, appelés collectivement *ara-n-tāñātīn* (enfants des sœurs) ce sont à ces prétendants par rang d'âge qu'il doit céder le pouvoir (après sa mort ou en cas d'échéance de ses droits ou fonction).

Ce mode de transmission latérale s'appelle *tadābit tan ara-n-tāñātīn*.



Après le décès de 1 c'est 2 le mieux désigné pour lui succéder selon la règle, puis 3, puis 4. Cette ligne de génération étant épuisée l'on revient aux descendants de la sœur aînée (5) en suivant l'ordre d'ainesse des parents et non pas celui de l'âge des prétendants.

Quels étaient les biens attachés à ce pouvoir transmis par les femmes et exercé par les hommes ?

— Pour le chef suprême ou *amenūkal*, c'était :

- le droit de recevoir de tous les tributaires la redevance, en nature, attribut de la suzeraineté : *tiwsē*. Chaque groupe d'utérins vivants (issus d'une même mère) devait fournir un sac de grain après les récoltes ou son équivalent en animaux vivants.
- le droit de jouir de l'usufruit d'un troupeau attaché à la fonction d'*amenūkal*, issu de biens en déshérence, donations, prises de guerre : *éhé-ré-wan-eṭṭebel*.
- le droit de prélever une part spéciale sur le butin des rezzous, ou *ennehet* (équivalent au tiers du butin), opérés sur des clans de son *eṭṭebel* par des guerriers de son propre *eṭṭebel* (voir Foucauld 1951, t. III, p. 1 347).
- le droit de recevoir la moitié du butin ou *abellağ* ramené par ses tributaires dans des rezzous hors de l'*eṭṭebel*.
- les droits de passage sur les caravanes traversant le territoire de son *eṭṭebel*...
- Une redevance sur tous les jardins de son territoire (4 mesures de grain soit environ 10 kg, surtout de blé, un « jardin » représentant un tour d'arrosage) Cette redevance établie récemment (fin du XIX^e siècle) est parfois désignée par le terme arabe de *meks*.

En plus de ces profits attachés à sa fonction de chef suprême, l'*amenūkal* avait aussi accès à tous les autres profits dont il jouissait en tant que suzerain, comme la plupart des autres suzerains.

Chaque suzerain, qu'il soit membre utérin du groupe de commandement ou pas, pouvait accéder aux revenus suivants :

1. Avoir une part spéciale parmi les tributaires ou *temazlayt* (chaque segment lignager tributaire demandait la protection d'un suzerain de l'*eṭṭebel* pour s'opposer aux pillages des autres suzerains du même *eṭṭebel*. Il marquait ses animaux du même feu que son protecteur, le nourrissait en lui fournissant des bêtes en lactation, de la viande de boucherie, etc.). Ces contrats de protection perduraient en ligne utérine des deux côtés.

2. Bénéficier de l'*ennehet* en tant que suzerain sur les tributaires de sa *temazlayt* (comme il est décrit ci-dessus).

3. Recevoir l'*abellağ* de ses tributaires, membres de sa *temazlayt*.

4. Recevoir une part de redevance sur les caravanes qu'il arrêtaient sur les territoires de l'*eṭṭebel* ou ailleurs.

5. Mettre en culture librement toute terre vierge sur les terrasses d'oued et recevoir les 4/5 des récoltes des jardins, de la part des quinteniers avec lesquels il était en contrat.

6. Accéder indifféremment à tous les pâturages de l'*eṭṭebel* sans autorisation ni de l'*amenūkal*, ni des tributaires auxquels était dévolue la jouissance de ces terres (sauf mise en défens provisoire des pâturages dont les hommes devaient cueillir les graines nourricières avant l'arrivée des animaux).

7. Organiser des rezzous et en garder les profits sans devoir payer l'*abellağ* à l'*amenūkal*, ni l'*ennehet* si c'était des raids hors de leur *eṭṭebel*.

8. Enfin, tout suzerain quel qu'il soit, recevait constamment toutes sortes de dons et de cadeaux soit de sa *tamekšit* («nourriture», Kel-Ulli sous sa dépendance en protection directe : *temazlayt*) soit d'un certain nombre de «clients» des villes et des marchés où il se rendait habituellement. Ces cadeaux avaient pour but d'atténuer ou de prévenir les pillages fréquents et de maintenir les relations sociales à un niveau pacifique. C'était en quelque sorte «son droit de seigneur».

Nous devons ajouter que parmi les suzerains, les alliances avec d'autres groupes de suzerains (non utérins) étaient fréquentes. Pour doter les nouveaux arrivés d'une «subsistance», c'est-à-dire de tributaires qui leur assurent le quotidien, l'*amenūkal* procédait parfois à de nouveaux partages de tributaires. Ces couples de nouveaux suzerains/tributaires se détachaient parfois du commandement suprême de l'*amenūkal* pour former de nouveaux *eṭṭebel* de moindre importance. D'où la prolifération du nombre d'*eṭṭebel* à certaines époques.

Du côté des tributaires les rajustements de l'impôt «officiel» (*tiwsē*) ou l'obtention de faveurs aux plus démunis étaient aussi fréquents. En sorte que lorsqu'on étudie par le menu les circuits réels de distribution des produits, l'on est frappé par l'aspect extrêmement complexe et variable du système qui fut, selon les époques, très hétérogène au niveau des applications. Enfin, la colonisation ayant apporté d'autres profits, les exigences des uns et des autres s'étaient beaucoup atténuées.

Quels pouvoirs et quels biens collectifs les tributaires pouvaient-ils transmettre à leurs héritiers?

- Le choix des amṣar de chaque clan s'opérait parmi les utérins du segment lignager le plus proche de l'ancêtre reconnu comme fondateur du groupe.
- Ces amṣar percevaient environ le dixième ou davantage de l'impôt qu'ils récoltaient dans leur clan pour le chef suprême (exactement comme les šayx en pays arabe qui perçoivent le dixième de l'impôt légal qui lui-même est une dîme).
- Certains clans tributaires disposaient de troupeaux collectifs *éhé-é-wan-eṭṭebel* (issus de biens en déshérence ou de dons) et dont l'usufruit allait à l'amṣar (Dag-yali et Aḡuh-n-tahlé).
- Le territoire de chaque clan était parfois pourvu de graines de cueillette, d'herbes médicinales, de bois exploitable, de gibier ou de minerais (natron, sel). L'accès à tous ces biens collectifs était monnayable par les chefs de clan ou les détenteurs

des droits ; l'abattage des mouflons en montagne, dans l'Atakor par exemple, était la propriété exclusive des Dag-γali ainsi que la capture d'ânes ensauvagés sur leur territoire.

- Chaque clan, segment lignager ou homme, chef d'un groupe domestique s'efforçait d'obtenir des petits avantages au niveau du paiement de la *tiwsé*, du droit sur les jardins, de l'usufruit de certains pâturages, de l'exploitation de produits du sol. Ces avantages ou exonérations accordés par l'*amenūkal* devenaient des « coutumes » (*'āda* en arabe, *el-γada* en tamâhaq) qui se transmettaient soit comme des biens individuels, soit comme des biens collectifs selon les cas. Les exemples sont nombreux à la fois chez les suzerains et chez les Kel-Ulli. L'existence de ces droits particuliers prouve combien était à la fois dynamique et renouvelable l'exercice des droits collectifs. Comme dans beaucoup de règles coutumières les exceptions étaient souvent plus nombreuses que les exemples d'application stricte des principes de ces règles. La création récente de ces nouveaux droits particuliers s'est établie surtout après la mise en culture des terres à la fin du XIX^e siècle ; l'emploi du terme arabe ne fait que confirmer son origine externe.

Mais nous pensons que cette tendance a été un signe de déperdition du système des droits dans cette société qui n'a pu résister à la colonisation durant le même temps.

Si l'on examine le système des droits définis par la parenté au niveau des tributaires, il est de même nature que celui des aristocrates mais il est maîtrisé par ces derniers qui sont acceptés comme nobles et suzerains. En revanche, si un groupe de tributaires qui dispose d'une force démographique et d'armes suffisantes, décide de s'en aller pour conquérir ailleurs une suzeraineté sur d'autres populations et d'autres territoires, il lui est possible de se décréter « suzerain » s'il devient guerrier et dominant en confiant la fonction d'éleveurs (c'est-à-dire de producteurs) aux populations qu'il a soumises. C'est peut-être ce qui est arrivé à une partie des Kel-γela au XVII^e siècle en Ahaggar lesquels ont des homonymes imγad aujourd'hui dans l'Adrar des Iforas.

Que ce soit chez les suzerains ou les tributaires, le nombre d'exclusions dans l'accès au pouvoir et aux biens collectifs est considérable (Gast, 1976, p. 60).

- Chez les suzerains, tous les non-utérins sont exclus du contrôle du pouvoir suprême. Le géniteur a peu d'importance au regard du pouvoir que transmet la génitrice. Il était possible qu'un étranger se marie à une femme de rang prestigieux. Celle-ci ne sortait pas du pays et pouvait enfanter des héritiers au pouvoir qui restaient dans la structure exclusivement touarègue et sur laquelle l'étranger n'avait aucune prise réelle.

- En ce qui concerne l'économie locale, c'est-à-dire l'exploitation des tributaires et de leurs troupeaux, l'accès aux pâturages, les non-parents, les dépendants quels qu'ils soient, les étrangers non alliés, les religieux de passage acceptés et nourris occasionnellement, n'avaient aucun pouvoir d'accès direct. Ils tombaient obligatoirement sous l'épée du suzerain qui défendait ses droits et ses prérogatives.

En sorte que la parenté et tout le système qu'elle engendrait, contrôlait et réglait toute production et tout accès à cette production.

L'héritage des biens individuels : tekāsīt

Tekāsīt : « fait d'hériter de ; par extension héritage (bien transmis par voie de succession...) », Foucauld 1951, t. II, p. 910. Vient de *kuset* « ...ne s'emploie que pour exprimer le fait d'hériter par droit de parenté on parce qu'on est institué héritier de tous les biens d'une personne qui est sans parenté. Il ne signifie pas « recevoir un legs de », ni « recevoir par legs » ; « léguer (par testament) » s'exprime par *ekf* « donner »... » (*idem*, p. 909 s.v. *kouset*).

L'héritier qui a hérité ou qui doit hériter de quelqu'un est dit *amekkasu* (*idem*, p. 910).

Tandis que l'héritage moral ou psychologique « consistant en une ou plusieurs qualités ou défauts héréditaires » se dit *éteri* (voir Foucauld, 1952, t. IV, p. 1912).

Le vocabulaire du « *Dictionnaire touareg-français* » ne nous livre que ces trois sens dans le domaine de l'héritage individuel : la transmission parentale *tekāsīt*, l'héritage des caractères affectifs, moraux, psychologiques *éteri* et le don ou les legs : *ekf*.

Nulle part il n'est question, dans l'œuvre de Foucauld, de préhéritage ni de *akh iddaren*, ni de *el-khabus*, expressions introduites récemment en Ahaggar l'une par les Touaregs du sud, l'autre par les Arabophones du nord.

Les biens individuels consistent en bestiaux (chameaux, chameaux, chèvres, bœufs, ânes) qui fournissent la subsistance quotidienne, et en outils ou objets usuels : harnachements d'animaux de monte, sacs, vêtements et bijoux pour l'homme, mobilier de cuisine, tente, bijoux pour la femme. L'argent en billets de banque, en pièces ou l'or, n'ont pratiquement jamais existé dans la société traditionnelle du début du *xx^e* siècle.

Le cas des biens individuels transmis ou exploités en ligne utérine

Il est significatif que l'épée de qualité (épée d'acier qui venait d'Europe au *xviii^e* siècle) qui servait à assurer la défense du groupe ait été considérée comme un héritage transmissible en ligne utérine.

- Tout homme libre, qu'il soit « plébéien » ou suzerain, transmettait au fils de sa sœur (son neveu utérin) son épée, son bouclier ou son fusil et parfois aussi, sa selle de méhari et ses sacs de voyage. Ces objets, qui symbolisent et matérialisent la force guerrière en permettant la défense et la survie du groupe suivaient le même circuit que le droit d'accès au commandement défini par l'expression *tadabūt*.
- Mais encore le neveu utérin, c'est-à-dire le fils de la sœur d'un homme, c'est-à-dire son héritier potentiel, peut aller chez cet homme, son oncle maternel, piller son bien de son vivant (animaux le plus souvent) pour s'en nourrir et même le voler, se faire héberger par lui et vivre à ses dépens si son père est dans le besoin. L'oncle ne se plaindra jamais, ne se mettra jamais en colère, ne demandera pas réparation, car ce neveu doit lui survivre et lui succéder. Telles sont les règles touarègues définies par la Parenté et l'honneur du clan. Cependant, quand l'oncle meurt, le neveu n'hérite pas de ses biens, mis à part l'épée et les objets de valeur symbolique cités plus haut, ce sont les enfants du défunt qui héritent suivant les règles coraniques.

La légitimisation de la suzeraineté : implication idéologique et économique

Les utérins du groupe de commandement n'invoquaient pas un droit divin comme les rois en Europe médiévale, ni l'ascendance du prophète musulman comme les dynasties arabes, mais l'ascendance d'un personnage charismatique féminin dont, ni l'existence quasi mythique, ni l'autorité, n'ont jamais été mises en cause par qui que ce soit.

La référence à un ancêtre féminin est constante chez presque tous les Touaregs. En Ahaggar, le dernier groupe de suzerains : les Kel-γela, se déclarent héritier d'une « reine » appelée aujourd'hui Tin Hīnān. Le tombeau défini par la tradition comme étant celui de Tin Hīnān, près d'Abalessa*, fouillé en 1925 et 1933, a été daté de 470 après J.-C. (voir G. Camps, 1965 et 1974). Ce tombeau, situé sur une petite colline, contenait une chambre funéraire, un squelette de femme paré de nombreux bijoux d'or et d'argent. C'était à coup sûr celui d'un personnage important. Jusqu'à la date des fouilles archéologiques le contenu et la valeur des pièces de la chambre funéraire étaient, bien entendu, méconnus des populations locales (voir M. Gast 1973 et 1979).

La part de légende ou de vérité de l'histoire de Ti-n-Hīnān, que la tradition fait

venir du Tafilalet et son adéquation avec le tombeau d'Abalessa, nous importent beaucoup moins ici que le dynamisme et la force psychique que ce personnage a conféré à tout un peuple. L'origine et la légitimité du pouvoir des suzerains ne font référence ni à la religion, ni à l'histoire, ni à une institution quelconque, mais à une *Parenté utérine*.

Chez les tributaires Kel-Ulli c'est le même schéma. Chaque clan (*tawsit*) se définit en référence à un ancêtre féminin que l'on se souvienne ou non de tous les chaînons généalogiques qui remontent à cet ancêtre féminin. L'âme du clan, sa légitimité et le choix de ses am'yar, quand ce ne sont que des chefs de clans, sont engendrés, régis par rapport à cet ancêtre. Celui-ci définit non seulement l'appartenance au clan de chaque individu, mais aussi, en conséquence, le calcul de l'impôt, les marques de bestiaux, les associations d'entr'aide, le prix du sang et l'endogamie du groupe.

Les clans de Kel-Ulli limités par l'espace géographique qui leur était attribué, menacés constamment par les autres clans voisins Kel-Ulli comme eux, à la fois protégés et exploités par leurs suzerains dont ils étaient la « nourriture » et la *temaz-layt*, étaient contraints de protéger leur patrimoine en pratiquant une endogamie rigoureuse. Les Kel-Ulli entre eux étaient en relation de tension permanente (*tamañ-heg*); mais cette tension n'existait pas entre eux et leurs suzerains. Cette endogamie exigée par l'idéologie de la parenté déterminant un territoire limité et l'accès aux ressources naturelles, engendrait des relations de concurrence entre les Kel-Ulli et elle était un des éléments organisationnels du pouvoir et de l'économie de tout le système dominé par les suzerains.

L'idéologie de la parenté par les femmes qui légitimait le pouvoir des aristocrates et leurs droits de seigneurs, définissait le droit d'accès au commandement et les droits collectifs chez les suzerains comme chez les tributaires au sein de chaque clan. Elle jouait le rôle d'une véritable infrastructure régissant l'accès et le contrôle des moyens de production, les rapports sociaux des hommes entre eux, programmant les conditions d'existence matérielles des groupes, leur reproduction et la circulation des biens.

La pratique des rezzous évitait les déperditions internes en assurant le maintien et la reproduction économique de tout cet ensemble. Car celui-ci ne pouvait survivre qu'en allant conquérir par la violence ailleurs, les compléments indispensables que l'écosystème fragile en milieu désertique ne pouvait accorder à leur économie pastorale (ceci en particulier avant la mise en culture des terres).

Dans cet ensemble de clans se sont insérés progressivement :

- Les *Inaḍen*, artisans, qui formaient une caste endogame.
- Les *Ineslemen*, religieux musulmans d'origines diverses.
- Les *Ifoyas*, vivant en campements autonomes ou en individus et familles isolées dans les oasis.
- Les cultivateurs noirs : *izeggāyen* (*Harraṭin* en arabe saharien) qui ont fourni la principale main-d'œuvre dans tous les jardins.
- Les Ahl 'Azzi ou Kel-yezzi appelés aussi en arabe du terme générique de *Mrabṭin* (voir rubrique Ahl-'Azzi). Ils ont été cultivateurs, commerçants, militaires, etc.
- Les commerçants, *el-xuwaniten* principalement à Tamanrasset depuis le début du siècle.

L'évolution sociale et politique depuis le XIX^e siècle

- Vers le milieu du XIX^e siècle El-Xaḡ-Axmed, avant même d'accéder au commandement suprême, envoie son esclave Karzika (de Tazrouk) à In-Salah pour apprendre à cultiver la terre. Celui-ci revient auréolé de sa mission et de son savoir, mais

CONFIGURATIONS DES CLANS DE LA FIN DU XIX^e
SIECLE AU DEBUT DU XX^e SIECLE

Eṭṭebel de l’Ahaggar

Chef suprême : *amenūkal*

A. <i>Ihaggaren</i>	Kel-γela	
	Inemba	Kel-γela
	Iboglan	
	Ikerremoyen	
<i>Ihaggaren</i> sans accès au commandement		Ihaḍānāren Ikadeyen Ikenbīben
B. <i>Kel-Ulli</i>		
	Tributaires	Dag-γali
	(<i>imγad</i>)	Aḡuh-n-tahlé
		Ayt-Loayen
		γelayddin
		Iklan-n-tawist
	<i>Kel-Ulli</i>	Ibeṭṭenaten
	assimilés	Ireḡenaten
		Iseqqamāren
		Kel-Tazūlet Iheyawen-hāda Kel-Immidir Iselāmāten Kel-Amegīd Kel-Inγer Kel-Tefedest

Eṭṭebel des Taytoq

Chef : *amγar*

A. <i>Ihaggaren</i>	Taytoq	
	Iyeccūmen (Irechchoumen, sans accès au commandement)	
B. <i>Kel-Ulli</i>	Kel-Ahnet	
	Téḡéhé-n-Efis	
	Iwarwaren	
	Ikeccemaden	(Ikechchemaden)
	Iseqqamāren	Kel-In-Tūnin Ikutṭisen

Eṭṭebel des Téḡéhé-Mellet

Chef : *amγar*

A. <i>Ihaggaren</i> :	Téḡéhé-Mellet
B. <i>Kel-Ulli</i> :	Kel-Uhet (Iseqqamāren) Kel-Terurit

demande des bras pour travailler les terres avec lui, car les esclaves locaux répugnent à devenir agriculteurs. El-Xağ-Axmed envoie des appels à tous les cultivateurs du Tidikelt qui, méfiants, font promettre aux Kel-Ahaggar de ne jamais cultiver le piment et le tabac dans leurs terres pour ne pas concurrencer leurs propres productions régionales. Les cultivateurs noirs sahariens Izeggāyen arrivent peu à peu, surtout à Tazrouk, Idélès et Abalessa à tel point qu'au début du xx^e siècle de Foucauld en dénombrait 300 familles.

La pratique des drains d'irrigation qui s'avère plus rentable que les puits à balancier et ceux à traction animale, se généralise. Mais elle représente un gros investissement que seuls les riches nomades peuvent se permettre. D'où la pratique de contrats au cinquième (*xamesa* = *khamessa*) qui était à l'époque très répandue dans tous les pays musulmans en terrains arides et semi-arides (voir Bourgeot 1973, Gast 1968).

Avec les agriculteurs arrivent les religieux Ineslemen (*tolba* et *šorfa*) qui vivent des dons et des quêtes qu'ils pratiquent dans les campements. Mais des clans maraboutiques d'Ifoyas se développent aussi en nomadisant dans les territoires les moins surchargés (Tamesna, Gharis, Egré).

- Au début du xx^e siècle, en même temps que les militaires français, les premiers commerçants originaires de Metlili-des-Chaamba, Ghardaia, In-Salah, s'installent petit à petit à Tayhawhawt, puis à Tamanrasset.

Des Chaamba militaires dans les pelotons méharistes se marient avec des femmes touarègues et sont, selon les circonstances, soit nomades, soit sédentaires.

Enfin, des *Mrabtin*, cultivateurs du Tidikelt arrivent par groupes familiaux au début du xx^e siècle jusque dans les années 1940.

Tous ces apports nouveaux ont formé le substratum de la société sédentaire des centres de cultures de tout le pays, population qui s'est sans cesse développée à une croissance bien plus rapide que celle des nomades. Avant 1900 on estimait à 3 000 habitants la population de l'Ahaggar. En 1911 on dénombrait 1 310 sédentaires, en 1962 : 6 500 sédentaires et autant de nomades.

- La guerre d'indépendance algérienne de 1954 à 62 n'a pas mobilisé le pays touareg. Cette période correspond à un formidable développement technologique et économique des régions sahariennes où l'on découvre gaz, pétrole, minerais. Il y a beaucoup de travail pour tout le monde et en Ahaggar l'on commence à importer de la main-d'œuvre d'autres régions (voir M. Gast, 1983). Les effectifs militaires français au Sahara sont parfois pléthoriques. Les tentatives d'implantation du Front de Libération Nationale à Tamanrasset sont sévèrement maîtrisées par l'armée française dans les années 1958 à 1961. Cependant, le 5 juillet 1962 le capitaine Ahmed Draïa fait une entrée triomphale dans Tamanrasset avec environ trois cents soldats bien équipés, dont les trois quarts étaient des jeunes gens du pays et des régions avoisinantes. La passation des pouvoirs se fait dans la liesse, selon le protocole prévu dans les « Accords d'Evian » et avec dignité des deux côtés. Les Touaregs dans les campements, croient que le pouvoir va leur échoir et pensent que l'ordre ancien va être rétabli.

- Un événement significatif a lieu dans les jardins d'Outoul à 20 km au nord de Tamanrasset. En mai 1963 une troupe de *Dag-γali* et *Ağuh-n-Tahlé* effectue un raid punitif contre des jardiniers qui ont osé exploiter un drain dont ils revendiquent la propriété. Ils viennent rétablir leurs droits sur leurs « esclaves » et leurs terres. Or, parmi ces jardiniers, se trouvent des militants du F.L.N. qui croient à la nouvelle idéologie et à ses slogans : « la terre appartient à ceux qui la travaillent ». Deux morts et plusieurs blessés jettent la consternation dans le pays. Cette affaire, qui n'est pas sans liaison psychologique avec les promesses contradictoires faites par le Commandant Chaâbani, lors de sa brève visite en Ahaggar, a pour effet d'alerter les pouvoirs d'Alger sur le besoin de clarification et la nécessité urgente d'intégrer ces populations.

L'amenūkal Bey ag Axamuk est élu vice-président de l'Assemblée nationale et perçoit un salaire honorable; d'autres notables font partie des instances gouvernementales en 1963-64.

- A la même époque les Touaregs de l'Adrar des Iforas se révoltaient contre le gouvernement de Bamako. Bien que les Touaregs de l'Ahaggar aient perdu des troupeaux mitraillés par l'armée malienne, que celle-ci ait exercé des droits de poursuite en territoire algérien, aucun mouvement de participation active à cette révolte ne se manifeste en Ahaggar. L'amenūkal accueille avec bienveillance les nomades réfugiés près d'Abalessa qui vendent en masse leurs troupeaux jusqu'à In-Salah et se fondent dans la population algérienne.
- La création de la wilaya de Tamanrasset est décidée en date du 2 juillet 1974 et le pays tout entier commence une seconde mutation technologique, économique et politique très spectaculaire.
- Bey ag Axamuk malade depuis plusieurs années et pratiquement en marge de toutes les activités politiques du pays, meurt le 1^{er} juin 1975 dans sa maison de Tamanrasset. Il ne sera pas remplacé en tant qu'amenūkal. Cependant, son frère consanguin Hağ Mūsa Axamuk, qui fut maire de Tamanrasset puis député de la wilaya, assure aujourd'hui un rôle qui satisfait une synthèse entre la tradition passée et les structures modernes du pays.

Avec les changements qui ont bouleversé toutes les conditions politiques, économiques du Maghreb et de l'Afrique de l'Ouest durant cette première moitié du xx^e siècle, la sociologie de l'Ahaggar s'est profondément transformée, en particulier depuis l'indépendance de l'Algérie. Les anciens maîtres suzerains et Kel-Ulli sont désormais minoritaires démographiquement. Ils sont aussi minoritaires dans l'occupation des postes d'autorité et de responsabilités qui régissent l'administration civile et militaire, la vie politique et économique. Le nomadisme est plus que moribond. L'identité berbère locale est à peine tolérée, sinon suspectée et méprisée par les pouvoirs centraux. L'arabisation à tous les niveaux tend à créer un nouveau type de citoyen à partir du *melting-pot* de populations agglutinées dans Tamanrasset et ses banlieues. L'Ahaggar et le Tidikelt ne sont plus qu'une wilaya dont les principales impulsions sont ordonnées d'Alger. En 1977 la population de la daïra de Tamanrasset était estimée à 23 247 personnes, les nomades n'étaient plus décomptés à part (voir Gast 1981). En 1985 on estime à plus de 20 000 personnes la population de Tamanrasset et de ses environs immédiats, chiffre dans lequel les apports récents sont nettement majoritaires (fonctionnaires, commerçants, entrepreneurs, ouvriers migrants, militaires, étrangers, etc.). Cependant, l'ensemble de la population a vu son niveau de vie s'élever nettement les vingt dernières années. Il est certainement plus facile de vivre aujourd'hui à Tamanrasset qu'à Alger, mais jusqu'à quand? Cette ville n'a aucune réserve d'eau suffisante malgré tous les efforts de recherches entreprises depuis sa croissance accélérée. Elle peut être menacée de dépérissement brutal si ses besoins en eau domestique et agricole n'étaient plus satisfaits. Aucune découverte minière exploitable ne semble offrir à l'Ahaggar un avenir autre que celui d'un territoire de transit, favorablement situé au centre des relations entre les bordures méditerranéennes du Maghreb et les rives africaines du Sahel.

Les populations de l'Ahaggar ont une histoire longue et complexe. Elles sont autre chose que ces beaux portraits voilés de bleu que l'on rencontre encore avec surprise dans le désert et dans les fêtes de leur pays. Elles ont encore probablement un rôle important à tenir au Sahara, assurant toujours ce relais et cette synthèse entre l'Afrique tropicale et la Méditerranée.

BIBLIOGRAPHIE

- BENHAZERA M., *Six mois chez les Touaregs du Ahaggar*, A. Jourdan, Alger, 1908, 233 p.
- BOURGEOT A., Analyse des rapports de production chez les pasteurs et les agriculteurs de l'Ahaggar. In *Pastoralism in tropical Africa*, Th. Monod éd., 1975, I.A.I. Londres, Ibadan, Nairobi.
- BOURGEOT A., Contribution à l'étude de la parenté touarègue, *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 21, 1976, p. 9-31.
- CHAKER S., CLAUDOT H. et GAST M., Introduction, In *Textes touaregs en prose* de Ch. de Foucauld et A. de Calassanti-Motyliniski, Aix-en-Provence, Edisud, 1984, 360 p.
- CAUVET CDT., *Le raid du Lieutenant Cotteneau au Hoggar, combat de Tit, 7 mai 1902*, Marseille, Raoul et Jean Brunon, 1945, 146 p.
- CLAUDOT H., *La sémantique au service de l'Anthropologie. Recherche méthodologique et application à l'étude de la parenté chez les Touaregs de l'Ahaggar*, Ed. du CNRS, Paris, 1982, 273 p.
- DUVEYRIER H., *Les Touaregs du Nord*, Challamel, Paris, 1864, 488 p. + 40 p.
- FLORIMOND CPNE., *Rapport annuel*, 200 p. multigraphiées + X p. annexes, 1940, archives d'Outre-mer, Aix-en-Provence.
- FOUCAULD CH. DE et CALASSANTI-MOTYLINSKI A. DE, *Textes touaregs en prose (dialecte de l'Ahaggar)*, Alger, Carboneil, 1922, 230 p. (éd. René Basset).
- FOUCAULD CH. DE (recueillies par), *Poésies touarègues. Dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Leroux, 1925, t. I, 658 p., t. II, 1930, 461 p.
- FOUCAULD CH. DE *Dictionnaire abrégé touareg-français de noms propres*, Paris, Larose, 1940, 362 p. (+ cartes) (publié par A. Basset).
- FOUCAULD CH. DE *Dictionnaire touareg-français, dialecte de l'Ahaggar*, 1951-52, Paris, I.N., 4 vol., 2 028 p. (+ cartes).
- GARDEL G., *Les Touaregs Ajjer*, Alger, Baconnier, 1961, 388 p.
- GAST M., *Alimentation des populations de l'Ahaggar*, Paris, A.M.G., 1968, 457 p.
- GAST M., *Histoire du commandement chez les Kel-Ahaggar (Sahara algérien)*, IX^e Congrès international des Sciences anthropologiques et ethnologiques, Chicago 1-8 sept. 1973 (10 p.). Publié en 1978 in Weissleder W., éditeur, *The nomadic alternative* sous le titre : The history of sovereignty among the Kel Ahaggar, Mouton Publishers, The Hague, Paris, 1978, p. 201-213.
- GAST M., Les Kel Rela : historique et essai d'analyse du groupe de commandement des Kel Ahaggar. *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 21, 1976, p. 47-65.
- GAST M., Pastoralisme nomade et pouvoir : la société traditionnelle des Kel Ahaggar. Coll. intern. sur le Pastoralisme nomade, *Production pastorale et Société*, Paris, 1-3/12/1976, Cambridge University Press, Londres, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1978, p. 201-220.
- GAST M., Modernisation et intégration : les influences arabo-islamiques dans la société des Kel Ahaggar (Sahara algérien), in *Les problèmes agraires au Maghreb*, CRESM, CNRS, Paris, 1977, p. 203-219.
- GAST M., Mutations sahariennes, *Autrement*, 1983, 5, p. 68-82.
- GUILLO-LOHAN G., Un contre-rezzou au Hoggar. Rapport du Lieutenant Guillo-Lohan, *Reconnaissements coloniaux*, 13, 1903, pp. 205-214, 239-246, 257-267.
- IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères et dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, P. Geuthner, Paris, 4 vol. (1925-1927-1934-1936).
- JEAN-LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, trad. par A. Epaulard, annotée par A. Epaulard, Th. Monod, H. Lhote, R. Mauny; Adrien Maisonneuve, Paris, 1956, 2 vol.
- LEUPEN A.H.A., *Bibliographie des populations touarègues*, 1978, Afrika-studiecentrum, Leyde.
- LHOTE H., *Les Touaregs du Hoggar (Ahaggar)*, Payot, Paris, 1955, 468 p.
- MÉTOIS A., La soumission des Touaregs du Nord, *Revue coloniale*, 1906, pp. 65-76, 157-172, 193-203 et 275-284.
- NICOLAISEN J., *Ecology and culture of the pastoral Tuareg*, The National Museum of Copenhagen, 548 p.
- Dix études sur l'organisation sociale chez les Touaregs, sous la direction de M. Gast. Extrait de la *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 21, 1976, 172 p.
- SALIFOU A., *Kaoussan ou la révolte senoussiste*, études nigériennes, 33, Mamey, 1973.

M. GAST

Ahaggar (linguistique)

Le parler touareg de l'Ahaggar est certainement, avec le kabyle du Djurdjura, l'une des formes de berbère les mieux connues. On dispose en effet sur l'Ahaggar d'une documentation linguistique très variée et fine (dictionnaires, textes en prose, poésie, grammaires...).

En fait, la langue de l'Ahaggar (et de toute la zone touarègue algérienne) est l'objet d'une attention déjà ancienne, bien antérieure même à la conquête militaire de la région. L'histoire de la colonisation du Sahara et de l'Afrique de l'Ouest par la France explique que l'on se soit intéressé très tôt aux Touaregs de l'Ahaggar : ils occupaient une position stratégique à la jonction du Maghreb et du « Soudan » et constituaient le principal obstacle à la pénétration du Sahara.

Alors que la conquête militaire ne sera faite qu'en 1902 (bataille de Tit, 7 mai) et véritablement achevée que vers 1920, le Général Hanoteau publie la première grammaire touarègue dès 1860. Elle est suivie par les dictionnaires de Masqueray (1893) et de Cid Kaoui (1894, 1900).

Charles de Foucauld, qui s'installe à Tamanrasset en 1905, laissera après sa mort (1916) une série impressionnante de travaux qui feront faire des progrès décisifs à la linguistique touarègue (cf. bibliographie).

L'ensemble de cette œuvre posthume forme une véritable encyclopédie de la langue et de la culture touarègues de l'Ahaggar, admirable tant par son ampleur que par sa précision.

C'est essentiellement à partir des matériaux Ahaggar de Foucauld que le berbérisant danois Karl G. Prasse élaborera son imposant *Manuel de grammaire touarègue* (3 vol.) qui est à la fois une description synchronique systématique de la langue de l'Ahaggar et une reconstruction historique du touareg (et dans une certaine mesure du berbère).

La bibliographie linguistique de l'Ahaggar n'est donc pas très vaste, mais elle est particulièrement concentrée : les travaux de Ch. de Foucauld, complétés par ceux de K.G. Prasse, constituent à eux seuls une somme linguistique inégalée dans tout le reste du domaine berbère.

Le parler de l'Ahaggar (*tahaggart*) appartient au sous-ensemble touareg dénommé *tamāhaq* que couvre l'Ahaggar et l'Ajjer. En dehors de quelques rares particularités lexicales, il n'existe pas de différences linguistiques significatives entre l'Ahaggar et l'Ajjer.

En revanche, la *tamāhaq* se distingue nettement des parlers touaregs méridionaux (Niger, Mali), même si l'intercompréhension est toujours immédiate.

Comme l'avait déjà noté il y a longtemps A. Basset (1959), les frontières linguistiques en pays touareg sont beaucoup plus nettes que chez les berbérophones maghrébins.

Il y a ainsi tout un faisceau d'isoglosses (phonétiques, lexicaux et grammaticaux) qui séparent l'Ahaggar des parlers touaregs méridionaux.

Dans le domaine du phonétisme, la caractéristique discriminante la plus apparente réside dans le traitement spécifique de /z/ du berbère Nord :

Berbère Nord		Touareg Ahaggar		Touareg Méridional	
/z/	→	/h/	→	/z/ } selon /š/ } les /ž/ } parlers	

Mais il existe bien d'autres divergences phonétiques, moins immédiatement repérables, tant dans le système vocalique (: /é/ et /o/ semblent plus fréquents dans

les parlers méridionaux qu'en Ahaggar...), que dans le consonantisme (: palatalisation caractéristique de /gʲ/ en Ahaggar, maintien d'une distinction nette entre les « emphatiques » et les « non emphatiques » en Ahaggar alors qu'elles tendent souvent à se confondre dans le sud...).

Les notations de Ch. de Foucauld, puis les travaux de Prasse, ont fait apparaître que l'Ahaggar possède un système vocalique très différent de celui du berbère Nord. On admet actuellement pour le touareg dans son ensemble :

1. une distinction pertinente de durée : /a, u, i/ s'opposent à /ā, ū, ī/.
2. l'existence de voyelles d'aperture moyenne à statut phonématique (/é/, /o/).
3. l'existence de deux voyelles centrales phonologiques /ă/ et /ə/.

Alors que le berbère Nord ne connaît que les trois voyelles fondamentales /a/, /i/, /u/, sans distinction de durée, et un « ə » (schwa) non phonologique.

Les deux premières caractéristiques vocaliques du touareg (durée et timbres moyens) sont certainement des acquisitions secondaires de ce dialecte (phonologisation d'un procédé expressif d'allongement des voyelles et phonologisation de variantes contextuelles de /i/ et /u/).

Le dernier trait en revanche est plus délicat, en synchronie (où l'on manque d'études phonétiques précises) comme en diachronie où une théorie globale et cohérente de (s) (la) voyelle(s) centrale(s) reste à élaborer.

En ce qui concerne le lexique de l'Ahaggar, on est frappé à la fois par sa richesse (le seul *dictionnaire* de Foucauld recense près de 20 000 formes distinctes), par son conservatisme (il maintient une multitude de racines qui n'existent plus qu'à l'état de traces dans le reste du berbère) et par la faiblesse des influences qu'il a subi de la part des langues environnantes (arabe et langues négro-africaines).

On relève également l'exploitation — poussée à un degré rarement atteint ailleurs — des procédures dérivationnelles, ainsi que l'extraordinaire richesse des champs lexico-sémantiques liés à l'environnement désertique (chameau, géographie et relief, végétaux et faune...).

Depuis l'indépendance algérienne (1962), l'Ahaggar a connu des arrivées de populations extérieures très importantes et les berbérophones sont en passe de devenir une minorité dans leur région : le touareg, en Ahaggar, est désormais une langue menacée.

BIBLIOGRAPHIE

- BASSET A., *La langue berbère*, I.A.E., 1952 (2^e édit. 1969), 72 p.
- BASSET A., Aires phonétiques homogènes et non homogènes, *Articles de dialectologie berbère*, Paris, Klincksieck, 1959, p. 29-32.
- DE CALASSANTI-MOTYLINSKI A., *Grammaire, dialogues et dictionnaires touaregs*, t. 1, Alger, Fontana, 328 p., 1908.
- CID KAOUÏ, *Dictionnaire français-tamâhaq*, Alger, Jourdan, 1894, 1 894 p.
- *Dictionnaire pratique tamâhaq-français*, Alger, Jourdan, 1900, 441 p.
- CORTADE J.M., *Essai de grammaire touarègue* (dialecte de l'Ahaggar), Alger, IRS, 1969, 280 p.
- CORTADE J.M. et MAMMERI M., *Lexique français-touareg, dialecte de l'Ahaggar*, Paris, A.M.G., 1967, 511 p.
- FOUCAULD CH. DE, *Dictionnaire abrégé touareg-français*, 2 vol., Alger, Carbonnel, 1918-1920, 652 p. et 791 p.
- *Notes pour servir à un essai de grammaire touarègue*, Alger, Carbonnel, 1920, 169 p.
- *Poésies touarègues*, Paris, Leroux, 1925-1930, 658 p. et 461 p.
- *Dictionnaire abrégé touareg-français des noms propres*, Paris, Larose, 1940, 362 p.
- *Dictionnaire touareg-français (dialecte de l'Ahaggar)*, 4 vol., 1951-1952, 2 028 p.
- FOUCAULD CH. DE et DE CALASSANTI-MOTYLINSKI, *Textes touaregs en prose*, Alger, Carbonnel, 1922, 230 p., Réédition critique avec traduction par S. Chaker, H. Claudot, M. Gast, Aix-en-Provence, Edisud, 1984, 359 p.
- HANOTEAU G., *Essai de grammaire de la langue tamachek*, Paris, 294 p., 1860.
- MASQUERAY E., *Dictionnaire français-touareg (dialecte des Taitoq)*, Paris, Leroux, 1893, 362 p.

- *Observations grammaticales sur la grammaire touarègue et textes de la tamahaq des Taïtoq*, Paris, Leroux, 1896-1897, 272 p.
- PRASSE K.G., L'accent des mots et des groupes accentuels en touareg, *G.L.E.C.S.*, VIII, 1959, p. 60-62.
- Analyse sémantique des verbes dérivés par préfixes en touareg, *Acta Orientalia* (Copenhague), t. 24, 1959, p. 147-160.
- Notes sur la langue touarègue. D'un séjour à Tamanrasset, *Acta Orientalia* (Copenhague), t. 25, 1960, p. 43-111.
- *A propos de l'origine du h touareg (tahaggart)*, Copenhague, Munksgaard, 1969, 96 p.
- Éléments de phonologie touarègue (instructions d'enquête), *G.L.E.C.S.*, t. XIV, 1969-1979, p. 93-105.
- Die dialektale Einteilung des Tuareg und ihre Kriterien, *Hamburger Beiträge zur Afrika-Kunde*, t. 14, p. 201-208, (= *Afrikanische Sprachen und Kulturen-Ein Querschnitt*), p. 201-208.
- Etablissement d'un nouveau phonème vocalique en berbère oriental (touareg, etc.) à voyelle centrale distincte de ə, *Actes du 1^{er} Congrès International de Linguistique Chamito-Sémitique*, La Haye-Paris, Mouton, 1974, p. 10-89.
- *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart)*, Copenhague, Akademisk, Forlag, 3 vol., 274 p., 1972, 294 p., 1973 (1974), 440 p.
- The reconstruction of Proto-Berber Short Vowels, *Proceedings of the first Colloquium on Hamito-Semitic Comparative Linguistics* (London, 1972), La Haye-Paris, Mouton, 1975, p. 215-231.
- The origin of the vowels *o* and *e* in twareg and ghadamsi, *Current Progress in Afroasiatic Linguistics : Papers of the Third International Hamito-Semitic Congress*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 1984, p. 317-326.

S. CHAKER



A105. AHAL (ahāl)

Utilisé en particulier chez les Touaregs de l'Ahaggar et de l'Ajjer, ce terme désigne une réunion musicale et poétique qui se déroule au moment où les activités du campement déclinent, c'est-à-dire en matinée aux heures chaudes ou en soirée après le coucher du soleil. Dans l'Aïr, on emploie plutôt pour cette réunion les termes de *seklou* quand elle se passe à l'heure de la sieste et *édawané* pour celle de la nuit.

L'assemblée peut se tenir en différents lieux : soit sous la tente d'une fem-

me célibataire, ou sous une tente dressée spécialement pour cet usage, soit à l'extérieur du campement, en plein air, dans le lit d'une vallée asséchée. Des jeunes gens, le plus souvent célibataires, mais aussi de jeunes époux ou des femmes mariées d'un certain âge venant davantage en spectateurs qu'en acteurs, se rassemblent alors autour d'une ou de plusieurs joueuses d'*enzad* (imzad*), violon monocorde. La mélodie de l'instrument est accompagnée en bourdon par les voix masculines ou individuellement par des chanteurs qui, à tour de rôle, improvisent des vers de circonstance ou récitent une poésie ancienne. Les provocations verbales, les réparties et les échanges de traits d'esprit s'enchaînent rapidement. C'est dans l'*ahāl* que se font les réputations des individus et que se jugent publiquement les attitudes de dignité ou au contraire de déshonneur. Le portrait de l'homme accompli, tel qu'il est vanté dans les poésies, est d'abord celui du guerrier dont le courage et la bravoure donnent droit aux faveurs féminines. Exploits guerriers et chance en amour apparaissent ici étroitement liés. Pour les femmes, beauté, esprit et richesse sont le plus souvent évoqués dans les louanges.

En fait, l'*ahāl* ne se réduit pas à un divertissement (comme par exemple le *tindé**) mais représente également une véritable épreuve au cours de laquelle chacun doit prouver sa noblesse et par conséquent celle de son campement ou de sa tribu. Les meilleurs représentants de chaque groupe faisaient parfois des centaines de kilomètres pour participer aux joutes poétiques les plus réputées où l'on pouvait manifester sa valeur et son honneur. C'est lorsque filles ou garçons adolescents sont estimés dignes d'entrer dans le monde des adultes (passage franchi après certaines épreuves initiatiques et marqué par un changement vestimentaire) qu'ils commencent à prendre part à l'*ahāl*. Dès l'enfance, des jeux, destinés à « casser la timidité », les préparent à tenir leur rang dans l'*ahāl*. Les habits de fête revêtus pour cette circonstance et assortis, pour les hommes, des accessoires du guerrier (armes et monture dont la qualité reflète, symboliquement, la valeur de leur propriétaire) contribuent eux-aussi à cette mise en scène du prestige et de la force.

Dans ces réunions que le Père de Foucauld qualifiaient de « galantes », hommes et femmes, assis les uns contre les autres, étroitement serrés, discutent, plaisantent, se taquent, se touchent. Cependant, même à travers cette liberté de comportement, se manifeste encore la priorité accordée socialement à la communauté, sur l'individu. Il serait en effet inélégant dans l'*ahāl* de laisser percevoir sa préférence amoureuse à l'égard d'une personne particulière. Aussi bien l'art poétique que l'art de courtoisie suivent ainsi des règles strictes.

Avec la disparition des guerres d'honneur, les obstacles grandissant qui entravent le mode de vie nomade et l'appauvrissement de la société touarègue, cette littérature épique s'est progressivement figée. L'*ahāl*, en tant que traduction d'un système de valeurs qui ne peut plus s'ajuster à la réalité, a pratiquement disparu, ne subsistant que sous une forme plus restreinte et intime, la cour amoureuse qu'un homme fait à une femme. Des fêtes ou des réjouissances moins chargées de sens social s'y sont substituées aujourd'hui. En référence à l'*ahāl*, de nombreuses expressions linguistiques demeurent comme, par exemple, *abarad n ahāl*, mots de louange qui dans l'Ahaggar signifient « jeune homme fait pour l'*ahāl* » c'est-à-dire qui sait y briller, ou encore *yoyé ahāl*, « l'*ahāl* l'a pillé », image employée dans l'Aïr au sujet de quelqu'un qui, le jour d'une fête, s'est montré le plus digne de son rang et dont le caractère et l'attitude sont conformes à l'idéal touareg.

BIBLIOGRAPHIE

CLAUDOT H. Femme idéale et femmes sociales chez les Touaregs de l'Ahaggar, *Production pastorale et société*, No. 14, 1984, pp. 93-105.

FOUCAULD Père Ch. de. *Dictionnaire touareg-français, Dialecte de l'Ahaggar*. Imprimerie Nationale de France, 1951-52, t. II, pp. 559-564.

H. CLAUDOT-HAWAD

A 106. AḤANṢAL

Le nom d'Aḥanṣal s'attache à un influent lignage d'arbitres tribaux à pré-tention chérifienne, implanté sur le versant nord de l'Atlas, entre le Jbel Azourki et le Jbel Izlaguen. Il marque la région avec la présence de la tribu « laïcisée » des Iḥanṣalen, une rivière – l'asif Aḥanṣal – qui offre une vallée d'accès à la plaine atlantique par Bin el-Ouidan, et diverses zaouïat – ces complexes socio-religieux, siège arbitral et parfois, mais pas toujours, loge de confrérie. Le lignage saint des Iḥanṣalen est à l'image d'une histoire régionale dont il est le signe, d'autant plus instructif que cette même histoire est largement occultée dans les chroniques officielles.

L'origine de cette famille sainte est à rechercher au sud de l'Atlas, dans la région comprise entre le Dadès et le Todhra où subsiste une petite zaouïa avec ses *igurramen*, qui serait peut-être leur établissement premier. Celui-ci, avec quelques autres zaouïat des Iḥanṣalen du sud (dont celle de Titrit en pays Aït Seddrat), médiatise les relations intercommunautaires dans un contexte tribal où le rapport entre agriculteurs et pasteurs transhumants joue traditionnellement un rôle déterminant. Cette tension régionale sous-tend le mouvement fédérateur qui au cours d'une période largement étalée dans le temps du XIII^e au XVI^e siècle, aboutit à la formation des Aït 'Aṭṭa. Le tradition rattache la formation de la confédération des Aït 'Aṭṭa à une figure légendaire, Dadda 'Aṭṭa.

Les Iḥanṣalen sont aussi présents dans cette dynamique régionale et leurs liens avec les transhumants se traduisent dans les traditions populaires, notamment par l'écho de liens personnels entre Dadda 'Aṭṭa et l'*agurram* d'Aḥanṣal, Sidi Sa'id, dit aussi Dadda Sa'id.

Une première fission du lignage des Iḥanṣalen découlera de l'expansionnisme Aït 'Aṭṭa. Si une branche de la famille, avec à sa tête Sidi el-Ḥajj, demeure dans le Bas-Todhra où s'exerce son influence, l'autre, conduite par Sidi Sa'id, monte s'établir en haut de la montagne, sur son versant sud. Ce mouvement est également à inscrire dans la longue durée puisque d'une part la tradition fait de Sidi Sa'id el-Kebir un saint du XIII^e siècle, et d'autre part la présence de fractions avancées Aït 'Aṭṭa sur le versant nord de l'Atlas est attestée par des documents anciens, tel le *Kitab al-Ansab* qui, au XII^e siècle, classe les Aït Ounir de Bernat (qui sont des Aït 'Aṭṭa) parmi les « Sanḥaja de l'ombre ». Les pactes assurant des droits de transhumance sur le versant nord aux Aït 'Aṭṭa, sont mis au compte de Sidi el-Ḥasan, petit-fils de Dadda Sa'id. L'implantation des Iḥanṣalen dans cette région de passage reflète également un rééquilibrage tribal local avec l'élimination – attribuée à l'hostilité du saint – de ce qui restait de l'ancienne grande tribu des Aït Ouaser.

L'histoire du lignage saint se fonde sur les réseaux conflictuels régionaux qu'il médiatise, y acquérant une véritable stature politique qui, dans le climat de destabilisation marquant la fin de la dynastie sa'dienne au début du XVI^e siècle, va le faire entrer dans la zone d'influence de la zaouïa de Dila' dont les chefs vont jouer un rôle fédérateur parmi les tribus berbères de l'Atlas et se poser en prétendants au pouvoir. Les Iḥanṣalen participent alors à une stratégie tournée vers la conquête de la plaine atlantique. Nous en retrouvons la trace dans une ancienne mosquée de Ksar el-kbir qui portait, il y a quelques an-



Zaouïa Ahansal (photo B. Etienne)

nées encore, le nom de Sidi 'Ali el-Ḥanṣali, sans que l'on sache grand chose de ce saint en qui la tradition populaire voit un moujahid andalou. D'autres Iḥanṣalen f'gurent à titre de scribes dans la rédaction de divers pactes entre tribus montagnardes. Les concurrents directs des Dilaïtes étaient les chorfa arabes du Sud, les 'Alaouites, qui l'emportèrent vers le milieu du XVII^e siècle, victoire suivie de l'investissement de la zaouïa de Dila' par Moulay er-Rachid qui la fit raser en 1668. Les espoirs locaux furent alors reportés sur les lignages saints environnants et la zaouïat Aḥanṣal hérita aussi de ce flambeau teinté d'indépendantisme qui était au cœur de l'alliance des tribus berbères du versant nord de l'Atlas, alliance connue sous le nom de Aït ou Malou. Zaouïat Aḥanṣal trouva un appui supplémentaire dans l'affiliation à laquelle procédèrent alors les Iḥanṣalen à la confrérie naṣiriyya de Tamgrout.

Les Iḥanṣalen franchissent dans la période troublée précédant l'avènement de la dynastie 'alaouite une nouvelle étape liée à la consolidation de certains de leurs contributeurs Aït 'Atta dans la région du Dir, autour de Ouaouizaght et de l'actuel lac de Bin el-Ouidan. Une fission du lignage saint portera une branche des Iḥanṣalen à leur suite. C'est dans la région de Ouaouizaght que naquit, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, Sidi Sa'id ou Yousef dont la stature de soufi et de lettré s'appuyera sur la création d'une confrérie, la ḥanṣaliyya. L'hagiographie va lui recomposer un personnage classique de *ṣayx* qui aurait fait ses études à l'école coranique de Tislit, au pied du jbel R'Nim, aurait séjourné à El-Ksar, à Fez, à Tamgrout, mais aussi en Orient. Sa zaouïa construite à Aghbalou n-Aït Driff, à 8 km au nord-ouest de Ouaouizaght, prend d'autant plus d'importance que Sidi Sa'id laissera bientôt à son fils Sidi Yousef le soin des affaires sociales et politiques. C'est ce Sidi Yousef qui sera le véritable artisan de la stature de premier plan qui est celle des Iḥanṣalen sous Moulay Isma'il qui utilise la force et la diplomatie pour enserrer les tri-

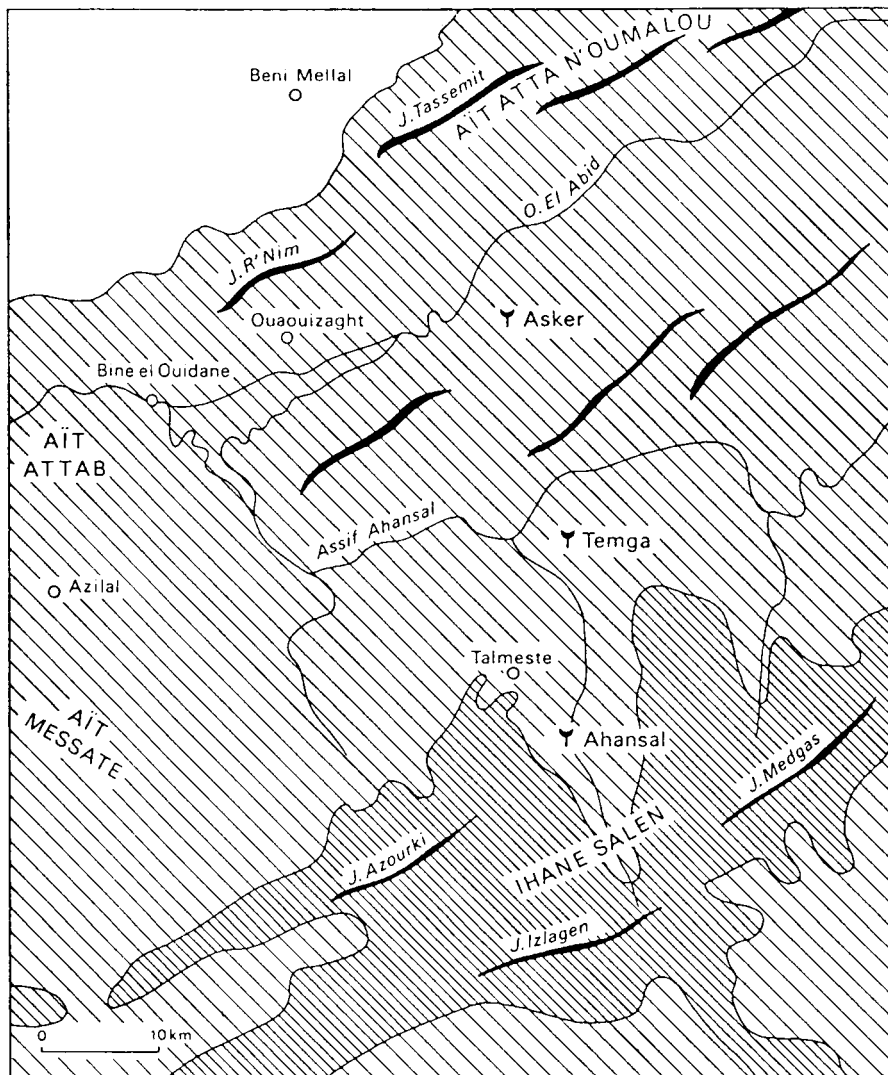
bus berbères de la montagne et les neutraliser, action dont les lignages saints sont aussi les relais. Est-ce de cette époque que datent d'autres zaouïat d'affiliation ḥaṣṣaliyya signalées dans l'Atlas ou dans le Dir (Demnat, Seksawa...)? Il est difficile de le dire.

Moulay Isma'il entre assez tôt en relation avec Sidi Sa'id puis Sidi Yousef, relations qui se concrétisent par l'intermédiaire du fils du souverain Moulay Aḥmed, gouverneur du Tadla. Des lettres officielles marquent la prévenance des 'Alaouites à l'égard du lignage saint à Ouaouizaght, mais la tradition populaire retient, elle, les mises en garde de Sidi Sa'id et la longue hésitation de Sidi Yousef à collaborer avec la monarchie chérifienne. Une autre tradition tenace doit être réfutée sur le plan des faits: elle attribue la mort de Sidi Yousef à Moulay Isma'il qui l'aurait retenu prisonnier. Pour inexact que cela soit, l'appréciation politique qu'elle reflète mérite d'être prise en considération.

À la mort de Moulay Isma'il en 1727, Sidi Yousef, devenu entre temps aussi chef de la confrérie, apporte son appui à l'ancien gouverneur du Tadla. La profonde déstabilisation du Maroc dans cette période qualifiée de « grande *fitna* » s'accompagne d'une âpre lutte entre les princes pour s'emparer du pouvoir. L'avantage, en un premier temps, revient à Moulay Aḥmed et le soutien qu'apportent à ce dernier les Aït 'Aṭṭa et Sidi Yousef lui-même, n'y est pas étranger: la présence de contingents Aït 'Aṭṭa à Meknès est attestée et la *vox populi* prête à cette occasion maints prodiges à Sidi Yousef.

Mort prématurément en 1729, le successeur de Moulay Isma'il fut remplacé par son frère, Moulay Abdallah, très hostile, lui, aux tribus berbères de l'Atlas et notamment aux Aït ou Malou. Il entreprit contre celles-ci une série d'expéditions militaires, le plus souvent infructueuses, mais l'une d'entre elles au moins réussit avec des effets durables. C'est en 1731-2 que Moulay Abdallah entreprend, avec son armée, de réduire l'avancée vers Kasba Tadla d'une tribu militaire soulevée, les Aït Immour qui avaient le patronage de Sidi Yousef. Les Aït Immour furent l'objet d'une répression sanglante et, dans la foulée, une action fut entreprise contre la zaouïa ḥaṣṣaliyya de Ouaouizaght. Ceci fut possible grâce au concours des Aït Aṭṭab, autre tribu berbère de la région, auxiliaire habituel de l'armée 'alaouite et d'autant plus hostile aux Iḥaṣṣalen qu'elle comporte en son sein des fractions Aït Ouaser qui n'oublièrent pas le rôle jadis joué par le lignage saint dans leur dispersion. La zaouïa fut totalement détruite et Sidi Yousef livré au souverain. Dans les traditions populaires qui rappellent ces événements, il est sans doute significatif de voir Sidi Yousef être traité d'*aguellid*. Nous connaissons le sort réservé au saint grâce à un renégat anglais qui était alors dans l'armée chérifienne: Moulay 'Abdallah, après avoir reconnu la réputation de thaumaturge de Sidi Yousef, lui fit couper les mains et les pieds, le cadavre étant laissé sur place pour être mangé par les chiens. Ceci se passa à l'intérieur du camp militaire et le secret fut suffisamment bien gardé pour que les tribus ignorent le sort réservé à Sidi Yousef dont la tradition prétend qu'il « disparut ».

Il s'agit là d'une donnée importante par la mise en échec de la tentative des tribus montagnardes de déborder les massifs. Si, au nord de Kasba Tadla, certaines tribus parvinrent à effectuer le mouvement vers la plaine de l'Atlantique – c'est le cas des Zemmour qui s'appuient sur le massif de l'Oulmès –, les tribus au sud de la ligne constituée par l'actuel lac de Bin el Ouidan et l'ensemble du groupe tachelhayt devront, elles, y renoncer. En témoigne aussi le repli prudent des Iḥaṣṣalen sur l'Atlas. La zaouïa « mère » d'Aggoudim, en haut de la montagne, y trouvera un regain de prestige tandis qu'apparaissent ou prennent de l'importance des établissements intermédiaires comme la zaouïa Temga sur l'asif Aḥaṣṣal et la zaouïa Asker parmi les Aït 'Aṭṭa de la rive gauche de l'oued el-'Abid.



Localisation des Ihanesalen dans le Haut-Atlas (carte S. de Butler)

Le repli stratégique concrétise aussi le divorce entre le lignage saint et la confrérie, non point que la diffusion de la *tariqa* fut interrompue – au contraire, peut-être – mais elle perdit contact avec la famille d'origine. Certaines loges placées sous le signe de la Ḥanṣaliyya apparurent à cette époque et ont parfois subsisté jusqu'à l'époque contemporaine. C'est le cas de la zaouïa ḥanṣaliyya de Salé et de celle de Tétouan. Plus encore, l'ordre fait son apparition dans l'ouest algérien où il trouve un second souffle. Fondé, dit-on, par Sidi Sadoun el-Ferdjioui, mokaddem de Sidi Yousef qui se serait réfugié en Algérie à la suite de la destruction de la zaouïa de Ouauizaght, la confrérie prend une extension certaine et sera répertoriée au XIX^e siècle par Rinn puis dans *les Confréries musulmanes* de Depont et Coppolani. Il n'est pas impossible que le pouvoir royal ait encouragé cette implantation afin d'étendre son influence

dans la région frontalière. La répression à l'intérieur peut fort bien se conjuguer avec l'appui à l'extérieur comme en témoignent d'autres cas semblables dont celui de la Darḳawiyya. La tradition algérienne ne retient des Iḥanṣalen qu'une tradition hagiographique.

La conquête du Maroc par la France et notamment celle de l'Atlas dans la période de l'entre deux guerres, remet en évidence les Iḥanṣalen. Les pouvoirs qui auraient été ceux du Ḥanṣali, y compris ses qualités de thaumaturge, sont notés dès le voyage de Charles de Foucauld. Sa capacité à mobiliser les montagnards sera redouté par l'armée d'occupation. Mais la résistance ne viendra pas de ce côté car le chef de la zaouïa d'Aggoudim, Sidi Mḥa, entre prudemment, mais assez tôt, en relation avec les autorités françaises et le Makhzen. Il leur fit sa soumission en 1923 à la tête de contingents Ait Mḥammed et Ait Ḥakem et en fut récompensé par un poste d'autorité puisqu'il fut nommé en 1927 qa'id des Ait Mḥammed. C'est au contraire la zaouïa Asker, dirigée par Sidi Ḥusayn el-Hanṣali qui commande notamment à des fractions Ait 'Aṭṭa, qui va se poser en résistant. Sidi Ḥusayn mourra insoumis en 1930 et sera remplacé par un de ses fils qui, à la tête de combattants Ait 'Aṭṭa, comptera parmi les derniers chefs berbères de la résistance à la pénétration française.

Aujourd'hui, dans le cadre d'un Maroc rénové et plus centralisé dont ils épousent les nouvelles structures, les chorfa d'Aḥanṣal maintiennent leur pouvoir à l'intérieur d'un domaine certes circonscrit, mais non investi. Le prestige des Iḥanṣalen demeure par la volonté tribale qui réaffirme ainsi le rôle de ce lignage saint, défenseur par la diplomatie d'une entité sociale complexe dont il médiatise les relations, tant sur le plan interne que face au monde extérieur. Demeure-t-il encore porteur des aspirations profondes de cette société? Il serait plus délicat de le prétendre.

BIBLIOGRAPHIE

- E. MICHAUX-BELLAIRE E. « Note sur les Amhaouch et les Ahançal », *Archives Berbères*, t. II, 1917.
 GELLNER E. *Saints of the Atlas*, Heidenfeld and Nicolson, Londres, 1969, XXII-317 p.
 MORSY M. *Les Ahansala. Examen du rôle historique d'une famille maraboutique de l'Atlas marocain*, Mouton, Paris et La Haye, 1972, 70 p.
 DE HEN F.J. « Quelques notes ethnographiques sur les Ihansalen », *Jahrbuch des Museums für Völkerkunde zu Leipzig* Berlin, 1964, t. XX. p. 283-289.
 DRAGUE G (pseud. du Général SPILLMANN), *Esquisse d'histoire religieuse du Maroc*, Cahiers de l'Afrique et de l'Asie, Paris, Peyronnet, 1951, 323 p.

M. MORSY

A107. AHARDIN

Désigne chez les Touaregs méridionaux un arc musical composé d'une branche courbée maintenue à l'aide d'une corde torsadée de cuir cru ou d'écorce d'acacia. Servant de caisse de résonance, unealebasse, renversée, est placée sur la partie incurvée de l'arc posée à terre. Pour maintenir l'ensemble, la joueuse appuie son genou sur le récipient. Avec les doigts de la main gauche, comme pour l'*enzad* (imzad*), elle définit la mélodie, tandis qu'avec le pouce et l'index de la main droite, elle pince d'un geste régulier la corde pour la faire vibrer. Actuellement, l'*ahardin*, instrument dont la fabrication s'improvise aisément, est considéré surtout comme un jeu de fillettes.

Tahardant, féminin de *ahardin*, est également l'appellation d'un instrument à cordes pincées, sorte de guitare jouée dans toute la région de la boucle du



Jeune femme touarègue jouant de l'ahardin (photo. H. Claudot-Hawad)

fleuve Niger, par les « artisans de cour » chez les Touaregs et par les griots chez les Songhay.

H. CLAUDOT-HAWAD

A108. ĀHAYUF

Le Père de Foucauld écrit *āheiiōūf* (*Dictionnaire Touareg-Français* t. II p. 545).

Āhayuf désigne d'abord la chevelure non tressée, longue ou courte, d'un homme ou d'une femme. Plus précisément, il représente les cheveux qui recouvrent la tête, à l'état naturel, mais ne désigne pas une masse de cheveux qui en serait tombée.

Mais le mot signifie également « cadeau de parrainage ». La personne en l'honneur de qui on a donné le nom à un enfant, doit offrir un *āhayuf* à son jeune homonyme, à celui qui est en quelque sorte son « filleul ».

Le cadeau consiste en un vêtement, un bijou, un animal domestique, un ar-

bre fruitier ou une somme d'argent. Il n'est accordé qu'une seule fois au cours de la vie de l'enfant, qu'il soit encore bébé ou qu'il ait atteint l'âge adulte.

En outre il existe deux plantes annuelles, deux espèces de paronyques, dont les noms contiennent le mot *āhayuf*. Ce sont :

1.º. *āhayuf-n-ekli*, « chevelure d'esclave », qui est une *Paronychia Chlorothyrsa*

2.º *āhayuf-n-aboyelli*, mot à mot « chevelure de métis », qui est une *Paronychia Desertorum*.

Toutes deux ont ceci de commun qu'à première vue, leur inflorescence donne assez bien l'aspect d'une chevelure crêpue.

G. BARRERE

A.109. AHELLIL

Genre musical, propre au Gourara (région de Timimoun), où il est pratiqué exclusivement par les berbérophones d'origine zénète.

Le terme *ahellil* désigne indifféremment les chants eux-mêmes ou la réunion au cours de laquelle ils sont exécutés. Celle-ci, toujours publique et nocturne, commence rarement avant minuit et se prolonge souvent jusqu'à l'aube. Elle est structurée en trois parties ayant chacune leur répertoire propre : *M'serahh*, *Awgrut*, *Tra*. La participation est mixte, du moins en principe, et même, par le passé, c'était une femme qui tenait le rôle de soliste dans l'exécution des chants. On cite encore à Timimoun le nom de Mama Kasou, décédée en 1957, et qui passe pour avoir été la dernière grande chanteuse d'*ahellil*. Mais la réprobation des docteurs de la foi musulmane pour la mixité fait que la fréquentation féminine va en s'amenuisant, surtout dans les grands centres. Elle est devenue pratiquement nulle à Timimoun, et ne subsiste de façon régulière que dans les *qsour* les plus isolés.

Les hommes, quant à eux, prennent part à l'*ahellil* ou s'abstiennent en fonction des relations de respect par lesquelles ils sont liés. La présence du père exclut bien entendu celle du fils, et les personnes âgées seraient taxées de légèreté, et compromettraient la considération dont elles sont l'objet, en se mêlant au groupe des chanteurs. Quant aux jeunes gens, ils ne peuvent guère espérer y être agréés avant 22 ou 24 ans. Curieusement, les *tolba* (clercs musulmans sing. : *ṭaleb*) dont les fonctions religieuses sont *a priori* incompatibles avec cette manifestation éminemment profane, doivent prendre part à l'*ahellil*, malgré la présence des femmes, lors de la fête maraboutique de Si M'Hamed u Abdelaziz (célébrée chaque année à Zaouïed Sidi el Hadj Belkacem, le 8ème jour du mois de *Dou Qada*). Cette obligation résulte d'une prescription du saint lui-même, qui leur enjoint d'aller « assister au moins à trois chants d'*ahellil*, pendant la *selka* » (lecture du Coran). Autre cas particulier : à Charouïn, pendant la fête de Sidi Ba Dahmane (qui dure sept jours pendant le mois de Chabane), une soirée d'*ahellil* réunit les femmes du qsar avec les seuls hommes de couleur, descendants d'anciens esclaves. Il faut préciser à ce sujet qu'il n'est fait mention d'aucun interdit fondé sur la stratification sociale, et que nul ne saurait être exclu de l'*ahellil*, quelle que soit sa condition.

L'*ahellil* est associé à toutes les fêtes publiques de quelque importance, au premier rang desquelles les fêtes maraboutiques. Il peut avoir lieu à l'occasion d'un départ collectif en pèlerinage pour La Mecque, ou pour le retour, surtout dans les petits Ksour. Il est considéré comme obligatoire lors d'un mariage, mais ne se fait jamais pour la naissance, la circoncision ou l'anniversaire

d'un enfant (on lui substitue alors la *tagerrabt*, dont le répertoire de chants est en grande partie commun avec celui de l'*ahellil*).

Les chanteurs d'*ahellil* se tiennent debout et se disposent en cercle au coude à coude. A l'intérieur du cercle prennent place un flûtiste (*bab n temja*) et un chanteur soliste (*abešniw*), ou une chanteuse (*tabešniwt*). Les choristes exécutent latéralement des pas à peine perceptibles qui entraînent l'ensemble dans une très lente giration de sens rétrograde. Malgré la lenteur et la discrétion de ces mouvements, l'*ahellil* est expressément considéré par les Gourari comme une danse. D'ailleurs, certaines phrases du texte donnent lieu à l'échange d'une sorte de révérence, désignée par le terme *ardax* (danse), entre le soliste et les choristes : quelques pas en avant se terminant par une ébauche de genuflexion. Lorsque l'assemblée est nombreuse, le soliste est suppléé dans cette partie de son rôle par un « assistant », appelé *wi serdaxan* (celui qui fait danser).

Les chants sont ponctués de battements de mains dans un tempo relativement lent (60 à 72), et donnent lieu à une exécution responsoriale. Les textes sont pour la plus grande partie en langue zénète, parfois archaïque au point que le sens de certains vers ne soit plus compris à l'heure actuelle. Ils comportent des formules religieuses en arabe. Certaines strophes sont communes à plusieurs chants, cependant que d'autres sont facultatives : moins bien connues des chanteurs peu entraînés, ou chargées d'un lyrisme trop audacieux, ces dernières sont parfois censurées à l'initiative de l'*abešniw* en fonction des compétences du groupe choral ou de la composition de l'auditoire. Les invocations aux saints, au Prophète, à Dieu, s'y juxtaposent très librement à la célébration des charmes de la bien-aimée. Rares sont les chants où n'apparaît pas un thème pessimiste : mort, misères de l'existence le plus souvent. Les allusions à Mariam 'Aïssa, Moussa, voire à Salomon, plus fréquentes que dans les chants du Nord, sont sans doute imputables à la persistance d'une influence judéo-chrétienne à mettre en relation avec l'implantation d'importantes communautés juives au Gourara aux temps anté-islamiques (Tahtait par exemple).

La construction des chants se fait toujours selon le même plan. Le flûtiste prélude seul d'abord. Puis le soliste donne le départ aux battements de mains, et entonne la première strophe, reprise par le chœur. Ce dernier soutient le chant du soliste par un son pédale, soit par un court dessin mélodique répété en ostinato dans lequel peuvent apparaître des éléments polyphoniques. La fin de chaque strophe est marquée par un brève période en ostinato qui prend, à la péroration, de plus vastes proportions : on désigne cet élément conclusif sous le nom de *taneddiht*.

La majorité des airs d'*ahellil* s'inscrit dans des échelles pentatoniques. Mais quelques-uns font appel à des gammes par tons entiers, avec parfois des effets de polymodalité entre le soliste et le chœur, ou entre le chant et la partie de flûte. En revanche, l'usage des modes arabes traditionnels est inconnu.

L'ambitus est généralement voisin de l'octave, et en tous cas nettement plus large que celui des chants typiquement bédouins que l'on rencontre également au Gourara, chez les arabophones.

Une autre différence caractéristique est perceptible dans l'émission vocale, beaucoup moins tendue dans le chant des Zénètes que dans celui des Arabes.

Mais l'un des traits les plus originaux de cette musique est sans doute l'usage qu'on y fait de la polyphonie. Même si celle-ci reste relativement discrète, et en tout état de cause intermittente, il faut noter que le Gourara est, du moins à ce jour, la seule région du Sahara algérien où cette pratique musicale ait été identifiée.

L'*ahellil* ne concerne plus qu'un groupe numériquement peu important : au recensement de 1966, la population berbérophone du Gourara était évaluée à

16 664 habitants. Mais l'attachement de ceux-ci pour cette part de leur patrimoine prend les dimensions d'un véritable culte. Certains parlent de séances prolongées deux jours durant, et l'on dit dans un chant : « j'ai joué de l'*ahellil* jusqu'à m'en user les mains ».

Ses caractéristiques, pentatonisme, polyphonie, type d'émission vocale, et sa structuration architecturale relativement élaborée différencient nettement l'*ahellil* du chant arabe traditionnel, classique ou populaire. Elles plaident aussi, au même titre que le contenu des textes, en faveur de l'ancienneté du genre. Enfin, ou pourrait même, surtout au vu du raffinement de la conception poétique aussi bien que musicale, y voir le prolongement d'une « musique de haute culture » sans doute très ancienne, et peut-être l'un des modèles les plus achevés de la musique berbère.

BIBLIOGRAPHIE-DISCOGRAPHIE

ROGET capitaine J. Fêtes religieuses et réjouissances païennes au Gourara. *Trav. de l'I.R.S.*, t. III, Alger, 1945, p. 103-117.

AUGIER P. Ethnomusicologie au Sahara : les documents sonores recueillis récemment en Ahaggar et au Gourara. *Libyca*, t. XX, Alger, 1972, p. 291-311.

MAMMERI M., AUGIER P., HENNI COLONNA F., CAMBUZAT P.L. Le Gourara : éléments d'étude anthropologique. *Libyca*, t. XXI, Alger, 1973 p. 239, 292.

AUGIER P. *Algérie : le Sahara (musique du Gourara)*. 1 disque 33t/30cm, collection UNESCO « Musical Atlas », EMI italiana 1976.

MAMMERI M. *L'ahellil du Gourara*, Paris, 1985, N.S.H. 446 p.

P. AUGIER

A110. AHERDANE (Mahjoubi)

Depuis l'indépendance du Maroc, Mahjoubi Aherdane est, sans doute, la personnalité marocaine qui symbolise la dimension berbère de la nation marocaine contemporaine.

Il est né à Oulmes en 1921. Il a créé, avec le docteur Khaïb, le Mouvement Populaire qu'il continue seul à animer. C'est le seul parti politique marocain qui inscrit dans son programme la question de la langue berbère.

En plus de ses activités politiques, Aherdane est aussi connu par ses activités artistiques. Peintre, il a participé à de nombreuses expositions nationales et internationales. A ce titre, il figure dans tous les ouvrages consacrés à la peinture marocaine. Poète, il a publié, chez Grasset en 1968, un recueil de poèmes : *Cela reste cela*. C'est autour de lui que la revue *Amazigh* a pu naître.

Personnalité controversée, Mahjoubi Aherdane continue de manifester sa fidélité à sa culture.

BIBLIOGRAPHIE

AMAZIGH, *Revue marocaine d'Histoire et de Civilisation* (Rabat), 8 numéros parus.

A. BOUNFOUR

A111. AHITAREL, AÏTAR'EL, AHITARHEN (Ahitayel)

*Amenūkal** de l'Ahaggar de 1877 à 1900. De son vrai nom Yunès fils de Mohammed-Biska (des Tégéhé-Mellet) et de Amenna ult Kella, du clan des

Kel-yela (Kella étant la femme qui a engendré tous les ayants droit d'accès au commandement des Kel-Ahaggar actuels).

Ahitayel eut pour épouses successives Maladu, fille de Ag-Mama (ancien *amenūkal*) et Gaga dite Tidayin ult agg-Akutif (sa cousine parallèle matrilatérale) dont il eut semble-t-il huit enfants : Barka, Haya, Nuγ, Mala, Taneymit, Ahmed, Anaw (Anaou).

Il fut le septième chef suprême de l'Ahaggar, succédant à son cousin germain El-Xağ Axmed fils aîné de la sœur aînée de sa mère (sur les règles de succession touarègue voir Bourgeot 1976, Gast 1976, Claudot 1982).

Les vingt-trois ans d'autorité d'Ahitayel sur l'Ahaggar se caractérisent par de profonds changements de l'environnement socio-politique et socio-commercial sur le plan régional et international (période des conquêtes coloniales) qui vont perturber progressivement la nature de cette société nomade et toutes ses stratégies socio-économiques. D'où les tensions internes et les agressions que doit affronter l'*amenūkal* et auxquelles il fait face avec plus ou moins de bonheur.

Trois domaines l'ont beaucoup préoccupé :

- ses relations avec les Kel-Ajjer.
- la sauvegarde d'une unité avec les Taytoq et les Tégéhé-Mellet (à commandement quasi autonome sans que leur chef porte le titre d'*amenūkal*).
- la définition d'une politique avec les Français notamment après le massacre de la mission Flatters le 16 février 1881 dans l'oued Inuhawen (affluent de l'oued Ti-n-Târabîn) au lieu-dit Tağnut.

S'il a réussi à arrêter la guerre avec les Kel-Ajjer, il a pratiquement échoué sur les deux autres points.

En 1877, Ahitayel a environ 57 ans. Il a beaucoup guerroyé dans de nombreuses batailles et notamment durant la guerre fratricide qui opposa durant quatre années les Kel-Ahaggar aux Kel-Ajjer (sur cette guerre voir M. Benhazera 1908 : 115-122, P. de Foucauld, *Poésies touarègues* I, 1925 : 38 à 45 notamment, G. Gardel 1961 : 147-156). Il se donne immédiatement pour tâche ce que son prédécesseur n'avait pu réaliser : faire la paix avec les Kel-Ajjer. Il écrit plusieurs lettres à Ixenuxen, *amenūkal* de l'Ajjer du clan des Urayen, et lui envoie une délégation conduite par Bedda, *amγar* des Tégéhé-Mellet, à laquelle s'adjoignent des *šorfa* et des Ansar de Ghât et un groupe d'Iseqqamarren. Ixenuxen accepte de rendre justice aux *Imenân* dont les dissensions avec les Kel-Ajjer furent à l'origine de cette guerre ; le chef inemân Oxa est libéré, la paix est établie en 1878 (voir Benhazera 1908 : 121).

Mais Ahitayel doit affronter un deuxième événement important et qui le dépasse, car il n'en avait pas mesuré les conséquences, c'est celui du massacre de la mission Flatters en 1881. Pour les Français, la responsabilité principale d'Ahitayel ne fait aucun doute. Et pourtant rien n'est moins facile à dire aujourd'hui, à la lumière de ce que l'on connaît de l'histoire, des règles de fonctionnement de cette société et des fonctions réelles des *amenūkal*.

Pour mieux comprendre comment cet événement, qui a beaucoup marqué l'histoire de la pénétration coloniale saharienne, a pu se dérouler du côté touareg, il faut replacer les protagonistes des luttes intestines que subissait le pouvoir au Sahara central, sous la menace grandissante de la politique des puissances occidentales.

Les Kel-Ahaggar furent toujours hostiles aux pénétrations européennes à la fin du XIX^e siècle, d'une part en réaction d'hostilité aux Kel-Ajjer (plutôt favorables à des relations commerciales avec les européens du vivant d'Ixenuxen) qui leur ravissaient la prépondérance des voies commerciales et de leurs profits à l'est et vers le Niger, d'autre part parce qu'ils avaient parfaitement conscience de l'encerclement des conquêtes coloniales qui les menaçaient au

nord et au sud de leur zone d'influence. Enfin, leur haine des Infidèles (les Occidentaux en général), entretenue et orientée par plusieurs confréries religieuses, parties prenantes des profits commerciaux, galvanisait leurs énergies en dehors de tout raisonnement stratégique. Cependant, Ixenuxen, *amenūkal* des Kel-Ajjer, avait longuement reçu et accompagné le jeune explorateur Henri Duveyrier en 1860-61, soutenu par le marabout Sidi-el-Bakkaye, cousin du cheikh de Tombouctou. Il s'apprêtait à signer avec la France des accords commerciaux importants (Duveyrier avait contribué à donner une image chevaleresque et mythique des Touaregs, le désastre de Flatters engendrait une image en négatif de « traîtres impitoyables et violents », voir E.F. Gautier : *La conquête du Sahara*, 1910, chap. 1).

Faisant suite à la guerre qui les avait divisés, l'écho de ces perspectives, qui allaient révolutionner la vie locale et l'équilibre des transactions internes, ne manquait pas d'inquiéter et d'exciter les Kel-Ahaggar. Il y avait parmi les guerriers de l'Ahaggar des jeunes gens turbulents qui ne demandaient qu'à en découdre avec les Infidèles. Parmi eux, Ahitayel avait deux neveux utérins, ses *héritiers directs* selon les règles de transmission du pouvoir et des biens collectifs : Atisi (Attici) et Anaba ag Chikat dit Amellal fils de Hanbu. Ceux-ci, avec probablement l'aide complice de leur père Chikat, « conseiller » d'Ahitayel, avaient hâte de succéder à leur oncle (ils étaient aussi en concurrence l'un l'autre) et ne manquaient aucune occasion de mettre celui-ci en difficulté afin de provoquer éventuellement sa succession. Ils furent avec leur père les principaux organisateurs de l'extermination de la colonne de Flatters. Selon les règles touarègues, l'oncle maternel ne peut jamais se plaindre des exactions de ses neveux utérins, ni user contre eux de la moindre coercition. Ahitayel fut donc enfermé par cette règle et mis en situation périlleuse par l'affaire de ce massacre qui outrepassait en cruauté les habitudes guerrières de ces populations.

Mais encore Chikat était du clan des Tégéhé-Mellet (clan indépendant des Kel-yela et ayant son propre commandement) et ses fils Atisi et Anaba étaient Kel-yela par leur mère (Xawila ult Mohammed-Biska, sœur d'Ahitayel) et Tégéhé-Mellet par leur père. Or, durant toute la période d'autorité d'Ahitayel, Atisi et Anaba se réclamaient des Tégéhé-Mellet et font preuve d'indépendance à l'égard des Kel-yela ; ce qui n'empêche pas Atisi, dès la mort d'Ahitayel, de revendiquer sa succession comme héritier du droit au commandement chez les Kel-yela (voir la notice Atisi*). Enfin, l'attaque de la colonne Flatters a été longuement préparée sur un territoire ordinairement imparti aux Ayt Loayen sur lesquels les Tégéhé-Mellet avaient en partie autorité. Les Tégéhé-Mellet étaient appelés aussi Ouled Messaoud par tous les arabophones du Tidikelt, du Touat et d'El Goléa, du nom d'un lignage de Chaamba auxquels ils étaient alliés.

C'est la raison pour laquelle les officiers français avaient du mal à se retrouver dans cet imbroglio quand Ahitayel et ses envoyés affirmaient que les Kel-yela n'étaient pas responsables du massacre de Flatters, que c'était le fait des Ouled Messaoud et des Chaamba du Tidikelt. L'ambiguïté pouvait être encore plus grande si l'on rappelait qu'Ahitayel lui-même était Tégéhé-Mellet par son père Mohammed-Biska, mais qu'il exerçait le pouvoir et une politique propres aux Kel-yela. À la lumière de ces informations on comprend mieux la position délicate et ambiguë d'Ahitayel dans le drame d'In-Uhawen où il apparaissait, en tant que chef des Kel-Ahaggar, comme responsable aux yeux des Occidentaux et selon leur conception de la hiérarchie des pouvoirs. En réalité, Ahitayel n'avait guère de prise réelle sur les Tégéhé-Mellet et sur ses neveux utérins qui jouaient selon les circonstances sur la bilatéralité des clans et des pouvoirs et ne manquaient aucune occasion de lui créer des ennuis. Tout ceci

apparaît nettement dans les échanges qui eurent lieu entre le général de la Roque et l'envoyé spécial d'Ahitayel en 1890 à Biskra. Mais jamais, dans ces conversations d'une grande tenue, Chikat, Atisi et Anaba n'ont été cités nommément, ni accusés par l'envoyé d'Ahitayel. Il a insisté sur la responsabilité collective des Ouled Messaoud et des Chaâmba, concurrents des Kel Ahaggar au Sahara central.

C'est en date du 4 mai 1890 que le général commandant la division de Constantine transmettait au gouverneur général d'Algérie un rapport manuscrit de 32 pages relatant une longue entrevue qui eut lieu à Biskra entre le général de la Roque et Abderrahmane ben Meklaoui se disant « fils » du précédent *amenūkal* el Xağ Axmed (voir *Archives d'Outre-mer*, série H Aix-en-Provence). Abderrahmane se réclamait des Ifoyas de l'Ahaggar et venait solliciter le pardon des autorités françaises à propos du massacre de la mission Flatters en 1881. Il se présentait comme le messenger d'Ahitayel en accord avec les Kel-yela, les Ifoyas, les Taytoq et les Imenān. Son objectif principal était d'obtenir la paix et de préparer l'accueil d'une délégation de ces 4 clans, prête à aller à Alger ou à Paris pour traiter avec le gouvernement français d'accords commerciaux qui devaient permettre à des missions françaises de pénétrer en pays touareg et aux Touaregs de l'Ahaggar de fréquenter sans risque de représailles les marchés du Sud tunisien, du Sud marocain et du Soudan où déjà les troupes françaises prenaient position. Ahitayel lui-même ne désirait pas faire partie de la délégation car il avait, à cette date, 70 ans et était obèse.

Depuis 1881 les Touaregs de l'Ahaggar attendaient avec beaucoup d'inquiétude une vengeance des Français. Mais le gouvernement français ne donna pas suite à ces demandes, les Kel-Ahaggar continuèrent de vivre sur la défensive. Ahitayel meurt en octobre 1900 alors que les Français sont entrés dans In Salah le 29 décembre 1899 et vont s'installer sur tous les marchés du nord indispensables à la survie des Kel-Ahaggar (la mission Foureau-Lamy traversait aussi une partie des territoires des Kel-Ahaggar de l'Anahef à In-Azawa).

La même situation de tension existait entre les Kel-yela et les Taytoq malgré les efforts de conciliation d'Ahitayel. A tel point que Sidi ag Akeragi, Taytoq par sa mère, pourtant chef courageux et prestigieux, dut demander protection à Ahitayel car il était son neveu consanguin. Après la mort d'Ahitayel, Sidi ag Akeragi est chassé par les Kel-yela et les dissensions reprennent de plus belle entre les deux clans.

Ahitayel, guerrier touareg courageux et batailleur durant sa jeunesse, (il s'était distingué dans des combats célèbres notamment à Ghât, Uğmiden et dans de nombreux rezzous sur lesquels il a composé plusieurs poèmes) était aussi un grand poète qui aimait provoquer les joutes oratoires et les créations poétiques aussi chez les autres (voir *Poésies touarègues I : poèmes 27-28-29-31*). Avait-il conscience du danger que la tendance anarchique de ses guerriers faisait courir à son peuple? Probablement, mais il ne parvint pas en cette fin de siècle menaçante, à convaincre les siens de la nécessité de changer de mentalité et de stratégie. La fonction d'*amenūkal* était fondée davantage sur une autorité morale et un consensus que sur un appareil d'état qui n'existait pas. Sa succession fut difficile et orageuse. Tout allait changer après sa mort (voir les notices Atisi, Amastān, Axamuk, Meslay).

BIBLIOGRAPHIE

- ARCHIVES D'OUTRE-MER. Aix-en-Provence, série H. Touaregs.
 BENHAZERA M. *Six mois chez les Touaregs du Ahaggar*. A. Jourdan, Alger, 1908, 234 p.
 BOURGEOT A. Contribution à l'étude de la parenté touarègue. *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, t. 21, 1976, p. 9-31.

- CLAUDOT H. *La sémantique au service de l'Anthropologie*, C.N.R.S., Paris, 1982, 274 p.
 DUVEYRIER H. Le désastre de la mission Flatters, *Bulletin de la Société de Géographie*, avril 1881, Ch. Delagrave, Paris, p. 304-374.
 FOUCAULD PÈRE Ch. de. *Poésies touarègues* I, 1925, 658 p., II, 1930, 462 p.
 FOUCAULD PÈRE Ch. de. *Dictionnaire abrégé touareg-français des noms propres*, Larousse, Paris, 1940, 364 p.
 GARDEL G. *Les Touareg Ajjer*, Baconnier, Alger, 1961, 388 p.
 GAST M. Les Kel Rela : historique et essai d'analyse du groupe de commandement des Kel Ahaggar, *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, t. 21, 1976, p. 47-65.
 GAUTIER E.F. *La conquête du Sahara, essai de psychologie politique*, Paris A. Colin, 1910, 262 p.
 LHOUE H. *Les Touaregs du Hoggar*, Payot, Paris, 1975, 468 p.

M.GAST

A112. AHL AL-KA'F

Cette expression sert à désigner les Sept Dormants, mot à mot « les gens de la caverne », par allusion à la sourate du même nom (Coran, XVII, 9-27). Elle est connue dans tout le monde musulman. Son origine remonte à la légende chrétienne des Sept Dormants d'Ephèse adolescents qui, lors de la persécution de Dèce, furent emmurés vifs dans une caverne; ils furent libérés miraculeusement sous le règne de l'empereur Théodose.

Au Maghreb, il est possible que cette histoire édifiante ait recouvert des croyances plus anciennes. Des génies ou divinités regroupées par sept sont en effet représentées sur des stèles d'époque romaine. Les sept dieux maures de Béja* en sont la manifestation la plus célèbre (G. Camps, *Rev. afric.* t. XCVIII, 1955, p. 233-260) ; on peut retenir aussi les sept petits bustes alignés sous une représentation de Saturne sur les stèles de Djemila et de Rapidum (M. Le Glay, *Saturne africain*, I, p. 226 et *Monuments*, II, p. 210-211). Ces entités ont été assimilées aux planètes et aux jours de la semaine, mais des représentations similaires apparaissent sur une fresque qui orne un hanout* d'époque punique assez ancienne de Kef el-Blida (Tunisie). Ce sont sept guerriers alignés dans un vaisseau, occupant ainsi une place importante dans une scène symbolique faisant allusion au voyage outre-tombe.

Les Ahl al-Ka'f sont particulièrement honorés dans le village berbère, aujourd'hui en grande partie abandonné, de Chenini, sur le rebord du Dahar tunisien, à environ 18 km à l'ouest de Tatahouine. La légende explique de la manière suivante l'aspect peu ordinaire de tombeaux gigantesques situés tout près de la vieille mosquée en partie troglodytique : persécutés par un empereur païen, des chrétiens s'étaient réfugiés dans des grottes, si nombreuses au voisinage de Chenini, les soldats les ayant découverts les emmurèrent. Ces « dormants », qui étaient restés en vie et dont le corps n'avait cessé de grandir, retrouvèrent la lumière du jour, quatre siècles plus tard, lorsque des ouvriers abattirent le mur, mais le monde qu'ils retrouvèrent n'était plus celui qu'ils avaient connu. Ils se convertirent à l'Islam et ces fidèles géants furent enterrés au voisinage de la mosquée dans ces tombes étonnantes dont la longueur correspond à leur taille. La toponymie permet un curieux rapprochement avec la légende des Sept Dormants : d'après A. Louis, des ruines romaines voisines seraient désignées sous le nom de « Takyanos » dans lequel on pourrait retrouver celui de Decius (Decianus) l'empereur persécuteur cité dans la légende.

Dès le début du siècle le Capitaine Hilaire faisait connaître ce toponyme



Les tombeaux des Géants de Chenini le vieux (photo A. Louis)

(Dakianus) qui serait attribué aux ruines de Tlallett, or une note de J. Toutain précise que le même nom est donné aux ruines voisines de l'oasis de Kriz. La légende de Dakianus (Decius) est d'ailleurs répandue dans tout le Jarid.

BIBLIOGRAPHIE

- Cap. HILAIRE. Note sur la voie stratégique romaine qui longeait la frontière militaire de la Tripolitaine. *Bull. du Com. des Trav. hist.*, 1901, p. 85-105.
 LAMBERT N. Cultes septenaires en Afrique du Nord. *Actes du LXXIX^e congr. des Soc. savantes*, Alger, 1954 (1957), p. 207-235.
 LOUIS A. *Tunisie du Sud. Ksars et villages de crêtes*. C.N.R.S. Paris, 1975, p. 46-48.
 MASSIGNON L. Les Sept Dormants d'Ephèse en Islam et en chrétienté. *Rev. d'Et. islamiques*, 1974, p. 61-102.
 TROUSSET P. *Recherches sur le limes tripolitanus, du chott El-Djerid à la frontière tuniso-libyenne*. Paris, C.N.R.S., 1974.

G. CAMPS

A113. AHL 'AZZI

Les Ahl 'Azzi sont des Mrabtines* qui se disent originaires du Tafilalet. Ils se situent actuellement au Touat, au Tidikelt et en Ahaggar (depuis la fin du XIX^e ème siècle seulement).

L'histoire orale raconte que leur ancêtre et fondateur Sidi Embarek el 'Ambri était contemporain de Mohammed bel Hanifia, fils de Ali ben Abou Taleb, cousin germain du Prophète. Sidi Mohammed bel Hanifia aurait dit à Sidi Embarek el 'Ambri : « celui qui te chérira, Dieu le chérira, celui qui t'humiliera, Dieu l'humiliera » . El 'Ambri quitta le Tafilalet avec les siens pour venir s'installer à 'Azzi près de Fenourin dans le Touat. Deux des petits-fils de 'Ambri : Cheikh Abderrahmane bel Hadj Mohammed et son frère Si Belqacem, s'arrêtèrent à Tīt (du Tidikelt) qui n'était à l'époque qu'une source comme son nom l'indique, au retour d'un pèlerinage de la Mecque, et y fondèrent une communauté avec des Ksours (Voinot 1909, p. 53).

Les descendants de Si Belqacem allèrent ensuite s'installer à In Salah et fondèrent le quartier appelé Ksar el-mrabtines où l'on voit encore la Koubba des 70 saints (*Seba 'in Salah*).

Il semble que les Ahl 'Azzi de Tīt aient formé une société endogame car ils sont considérés jusqu'à présent comme les plus purs et sont demeurés longtemps berbérophones. Leur assimilation dans la zone touarègue a été facile grâce à ce trait linguistique. On distingue les Titti (Ahl 'Azzi de Tīt) des Ahl 'Azzi d'In Salah, appelés communément par les Imūhay Kel-yezzi (sing. *Uyazzi*).

A la fin du XIX^{ème} siècle les Ahl 'Azzi pauvres du Tidikelt ont répondu aux appels des Kel-Ahaggar en venant mettre en culture les berges des oueds grâce au système de drains par gravité qu'ils connaissaient déjà (*foggara*). Ils sont arrivés à acquérir un statut souvent plus favorable que les Harratines (*Harraṭin*) en tant que cultivateurs, et bénéficient d'un échange coutumier entre eux et les Imouhay. Ces derniers leur offrent du beurre frais, l'échine des chèvres (*iseḡbas*) sacrifiées en offrandes propitiatoires et les reins. En revanche quand un Amāhay est l'hôte d'un Ahl 'Azzi il doit être honoré d'un plat de couscous et de dattes.

Au plan anthropobiologique, les Ahl 'Azzi, comme la plupart des Mrabtines sont morphologiquement proches de tous les Arabo-berbères du Sahara septentrional; leurs marqueurs génétiques n'ont été étudiés qu'au Tidikelt et à Idelès (Ahaggar) ; leurs fréquences dans presque tous les systèmes polymorphes confèrent à ces deux échantillons de Mrabtines, comme à de nombreuses tribus sahariennes, une position génétique intermédiaire entre européens et noirs africains. Cependant les Ahl 'Azzi du Tidikelt apparaissent nettement plus négroïdes que ceux d'Idelès. D'une part le métissage à In Salah avec les anciens esclaves noirs, d'autre part le fait qu'à Idelès prédominent nettement les gènes des fondateurs issus de Tīt, permettent d'expliquer cette différence.

En fait, les Ahl 'Azzi, « gens » de 'Azzi, berbères zénètes du Sahara central, ont été baptisés du nom du lieu dans lequel ils ont formé un clan qui a essaimé dans le Tidikelt. Ils se sont bâti, comme beaucoup de Berbères, une légende et une filiation arabe et islamique pour maintenir leur identité régionale et acquérir une notoriété sous l'égide de l'Islam.

Ils font partie des groupes de Berbères sahariens qui formèrent les Almoravides, d'où leur nom générique de Mrabtines (*Al-Murabiṭun*).

BIBLIOGRAPHIE

- BRIGGS L. CABOT *The living races of the Sahara desert* (Zenata p. 167), Papers of the Peabody Museum Harvard Univ. Vol XXVIII N° 2, 1958 ; 217 pages et 74 figures.
LEFEVRE-WITIER Ph., and H. VERGNES « Genetic structure of Ideles » in *Evolutionary Models and Studies in Human Diversity*, ed. R.J. Meier, Ch. Otten and Abdel-Hameed F. Mouton pub. The Hague, 1978.
- RUFFIE J, DUCOS J et VERGNES H, « Etude hémotypologique des populations du Tidi-

kelt (Sahara central) *Bull. Soc. Anthropologie de Paris* Tome 4, XI^e série, 1963 : 531-544
 LEFEVRE-WITIER Ph., 1982 Idelès – (Ahaggar-Algérie) – *Structure et dynamique génétiques d'une communauté rurale du Sahara central*, Thèse Doctorat d'état Biologie humaine, Université Paul Sabatier, 1982, Toulouse, 355 pages.
 VOINOT L. *Le Tidikelt*, L. Fouque, Oran, 1905, p. 52-55.

M. GAST

A114. AHNET

L'adras Ahnet est une dépendance du Hoggar, située à l'ouest du massif, dont les flancs ouest et sud-ouest donnent sur le Tanezrouft-n-Ahnet, marqué par les petits massifs et les puits d'I-n-Ziza et de Nahalet. Géographiquement, c'est un tassili, qui n'est que le prolongement vers le sud-ouest de celui des Ajjers, lequel s'étend en arc de cercle au nord-nord-est du Hoggar. Il est formé de la même façon de deux assises gréseuses inclinées vers l'extérieur, grès inférieur ordovicien et grès supérieur siluro-dévonien, séparées par un filon intra-tassilien comprenant des schistes à graptolite, d'âge gothlandien. Les grands accidents sub-méridiens ayant provoqué, à la période hercynienne, des plis et des failles, il s'ensuit que le tassili inférieur n'est plus visible, dans l'Ahnet, qu'en de rares places. Les principaux reliefs sont l'adras Ahnet, montagne formée de quartzite et non de grès, l'Adafor, le Taraït, l'I-n-Semmen, l'Asegrad, le Tarit. Le point culminant ne dépasse pas 650 mètres et l'altitude moyenne est de 350 mètres. Cette faible hauteur, alliée au voisinage immédiat du Tanezrouft, a une influence défavorable sur le massif en lui apportant, l'été, des vents très chauds ; cette région est nettement deshéritée en humidité comparativement à l'Ahaggar, le Tassili-n-Ajjer et même l'Immidir. Les principaux collecteurs sont l'oued Amga, alimenté par l'adras Ahnet, le Tarit et l'Adafar, et l'Asouf Mellen, qui draine les écoulements du versant oriental de l'adras Ahnet. Les points d'eau sont peu nombreux. S'il existe quelques marmites de géant (aguelmam), on n'y connaît aucun poisson, aucun batracien, comme dans les massifs voisins. La végétation, contractée dans les lits d'oued, présente un caractère nettement saharo-soudanais, les quelques essences d'affinité méditerranéenne, telles que le laurier-rose et le figuier, étant exceptionnelles.

L'Ahnet connut une aventure géographique fort curieuse. Au cours de l'été 1887, un rezzou de Touaregs, formé de gens de l'Ahnet, partit attaquer des campements chaambas installés au nord d'El Goléa. Les Chaambas, prévenus de leur arrivée, se rassemblèrent pour leur faire face et parvinrent à leur couper l'accès des puits sur la route du retour. Quinze hommes furent capturés ; huit furent fusillés, les sept autres remis aux autorités françaises, qui les dirigèrent sur Alger où ils furent internés au fort de Bab Azoun. Le capitaine Bissuel, des Bureaux Arabes, fut chargé de les interroger sur leur pays, et c'est ainsi que naquit la plus extraordinaire des cartes sahariennes, établie sur renseignements. Elle reste comme un témoignage de la parfaite connaissance géographique de leur pays que possèdent les Touaregs. Ils dessinèrent sur le sable, représentèrent les montagnes par de petits monticules, tracèrent avec le doigt le cours des oueds dans le sens de leur écoulement, localisèrent par des points les puits et les gueltas, marquèrent par des traits continus les principales pistes caravanières. La patience du capitaine Bissuel et de ses prisonniers, devenus ses amis, aboutit à un document d'une rare fidélité, très proche des cartes établies ultérieurement et auxquelles elle servit de canevas. De plus, les renseignements politiques donnés par les prisonniers, tous originaires du pays

«Carte» de l'Adrar Ahnet établie d'après les renseignements des prisonniers taytoq (extrait de H. Bissuel, *Les Touareg de l'Ouest*)

—plusieurs d'entre eux appartenaient aux meilleures familles de la grande tribu noble des Taytok— permirent de dresser une étude complète de ce groupe touareg.

L'Adrar Ahnet est effectivement le fief des Touaregs Taytok et de leurs *imyad*. Ceux-ci sont représentés par les tribus Kel Ahnet, Ireššoûmen, Téghé-n-Efis, Kel I-n-Tunin, Iweruweren, Ikutissen et Ikeššemâden. Ces tribus occupaient ainsi les marches sud-ouest du Hoggar, protégeant ainsi le massif des incursions des pillards Rguibats et autres. Leurs terrains de parcours s'étendaient jusqu'à Aoulef et à Quallen. Leur recul est dû à deux raisons. La première est que toute la zone qu'ils occupaient a accusé, depuis un peu plus d'un siècle, un caractère de plus en plus désertique, ce qui les a obligés à rechercher des pâturages meilleurs. Ensuite, l'état de guerre que les Taytok maintenaient presque en permanence, les conflits sanglants qu'ils eurent avec leurs cousins Kel yela, détenteurs du *tobol* du Hoggar, les réduisirent à un nombre de plus en plus faible. Si quelques éléments des Kel Ahnet demeurèrent dans le massif, d'autres tribus partirent nomadiser dans le nord de l'Adrar des Iforas, d'autres dans la plaine contiguë à la partie ouest de l'Aïr, que l'on appelle *Talak*, fréquentant aussi le Tamesna, la région de Téguidda-n-Tésem et d'Azelik.

Dépendant, jusqu'en 1945, de l'administration de Tamanrasset, ils quittèrent le territoire algérien et sollicitèrent leur rattachement au poste d'Agadez. Ils vivent, aujourd'hui, sur le territoire de la république du Niger. Quelques hommes sont restés au Hoggar, de même que leurs *imyad* Iweraweren, les Kel Ahnet, les Ikutissen, les Téghé-n-Efis demeurèrent rattachés administrativement à Tamanrasset.

La région de l'Adrar Ahnet abrite de nombreuses gravures rupestres ; vues, en partie, pour la première fois, par E. F. Gautier, elles furent ensuite recensées par Th. Monod dans l'Ahnet. Il les étudia systématiquement, compara les méthodes d'investigation utilisées jusque-là par les chercheurs qui avaient étudié celles du Sud oranais, les mieux connues à cette époque ; il tenta un schéma de classement qui marqua un réel progrès dans ce domaine et reste encore valable à condition d'y faire quelques adjonctions. Il mit en évidence que les grandes gravures de style naturaliste du Sud oranais, parmi lesquelles figuraient le Buffle antique (*Homoioceras antiquus*), animal appartenant à une espèce disparue de nos jours, mais typique de cette période, l'éléphant ainsi que des éléments de la faune dite éthiopienne ou tchado-zambézienne n'existaient pas dans l'Adrar Ahnet. Il y vit surtout le témoignage du passage de populations pastorales, ultérieurement de populations cavalières, en dernier lieu de populations chamelières. Son étude fit connaître des outillages lithiques provenant de la même région ainsi qu'un grand nombre de tumulus préislamiques.

H. LHOTE

« L'Ahnet a été de tout temps un lieu de passage obligé. C'était l'antique voie des caravanes, amenant du Soudan au Touat des esclaves, de la poudre d'or, des mehara, des moutons, des plumes d'autruche, de l'ivoire, etc. Aujourd'hui, beaucoup plus prosaïquement, c'est la grande route moutonnaire approvisionnant sur pied les marchés du Tidikelt et du Touat. Les routes moutonnaires ne sont viables que d'octobre à mai pour les moutons par suite des grandes étapes à parcourir sans eau. » (Lt Mercadier, les pistes moutonnaires de l'Ahnet, *Trav. de l'Institut de recherches sahariennes*, t. III, 1945, p. 151-154.) Vers 1940, plus de 17 000 moutons originaires du Sahel étaient vendus sur les marchés du Tidikelt après avoir traversé l'Ahnet; aujourd'hui

le transport s'effectue surtout par camions en empruntant de préférence les grands axes routiers du Mouydir, à l'est, ou du Tanezrouft, à l'ouest.

E. B.

BIBLIOGRAPHIE

- BISSUEL H. *Les Touaregs de l'Ouest*. Alger, Jourdan, 1888.
- BESSET Lt. Esquisse géologique des régions de l'Ahnet, du Tanezrouft, de l'Adrar (nord), du Tassili des Ahaggar, du Ahaggar et du Tefedest. *Bull. de l'Afrique Française* (rens. col.), n° 3, mars 1905, p. 123-134.
- GAUTHIER E.-F. Le Mouydir-Ahnet, essai de géographie physique, d'après les observations faites au cours du raid effectué par le commandant Laperrine (printemps 1903). *La Géographie*, t. X, 15 juil. 1904, p. 1-18, et 2, 15 août 1904, p. 85-102.
- MONOD Th. *L'Adrar Ahnet. Contribution à l'étude archéologique d'un district saharien*. (Trav. et Mém. Inst. d'Ethnologie, Musée de l'Homme, Paris, 1932.)
- L'Adrar Ahnet. Contribution à l'étude physique d'un district saharien. (En collaboration avec J. Bourcart pour la deuxième partie et la carte.) —*Revue de Géographie Physique et de Géologie Dynamique*, t. IV, 1931, fasc. 2, p. 107-150, t. IV, 1931, fasc. 3, p. 223-262, t. V, 1932, fasc. 2, p. 245-297.
- FOLLOT J. Ahnet et Mouydir, *XIXème Congr. Intern. de Géologie*, Alger, 1952, *Mono-graphie régionale 1ère série*, n° 1.

A115. AILYMAS

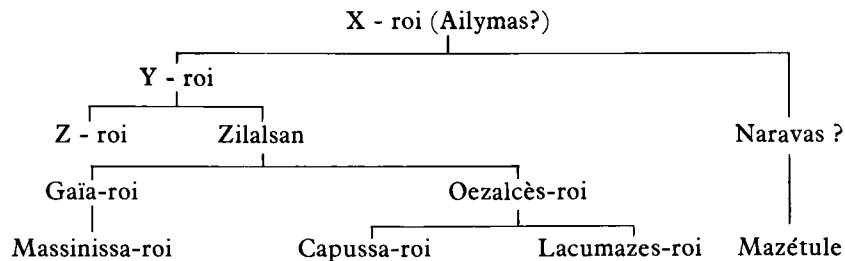
Roi des Libyens mentionné par le seul Diodore de Sicile (XX, 17 et 18) dans son récit de l'expédition d'Agathocle en Afrique.

Ayant débarqué à l'extrémité du Cap Bon en août 310 avant J.-C., Agathocle vainquit une première fois les Carthaginois et établit un camp retranché près de Tunis ; il se détourna vers l'est dans l'intention de s'emparer des emporia de la côte orientale de Tunisie. Après avoir pris d'assaut Neapolis (Nabeul) il marcha sur Hadrumète (Sousse), c'est à ce moment qu'il conclut alliance avec Ailymas que Diodore qualifie de roi des Libyens. Le déroulement des opérations militaires et la stratégie d'Agathocle visant à isoler Carthage permettent de situer grossièrement le territoire contrôlé par Ailymas en Tunisie centrale, dans la zone montagneuse de la Dorsale et le Haut-Tell, c'est-à-dire les régions de Maktar et de Dougga.

Après s'être emparé d'Hadrumète, de Thapsus et de nombreuses localités littorales, Agathocle fit mouvement « vers les lieux supérieurs de la Libye » (Diodore XX, 17), vraisemblablement vers la Dorsale. Est-ce à cette occasion que fut rompue l'alliance avec Ailymas, ou bien celle-ci était-elle déjà survenue et avait-elle provoqué cette campagne? On ne sait. Diodore dit brièvement que ce roi, qui s'était détaché du parti d'Agathocle, fut vaincu et tué. Agathocle garda cependant des Numides dans son armée ; il disposait même de chars montés par eux lorsqu'il combattit les Carthaginois qui faisaient campagne chez les Zuphones (XX, 38).

Il est tentant de placer Ailymas dans la lignée des dynastes massyles. Il ne peut s'agir en effet d'un simple chef de tribu. Diodore le qualifie chaque fois de roi des Libyens. Les événements postérieurs nous donnent quelque idée des règles de succession dans le royaume numide où le pouvoir était transmis au plus âgé des agnats ; d'autre part l'inscription bilingue de Dougga datée de 139 avant J.-C. (R.I.L. 2) nous donne la généalogie de Massinissa. Il est possi-

ble d'établir le tableau théorique suivant, fondé sur les possibilités de succession les plus simples depuis Ailymas, en admettant qu'il ait été de la même famille que Massinissa.



La ville de Tokkai, dont Eumaque, lieutenant d'Agathocle s'empara en 308-307 et qui est dite de belle grandeur (Diodore, XX, 57) semble bien devoir être identifiée à Dougga (Thugga). Il n'est donc pas impossible que Dougga, dont l'importance à l'époque numide ne saurait être niée, ait été l'une des places fortes du roi Ailymas.

Le nom d'Ailymas est encore porté de nos jours par les Touaregs sous la forme Aylema (cf S. Chaker, onomastique*). Le /s/ final qui apparaît dans la forme grecque n'a pas grande importance ; il est généralement omis en latin. Ainsi à Massanassès et Massónas (grec) correspondent Massinissa et Masuna (latin).

BIBLIOGRAPHIE

- DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque historique*, XX, 17, 18, 57.
 GSELL S. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. t. III, p. 37 et 49-52.
 CHABOT J.B. *Recueil des inscriptions libyques*. Paris, 1940.
 CAMPS G. *Aux origines de la Berbérie. Massinissa ou les débuts de l'Histoire*. Alger, 1961, p. 159 et 177.
 — Origines du royaume massyle. *Revue d'Histoire et de Civilisation du Maghreb*. Juillet 1967, n° 3, p. 29-38.

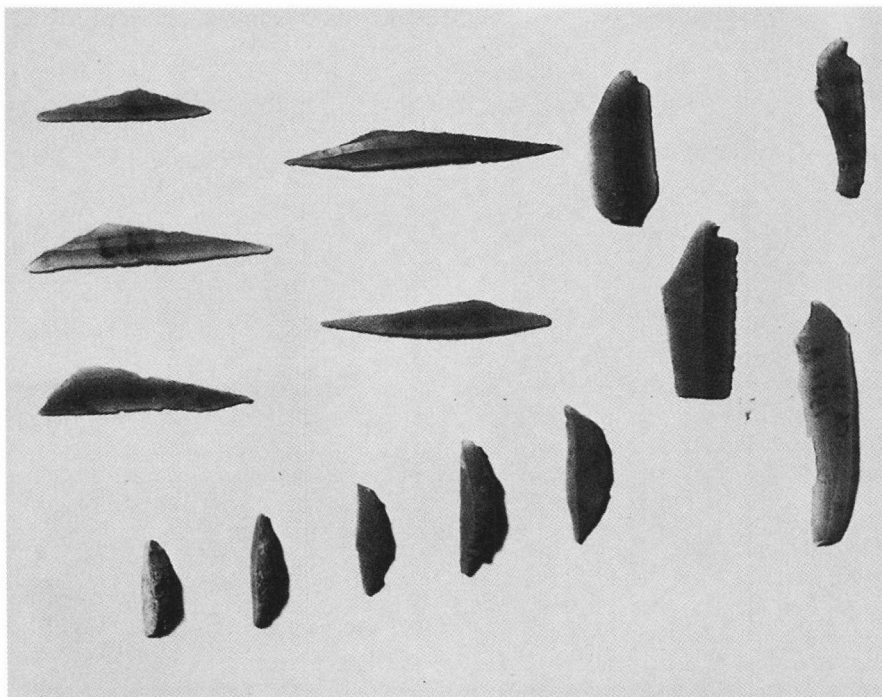
G. CAMPS

A116. AÏN DOKKARA

Gisement préhistorique du type escargotière situé sur un éperon dominant le ravin de l'Aïn Dokkara, à l'est de Tébessa et à 5 km à vol d'oiseau de la frontière tunisienne, près du col de Bekkaria. Découverte dès 1934, cette escargotière, nommée aussi « escargotière du chacal », fut fouillée par L. Balout et E. Sérée de Roch qui dégagèrent en 1949 un squelette d'homme capsien à la base d'une tranchée qu'ils avaient ouverte dans la masse du gisement (L. Balout, 1949).

L'industrie lithique recueillie est celle d'un Capsien supérieur du type d'Aïn Aachena (J. Tixier 1976), remarquable par la qualité du débitage par pression, l'élégance de ses lamelles et de ses microlithes géométriques. Une des datations radiométriques faite à partir d'échantillons de coquilles d'hélix recueillies à la partie inférieure du gisement correspondant au niveau d'où fut extrait le squelette, indiquent un âge de 6580 ± 100 BC.

Le squelette était étendu orienté est-ouest en décubitus latéral droit fléchi, face contre terre au contact d'une pierre brûlée placée sous la joue droite.



Industrie lithique de l'Aïn Dokkara : microlithes et microburins (2/3 de G.N. photo M. Bovis)

Restaurés au laboratoire du Musée du Bardo à Alger, ces restes sont ceux d'un individu dont le squelette, presque complet, était fort bien conservé.

D'après le type général du crâne dont l'aspect est assez robuste, les apophyses mastoïdes longues et vigoureuses, le relief de la région iniaque assez développé, les arcades sus-orbitaires plutôt saillantes, la forme du menton triangulaire, ainsi que le faible degré d'abrasion de la denture, il s'agit d'un homme adulte jeune, âgé d'environ 25 à 30 ans.

Par l'ensemble de ses caractères, notamment sa dolichocrânie, sa face de hauteur moyenne et assez étroite, ses orbites carrées, son nez de largeur moyenne, son prognathisme alvéolaire allié à un orthognathisme facial, ses grandes dimensions crâniennes, ses reliefs faciaux assez marqués, sa stature élevée, ses proportions corporelles, l'Homme de l'Aïn Dokkara se rattache au type protoméditerranéen (forme robuste). Celui-ci paraît comporter en Afrique du Nord à l'époque épipaléolithique deux variantes ou sous-types que l'on rencontre essentiellement dans les escargotières de la région orientale de l'Algérie et qui sont les suivantes :

1. Un type dolichocrâne à mésocrâne, à voûte haute ou moyenne, à face longue, aux orbites méso- à hypsiconques, au nez méso-leptorhinien, à stature élevée, qui caractérise notamment les hommes des gisements de Gambetta (n° 1, d'époque ibéromaurusienne incertaine), d'Aïoun Beriche, de Medjez II (n° 1 et 3), d'Aïn Méterchem (néolithique ?), et la femme de Khanguet-el-Mouhaad.

2. Un type dolichocrâne à mésocrâne, à voûte basse, à face moyenne, aux orbites mésoconques, au nez mésorhinien, à stature élevée dont l'Homme de l'Aïn Dokkara peut être considéré comme un représentant typique, ainsi que

les deux femmes trouvées dans les gisements de Rachgoun (ibéromaurusien) et de Medjez II (n° 2).

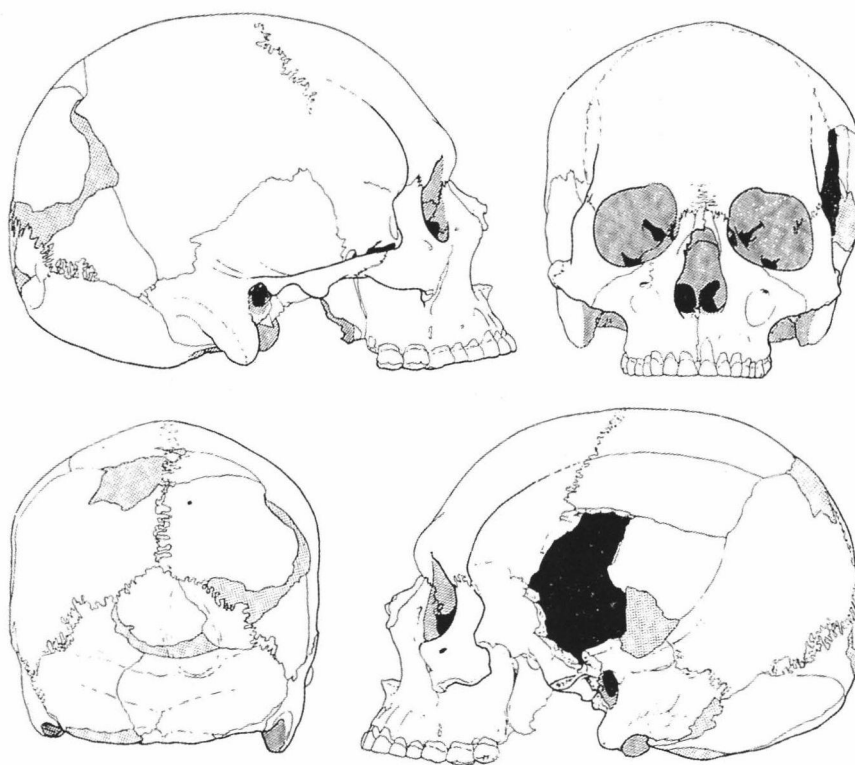
Dans l'état actuel de nos connaissances, le premier type semble davantage représenté en Afrique du Nord que le second dans les gisements capsiens.

Ces Protoméditerranéens apparaissent fondamentalement différents des Hommes épipaléolithiques du type de Mechta-Afalou d'Afrique du Nord. La comparaison entre le squelette de l'Homme de l'Aïn Dokkara avec les restes provenant des gisements ibéromaurusiens d'Afalou (Algérie) et de Taforalt (Maroc) montre effectivement une assez grande dissemblance bien que l'on note plusieurs dispositions spéciales communes qui présentent un certain intérêt car elles indiquent qu'il existait malgré tout des affinités entre les deux types. Une partie d'entre elles paraît être commune aux autres Hommes préhistoriques mésolithiques d'Europe et du Proche-Orient, alors que d'autres semblent être propres aux Hommes vivant dans cette région de l'Afrique.

Les différences essentielles entre les Hommes de Mechta-Afalou et l'Homme protoméditerranéen de l'Aïn Dokkara consistent en une robustesse générale moins grande de ce dernier, des dimensions moins considérables, une stature moins élevée, des reliefs osseux moins développés et une morphologie crânio-faciale moins archaïque et moins dysharmonique que celle des premiers. Sa voûte crânienne, moins élevée, est munie de sutures plus sinueuses, son développement sus-orbitaire est moins marqué, sa face moins basse et moins large, ses orbites plus hautes, son nez plus étroit. Sur sa mandibule on ne constate aucune extroversion des gonions, sa branche horizontale est plus mince, ses branches montantes plus grandes et plus redressées. Absence de mutilation et de lésions pathologiques dentaires, abrasion des dents plus faible, sont également des caractéristiques qui éloignent l'Homme de l'Aïn Dokkara des Hommes de Mechta-Afalou.



Crâne de l'Homme d'Aïn Dokkara (photo Delorme)



Profils crâniens de l'Homme de l'Aïn Dokkara

*Principales caractéristiques métriques
de l'Homme de l'Aïn Dokkara*

Capacité crânienne	1 524,4 cc	<i>Signalement</i>
Ind. crânien	71,5	aristencéphale
Ind. moyen de hauteur	80,4	dolichocrâne
Ind. frontal-transversal	84	hauteur moyenne
Ind. facial supérieur	52,7	moyennement divergent
Ind. crânio-facial transversal	98,2	mésène
Ind. orbitaire	83,3	crypto-phénozyge
Ind. nasal	48,9	mésocoque
Ind. palatin	79,6	mésorhinien
Angle prognathisme alvéolaire	71°	leptostaphylin
Stature	1,70 m environ	prognathe
		assez élevée

M.-CL. CHAMLA

Pathologie

Le seul stigmate pathologique digne d'être noté sur ce squelette est un petit renflement, très localisé, de la paroi crânienne.

La lésion siège sur l'écaille de l'occipital, à 1 cm à droite de la ligne médiane, à 1 cm au-dessus de la ligne courbe supérieure. C'est une dépression en forme de sillon semi-circulaire dont la concavité regarde vers le haut. Large d'environ 2 mm en son milieu, ce sillon s'évase à ses deux extrémités; sa longueur totale est de 30 mm.

A la dépression de la table externe, ci-dessus décrite, correspond exactement, sur la table interne, une saillie en forme de bourrelet. La nature de la lésion ne peut donc faire aucun doute : il s'agit d'un enfoncement traumatique. Le déplacement du fragment endocrânien est minime, la dénivellation étant au maximum de 3 mm. Par ailleurs, la plage traumatisée est très réduite en sorte qu'on peut conclure, sans trop s'avancer, que ses conséquences ont dû être bénignes.

Malgré ce faible degré d'enfoncement et cette exiguïté de la plage traumatique, une telle lésion supposerait, chez un adulte, un impact assez violent pour fracturer l'os sur toute son épaisseur et assez limité en amplitude pour ne pas se poursuivre en profondeur et causer l'éclatement de la table interne. Cela n'est certes pas impossible mais on ne peut s'empêcher de penser que la réalisation d'un tel traumatisme doit être bien plus facile sur la mince écaille occipitale d'un enfant. L'hypothèse d'une blessure infligée dans le jeune âge, sans pouvoir être effectivement prouvée, paraît néanmoins la plus vraisemblable.

J. DASTUGUE

BIBLIOGRAPHIE

- ARAMBOURG C., BOULE M., VALLOIS H. et VERNEAU R. Les grottes paléolithiques des Beni-Segoual (Algérie). – *Arch. Inst. Paléont. hum.*, n° 13, 1934, 242 p.
- BALOUT L. Découverte d'un squelette humain préhistorique dans la région de Tébessa. *Bull. Sté d'Hist. nat. d'Afrique du N.* 1949, t. 40, p. 193-195.
- Les Hommes préhistoriques du Maghreb et du Sahara. Inventaire descriptif et critique (Paléolithique, Épipaléolithique, Néolithique). *Libyca, Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, 1953, t. 1, pp. 120-140.
- BALOUT L. et ROUBET C. Datation radiométrique de l'Homme capsien de l'Aïn Dokkara et de son gisement (« escargotière du Chacal », région de Tébessa, Algérie), *Libyca*, 1970, t. 18, p. 23-34.
- BRIGGS L.-C. Tête osseuse du Khanguet-el-Mouhaad (fouilles J. Morel). *Libyca, Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, 1953, t. 1, pp. 120-140.
- CAMPS G. *Les Civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*. Doin 1974, 376 p.
- CAMPS FABRER H. Un gisement du Capsien supérieur. L'escargotière de Medjez II (El Eulma), département de Sétif, Algérie. Note préliminaire. *L'Anthropologie*, 1968, t. 72, n° 5-6, pp. 479-488.
- CAMPS-FABRER H. *Un gisement capsien de faciès sétifien. Medjez II. El Eulma (Algérie)* C.N.R.S., Paris, 1975, 448 p.
- CHAMLA M.-C. Note sur les restes humains (H 4) découverts à Rachgoun en Février 1964. *Libyca Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, 1966, t. 14, pp. 182-188.
- Étude anthropologique de l'Homme capsien de l'Aïn Dokkara, *Libyca, Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, 1973, t. XXI, pp. 9-50.
- Les Hommes épipaléolithiques de Columnata (Algérie occidentale). Étude anthropologique. *Mém. Centre rech. anthropol. préhist. ethnogr.*, Alger, t. XV, 1970, 132 p. (avec la collaboration de J.-N. BIRABEN et J. DASTUGUE).
- DASTUGUE J. Note sur la pathologie de l'homme de l'Aïn Dokkara. *Libyca, Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, 1973, t. XXI, p. 51.
- FEREMBACH D. *La nécropole épipaléolithique de Taforalt (Maroc oriental). Étude des squelettes humains*. Casablanca, 1962, 175 p.
- TIXIER J. L'industrie lithique capsienne de l'Aïn Dokkara. *Libyca*, t. XXI, 1976, pp. 21-54.
- VALLOIS H. Le squelette d'Aïn Meterchem. *Atti del I° Congr. int. di Preistor. Mediterr.*, Florence, 1950, pp. 102-104.

A117. AÏN EL-BEY

Localité située à 15 km au sud de Constantine où fut établi au XIX^e siècle un pénitencier. Aujourd'hui un aéroport international assure les relations de Constantine avec les autres villes de l'Algérie et avec l'étranger. Sur le plan archéologique, les environs d'Aïn el-Bey sont connus pour l'existence de nombreuses sépultures paléoberbères qui furent fouillées très anciennement par un vétérinaire militaire, Ph. Thomas. Ces fouilles, qui furent publiées en 1878, sont remarquables par les précisions qu'elles apportent, pratique peu courante à l'époque.

L'auteur reconnaît des dolmens, des tombes à fosse ou à ciste et des « cromlechs » qui sont des bazinas, dont certaines à carapace, ou de simples tumulus. Les entourages, en pierres plantées, sont circulaires, ovales et parfois rectangulaires. Les tombes fouillées, au nombre d'une quarantaine, avaient souvent été pillées antérieurement. Toutefois le fouilleur put constater la fréquence des inhumations multiples, successives, compte tenu de l'existence des chambres funéraires. Les rares éléments du mobilier susceptibles de donner une indication chronologique se rapportent au royaume numide et au I^{er} siècle.

En fait les différentes nécropoles d'Aïn el-Bey (Djebel Si Tahar, Mzora Thour, Chabet Saïd, Drah Guelah) appartiennent au vaste ensemble mégalithique de la Numidie cirtéenne centré sur le Djebel Fortass (Ras el-Aïn Bou Merzoug, Sila, Sigus, Bou Chène...) auquel s'ajoutent ceux du Djebel Settas (Mahidjiba) et du Djebel Mazela (Bou Nouara*), mais elles comptent parmi les plus récentes.

BIBLIOGRAPHIE

THOMAS Ph. Recherches sur les sépultures anciennes des environs d'Aïn el-Bey. *Congr. intern. des Sciences anthrop.*, Paris, 1878 (1880), p. 13-21.
GSELL S. *Les monuments antiques de l'Algérie*, 1901, t. I, p. 24-25.

G. CAMPS

A118. AINESSE (droit d')

On qualifie de droit d'aïnesse le droit exclusif, ou quasi-exclusif, à l'héritage, reconnu au profit du fils aîné. Cette règle juridique a pour but de conserver intacts les biens familiaux et d'éviter leur morcellement. Le Coran (IV, 8/18) ne reconnaît pas de droit d'aïnesse et recommande une répartition uniforme des biens successoraux entre les héritiers d'un même rang. Il existe par ailleurs en droit musulman des procédés d'indivision, ou de préemption, qui permettent d'empêcher le fractionnement des biens du défunt. Les coutumes juridiques de toutes les tribus nord-africaines ont, semble-t-il, adopté ces prescriptions coraniques et suivent une répartition égalitaire en matière d'héritage. Les divers héritiers se partagent l'actif successoral à l'amiable, et dans certains cas, pour éviter les injustices et les ratiocinations, on divise les biens du défunt en plusieurs lots qui sont ensuite attribués aux diverses parties par un tirage au sort.

En dehors de cette interprétation *stricto sensu* du droit d'aïnesse, on relève un phénomène de ce genre dans le comportement et la psychologie de la famille. Le fils aîné jouit d'un traitement privilégié, il est le « sidi », le « monseigneur ». Objet de multiples préséances, il se comporte comme un père envers ses frères et sœurs, et réciproquement, ceux-ci acceptent son autorité qui

n'est autre que l'autorité patriarcale qui lui reviendra pleinement un jour. La vitalité des attitudes reflète ici, sans aucun doute, un fond ancien où le fils aîné assurait d'une manière plus accentuée des fonctions juridico-religieuses.

BIBLIOGRAPHIE

- BERTRAND A. *La famille berbère au Maroc Central ; une introduction aux droits coutumiers nord-africains*. Thèse EHESS. Paris, mars 1977, p. 140-145.
BOUSQUET G.H. Le droit coutumier des Aït Haddidou des Assif Melloul et Isselaten. Confédération des Aït Yafelmane. Notes et Réflexions. *Annales de l'Institut d'Études Orientales* – Alger N° XIV, 1956, p. 113-230.
FUSTEL DE COULANGES. *La Cité Antique : étude sur la culture, le droit et les institutions de la Grèce et de Rome*. 20ème éd. Hachette. Paris 1908, 478 p.

A. BERTRAND

A119. AÏN METERCHEM

Le Gisement

Ce gisement préhistorique dont l'orthographe est assez fantaisiste est situé en Tunisie, à une quarantaine de kilomètres au nord de Feriana, tout près de la frontière algérienne. Il s'agit d'un éperon au confluent des oueds Cherchera et Ajel.

L'intérêt que présente le gisement réside dans sa stratigraphie, mise en lumière par R. Vaufrey et dans la découverte, en 1948, d'un squelette humain qui provoqua une importante discussion.

Lors de premières fouilles, R. Vaufrey put reconnaître une stratigraphie assez complexe : de part et d'autre du ravin apparaissent deux niveaux renfermant de l'industrie considérée comme moustérienne. Ces deux niveaux situés respectivement à l'est et à l'ouest de l'oued n'ont pas la même structure, l'un est un ancien sol, l'autre est consolidé (Aïn Meterchem « tuf ») ; ils ne peuvent être contemporains mais il est impossible de fixer leur antiquité relative. De fait, l'analyse typologique effectuée par F. Bordes puis M. Gruet a révélé des différences assez sensibles entre les deux industries que ces auteurs rapprochent du Moustérien du type Ferrassie. Pour L. Balout la présence de deux pointes pédonculées à Meterchem « ancien sol » et une autre à Meterchem « tuf » permet de placer ces industries dans un Atérien ancien (Atérien I).

A l'est, le niveau moustérien est recouvert de « terres capsiennes », il faut entendre par cette expression, l'ensemble de sédiments, terres cendreuse, coquilles d'hélix et rares outils entraînés depuis l'escargotière capsienne voisine et reposant en partie sur l'ancien sol moustérien. A vrai dire, un épisode de sédimentation puis d'érosion, s'intercale entre l'époque moustérienne et ce dépôt puisque les « terres capsiennes » sont également superposées à des sables pontiens remaniés qui recouvrent le sol moustérien. Ces mêmes sables se retrouvent à la base de l'escargotière.

Celle-ci est située sur l'éperon que détermine le confluent des oueds Cherchera et Ajel. Son épaisseur maximum est de 0,70 m ce qui correspond, compte tenu de ce que l'on sait de la durée et de l'épaisseur de certaines escargotières des Néméncha, à une occupation d'une durée d'un millénaire environ. Les travaux de R. Vaufrey avaient porté sur quelques sondages et des récoltes de surface. Il s'agit d'une industrie du Capsien typique.

En 1948 F. et T. Lacorre entreprirent de nouvelles fouilles et découvrirent un squelette humain, découverte qui provoqua une vive polémique.

F. Lacorre fut toujours persuadé de la contemporanéité de ce squelette et

de l'industrie capsienne. Or l'homme d'Ain Meterchem présente une certaine parenté avec l'homme de Combe Capelle (Dordogne) qui, à l'époque, était considéré comme l'introducteur de l'industrie périgordienne en France. Comme le Capsien typique présente de son côté des affinités techniques avec le Périgordien il était tentant de regrouper ces présomptions et d'établir la contemporanéité du Capsien typique et du Périgordien supérieur. Pour F. Lacorre, qui ignorait encore l'âge très récent du Capsien et niait ses caractères nettement épipaléolithiques, l'Homme d'Ain Meterchem et l'Homme de Combe Capelle, étroitement apparentés, avaient, eux et leurs industries, une même origine et le même âge.

Cette proposition fut rejetée par l'unanimité des préhistoriens ayant travaillé en Afrique du Nord. R. Vaufrey et le Dr Gobert critiquèrent sévèrement les méthodes de fouille de F. Lacorre qui ne lui permettaient pas de recueillir l'outillage microlithique. La principale objection à la théorie de F. Lacorre reposait sur l'âge respectif des deux industries ; depuis 1952 on savait que le Capsien date tout au plus du VIII^{ème} millénaire mais en 1953 encore, avec une mauvaise foi évidente, F. Lacorre rejetait les éléments chronologiques apportés par l'analyse du Carbone ¹⁴ (El Mekta 6450 \pm 400 BC).

L'âge même du squelette d'Ain Meterchem fut discuté. R. Vaufrey avait établi le principe que seuls les hommes du type de Mechta-el-Arbi étaient contemporains du Capsien et rejetait systématiquement dans les phases récentes, néolithique et protohistorique, tout autre type humain, en particulier les Protoméditerranéens si proches physiquement des populations actuelles du Maghreb ; donc l'Homme d'Ain Meterchem, appartenant à cette catégorie, ne pouvait être capsien. La faible profondeur à laquelle reposait le squelette était également présentée comme un argument en faveur de son rajeunissement.

Les pratiques funéraires furent également citées au cours de cette polémique. Cet homme avait été paré vraisemblablement d'une résille et d'un pagne faits ou ornés de centaines de rondelles découpées dans des coquilles d'œuf d'autruche. Or celles-ci ont été fabriquées en série suivant une technique généralement considérée comme néolithique (H. Camps-Fabrer, 1960 et M. Perrière, 1969). Leur abondance même, qui se retrouve dans d'autres sépultures situées dans les niveaux supérieurs des escargotières, (Bekkaria n.º 6, Henchir Hamida, Medjez I), invite à rajeunir également l'âge de cette inhumation qui ne saurait dater du Capsien typique.

Aujourd'hui que la polémique s'est apaisée, préhistoriens et anthropologues sont d'accord pour reconnaître l'âge préhistorique de l'Homme d'Ain Meterchem, vraisemblablement Capsien supérieur ou Néolithique, et le situer sans difficulté dans l'un des groupes protoméditerranéens qui commencèrent à peupler le Maghreb à l'époque capsienne, en remplaçant progressivement les hommes de Mechta-el-Arbi.

G. CAMPS

L'homme

De couleur gris foncé, fortement imprégnés par la terre de l'escargotière, les os n'étaient pas fossilisés et étaient en bon état de conservation. Une étude préliminaire du squelette a été publiée par H. Vallois en 1950 et une seconde, plus approfondie, en 1979 (Vallois et de Félice).

Ce squelette était celui d'un homme d'environ 40 à 50 ans, robuste, de stature moyenne et dont les caractéristiques générales peuvent être rattachées au type protoméditerranéen. La tête est rude, franchement dolichocéphale avec une voûte légèrement pentagonoïde, haute et étroite et une capacité crânienne as-

sez élevée. La face est longue et étroite munie d'un menton haut et assez saillant; la mandibule, robuste, possède des reliefs osseux très développés sur la face interne. Les orbites sont assez hautes, le nez est étroit; l'ensemble de la face est orthognathe. Les dents sont plutôt volumineuses avec un articulé en bout à bout. On n'y relève aucune trace de carie et il n'y a pas d'avulsion des incisives. Les os des membres sont munis de crêtes rugueuses et saillantes. Les avant-bras sont relativement longs mais les membres inférieurs ne sont pas particulièrement longs.

Par l'ensemble de ses caractères, l'Homme d'Ain Meterchem se rattache à la forme robuste du type protoméditerranéen de l'Afrique du Nord, dont il représente une des deux variantes, caractérisée par une face longue et une voûte crânienne élevée et que l'on trouve dans les gisements capsien de l'Est algérien (Chamla 1975) ; la seconde variante, également rencontrée dans ces gisements et dont l'Homme de l'Ain Dokkara peut être considéré comme un représentant typique, étant, elle, caractérisée par une face de hauteur moyenne et une voûte crânienne basse.

Ce type méditerranéen robuste subsistera encore longtemps en Afrique du Nord et il est probable que les éléments méditerranéens robustes de la population actuelle en représentent les descendants. Il s'ajoutera à eux, à l'époque protohistorique, des éléments de petite taille, plus graciles, également de type méditerranéen mais dont certains caractères morphologiques sont très différents de ceux de type «protoméditerranéen capsien».

Principaux caractères métriques de l'Homme d'Ain Meterchem

Capacité crânienne	1 540 cc	élevée
Indice crânien	70,2	dolichocrâne
Indice moyen de hauteur	86,1	voûte haute
Indice fronto-transversal	82,7	front moyennement divergent
Indice facial total	(100,7)	face longue
Indice facial supérieur	57,0	face longue
Indice cranio-facial transv.	98,5	crypto-phénozyge
Indice orbitaire	85,0	orbite haute
Indice nasal	47,2	nez étroit
Indice palatin	80,7	mésostaphylin
Prognathisme alvéolaire	87°	orthognathe
Stature	1,68-1,70 m	moyenne

M.-C. CHAMLA

Pathologie

Les stigmates pathologiques relevés sur l'Homme d'Ain Meterchem ne traduisent aucune atteinte sérieuse.

a) Fémur gauche – A la face postérieure, au dessus du condyle interne, il existe une petite excavation irrégulière, profonde de 3 mm. Elle s'inscrit dans un cercle de 15 mm de diamètre mais son contour est fort tourmenté; son bord externe est un peu surélevé en bourrelet. L'aspect est celui d'une lésion ostéitique dont il est fort malaisé de déterminer l'origine ; il n'est pas exclu qu'une blessure profonde en soit la cause initiale.

b) Tibia droit – Au bord supérieur de la tubérosité antérieure existent des ossifications lamellaires développées aux dépens des fibres profondes du tendon rotulien. Leur origine traumatique est probable.

c) Ensemble Tibia-Fibula gauches – L'extrémité inférieure de chacun des

deux os porte des exostoses qui sont des ossifications ligamentaires. Le ligament tibio-fibulaire postérieur donne une lamelle qui se détache du bord postérieur de la gouttière fibulaire du tibia. Le ligament antérieur est ossifié à sa base, le long de son insertion sur la fibula. L'ensemble de ces productions osseuses développées sur les moyens d'union de la pince malléolaire permet de porter le diagnostic d'entorse grave du cou-de-pied.

d) Rachis – On relève de minimes lésions arthrosiques, notamment atlanto-odontoidienne et costo-transversaires.

c) Sternum – Le bord postérieur de l'encoche claviculaire droite porte une petite exostose difficile à interpréter en l'absence de l'extrémité de la clavicule correspondante.

f) Scapula droite – Le bord postérieur de la glène a un aspect «éculé» mais l'intégrité de l'humérus rend impossible tout diagnostic étiologique de cette modification.

J. DASTUGUE

BIBLIOGRAPHIE

BALOUT L. Les Hommes préhistoriques du Maghreb et du Sahara. Inventaire descriptif et critique (Paléolithique, Epipaléolithique, Néolithique). *Libyca*, 1954, t. 2, p. 8-215.

BALOUT L. *Préhistoire de l'Afrique du Nord. Essai de Chronologie*. Paris AMG, 1955.

CAMPS G. *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord*. Paris, Doin, 1974.

CAMPS-FABRER H. Parures des temps préhistoriques en Afrique du Nord, *Libyca*, 1960, t. 8, p. 10-218.

CHAMLA M.C. La diversité des types humains dans les gisements capsien. In CAMPS-FABRER H. *Un gisement capsien de faciès sétifien, Medjez II, El Eulma (Algérie)*. Edit, CNRS, 1975, p. 373-376.

GOBERT E.G. A propos de M.T. et F. Lacorre. Les hommes éponymes d'Aïn Meterchem et Combe Capelle, *Bull. Soc. préhist. fr.*, 1953, t. 50, p. 469-470.

LACORRE F. Prise de date sur Aïn Meterchem. *Bull. Soc. préhist. fr.*, 1948, t. 45, p. 87-88.

–id.– Le Gétulo-Capsien : abri 402 et Aïn Meterchem. *Bull. Soc. préhist. fr.*, 1949, t. 47, p. 447-470.

–id.– et LACORRE (M.T.). – La découverte de l'homme éponyme d'Aïn Meterchem, sa roumaïdia, son industrie. *Atti del I° Congr. int. Preist. E Protoist. medit.*, Florence, 1950, p. 80-101.

LACORRE M.T. Les hommes éponymes d'Aïn Meterchem et Combe-Capelle. – *Bull. Soc. préhist. fr.*, 1953, t. 50, p. 258-275.

LHOTE H. Au sujet de la parure capillaire de l'homme d'Aïn Meterchem, *B.S.P.F.*, t. 79, 1982, p. 78-80.

PERPERE M. Rondelles d'enfilage en test d'œuf d'autruche d'Aïn Meterchem (Tunisie). *L'Anthropologie*, 1969, t. 73, p. 83-88.

VALLOIS H.V. – Le squelette d'Aïn Meterchem. *Atti del I° Congr. de Preist. e Protoist.*, Florence, 1950, p. 103-104.

–id.– *La sépulture et la parure de l'Homme capsien d'Aïn Meterchem, Tunisie. Notions nouvelles et discussions* in «Mélanges en hommage au Doyen L. Balout, 1979.

–id.– et FÉLICE (S. de). – Le squelette capsien d'Aïn Meterchem (Tunisie) Étude anthropologique. *L'Anthropologie*, 1979 t. 83, n. 3. pp. 395-416.

VAUFREY R. *Préhistoire de l'Afrique*, t. 1, Maghreb, Tunis 1955.

A120. AIN NAGA

Située en Algérie entre Djelfa et Messad, Aïn Naga est une source entourée de jardins à proximité desquels on rencontre un important gisement pré-



Orant et bélier à «sphéroïde» (photo G. Camps)

historique et plusieurs gravures rupestres.

Le gisement présente, en stratigraphie, deux niveaux : Capsien et Néolithique. Caractérisé par un outillage microlithique, le Capsien d'Aïn Naga est un des plus anciens actuellement connus et se situe, selon les datations par le Carbone 14, dans les VIII^e et VII^e millénaires avant notre ère (7350 ± 300 et 6950 ± 280 av. J.-C.). Le niveau supérieur néolithique est en fait un Capsien néolithisé en raison des très grandes similitudes de l'industrie à laquelle s'ajoutent seulement de la céramique et quelques outils à retouche bifaciale. Ce Néolithique est également très ancien. Il se place dans le VI^e millénaire (5550 ± 220 av. J.-C.).

Les gravures sont dispersées sur plusieurs petites parois gréseuses entourant les jardins. Ce sont des scènes isolées. Les principales sont un combat de buffles (*Homoïoceras antiquus*) dans le style et les dimensions des plus belles représentations du Sud oranaï, un grand personnage en position d'orant suivi d'un bélier à collier et attribut céphalique (voir bélier à sphéroïde*), deux grands personnages côte à côte et enfin un lapin sur la paroi d'un petit abri.

BIBLIOGRAPHIE

- GREBENART D. Aïn-Naga : Capsien et Néolithique des environs de Messad (Dept. de Médéa. Algérie). *Libyca*, t. XVII, 1969, p. 135-198.
 LETHIELLEUX J. Vestiges préhistoriques et protohistoriques de la région de Djelfa. *Libyca*, t. XIII, 1965, p. 249-265.
 HUARD P. et ALLARD L. les figurations rupestres de la région de Djelfa. Sud-algérois. *Libyca*, t. XXIV, 1976, p. 67-125.



Aïn Naga: Les «amoureux timides» (relevé de J. Jalineck)

LHOTE H. avec le concours du Père F. de Villaret. *Les gravures rupestres de l'Atlas saharien. Mont des Ouled-Nail et région de Djelfa*. Alger. 1984.

D. GREBENART

A121 AIN ROUA

Village situé au pied du Djebel el-Anini, dans le Guergour (wilaya de Sétif, Algérie). Cette localité agricole, à proximité de laquelle fut exploité un petit gisement de zinc (calamine du Guergour), a conservé, à peine déformé, le nom d'Horrea que l'Itinéraire d'Antonin donne à une agglomération située entre Thubusuptu (Tiklat, dans la vallée de la Soummam) et Sitifis, éloigné d'Horrea de 18 milles pas, ce qui correspond à la distance de Sétif à Aïn Roua.

Il est possible que les greniers qui donnèrent leur nom à la localité romaine étaient ceux de l'Annone* ; il existait dans la région un *Saltus horreorum* dont le chef-lieu (Caput Saltus Horreorum) était à Aïn Zada, à quelque 20 km au sud d'Aïn Roua. D'autres toponymes tirés d'*horrea* sont connus en Afrique du Nord : Hergla (Horrea Caelia) au nord de Sousse, en Tunisie, Ouréah, à l'ouest de Mostaganem, en Algérie. La fréquence relative de ce toponyme explique qu'il soit accompagné d'un qualificatif (Horrea Caelia), celui d'Aïn Roua était Aninicensis; au Concile de Carthage de 411 était présent en effet un Cresconius *episcopus ab Horrea Aninicensi*. Ce nom est conservé aujourd'hui par le Djebel el-Anini.

Les ruines d'Horrea ont disparu lors de la construction du village moderne, elles n'ont malheureusement jamais fait l'objet de fouilles. Aïn Roua a livré plusieurs inscriptions et une curieuse vasque en pierre que l'on suppose avoir été placée à l'entrée d'une basilique pour permettre aux fidèles de faire leurs ablutions. Cette vasque d'un diamètre de 73,5 cm et d'une hauteur de 21 cm est manifestement inspirée d'une poterie en terre cuite dont elle reproduit l'anse qui est disproportionnée et inutilisable. Le décor sculpté sur les parois,



Aïn Roua. Vasque en pierre

à l'extérieur, est celui des monuments chrétiens : le chrisme dans un médaillon, des grappes de raisin que picorent des colombes, un gâteau d'offrande, motifs végétaux divers et d'autres géométriques imités du décor en champ-levé sur bois ou sur plâtre (rosaces, hexagrammes, sceaux de Salomon) mais ici ces motifs sont en léger relief.

BIBLIOGRAPHIE

GSELL S. *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 16, Sétif, n.º 78.

PAVIS D'ESCURAC-DOIZY H. Vasque chrétienne d'Aïn Roua. *Libyca, Archéologie, Epigraphie*, t. II, 1954, p. 161-168.

G. CAMPS

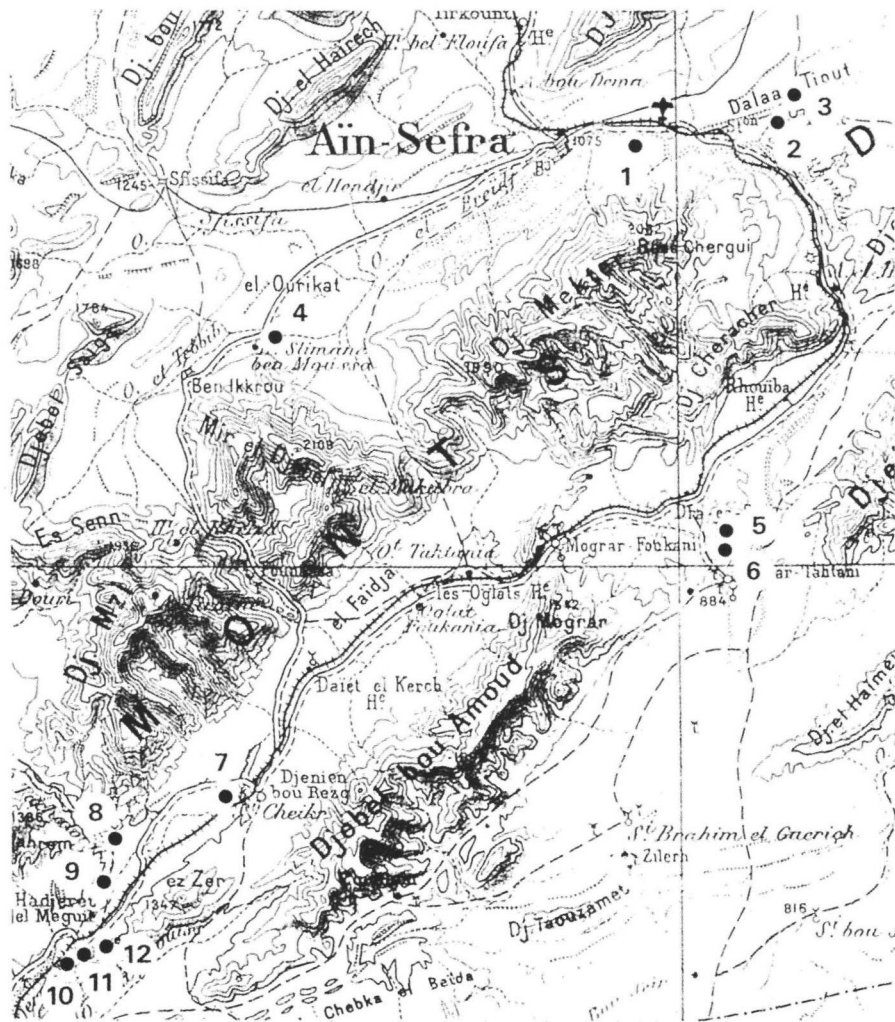
A122. AIN SEFRA

Chef-lieu d'une daïra de 26 000 habitants, dans les Monts des Ksours (Algérie), Aïn Sefra, dominé par le Mont Makter, est célèbre par ses dunes d'une couleur éclatante, en partie fixées aujourd'hui. La ville moderne, maintenant réunie à l'ancien ksar, a gardé l'aspect d'une ville de garnison, ce qu'elle est encore.

Le pays n'eut jamais de ressources importantes. La principale production est l'alfa* dont l'exploitation suscita très tôt la construction d'une voie ferrée métrique qui atteignit Aïn Sefra dès 1887. Cette ligne fut prolongée jusqu'à Béchar (1906) et Kanadsa, à la fois pour des raisons économiques et stratégiques. Cette voie de pénétration avait été retenue comme la tête du Transsaharien dont le projet ne fut jamais totalement abandonné.

Les semi-nomades de la steppe qui se sédentarisent de plus en plus et les nomades sahariens viennent estiver sur les versants, plus frais et plus riches en eau, des Monts des Ksours ; de maigres pâturages subsistent en effet pendant l'été dans les vallées qui entaillent la barrière gréseuse de l'Atlas. Les déplacements de troupeaux se font de plus en plus en camion et les familles elles-mêmes utilisent des camionnettes pour changer de campement. C'est un spectacle inattendu que de voir ces chargements comprenant les ustensiles domestiques, les tentes roulées, les couvertures et tapis, le tout plus ou moins bien arrimé sur lequel sont juchés les femmes et les enfants.

Les ksouriens sont des sédentaires qui vivent difficilement de leurs cultures irriguées. La production de dattes, de qualité médiocre et en quantité insuffisante, ne peut alimenter le négoce ; les autres cultures vivrières des petites



Les stations rupestres de la région d'Aïn Sefra 1 Rocher Carmillé (Djebel Mahisserat) ; 2 et 3. Stations de Tiout nord et sud ; 4. Hassi Sliman ben Moussa ; 5 et 6. Moghar Tahtani nord et sud ; 7. Djenine bou Rezg ; 8. El Hadj Mimoun ; 9. Oued Lar'ar ; 10 et 11. Oued Dermel ; 12. Hdra M' Guil.

oasis atlasiennes suffisent tout juste à nourrir une population qui ne trouve que dans l'émigration les ressources complémentaires indispensables. Cette émigration se fait vers les cités administratives : El Bayadh à l'est, Aïn Sefra à l'ouest, elle se fait aussi vers le Tell et, depuis 1945, vers la France. Cette émigration, même lorsqu'elle est suivie de retours, a achevé de faire disparaître les rares groupes berbérophones recensés au début du siècle dans certains ksours : Tiout, Bou Semghoum, Moghrar. Le ksar d'Aïn Sefra fut, en revanche, toujours arabophone.

La région d'Aïn Sefra est riche en stations d'art rupestre. A cinq km à l'est, en bordure de la route d'El Bayadh, se situent les gravures du Djebel Mahisserat, connues sous le nom de station du Rocher Carmillé (devenu dans les éditions successives du Guide bleu rocher Carminé, 1950, puis rocher carminé, 1974). Ces gravures représentent une file d'éléphants dont les oreilles sont stylisées (oreilles « bilobées ») ; ils sont précédés d'un lion. Plus importante est la station de Tiout* (orthographiée parfois Thyout), à 16 km à l'est d'Aïn Sefra, sur la même route. Ces gravures sont les premières au monde à avoir été signalées comme des œuvres préhistoriques (1847). Sur une vaste paroi relativement lisse se pressent en grand nombre des bovins, de grande taille et des lions dont le corps a été soigneusement poli ; entre ces grandes figures se sont glissés des sujets de petite taille. Au voisinage, une autre station (Tiout sud) connue depuis une vingtaine d'années seulement représente des équidés sauvages.

Il faut signaler encore, mais à une plus grande distance d'Aïn Sefra, des stations importantes comme celles de Moghrar-Tahtani*, à une cinquantaine de km au sud-ouest, et plus à l'ouest encore les nombreuses stations de l'oued Dermel.

Toutes ces gravures n'ont pas le même âge, bien qu'elles remontent pour la plupart au Néolithique. On s'accorde généralement à reconnaître, parmi les plus anciennes, les figures les plus grandes et les plus réalistes ; c'est le style qualifié de « bubalin » par H. Lhote et de « grand style naturaliste » par G. Camps ; mais il semble qu'en plusieurs stations de l'Atlas saharien, ces grandes figures aient été précédées de représentations aussi réalistes mais gravées plus finement et dans des dimensions plus réduites. D'autre « styles » sont plus récents (voir « Art rupestre »). Des animaux domestiques, tels que les « béliers à sphéroïde »*, sont représentés dès la phase la plus ancienne de cet art de l'Atlas saharien qui ne peut, donc, être antérieur au VI^e millénaire. Les tumulus et bazinas* si nombreux dans la région sont beaucoup plus récents.

BIBLIOGRAPHIE

DESPOIS J. L'Atlas saharien occidental d'Algérie. *Mélanges Raoul Blanchard*, Québec, 1959, p. 403-415

DESPOIS J. et RAYNAL R. *Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest*. Payot, Paris, 1967, 570 p.

DESSIGNY Cap. Notice sur quelques monuments de la région d'Aïn Sefra. *Bull. du Comité des Trav. hist. et Scientif.* 1908, p. 63-86.

GAUTIER E.-F. Etudes d'Ethnographie saharienne. *L'Anthrop.*, t. XVIII, 1907, p. 37-68 et 315-322.

PETIT Cap. Note sur les tumuli d'Aïn Sefra. *Bull. de la Soc. de Géogr. et d'Archéol. d'Oran*, t. XXV, 1905, p. 285-295.

Voir Art rupestre, Béliers à sphéroïde, Tiout, Moghrar-Tahtani.

G. CAMPS

A123. AÏN TÉMOUCHENT (antique Albulae)

Ville d'Algérie occidentale, Wilaya d'Oran, chef lieu d'une daïra qui, en région entièrement arabophone, a conservé un toponyme partiellement berbère qui pourrait être traduit : la « source (que fréquentent) les femelles de chacal ».

Implantée dans une région très fertile dont les sols noirs proviennent de la décomposition de laves basaltiques épanchées après le Villafranchien, Aïn Témouchent fut d'abord une redoute sur la route d'Oran à Tlemcen puis un village de colonisation et, au XX^e s., une ville comptant actuellement 35 000 habitants. En 1962, la vigne occupait 40 % des terres cultivées de l'arrondissement d'Aïn Témouchent qui était le plus gros producteur de vin d'Algérie (3 245 000 hl en moyenne entre 1950 et 1960) malgré son importance économique, la viticulture n'était pas, sur ses sols si riches, une monoculture, les céréales étaient cultivées sur 20 % des terres labourables, le reste était occupé par des vergers et des cultures maraîchères qui se développent aujourd'hui aux dépens de l'ancien vignoble.

Aïn Témouchent occupe les mêmes lieux qu'une ville antique nommée Albulae, appellation qui, compte tenu de la couleur noire des sols, paraît antinomique ; mais il est possible que cette blancheur ainsi signalée se rapporte aux calcaires blancs encore exploités sur place, comme le supposait Demaeght.

Albulae est le nom donné à l'agglomération qui au cours du II^e s. se constitue autour d'un poste militaire romain, le *Praesidium sufative*, fondé sous Trajan en 119, par le procureur de Mauritanie Césarienne, L. Seius Avitus. Dans le nom de ce *praesidium* on retrouve la racine panberbère « suf » qui s'applique à l'eau courante. Construit par la cohorte I^a *Flavia Musulamorum*, le Praesidium Sufative était l'un des postes du *limes* de l'époque antonine qui, en Maurétanie, courait d'Auzia (Sur Djurab, ex Aumale) à Siga, sur la Tafna, en passant par la vallée du Chélif et les plaines oranaises au nord du Tessala. Au début du III^e s. une « *nova praetentura* » ayant été établie plus au sud, en bordure des monts de Daya et de Tlemcen, le Praesidium Sufative devenu Albulae perdit son caractère exclusivement militaire bien que de nombreux corps de troupe y séjournèrent ou laissèrent des traces de leur passage à différentes époques : les *Exploratores Batavorum*, les *Exploratores Germanici*, une *vexillatio* venue de Germanie inférieure (vraisemblablement un détachement de la légion XXII *Primigenia*) la cohorte *Aelia Expedita* et la cohorte II *Sardorum* qui était en stationnement dans la région, sa garnison principale étant à Altava.

Albulae devint une ville prospère au centre d'un riche terroir et un carrefour routier important, dont les ruines livrèrent un grand nombre d'inscriptions mais l'agglomération ne semble pas avoir accédé au rang de municipe. Aux destinées de la *Respublica* présidait un *dispunctor*. L'emprise africaine préromaine demeura puissante dans la mentalité des Albulitains qui honoraient Caelestis. Le temple de cette déesse héritière de Tanit fut reconstruit par des cavaliers d'une unité dont le nom n'est pas mentionné (*C.I.L.* VIII, 9796). Albulae est la seule ville d'Afrique où fut retrouvée une dédicace à la Dea Maura qui possédait un temple dont la reconstruction eut lieu en 299 (*C.I.L.* VIII, 21 665).

De la Basse Époque les témoignages ne manquent pas d'une vie citadine encore active. Albulae faisait partie du royaume de Masuna qui semble bien s'être étendu sur la plus grande partie de la Maurétanie Césarienne. Dans la célèbre inscription d'Altava qui mentionne ce roi (*C.I.L.* VIII 9 835). Il est question d'un *praefectus* de Safar, or à Albulae même il a été trouvé l'inscription funéraire du frère du *praefectus* de Safar (*C.I.L.* VIII 9 800). On a cru un temps pouvoir rapprocher ce toponyme de celui de l'ancien Praesidium Sufati-

ve mais nous savons aujourd'hui qu'Albulae conserva son nom au moins jusqu'à la fin du Ve siècle puisque Tacanus *albulensis* figure dans la notice de 484 parmi les évêques de Maurétanie Césarienne. L'inscription datée la plus récente est une épitaphe de 544, et un trésor de sous d'or des V^e et VI^e siècles avait été découvert au moment de la construction de la ville moderne.

Albulae disparut, en tant qu'agglomération, à une époque que la médiocrité des rares fouilles effectuées au XIX^e siècle ne permet pas de préciser mais qui se situe sûrement après le VI^e siècle. Au cours des travaux effectués en 1858, Frey nota l'existence dans le sol d'une couche à peu près continue et épaisse de cendres et de charbons qui laisse penser que la ville avait été incendiée.

A la ville d'Albulae avait succédé, au Xe s., le Casr Ibn Sinan qui bénéficiait à son tour de la fertilité du terroir. On ne sait quand ces lieux privilégiés reçurent leur quatrième et dernier nom, celui arabo-berbère d'Aïn Temouchent.

BIBLIOGRAPHIE

- BENSEDIK N. *Les troupes auxiliaires de l'Armée romaine en Maurétanie Césarienne sous le Haut-Empire*. Alger SNED, s.d. (1979).
- CAGNAT R. *L'armée romaine d'Afrique*, Paris, Imprimerie Nationale, 1892.
- CAMPS G. *Rex gentium maurorum et romanorum*. Recherches sur les royaumes de Maurétanie des VI^e et VII^e siècles. *Antiquités africaines*, 20, 1984, p. 183-218.
- DEMAEGHT C^{dt}. *Catalogue raisonné des objets archéologiques du Musée de la ville d'Oran*. 2e édition revue par F. Doumergue. Oran. Fouque 1932.
- DESJARDIN V. Essai historique sur Albulae. *Bull. de la Soc. de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, t. 61, 1940, p. 217-247.
- FEY. Notice sur les ruines romaines d'Aïn Témouchent. *Rev. afric.* t. 3, 1858-1959, p. 420-428.
- GSELL S. *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 31, Tlemcen, n.º 75.
- De PACHTÈRE F. G. Les origines romaines d'Albulae et la frontière de Maurétanie Césarienne au II^e siècle. *Bull. de la Soc. de Géographie et d'Archéol. d'Oran*, t. 33, 1913, p. 340-348.
- SALAMA P. Occupation de la Maurétanie Césarienne occidentale sous le Bas Empire romain. *Mélanges Piganiol*, III, 1966, p. 1291-1311.
- Les déplacements successifs du limes en Maurétanie Césarienne, essai de synthèse. *Akten des XI intern. Limeskongressen*, Budapest, p. 577-595.

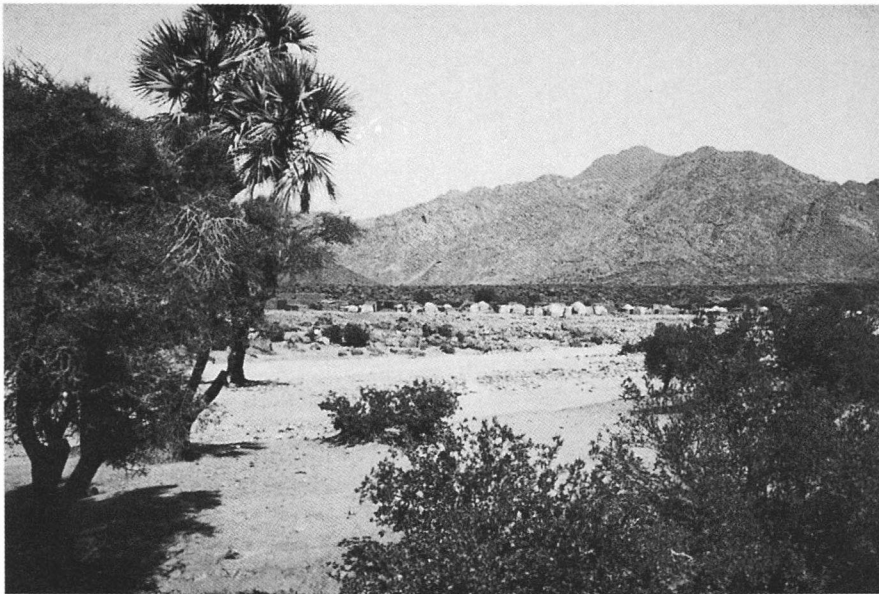
G. CAMPS

A124 AÏR (Ayr, Ayar, Azbin, Abzin)

Azbin ou Abzin, synonymes haoussa d'Aïr, auraient un sens plus large qu'Aïr qui désigne strictement le massif montagneux. Azbin est utilisé par les Haoussas de l'est, Abzin par ceux de l'ouest (Djibo Hamani, 1985, p. 5).

Le pays

Cerné de tous côtés par des plaines, sauf au nord où il se raccorde à l'enceinte tassilienne de l'Ahaggar, l'Aïr apparaît comme un monde à part et original. Le massif lui-même, dont l'ovale s'encadre entre le 17° et le 20°30 de latitude nord et le 7° et 10° de longitude est, s'étend sur 400 kilomètres du nord au sud. Il est formé de paliers étagés: une pénéplaine granito-gneissique inclinée vers le sud-ouest est surmontée de massifs isolés aux parois abruptes de forme grossièrement circulaire, dont les «younger granites» ont émergé au



Aspect de l'Aïr entre Debaga et Timia (photo M. Gast)

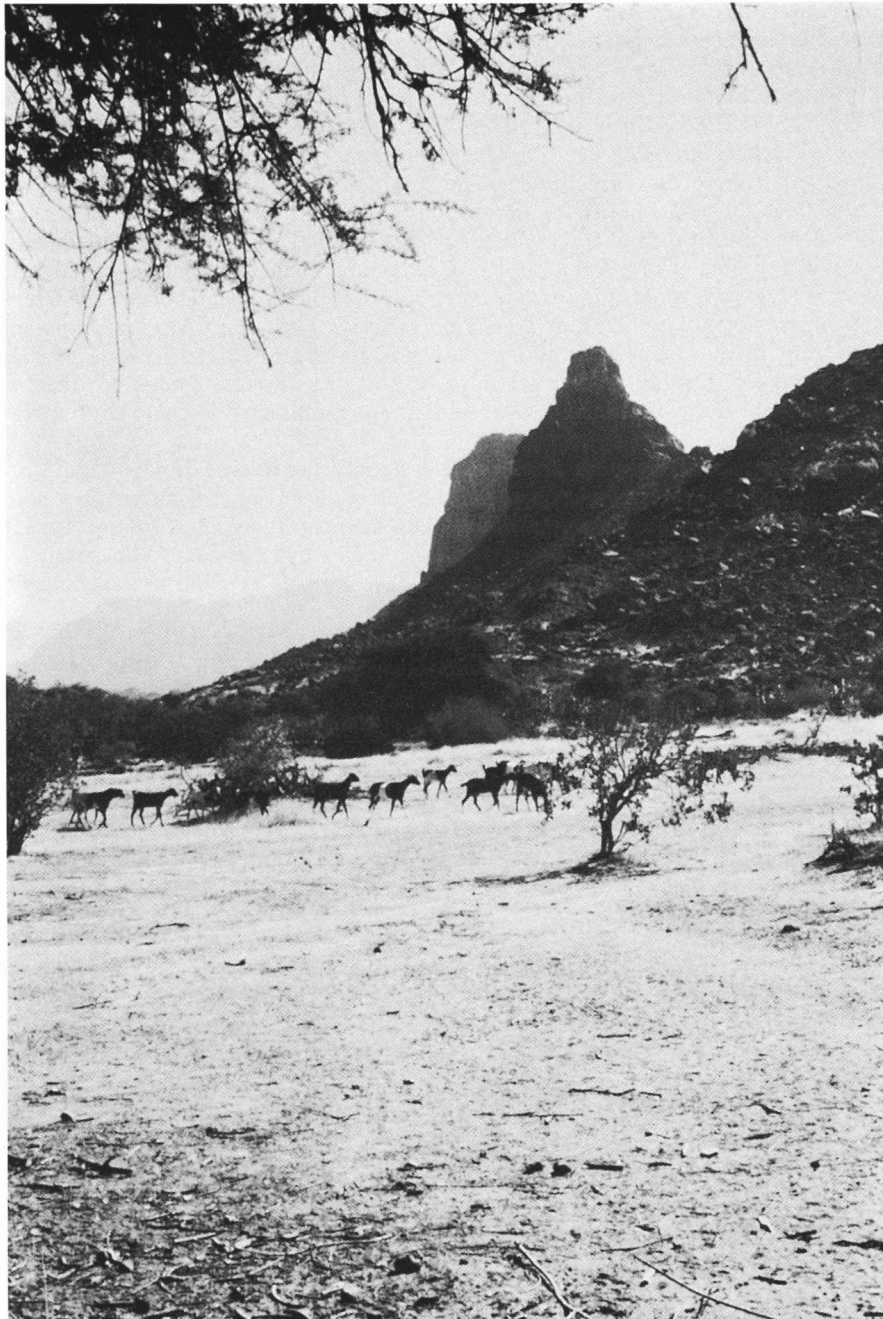
Jurassique selon un jeu de failles annulaires. Sur le granite sont venues se surimposer des formes volcaniques récentes: coulées basaltiques recoupées par le réseau hydrographique actuel et par conséquent antérieures à lui et coulées basaltiques postérieures insérées dans le moule des vallées ou prenant sur les sommets la forme de cônes en pain de sucre ou d'aiguilles volcaniques. L'Aïr, dont les plus hauts sommets se trouvent sur la bordure orientale, possède un réseau hydrographique dissymétrique qui traverse le massif dans une direction générale est-ouest; il représente un toit qui rassemble et collecte les eaux de ruissellement vers les immenses plaines d'épandages de l'ouest et du sud où vivent les nomades du Tamesna et de l'Eyazer-wa-n-Agadez. « Au nord d'Agadez, le massif de l'Aïr ne s'élève pas brusquement. C'est avant tout un plateau coupé de longues vallées, où les bois de palmiers doums et d'acacias font d'interminables galeries d'ombre et de verdure. Sur ce plateau s'enlèvent des massifs bleuâtres ou mauves dont le relief est à peine raccordé à la pénélaine rocaill-leuse par les coulées de lave, les champs de tuf, les cônes volcaniques doucement bombés. Lorsqu'on s'en approche, ce ne sont que falaises abruptes, pics dentelés, amoncellements de blocs granitiques. Chacun de ces bastions, Tarrouadji, Bagzan,* Adrar Billet, Aguellal, Agamgam, Tamgak, Greboun, est un petit monde isolé, difficilement accessible, mais où se trouvent des lacs d'eau glaciale, des sources cascadantes, parfois de minuscules palmeraies. » (Chapelle, 1949 p. 72).

De la pénélaine, à une altitude comprise entre 500 et 900 m, se dressent d'un jet ces bastions de 1 500 à 2 000 m, dont celui des Bagzan (Idukal-n-Tayes) est le point culminant avec 2 022 m, alors que le Mont Greboun, qui figura longtemps sur les cartes comme le plus haut sommet, n'atteint que 1945 m. L'Aïr est plus arrosé que les plaines qui l'entourent: les isohyètes à son approche remontent vers le nord, ce qui correspond à un accroissement des pluies de mousson: l'altitude ici corrige la latitude et le sud-ouest de l'Aïr, partie la plus arrosée du massif, peut recevoir un total annuel de 180 à 200 mm.



Source dans les rochers au sud d'Assodé (photo E. Bernus)

Les contrastes entre les massifs montagneux et la pénéplaine, entre les vallées et les régions qu'elles traversent sont toujours saisissants: on passe sans transition des ombrages épais, peuplés d'oiseaux et parcourus de troupeaux, à des déserts minéraux, chaos rocheux ou dalles nues et patinées. Les contras-



Paysage caractéristique de l'Aïr, glacis portant une faible végétation arborée, éboulis, aiguille rocheuse (photo E. Bernus)

tes se retrouvent partout, mais se modifient à mesure que l'on pénètre dans une région de plus en plus aride: les pluies diminuent à la fois du sud au nord et d'ouest en est en raison de la dissymétrie du massif. D'après Bruneau de Miré et Gillet (1954. carte h.t), l'Aïr comporte plusieurs secteurs phyto- géo-

graphiques qui traduisent des conditions climatiques et topographiques précises. Une enclave sahélienne, jusqu'aux monts Bagzan inclus, possède le réseau hydrographique le mieux développé : à partir du lit principal du *kori*, se succèdent une bande étroite portant des espèces hygrophiles, une zone arborée d'une centaine de mètres avec *tageyt* ou palmier doum (*Hyphaene thebaica*), *tiggart* (*Acacia nilotica*) et à l'extérieur *afagag* (*Acacia raddiana*) ; au delà, jusqu'aux premières pentes, une savane à mimosées et graminées. Dans certaines vallées du sud, le palmier doum constitue des peuplements exclusifs. La zone moyenne, qui fait suite à l'enclave sahélienne, va d'El Meki à Iferwan, jusqu'aux monts Tamgak inclus : elle se limite à une végétation sahélienne dans les talwegs, alors que les hauteurs sont dénudées : les espèces sahariennes apparaissent. Une zone de transition sahélo-saharienne forme un croissant entourant du nord-ouest au sud-est les régions précédentes : presque tout le système hydrographique fonctionnel a ici disparu. Tout au nord apparaît la zone saharo-sindienne avec le Greboun, point culminant de l'Aïr septentrional.

On distingue également des étages montagnards au dessus de 1 500 m d'altitude. Dans les monts Bagzan et Tamgak les espèces sahélo-sahariennes sont majoritaires aux côtés de quelques espèces méditerranéennes connues au Sahara central. Au nord et dans le Greboun, seules ces dernières subsistent en altitude, avec l'olivier de Laperrine (*Olea Laperrinei*) et *Rhus oxyacantha* en particulier.

L'Aïr « est une zone complexe de transition où s'affrontent les tendances de deux régions phytogéographiques » (Bruneau de Miré, Gillet, 1954, p. 884). La position insulaire de l'Aïr est marquée non seulement par sa végétation méditerranéenne d'altitude mais aussi par une faune originale, avec le mouflon et surtout le singe (*Erythrocebus patas*) absent dans toutes les zones environnantes (Dekeyser, 1950, p. 422-423).

Ces conditions géographiques ont permis aux Touaregs qui vivent dans le massif et sur ses bordures de pratiquer une économie diversifiée, en fonction de leur implantation et de leurs traditions.

E. BERNUS

Aïr (Préhistoire)

Le contexte écologique ancien

On ne dispose pas, en Aïr même, de témoin des modifications climatiques intervenues durant la fin du Pléistocène. La phase relativement humide située entre 40 000 et 20 000 B.P. reconnue à partir des anciennes berges du lac Tchad s'est nécessairement manifestée ici par un développement de la végétation. En revanche, durant la période suivante, de 20 000 à 12 000 B.P., l'hyperaridité du Sahara méridional pouvait être atténuée en raison de l'altitude comme elle l'est de nos jours.

A partir du Pléistocène final (12 000-11 000 B.P.) plusieurs changements importants et rapides conduisent au climat actuel.

Au régime hyperaride en place en 12 000 B.P. succède, dans le Sahara méridional, une phase humide tandis que le nord s'assèche. Entre 9 000 et 8 000 B.P., selon P. Rognon, la cuvette tchadienne se remplit et atteint une superficie à peu près égale à celle qu'elle avait de 24 000 à 20 000 B.P. Des pluies fréquentes, prolongées, faiblement orageuses, engendrent des écoulements lents et réguliers remarqués dans certaines formations sédimentaires de l'Aïr sud-oriental. Une brève période sèche apparaît entre 8 000 et 7 000 B.P. qui

se manifeste par un abaissement du niveau du lac Tchad vers 7 500 B.P. et un ensablement de certaines vallées du Niger oriental. A partir de 7 000 B.P. l'alimentation du Tchad par le Tibesti cesse complètement, les diatomées adaptées aux eaux fraîches disparaissent et le régime des cours d'eau devient plus régulier. Puis de nouveau, entre 6 000 et 5 000 B.P., une autre période humide se développe au cours de laquelle le Tchad atteint 340 000 km² et 40 m de profondeur. Le lac de l'Adrar Bous au nord-est de l'Aïr est encore rempli d'eau entre 5 700 et 5 000 B.P., éléphants et rhinocéros vivent sur ses berges et, selon J.D. Clark, son niveau atteignait la cote 700 m alors qu'entre 9 000 et 7 300 B.P. il était à 710 m.

C'est à partir de 6 000 B.P. que s'établit dans le Sahara méridional le climat actuel. A cette époque les niveaux des lacs sont encore très élevés et ce n'est qu'après 5 000 ou 4 000 B.P. que s'amorce leur régression, mais le Tchad connaît de nouveau une légère transgression. L'Aïr, et notamment ses massifs élevés méridionaux avec leurs larges vallées, constituait donc toujours, durant ces derniers millénaires, le lieu de peuplement favorisé qu'il est resté aujourd'hui.

Durant le Pléistocène final et l'Holocène la faune était africaine avec abondance des grands herbivores récemment disparus tels le rhinocéros et l'éléphant. Les espèces végétales méditerranéennes devaient être moins nombreuses qu'au Hoggar en raison de la latitude. On trouve encore quelques pieds d'oliviers (*Olea laperrinei*) au nord, à l'état de reliques, sur les pentes du Gréboun par suite de la sécheresse extrême ; mais ces arbres sont encore capables de fructifier plus au sud, dans les monts Bagzan, grâce à des pluies suffisantes. L'Aïr est l'endroit le plus méridional de la culture du blé.

Les connaissances acquises sur le passé de l'Aïr sont bien entendu très fragmentaires, l'inventaire archéologique restant à établir. La documentation rassemblée est plus abondante pour la périphérie orientale (Ténéré du Taffassasset, Adrar Bous*) et surtout méridionale (plaines proches d'Agadez et falaise de Tigidit) que pour l'intérieur même du massif.

Paléolithique

C'est peut-être dans la phase hyperaride que se place l'Acheuléen trouvé *in situ* sur la bordure est, le long du Ténéré, dans les alluvions des koris Amakon et Taguei, mais cette industrie ne peut être située par rapport à l'évolution paléogéographique mieux connue de la cuvette du Tchad. On dispose seulement de deux points de repère assez proches : l'un à Bilma où ce même Acheuléen fut rencontré en stratigraphie sous une couche gréseuse contenant une industrie à débitage levallois, elle-même surmontée par un dépôt de calcaires lacustres denticulaires datés de $33\,400 \pm 200$ B.P. ; l'autre, à l'Adrar Bous, où l'âge serait supérieur à 60 000 B.P.

Toujours en stratigraphie et au-dessus de l'Acheuléen, le même kori Amakon a livré de l'Atérien malheureusement non daté car, selon les inventeurs J. Maley, J.-P. Roset et M. Servant, pour connaître l'âge de cette industrie il faudrait établir celui des sables éoliens encaissants, ce qui est impossible dans l'est de l'Aïr où les dépôts de la fin du Pléistocène ne peuvent être rattachés à ceux de la cuvette tchadienne. Toutefois, si l'on accepte quelques affinités typologiques entre certaines pointes bifaciales de l'Atérien final marocain et l'Atérien III terminal saharien, on peut constater, à la suite des datations faites dans la grotte de Dar es Soltane près de Rabat, que cet Atérien terminal est au Maroc d'un âge antérieur à 27 000 B.P.

Néolithique

Les cultures préhistoriques les mieux représentées appartiennent au Néo-

lithique ; la périphérie de l'Aïr, plus accessible, est toujours mieux connue que l'intérieur des divers massifs et les vallées.

Néolithique ancien

D'après les datations radiométriques c'est actuellement en Aïr que se trouve, si on en croit le C14, la plus vieille céramique du monde, plus ancienne même que celle du Proche Orient. Récemment découvert par J.-P. Roset au sommet du mont Bagzan, à 1 850 m d'altitude, l'abri de Tagalagal contient un dépôt anthropique renfermant outillage lithique, matériel de broyage et tessons de céramique mêlés à des terres cendreuses et des charbons de bois dont deux échantillons sont datés du VIII^e millénaire avant J.-C. : $9\,330 \pm 130$ B.P. (7 380 B.C.) et $9\,370 \pm 130$ B.P. (7 420 B.C.). L'outillage en pierre, principalement sur éclats en raison des mauvaises qualités clastiques des roches, comprend plusieurs pièces typiquement néolithiques : pointes de flèches bifaciales et haches à tranchant poli. Le matériel de broyage (fragments de meules et molettes correspond au moins à une intense activité de cueillette sinon à une vraie agriculture, et la poterie, représentée par des tessons, provient de vases particulièrement élaborés : leur forme issue de la sphère est soit à large ouverture (récipient de type bol), soit à ouverture rentrante et lèvres éversées. Leur décor couvre la quasi totalité des surfaces. Il recourt à des techniques diverses. La plus utilisée est la ligne ondulée pointillée (*dotted wavy line*) obtenue le plus souvent au peigne fileté souple. On rencontre ensuite l'impression pivotante, des semis de ponctuations et impressions de coins et de lignes parallèles incisées.

À 200 km vers le nord, au pied du mont Gréboun, un autre gisement néolithique, en stratigraphie sous des sédiments lacustres, a également été découvert par J.-P. Roset. Deux datations, l'une à partir de diatomites provenant de la base des sédiments lacustres recouvrant le dépôt archéologique, l'autre à partir des charbons de bois prélevés dans le dépôt lui-même, ont donné les âges respectifs de $8\,565 \pm 100$ B.P. (6 615 B.C.) et $9\,550 \pm 100$ B.P. (7 600 B.C.). Ce dernier résultat est tout à fait comparable à ceux de Tagalagal, de même que l'est également le matériel exhumé, les différences pouvant tenir à la nature des matériaux utilisés.

L'outillage lithique, plus abondant et diversifié, a la particularité d'être sur lames et surtout sur lamelles. Il contient une proportion importante de pièces géométriques. Tous ces objets sont taillés à partir de roches faciles à débiter : jaspes verts et quartzites ou grès siliceux très fins de couleur noire. Parmi les pièces les plus caractéristiques on remarque : des grattoirs sur bout de lame, des perçoirs sur lamelle à bord abattu, des mèches de foret, des lamelles à coches, des pièces tronquées, des triangles, croissants et trapèzes, des microburins et surtout une lamelle à soie déjà décrite sous le nom de « pointe d'Ounan ». L'outillage de type néolithique, moins abondant, est représenté par des pointes de flèches de taille bifaciale.

La poterie est rare. Son usage par les utilisateurs de l'industrie lithique est prouvée par la présence de quelques tessons et d'un peigne de potier *in situ* dans le dépôt anthropique.

Des datations aussi élevées, si surprenantes soient-elles, surtout celles provenant d'un abri d'accès aussi difficile que Tagalagal, ne sont pas isolées. Il existe deux sites du Sahara central contemporains de ceux de l'Aïr : Site Launey dans le Hoggar, $9\,215 \pm 115$ B.P. soit 7 265 B.C. (fouille J.-P. Maître) et Ti-n-Taorha dans le Tadrart Acacus, $9\,080 \pm 70$ B.P., soit 7 130 B.C. (fouille B. Barich). Il est remarquable de constater que chaque fois, notamment à Tagalagal, la poterie est particulièrement élaborée et qu'il existe d'emblée, sem-

ble-t-il, les formes de récipients et les décors que l'on utilisera beaucoup plus tard dans le Ténéré voisin.

Les structures des industries lithiques de Temet auxquelles s'ajoutent celles de sept gisements semblables localisés au nord-est de l'Aïr, mais en dehors du massif, ne permettent plus de considérer comme épipaléolithiques les sites découverts par J.-D. Clark et A.B. Smith en 1970 à l'Adrar Bous et au pied du Gréboun. En effet, les sites de «Adrar n'Kiffi» (gisement 9), antérieurs à $7\,130 \pm 120$ B.P. (5 360 B.C.), «Sandy Hill» (gisement 12), «Look out Hill» (gisement 13) et «Diatomite 1» (gisement 10) seraient à rattacher, toujours selon J.-P. Roset, au Néolithique ancien. Dans ce dernier site, où le dépôt archéologique contenant des tessons de poteries est en place sous celui des diatomites lacustres, une quantité infime de charbons de bois (0,1 g) datés par l'université de Washington, a donné un âge de $9\,030 \pm 190$ B.P. (7 080 B.C.).

Néolithiques moyen et récent.

Ces deux phases ne sont pas connues à l'intérieur même de l'Aïr ; on les rencontre seulement sur les bordures.

Le Néolithique moyen peut commencer à partir du Ve millénaire av. J.-C. Il existe autour de l'Adrar Bous plusieurs gisements appartenant au faciès «Ténéréen» : Agorass in-Tast, daté de $4\,910 \pm 130$ B.P. (2 960 B.C.), Adrar Bous III : $5\,140 \pm 140$ B.P. (3 190 B.C.), ainsi qu'un troisième site où un bovidé dont les ossements trouvés en connexion anatomique, ont un âge de $5\,760 \pm 300$ B.P. (3 810 B.C.). Cette pratique d'offrande était en usage dans la région. Il en existe plusieurs exemples à l'ouest et au sud-ouest de l'Aïr, à Aoukaré (50 km au sud d'Arlit) et surtout à Chin Tafidet près de Teguidda n'Tessemte où ces animaux, associés à des inhumations humaines, sont datés du milieu du second millénaire av. J.-C. Cette période, qui correspond au Néolithique récent, est seulement représentée dans les plaines du sud de l'Aïr et le bassin de l'Eghazer wan Agadez. Le néolithique s'y poursuivrait encore durant la première moitié du dernier millénaire. C'est une situation semblable que l'on connaît d'ailleurs à la même latitude, à l'ouest, le long de la falaise de Tichitt, en Mauritanie, et à l'est, autour de Koro-Toro, au Tchad.

Age des métaux

Bien que la métallurgie du cuivre* soit précoce dans le bassin de l'Eghazer où deux phases ont été reconnues, la plus ancienne commençant au début du IIe millénaire B.C., on ne connaît pas de témoignage de la fabrication des métaux à l'intérieur même de l'Aïr malgré la présence de minerais cuprifères sur ses bordures occidentales.

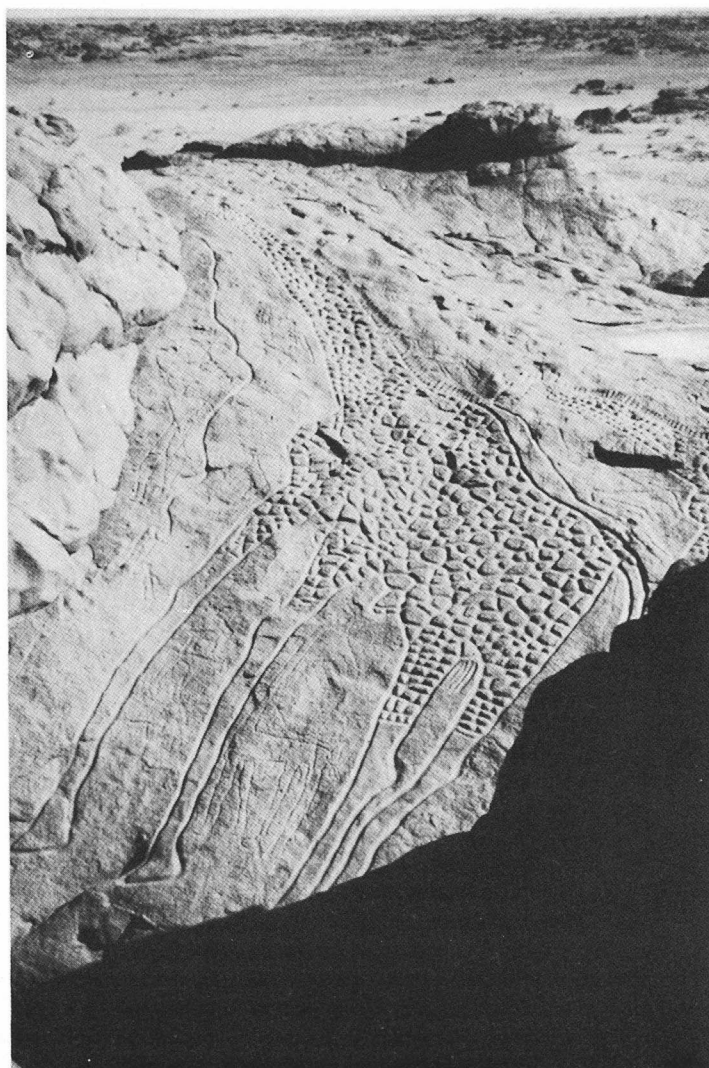
Le bronze a été fabriqué pendant le dernier millénaire avant J.-C. dans le bassin de l'Eghazer, au sud et à l'ouest d'Agadez. Le minerai d'étain nécessaire à cet alliage ne pouvait provenir que des alentours d'El Mekki proches du massif de Taroudjani où il est abondant sous forme de pépites contenues dans des alluvions granitiques. L'étude archéologique de la région n'a pas encore été entreprise ; mais il est peu probable qu'il existe des vestiges d'exploitation, car celle-ci consistait en de simples ramassages, semblables à ceux pratiqués de nos jours et ne laissant aucune trace. Il est en effet curieux de constater que la connaissance et l'usage de la cassitérite, comme d'ailleurs la métallurgie du cuivre, étaient oubliés des populations touarègues actuelles. C'est une redécouverte que firent les géologues il y a une quarantaine d'années lorsqu'il signalèrent la présence de ce minerai dont l'exploitation a été entreprise suite.

En Air, pour le moment, les débuts de l'usage des métaux sont seulement attestés par des témoignages indirects apportés par les gravures rupestres.

Art rupestre

L'art rupestre est très abondant dans les massifs et sur les bordures où c'est encore là qu'il est le mieux connu. On rencontre presque exclusivement des gravures dont la présence est également liée à la nature du support rocheux, les grès étant plus favorables que les granits.

C'est en effet par milliers qu'on dénombre les images d'animaux et de personnages sur des rochers isolés ou le long des parois de falaises. Ces gravures peuvent être uniques ou, le plus souvent, constituer des sujets complexes couvrant de vastes panneaux.



Girafe de style naturaliste gravée sur une dalle oblique à Talut (photo C. Dupuy)

Deux ensembles principaux de gravures se détachent et s'opposent, probablement plus par le style que par l'âge : l'un sur la bordure orientale, principalement étudié par J.-P. Roset, l'autre dans la partie occidentale, connu à partir des relevés de H. Lhote.

Sur le long du Ténéré on ne dispose que de publications préliminaires, mais J.-P. Roset précise qu'il existe deux grands groupes : celui des pasteurs de bovidés et les séries post-bovidiennes. Le premier est caractérisé par les nombreuses représentations de bœufs d'un style différent de celui de l'ouest de l'Aïr et du plateau du Djado, à l'est du Ténéré. Ces animaux ont les cornes surbaissées et recourbées en avant, la tête et les pattes sont en perspective tordue tandis que le corps est montré de profil. Les personnages portent un long vêtement, sont armés de l'arc et ont la tête souvent surmontée ou intégrée dans un ensemble de traits entrecroisés qui peuvent aussi être associés à la silhouette des bœufs. Le personnage est fréquemment accompagné par un petit animal d'identification incertaine. Dans les gravures post-bovidiennes apparaissent les chevaux attelés puis montés. Les figurations humaines sont d'un style différent. Ce sont des guerriers armés du bouclier rond et de javalots, représentés isolés ou groupés, parfois dans des scènes de chasse. Le groupe équidien évolue vers la schématisation avec les représentations de chameaux. La grande faune sauvage : lions, rhinocéros, éléphants, est associée aux chevaux.

Selon H. Lhote, ce sont les Equidiens qui seraient les seuls auteurs des gravures de l'ouest de l'Aïr. Toutefois, bien que les inscriptions libyco-berbères soient présentes à côté des gravures, elles ne seraient pas véritablement contemporaines des représentations humaines et animales. Au Sahara central, le cheval et les gravures équidiennes seraient l'œuvre des populations de race méditerranéenne, Garamantes et Gétules, ancêtres des Touaregs. Si cette relation peut être admise dans le Hoggar et l'Adrar des Iforas où l'implantation



Bovins gravés sur un bloc du Kori Amaku, Aïr (photo Th. Tillet)

berbère serait plus ancienne, elle n'est pas nécessairement vraie dans l'Aïr qui, d'après les traditions orales, aurait été peuplé par des noirs jusqu'à une époque relativement récente, car ce n'est qu'à partir du VIII^e-Xe siècle après J.-C. que les touaregs auraient fait leur apparition venant du nord. A cette époque, au Sahara central, le chameau avait remplacé le cheval depuis plusieurs siècles. Ce dernier existait donc en Aïr avant l'arrivée des Touaregs. C'est toujours une monture très répandue chez les Haoussas dont les ancêtres, selon les traditions orales, habitaient l'Aïr.

On ne peut connaître la nature du métal de certaines armes. L'utilisation du fer était probable chez les populations équidiennes. Toutefois, d'après J.-P. Roset, à Iwelen (nord de l'Aïr), il serait possible d'associer à un ancien village contenant en place, dans le dépôt anthropique, les restes d'un armement en cuivre, un ensemble très homogène de gravures rupestres montrant des chars attelés par des chevaux. Ces véhicules sont gravés schématiquement à plusieurs reprises sur le pourtour de l'Aïr, l'un d'eux, dans le Kori Emouroudo, étant représenté dans une scène de chasse à la girafe.

Avec les chars on aborde le problème des éventuelles relations entre la Méditerranée et l'intérieur du Sahara durant l'Antiquité. Il est possible, et même probable, que des ressortissants hellènes ou surtout latins aient atteint l'Aïr, mais il n'en existe aucune preuve archéologique ou littéraire. Les récits de voyages parvenus jusqu'à nous sont très brefs, imprécis et par conséquent sujets à maintes interprétations. Seule l'expédition de Julius Maternus (90 ap. J.-C.) peut être retenue, car on pourrait voir dans l'Aïr une des localisations possibles de la contrée désignée sous le nom d'Agisymba*. Toutefois le texte n'apprend rien sur les habitants.

D. GRÉBÉNART

Aïr (la mise en place des populations)

L'Aïr est un massif très anciennement peuplé où sont partout visibles les traces d'une occupation ininterrompue depuis la période préhistorique. Des zones aujourd'hui totalement désertiques, où l'absence d'eau rend toute vie impossible, livrent les traces d'une vie intense au néolithique (Mission Berliet, 1962). Les parois rocheuses portent des gravures rupestres retraçant la vie pastorale de civilisations successives lors de périodes plus humides (bovidienne, chevaline et libyco-berbère). Les relevés effectués par les administrateurs (Nicolas 1950 (a), p. 541-551), les militaires (Laurent, 1966, p. 145-151), les travaux de Lhote (1972) et ceux en cours de Roset montrent l'extraordinaire richesse de ce massif parsemé également de tombeaux préislamiques de formes circulaires à semi-circulaires, groupés sur les plateaux ou surfaces rocheuses.

D'après les traditions recueillies en Aïr, les premières infiltrations «touarègues» furent celles des Igdalan et des Iberkorayan. Les Kel Owey participent à un courant migratoire de la fin du XIV^e siècle qui a été précédé au XI^e siècle par celui des Isandalan dont les Itesan (ou Itesayan) constituent le clan majeur et par celui des Kel Geres au XII^e siècle. Si toutes les traditions s'accordent à dire que les Isandalan et les Kel Geres viennent de Cyrénaïque et particulièrement d'Awjila, elles divergent en ce qui concerne les Kel Owey : venus également d'Awjila selon certaines de leurs traditions, de l'Ahaggar et de Libye (Nicolas, 1950 (b) : 48) ou descendants des Urayan du Tassili n'Ajjer (Barth-Bernus, 1972, p. 67).

L'Aïr avant l'arrivée de ces Touaregs était probablement peuplé de Noirs dont on sait fort peu de choses, sinon que certains groupes résiduels parlent

encore un langage songhay considéré comme archaïque par les linguistes (Lacroix 1981 ; Nicolai 1979) et qu'un certain nombre de groupes haoussaphones du sud (Gobirawa, Katsinawa) estiment être pour une part originaires de l'Aïr. L'archéologie qui montre que ces populations préislamiques possédaient souvent un habitat sédentaire apportera des renseignements intéressants sur des techniques aujourd'hui disparues (forage de puits, teinturerie, céramique, métallurgie). Les groupes berbérophones, ayant pénétré successivement en Aïr, refoulent ou assimilent partiellement les populations noires anciennes : elles occupent à l'intérieur du massif des espaces bien délimités qui se réajustent après de nouvelles arrivées. Les Isandalan, qui comprennent Itesan et Imakitan prennent place respectivement dans le nord de l'Aïr (les premiers), et à l'ouest (les seconds) ; le chef des Itesan (ayumbulu) réside à Asode. Les Kel Geres, plus tard venus occupent le versant occidental et leur territoire recouvre celui des Imakitan. Les Kel Owey qui les suivent repoussent les Itesan au sud et au sud-est en s'installant dans le nord-est du massif. Comme l'a très bien montré Djibo Hamani (1985) cette pénétration ne s'est pas faite par des vagues successives nord-sud, mais avec de petits groupes familiaux venus par étapes jusque dans l'Aïr, où ils se sont constitués, sur place, en confédérations ou en tribus dont les noms sont souvent issus de toponymes locaux. Certains groupes seraient venus de l'ouest, en particulier les Kel Tadamakkat dont les tribus, citées par l'historien arabe Ibn Hawqal (X^e siècle), sont connues aujourd'hui en Aïr (Djibo Hamani, 1985, T I, p. 142). Les Kel Owey auraient eux, fait étape au Djado, avant de pénétrer le massif par son versant oriental, ce qui explique leur implantation dans le nord-est. Les Kel Ferwan, arrivés à la même époque, occupent la région d'Iferwan, avant de gagner le sud. Les Kel Fadey, originaires de l'Ahaggar (Nicolas 1950 (a), p. 472) ou de Ghât selon d'autres traditions (Bernus, à paraître 1986) s'installent dans la région de Fadey, au nord de l'Aïr. D'autres groupes, originaires de l'Ahaggar (Kel Tamat, Ikazkazan, Kel yarus) et de l'Adrar des Iforas surviennent à leur tour. Enfin, au XIX^e siècle, prennent pied les tribus que l'administration appellera « Hoggars de l'Aïr » et au début de ce siècle les Taytoq et plusieurs autres tribus de l'Ahaggar.

Ces mouvements provoquent bien entendu une remise en place des groupes : les Illisawan au XVII^e siècle gagnent la région de Keita dans l'Ader, les Imuzurag vont s'installer dans le Damergou, les Itesan et les Kel Geres s'établissent au XVIII^e siècle dans l'Ader méridional, et le Gober Tudou, alors que les Imakitan occupent le Kutus (arrondissement de Gouré). A l'intérieur de l'Aïr, les Kel Ferwan effectuent aussi un glissement vers le sud : ils quittent Iferwan et au XVIII^e siècle s'installent dans la région d'Agadez et d'Aderbissinat, alors que les Kel Fadey prennent la place qu'ils occupent encore autour d'In Gall.

Il faut signaler aussi l'influence religieuse prépondérante de l'Adrar des Iforas. L'Aïr a été islamisé par l'ouest d'où sont originaires les fondateurs des principales mosquées (Tefis, Takriza, Agalal). « The move of Quadiriya Sufis from Tadamakkat was a major importance in islamisation of the inner massif » confirme Norris (1975, p. 44).

Tous les groupes touaregs ont laissé des traces de leur solide fixation en Aïr avec des ruines de villages et de mosquées construits en pierres. Rodd (1926, p. 238-256) qui parcourt l'Aïr en 1922, fit des relevés des constructions dont il distingue cinq types caractéristiques. Ces innombrables ruines témoignent d'une implantation sédentaire inconnue aujourd'hui. De plus, les nombreuses tribus de l'Aïr, encore présentes (Kel Owey) ou émigrées (Kel Geres, Itesan) portent un nom qui fait référence au toponyme d'une vallée ou d'une montagne et manifeste ainsi cet enracinement.

Maîtres de l'Aïr, les Kel Owey pendant tout le XIX^e siècle furent soumis

aux menaces des rezzous tubu ou plus exactement teda que les Touaregs appellent Ikaradan : les vallées proches du Ténéré comme celles du sud-est de l'Aïr sont alors désertées. Les raids tubu se poursuivent encore à l'arrivée des premières colonnes françaises au point que certaines fractions se rapprochent d'Agadez pour se mettre sous la protection du poste. La révolte de Kaosen (1917-1918) se traduit par des pillages successifs : pendant quinze mois « l'Aïr connaît l'insécurité la plus totale. Les villages et les oasis vivent repliés sur eux-mêmes. Toutes les activités commerciales transahariennes sont gelées » (Salifou, 1973, p. 136). « La plupart des tribus sont réduites au plus complet dénuement par suite tant des réquisitions de Kaosen que des razzias de nos troupes et surtout de nos auxiliaires » (Riou 1968, p. 115).

La révolte finie, les rezzous tubu deviennent de plus en plus rares et cessent bientôt. Les vallées du sud et du sud-ouest, accueillantes, aux ressources en eau importantes et proches du marché d'Agadez, voient converger de nombreuses familles Kel Owey. Les Kel Eyazer d'Iferwan amorcent dès 1917 un mouvement vers la vallée du Telwa : plus à l'est, la vallée de Tabellot se peuple, les jardins se multiplient, de nombreux palmiers dattiers sont plantés. Un abandon relatif des vallées du nord est compensé par une nouvelle colonisation du secteur méridional.

Le sultanat de l'Aïr (de 1405 à nos jours)

Une tradition orale solidement établie rattache le sultanat de l'Aïr à Istamboul, d'où le nom d' « Istamboulawa ». (Forme haoussa signifiant « gens d'Istamboul ») donné aux titulaires de cette chefferie. Une délégation de Touaregs se rendit à Istamboul pour demander au sultan turc de lui donner un fils pour venir régner en Aïr : après le refus de ses femmes légitimes, le sultan fit appel à une de ses concubines esclaves. Si cette tradition, qui vise à relier cette dynastie à une autorité incontestée aussi bien sur le plan temporel que religieux, peut être reléguée au rayon des mythes islamiques, l'origine du sultanat reste sujet à controverses. On sait qu'un manuscrit arabe publié par Urvoy rapporte que « cinq tribus des Sandal se levèrent pour chercher le sultan et le trouvèrent dans le pays d'A'arem Çattafane et le transportèrent dans le pays de Tadzila ». Ayram Sattafan, qui en touareg signifie « ville ou village noir » a été l'objet de plusieurs hypothèses concernant sa localisation : ville noire donc soudanienne (Nicolaisen 1963, p. 415) ou ville implantée au Fezzan (Urvoy 1936, p. 162) et plus précisément à Murzuk (Lhote 1973, p. 9). La dernière hypothèse formulée par Norris (1975, p. 54) et appuyée par une tradition recueillie chez un marabout d'Egandawel dans l'Aïr (Djibo Hamani 1985, p. 270) place Ayrem Sattafan dans l'Adrar des Ifoghas : il aurait existé un village (ayrem) appelé In Sattafan situé dans la vallée de Telia et un groupe touareg Kel Sattafan qui aurait suivi le sultan dans l'Aïr. Si on se reporte à l'ouvrage de Cortier (1908, p. 286) et à sa carte hors-texte, on peut situer la vallée de Télià à 80 km au nord-ouest de Kidal.

On a trop souvent insisté sur la faiblesse de cette chefferie, sans force guerrière propre, pour ne pas chercher une explication à sa pérennité pendant plusieurs siècles (de 1405 à nos jours) : elle est due en fait à un partage du pouvoir qui s'est opéré entre un sultan citadin, chef religieux, qui contrôle les routes caravanières et qui préside au développement d'une ville-carrefour, commerçante, et les chefs nomades qui vivent avec leurs guerriers et leurs troupeaux dans les grands espaces où ils s'affrontent souvent. Le sultanat dont les institutions rappellent par bien des points celles des États haoussas méridionaux, apparaît comme une création urbaine distincte du monde touareg qui l'entoure. Malgré la fin tragique de nombreux sultans, qui individuellement

peuvent être tenus pour responsables des calamités, la famille régnante ne fut jamais contestée ni renversée, en tant que garante de la prospérité du pays.

La dynastie cependant ne reste pas figée : au XVII^e siècle, la succession matrilineaire est remplacée par la patrilineaire, ce qui rattache le pouvoir à la tradition islamique : les sultans établissent également des relations de plus en plus suivies avec le pays haoussa méridional, comme pour chercher un contre-poids à l'influence des chefs nomades de l'Aïr (Djibo Hamani 1985, p. 433). Le pouvoir des sultans déclina au XIX^e siècle, au point que ceux-ci s'établirent dans le sud et ne résidèrent plus qu'épisodiquement à Agadez ; les grandes tribus nomades recommencèrent à se faire la guerre, de telle sorte qu'on retrouve la situation qui avait précédé la création du sultanat. Il n'en reste pas moins que les sultans donnèrent à Agadez pendant plusieurs siècles un rayonnement économique, religieux et commercial, et permirent, grâce aux sources écrites qu'ils ont laissées, de reconstituer l'histoire de l'Aïr, « au carrefour du Soudan et de la Berbérie ».

E. BERNUS

Le système des *iyollan*

Dans l'Aïr, s'est développée une organisation politique originale qui n'a jamais été tentée ailleurs, dans le monde touareg. Il s'agit du système des *iyollan* établi par les Iteysen et les Kel Geress, peut-être à l'arrivée de ces derniers dans le pays, et étendu ensuite aux Kel Owey et à d'autres groupes qui les ont rejoints... Contrairement à la confédération touarègue classique appelée *ettebel* qui regroupe des tribus hiérarchisées entre elles (suzerains et tributaires) à la tête desquelles est nommé un chef, l'*amenukal*, choisi parmi les tribus dominantes, les *iyollan* se définissent comme un ensemble de groupes ayant renoncé à la hiérarchie et au tribut, placés sur le même rang et organisés de façon plus égalitaire. A l'intérieur des *iyollan*, les tribus qui ont une affinité peuvent former un ensemble appelé *tayma* (« cuisse »). Plusieurs *tayma* réunies forment le « corps » des *iyollan*. Chaque *ayolla*, chef d'une *tawšit* (unité vue le plus souvent comme un clan matrilineaire), a un rôle économique ou politique privilégié (pastoralisme, commerce, guerre...) et, à son tour, suivant sa spécialité, peut diriger l'ensemble. Les rôles selon les époques peuvent évoluer. Le chef des *iyollan* n'a aucun pouvoir coercitif; il est choisi selon les circonstances parmi l'un ou l'autre *ayolla*.

Au sein de cette organisation, les Touaregs qui ramenèrent du Fezzan, selon l'une des versions de la tradition orale, le sultan, lui attribuèrent le rôle d'intermédiaire ou d'arbitre. En fait, seule la double condition de ce personnage lui permettait d'assumer sa fonction : en tant qu'étranger au monde touareg, il ne pouvait être soupçonné de partialité, et à cause de son extraction considérée comme inférieure, assimilée à celle des *iklan* (esclaves), il devenait révoquant à merci et son « pouvoir » était par définition dérisoire. Les Touaregs ont d'ailleurs fait siéger le sultan non pas sur un trône mais dans un trou.

Son rôle s'apparentait davantage à celui que joue le forgeron (*enad*) dans la société touarègue en tant qu'émissaire ou intermédiaire entre deux familles de rang égal, permettant d'éviter dans des négociations délicates tout incident qui pourrait menacer l'honneur des partenaires et dégénérer en guerre.

Si la chefferie du sultan d'Agadez n'a jamais été contestée depuis sa création au XV^e siècle, comme l'écrit E. Bernus, c'est précisément parce qu'elle ne représente aucune espèce d'enjeu *politique*. Ce n'est qu'au moment de la colonisation française que les attributs du sultan ont pris plus d'ampleur.

Quand les Kel Owey sont arrivés dans l'Aïr, ils ont peu à peu repoussé les

iyollan des Iteysan et des Kel Geress vers le sud, mais ils ont conservé l'arbitre installé par ces derniers pour qu'il continue à assurer ses fonctions d'intermédiaire. De leur côté, ils ont installé leur propre représentant, qui est aujourd'hui à Agadez l'*anastafidet**, dont le statut et le rôle sont comparables à ceux du sultan.

Notons que certains groupes comme les Kel Ferwan et les Kel Fadey ont refusé d'entrer dans ce système politique et ont été chassés du territoire des *iyollan*.

M. HAWAD - H. CLAUDOT-HAWAD

Le peuplement actuel

Les populations qui vivent actuellement dans le massif de l'Aïr et sur ses marges sont composées de jardiniers-caravaniers et d'éleveurs nomades. Les premiers, représentés surtout par les Kel Owey (appelés aussi Kel Ewey, Kel Ewe, Kel Oui) et par quelques autres groupes (Ifoyas par exemple), occupent d'Agadez à Ifeŕwan les principales vallées dans des hameaux de paillotes: on peut citer les vallées du Telwa, de Tchiyozerin, Tabellot, Tewar, Aouderas, Timia et Ifeŕwan parmi les plus peuplées. Seuls quelques villages rassemblent des familles dans un habitat groupé tels Timia, Aouderas ou Tabellot. Les Bagzan sont le seul haut massif habité en permanence par des jardiniers, grâce à la présence de sources pérennes. Les Kel Owey sont en général dispersés le long des vallées, sur les terrasses aux sols limoneux qui portent leurs jardins dont les puits captent l'eau de la nappe d'inféro-flux à relativement faible profondeur. Ces jardins forment des rubans qui encadrent le lit mineur des koris, les hameaux s'installant sur les rives protégées des crues toujours menaçantes. Cette agriculture irriguée apparaît chez les Kel Owey liée à une tradition caravanière très ancienne. Dans tous les villages, dans tous les campements et les familles, existe une répartition des tâches: des parents, des frères peuvent se consacrer les uns au jardinage, les autres au commerce, ou encore un même homme peut se consacrer successivement à ces deux types d'activité. Les Kel Owey, par leur implantation géographique, se trouvent sur une plaque tournante du commerce sahélo-saharien, avec des caravanes partant en direction de l'est (Agram, Kavar, Djado), du sud (Damerŕou, Damagaram, Kano) et autrefois du nord (Ahaggar, Libye). Les deux premières caravanes encore en activité réalisent à partir des campements un commerce triangulaire qui relie des zones complémentaires. Les Kel Owey alimentent donc partiellement avec les produits des jardins (blé, tomates séchées, pommes de terre, légumes) leur propre commerce caravanier dont ils attendent des revenus monétaires, leur permettant d'acquérir une part importante de leur nourriture: sans les céréales méridionales, sans le mil, les Kel Owey souffriraient d'un déficit alimentaire chronique. Une autre tradition conduit les Kel Owey en nord Nigéria: à Kano et dans toutes les villes, ils ont une réputation de gardiens vigilants auxquels commerçants et citoyens renouvellent volontiers leur confiance.

Les autres groupes touaregs de l'Aïr sont formés d'éleveurs qui nomadisent à l'ouest et au nord des Kel Owey. Ils possèdent des troupeaux composés en majorité de chameaux et participent, mais inégalement d'un groupe à l'autre, aux caravanes de l'est et du sud. Au nord d'Arlit, il faut citer les Kel Tadele qu'on rattache à la «confédération» des Kel Ferwan, mais dont ils constituent un rameau indépendant: ce sont les Touaregs les plus sahariens dont l'aire de nomadisation est la plus vaste, car le milieu désertique où ils vivent porte des pâturages très variables.

Au sud des Kel Tadele dans la plaine du Talaq à l'ouest du massif on trouve les Kel yarús, les Ikazkazan et plus au sud encore les tribus appelées par l'administration «Hoggar de l'Air» et dont les noms rappellent les tribus sœurs restées dans l'Ahaggar (Tégéhe-n-Efis, Ikaramayan, Iklan-n-tawshit, etc.).

Les Kel Ferwan constituent une « confédération » très importante, aux tribus innombrables qui se dispersent de Goufat, au sud-ouest de l'Air jusqu'à Aderbinissat. Les Kel Fadey nomadisent aux environs d'In Gall, alors que les Igdalan sont dispersés des plaines de l'Eyazer wa-n Agadez, jusqu'au sud de falaise de Tigidit. Tous ces groupes sont en majorité formés d'éleveurs nomades possédant des troupeaux camelins très importants.

Si le nombre des éleveurs reste très faible, comme la densité au km² qui diminue rapidement du sud vers le nord, le phénomène récent le plus remarquable est l'accroissement rapide des populations urbaines ou fixées, en raison de l'industrialisation et de la création de centres nouveaux (cités minières comme Arlit, Akokan, Anu Ayaran, sous préfectures telles Tchiyozerin, Ariit implantations le long de la route Tahoua-Arlit, etc.) A côté d'un accroissement très lent de la population pastorale et agro-pastorale, on note un développement rapide de la population sédentaire par un mouvement migratoire continu: elle constitue aujourd'hui plus du quart de la population totale.

Recensement de 1977.

	Nbre d'habitants	Densité km ²
Arrondissement d'Agadez	91.925	1
Arrondissement d'Arlit	25.326	0,1
Arrondissement de Bilma	7.406	0,03
Départ. D'Agadez	124.657	0,2

Centres urbains:

		% de la pop totale
Agadez	20.475	26
In Gall	3.980	26
Arlit	9.394	37
Bilma	1.719	23,2
Total	34.968	soit 28 %

Les techniques agricoles:

Les *kori* ont creusé des lits tapissés de sable grossier, encadrés de terrasses arborées, composées d'un matériel plus fin à la couleur sombre due à la présence d'humus. Les crues violentes de l'été arrachent souvent des pans de terrasses dans les sections courbes. Les jardins sont installés sur ces terrasses qui dominent de un à deux mètres le lit mineur de l'oued, défrichés aux dépens d'une galerie forestière qui se développe hors des régions cultivées. Une terrasse supérieure, à un niveau variable selon les vallées, est formée de graviers très grossiers et parfois de galets.

Le jardin est dit *afarag** (pl. *ifergan*) ainsi que la haie qui l'entoure faite de branchages d'épineux ou de troncs de *tirza* (*Calotropis procera*), et ouverte seulement en un point par des poutres que l'on peut escalader ou déplacer pour le passage du bœuf-tracteur: les cultures sont ainsi toujours protégées des troupeaux. Dans le jardin, un puits parfois deux, fournissent l'eau au péri-



Niveleuse (*ašek n-ageri*) tractée par deux hommes à Auderas (photo E. Bernus)

mètre cultivé, toujours inférieur au moins de moitié à la totalité de la superficie enclose.

La préparation

L'eau s'écoule du puits dans les carrés préparés et plantés. Il faut donc établir une pente régulière par des canaux hiérarchisés, pour atteindre tous les carrés cultivés.

Les terrasses présentent en général des surface planes ; cependant, ici et là, de petites buttes doivent être nivelées, ou des trous remblayés. Pour cela, on utilise une sorte de « niveleuse » appelée *ašek n egeri*, le bois tracté (Foucauld 1951-1952; t. I, p. 477 : *gerret* : tirer, *agerri* : fait de tirer).

Cet instrument est formé d'une planche de *tageyt* ou palmier doum (*Hyphaene thebaïca*), percée d'un trou à chaque extrémité. Au centre est logé perpendiculairement un bâton de 75 cm de haut. Les deux trous sont destinés à recevoir des cordes ; la planche fait office de lame de la « niveleuse ». Les cordes sont tirées par trois ou quatre hommes, alors que le bâton est tenu par un homme dont le rôle est d'appuyer obliquement pour assurer l'adhérence au

sol. Signalons que l'explorateur Barth en voyant cet instrument à Aouderas, avait cru qu'il s'agissait d'un araire primitif (Barth-Bernus, 1972, p. 94) : « A notre retour, je vis là un mode barbare de labour, trois captifs étant attelés à une sorte de charrue, et conduits comme des bœufs par leur maître. C'est certainement l'endroit le plus méridional en Afrique Centrale où la charrue est employée ».

Henri Raulin (1973, p. 212) qui, un des premiers, a cherché à identifier l'instrument décrit par Barth, a montré qu'il ne s'agissait pas d'une charrue : « la planche se déplace perpendiculairement au sens de la traction : elle joue le rôle d'une lame planeuse brisant les mottes et égalisant la surface de la terre. »

L'irrigation

L'eau est extraite du puits par un animal qui tire une puisette en peau, munie à sa base d'un goulot tendu vers le haut par une cordelette pendant la remontée.

Un échafaudage fait d'un cadre en bois s'élève obliquement au-dessus du puits. Il est soutenu par deux béquilles fortement inclinées en sens inverse. Le nom général de cet appareil est *tekarkart*. Ce terme, utilisé dans l'Aghaggar (Foucauld 1951-52: t. II, p. 76 : *tekerkirt*), désigne en fait la poulie dont le nom est donné à l'ensemble de l'édifice ; tout cet ensemble est fabriqué par les jardiniers eux-mêmes. Seule la poulie circulaire *tekarkart* est l'œuvre des artisans spécialisés (*inadan*).

Beaucoup d'auteurs ont dénommé « puits à délou » ces puits à tractation animale (Capot-Rey, 1953, p. 320, note 1 - Despois 1946, p. 134).

Cette appellation est doublement incorrecte : elle utilise un terme arabe importé, le délou (*aga* en touareg), qui est inconnu des populations touarègues. Mais surtout elle désigne ce type de puits par un élément, la puisette, qui existe dans tous les puits, quels qu'ils soient, et par conséquent ne le caractérise nullement. Le délou est devenu le terme générique de la puisette, qui ne s'applique pas forcément au modèle muni du goulot.

La puisette (*aga*) est prolongée à sa base par un appendice tronconique, également en cuir, appelé *tasebat n aga*. On notera que cet appendice est cité par Foucauld (1951-52, III. 1044) sous un autre nom : *elkem* (Fezzan), substantif masculin (pl. *elkemmen*) : « nom d'une sorte de cornet tronconique en peau qui entre dans la composition de certains seaux à puiser de forme particulière. »

Les deux montants principaux de l'échafaudage sont dits *taɣmawen* (singulier *taɣma*) c'est-à-dire « les cuisses » et les deux béquilles sur lesquelles ils s'appuient *iɖaren* (singulier *aɖer*) « les pieds ». La poulie est fixée sur un cadre qui s'inscrit dans les deux montants : les deux supports verticaux du cadre sont dits *tigettawin* (singulier *tagattawt*) et les horizontaux *iɣerdešan* (singulier *aɣerdeš*).

L'animal tracteur est relié à la puisette par deux cordes : l'une qui remonte l'outre en couissant sur la poulie circulaire – avec une gorge pour recevoir la corde – fixée en haut du bâti, l'autre qui tient relevé le goulot en glissant sur une poulie cylindrique en bois (*akarkaro*) qui tourne sur deux petites fourches fixées dans une poutre inférieure horizontale. Les deux poulies qui servent de support aux deux cordes tirées par le bœuf sont désignées par un même terme : l'un au féminin : *tekarkart*, l'autre au masculin : *akarkaro*. On peut voir là un symbolisme qui se manifeste dans le vocabulaire de l'appareil : « pieds » et « cuisse ». L'animal arrivé au bout de sa course a élevé la puisette au-dessus d'un tronc creusé de *tageyt* (*Hyphaene thebaïca*), incliné. Il suffit

alors à l'agriculteur de jouer de la corde du bas pour libérer le goulot et provoquer le déversement du contenu de la puisette dans le canal en bois (*aylal*, pluriel *iyalalen*). L'eau se déverse alors dans un canal en terre, souvent perpendiculaire au tronc creusé, et ouvert alternativement à chaque extrémité, selon la partie du jardin que l'on veut irriguer. Ce canal surélevé par rapport aux cultures est dit *tizum*. Ensuite, par quelques canaux hiérarchisés, on irrigue les carrés (*ifanyalen*, singulier *afanyal*), d'environ deux mètres de côté. Il n'existe pas en général de bassin où l'eau se concentre : l'irrigation se fait directement par les canaux vers les planches.

L'animal tracteur est presque toujours un bœuf (*azger*), plus rarement un chameau, et dans le cas seulement où le bœuf fait défaut ; presque jamais un âne qu'on trouve trop peu constant dans l'effort.

Pour irriguer un jardin, il faut donc un homme ou un enfant qui suit l'évolution de l'animal tracteur, et un autre qui ouvre ou ferme les portes des canaux avec une petite houe (*tugomit*), distincte de la grande *gelma* utilisée pour creuser les canaux et faire les carrés.



Puits à traction animale (*Tekarkart*) dans la vallée du Telwa, sud de l'Aïr (photo E. Bernus)

L'évolution de la technique

Aujourd'hui, la *tekarkart* est utilisée partout dans l'Aïr. Or cette technique est d'introduction récente : auparavant, le puits à balancier, *kallingu* en Aïr, plus connu sous le nom arabe de *šaduf*, était le seul moyen connu d'exhaure.

Il est difficile de connaître la date de l'introduction de cette nouvelle technique. Lorsque Foureau passe à Iféran en mars 1899, il note : « Ces jardins sont arrosés par l'eau de puits peu profonds que les indigènes extraient tantôt à la perche à bascule avec la main, ou avec de grands récipients de peau élevés sur un tour grossier au moyen du zébu de trait, système en tout semblable à celui du Mzab et de l'Égypte » (F. Foureau, 1902, p. 174). Ainsi les deux techniques coexistent à Iféran, alors que seul le puits à balancier est utilisé à Aoudéras : « La terre des jardins est sableuse et légère et les légumes sont irrigués à la main, au moyen de perches à bascule établies sur un certain nombre de puits » (Foureau 1905, t. I, p. 509).

Chudeau, quelques années plus tard, en 1905 (1908, p. 65 et 67), ne signale à Aoudéras et à Alarsès que les puits à balancier ; par contre il mentionne des puits à traction animale à Iféran. A la fin du XIX^{ème} siècle, et dans les premières années du XX^{ème} siècle, cette technique reste confinée dans le Nord de l'Aïr, avant de s'imposer dans le Sud. Rodd en 1922, décrit des puits à traction animale lors de son passage à Aoudéras, et signale qu'il n'existe pas en Aïr de puits à balancier : « The pole and bucket with a counterweight and the water wheel are not known in Aïr for raising water » (Rodd, 1926, p. 133). Rottier, dans un article publié en 1927, est encore plus précis : « il est à noter que l'on ne trouve plus en Aïr, pour le puisage de l'eau, le système à bascule qui est général au Tibesti et qui existait en Aïr en 1899, lorsque la mission Foureau-Lamy y passa » (Rottier, 1927, p. 410). R. Capot-Rey, dans le *Sahara Français* note dans sa carte VII « Les systèmes d'irrigation dans le Sahara Français », p. 320, trois signes de puits à balancier dans le Nord et l'Est de l'Aïr. Nous pensons qu'il s'agit d'une erreur.

Tous nos informateurs, à Alarsès, Aoudéras, Timia, Iféran, ont été unanimes à affirmer que la *tekarkart* a été introduite à Iféran par le Nord, et c'est de là qu'elle a gagné progressivement tous les centres cultivés de l'Aïr. Un pèlerin de la Mecque, originaire de Tin Taghoda (village aujourd'hui abandonné), El Hadj Mokhammed, aurait rapporté avec lui une *tekarkart* modèle réduit, qu'il aurait fait reconstituer sur place. On ne dit pas dans quel pays ce pèlerin avait pris son modèle, mais il n'est pas impossible que ce soit au Fezzan où cette technique est anciennement connue. On peut donc avancer que c'est dans la deuxième moitié du XIX^e siècle que le puits à traction animale a été introduit dans la région d'Iféran, pour faire peu à peu tache d'huile dans tout l'Aïr. Ayant franchi le Sahara, cette technique nouvelle n'a pas conquis les régions méridionales, les pays haoussa particulier, où le puits à bascule est seul utilisé dans les jardins irrigués (Raynaut, 1969, p. 17-22). Raulin (1973, p. 207-218) a analysé le processus de diffusion (et de blocage) de ces techniques d'irrigation qui existent de part et d'autre du Sahara, mais ne pénètrent pas la zone soudanienne.

E. BERNUS

BIBLIOGRAPHIE

Atlas du NIGER: Editions Jeune Afrique, Paris, 1980.

BARTH H., et BERNUS S. *Henri Barth chez les Touaregs de l'Aïr*. Extraits du journal de Barth dans l'Aïr Juillet-Décembre 1850, Etudes nigériennes n° 28, 1972, 195 p.

- BERNUS E. et S. *Du sel et des dattes. Introduction à l'étude de la communauté d'In Gall et de Tegidda-n-Tesemt* Etudes Nigériennes n° 31, 1972, 128 p.
- BERNUS E.: *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*. Mémoire O.R.S.T.O.M., n° 94, Paris 1981, 507 p., Cartes h. t.
- BERNUS E. Les Kel Fadey, in *Programme Archéologique d'urgence*, Etudes Nigériennes 52, sous presse.
- BOUESNARD L. et R. MAUNY Gravures rupestres et sites néolithiques des abords est de l'Aïr. *Bull. de l'I.F.A.N.*, sér. B, t. XXIV, 1962, p. 1-11.
- BRUNEAU DE MIRÉ P. et H. GILLET Contribution à l'étude de la flore du massif de l'Aïr. *Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée*, Vol. III, 1956 n° 5 à 12.
- CAPOT-REY R. *Le Sahara français*. Paris, P.U.F., 1953, 564 p.
- CHAPPELLE J. Les Touaregs de l'Aïr, in *Cahiers Charles de Foucauld*, Vol. 12, 3^{ème} série, 1949, p. 66-95.
- CHUDEAU R. *Sahara soudanais*, Paris. A. Colin 1909, 326 p.
- CLARK J. D. Epipaleolithic aggregates from Greboun wadi, Aïr, and Adrar Bous north-western Ténéré. Republic of Niger. *Actes du V^e Congr. Panaf. de Préhist. et d'Etud. du Quater.*, Addis-Abeba, 1971 (1976), p. 67-68.
- CLARK J. D., WILLIAMS M. A. J., SMITH A. B. Geomorphology and Archaeology of Adrar Bous, Central Sahara, a preliminary Report. *Quaternaria*, t. 17, 1973.
- CORTIER M. *D'une rive à l'autre du Sahara*, Paris, Larose 1908, 416 p.
- DEKEYSER P. L. Mammifères, in *Contribution à l'étude de l'Aïr*. Mémoire IFAN n° 10, Larose, Paris, 1950, p. 388-425.
- DELIBRIAS G. et H.-J. HUGOT. Datation par la méthode dite du C 14 du Néolithique de l'Adrar Bous (Ténéréen). *Missions Berliet Ténéré-Tchad : Documents scientifiques*, Paris, A.M.G., 1962, p. 71-72.
- DESPOIS J. Mission Scientifique au Fezzan (1944-45). T. III, *Géographie humaine*. Alger, Institut Recherches Saharienne, 1946, 268 p.
- FOUCAULD Ch. de. *Dictionnaire Touareg Français*. Paris, Impr. Nat, 4 vol, 1951-1952, 2028 p. 1 carte h. t.
- FOUREAU, F. *Documents scientifiques de la mission saharienne (mission Foureau-Lamy)* Paris, Masson et Cie, 2 vol. et 1 atlas, 1905.
- FOUREAU F. *D'Alger au Congo par le Tchad*. Mission Saharienne (Foureau-Lamy). Paris, Masson et Cie, 829 p. 1 carte h. t., 1902.
- GREBENART D. *Le Néolithique final et les débuts de la métallurgie. Programme Archeologique d'urgence*, II, 1985 - Etudes nigériennes n° 49, 418 p.
- HAMANI MALLAM DJIBO: *Au carrefour du Soudan et de la Berbérie - Le sultanat touareg de l'Ayar*. Thèse doctorat d'Etat, 2 vol., Paris, 1985, 1 037 p. multigr.
- LACROIX P. F. Emghedesie, «Songhay language of Agadès» à travers les documents de Barth. *Itinérance en pays peul et ailleurs*. Mémoire de la société des Africanistes, T. I, p. 11-19.
- LAURENT Cap. *L'Aïr et ses gens*, Mémoire n° 4 236, CHEAM, Paris, 1966.
- LHOTE H. *Les gravures du nord-ouest de l'Aïr*. Paris, AMG, 1972, 205 p.
- LHOTE H. Découverte des ruines de Tadeliza, ancienne résidence des sultans de l'Aïr. *Notes Africaines*, Dakar, n° 137, 1973, p. 9-16).
- LHOTE H. *Les gravures de l'Oued Mammamet (Nord-Ouest du massif de l'Aïr)*. Paris, Nouv. Edit. afric., 1979, 432 p.
- MALEY J. *Etude palynologique dans le bassin du Tchad et paléoclimatologie de l'Afrique nord-tropicale de 30 000 ans à l'époque actuelle*. Trav. et Doc., O.R.S.T.O.M., n° 129, 1981, 586 p.
- MALEY J., ROSET J.-P. et SERVANT M., Nouveaux gisements préhistoriques du Niger oriental : localisation stratigraphique, *Bull. ASEQUA*, Dakar n° 31-32, 1971, p. 9-18.
- MOREL A. Villages et oasis des Monts Bagzan, massif de l'Aïr, Niger. *Revue de Géographie Alpine*, LXI, n° 1, 1973, p. 247-266.
- MOREL A. *Les Hauts massifs de l'Aïr (Niger) et leurs piémonts. Etude géomorphologique*. Thèse de Doctorat d'Etat, Grenoble, 1985, 404 p.
- NICOLAÏSEN J. *Ecology and culture of the pastoral Tuareg*. Copenhagen, Nat. Museum., 1963, 548 p.
- NICOLAÏ R. Le songhay septentrional, *Bull. IFAN*, B, t. 41, 1979.
- NICOLAS F. Contribution à l'étude des Twareg de l'Aïr (459-480). Etude sur l'islam,

- les confréries... (480-491). Inscriptions et gravures rupestres (541-551). *Contribution à l'étude de l'Aïr*. Mémoire IFAN n° 10. Larose, Paris, 1950.
- NICOLÁS F. *Tamesna. Les Ioullemmeden de l'Est ou Touareg «Kel Dinnik»* Paris, Imp. Nat., 1950, 279 p.
- NORRIS H. T. *The Tuaregs, their islamic legacy and its diffusion in the Sahel*, London, Aris and Phillips, 1975, 234 p.
- Recensement Général de la population* (1977); Résultats provisoires, Rép. du Niger, Ministère du Plan, Niamey, 1978.
- RAULIN H. Diffusion et blocage des cultures matérielles in *L'Homme hier et aujourd'hui*. Hommage à André Leroi-Gourhan. Paris, 1973, p. 207-218.
- RAYNAUT C. Quelques données de l'horticulture dans la vallée de Maradi, *Etudes nigériennes* n° 26, 1969, p. 17-22.
- RIOU Y. *La révolte de Kaossen et la siège d'Agadez*. Niamey, Centre culturel franco-nigérien, 1968.
- RODD F. R. *People of the veil*, Londres Macmillan, 1926, 504 p.
- ROGNON P. Essai d'interprétation des variations climatiques au Sahara depuis 40 000 ans. *Rev. de Géogr. phys. et de Géologie dyn.*, vol. XVIII, 1976, fasc. 2-3, p. 259-282.
- ROTTIER Cdt. La vie agricole en Aïr. *Bull. du Comité de l'Afr. franç. Renseignements coloniaux*, n° 11, 1927, p. 410.
- ROSET J.-P. Nouvelles stations rupestres situées dans l'est de l'Aïr (Massif de Takolokouzet). *Actes du VII^e Congr. panafr. de Préhist. et d'Etud. quat.*, 1971 (1976), p. 301-307.
- ROSET J.-P. Nouvelles données sur le problème de la néolithisation du Sahara méridional : Aïr et Ténéré, au Niger. *Cah. O.R.S.T.O.M.*, sér. Géol. vol. XIII, 1983, n° 2, p. 119-142.
- ROSET J.-P. Tagalaga: un site à céramique au X^e millénaire avant nos jours dans l'Aïr (Niger). *Académie des Inscript. et Bel. Let. Comptes rendus juil-oct. 1982*, p. 565-570.
- SALIFOU A. *Kaoussan ou la révolte sénoussiste*. *Etudes nigériennes* n° 33, Niamey, 1973, 229 p.
- SMITH A. B. A microlithic industry from Adrar Bous, Ténéré desert, Niger. *Actes du VII^e Congr. panafr. de Préhist. et d'Et. quatern.*, 1971 Addis-Abeba, p. 191-196).
- TIXIER J. Le Ténéréen de l'Adrar Bous III. *Missions Berliet Ténéré-Tchad: Documents scientifiques*, Paris, A.M.G., 1962, p.333-348.
- URVOY Y. *Chroniques d'Agadès*. *Journal de la société des Africanistes*, t. IV, 1934, p. 145-177.
- URVOY Y. *Histoire des populations du Soudan central*. Paris, Larose, 1936, 350 p.

A 125. AIRE À BATTRE

La culture des céréales et en particulier blé et orge pratiquée depuis une très haute antiquité sur tout le territoire maghrébin est régie par tout un ensemble de traditions fortement imprimées dans la mentalité des populations rurales. Culture vivrière capitale pour les habitants, elle exige des opérations de récolte et en particulier la séparation du grain par battage et vannage. Ces deux opérations se pratiquent sur une aire à battre.

L'aire à battre s'appelle en kabyle *annar* pluriel *inurar*.

Les aires à battre s'aperçoivent de loin grâce à leur surface plane, bien lissée, bordée le plus souvent d'un cercle de pierres. Leur diamètre varie de 6 à 7 m, certaines peuvent atteindre 12 à 13 m et on en cite même de 20 m en plaine. En montagne, l'un des côtés est soutenu par un mur en pierres du côté de la pente. Il est fréquent de voir plusieurs aires à battre regroupées les unes auprès des autres pour utiliser au mieux le seul terrain favorable.

Généralement, l'aire à battre est une propriété privée, elle appartient à la famille qui a pris soin de l'édifier. Son accès et son utilisation n'en sont pas pour autant exclusifs. Le propriétaire peut en céder, par prêt gratuit, le droit

d'usage à ses proches ou à ses voisins. Dans certaines régions, comme l'Aurès ou la Kabylie, l'aire à battre peut être la propriété collective de l'*adroum*, petit groupe de familles voisines ou alliées qui s'associent pour son exploitation. Exceptionnellement, des aires à battre ont été édifiées par l'ensemble du village. Elles prennent de ce fait la nature de propriété collective et leur utilisation est régie par tour de rôle tiré au sort.



Aire à battre dallée chez les Chleuhs (photo G. Camps)

Construction de l'aire à battre

Les modes de construction des aires à battre diffèrent peu sur tout le territoire de l'Afrique du Nord; construction qui est conditionnée avant tout par la nature et la configuration du terrain. Elle sera plus aisée en région de plaine qu'en région montagneuse.

Certaines exigences sont impératives: trouver un terrain aussi plat que possible; rester à proximité des champs des cultures, sans être trop loin de la maison et des greniers à paille, orienter l'aire pour profiter au mieux des vents dominants.

Le propriétaire choisit, autant que possible sur son propre terrain l'emplacement nécessaire, et l'aire sera alors édifiée sur un bien *melk* en propriété

propre. Mais quelquefois, surtout dans les régions montagneuses où les emplacements favorables sont plus rares, les conditions nécessaires peuvent ne pas être trouvées sur son propre bien; l'agriculteur s'adresse alors à la communauté et obtient facilement l'autorisation d'édifier son aire personnelle sur un bien commun, *mechmel*; cette autorisation est accordée sous réserve qu'une certaine quantité de grain soit versée au profit de la communauté villageoise. Mais sous cette condition, l'aire à battre est propriété de celui qui l'a édifiée et il en use prioritairement selon ses besoins, mais seulement durant l'année en cours.

Ce terrain doit être le plus proche possible de la récolte sur pied.

L'orientation de l'aire est capitale; lors du vannage, le vent fera le gros du travail en emportant la balle et en laissant retomber sur l'aire le grain soulevé par la pelle du vanneur.

Les aires à battre sont exposées au vent dominant à cette époque de l'année. Au Maroc, se sont les vents d'ouest, mais dans le Maghreb central et en particulier en Kabylie, se sont les vents d'est, secs et chauds. Si possible, l'aire à battre est édifiée au nord et tout près d'un ou de quelques arbres, afin de profiter de leur ombre pendant les heures les plus chaudes de la journée de travail.

Le terrain ayant été choisi en tenant compte de toutes ces conditions, il reste à envisager la construction de l'aire. Avant toute mise en œuvre des techniques comme avant toute construction, il est indispensable de se concilier les forces magiques qui interviennent dans toutes les actions humaines et qui peuvent être favorables mais aussi très nuisibles. Il faut donc chasser les esprits mauvais et attirer au contraire les esprits bénéfiques. Avant tout travail, le groupe familial ou seulement le maître des champs et de la récolte va semer du sel sur la terre choisie comme emplacement. Ce sel a pour effet de disperser les *Djnoun* (pluriel de *Djinn*), génies malfaisants.

Puis on procède à un sacrifice sanglant propitiatoire. On choisit un chevreau ou un jeune bouc, de préférence noir, qui est égorgé sur l'emplacement même. Le jeune animal ainsi sacrifié porte en Kabylie le nom de *aderri bunnar*, c'est-à-dire : la protection, la couverture de l'aire. Le sang est répandu sur la terre en pâture à tous les génies, qui, sans cette offrande ne manqueraient pas de nuire au travail du battage et du vannage.

La viande de l'animal sacrifié est consommée en un repas communiel dont les restes sont souvent enterrés dans le sol de la future aire. C'est là encore une offrande aux puissances chthoniennes, comme le repas communiel constitue le lien entre les hommes et les esprits.

La peau de la victime sacrifiée, après avoir été tannée, est réservée à la confection du tablier de cuir du moissonneur.

C'est seulement après ces rites propitiatoires que commence la construction de l'aire à battre.

Il est le plus souvent nécessaire de préparer la terre en la piochant assez profondément afin de bien la remuer. Lorsque le terrain n'est pas absolument horizontal, les ouvriers procèdent à son nivellement et doivent construire un mur de soutènement du côté de la pente pour en relever le niveau. Ce mur est édifié en pierres souvent rejointoyées avec de la glaise.

Dans les régions méridionales, Aurès, Haut et Anti-Atlas, pour pallier les irrégularités du terrain, les hommes ont coutume de daller la surface utile de l'aire à battre avec de grandes pierres plates, parfois très soigneusement agencées au point de constituer un véritable dallage chez les Chleuh.

Enfin les hommes préparent le cercle de pierres qui doit limiter la circonférence de l'aire à battre.

Parfois le terrain se présente si favorablement que les hommes n'ont pas à

intervenir et que les femmes suffisent à désherber le sol de l'emplacement choisi. C'est ce qui arrive quand on remet en état une aire à battre déjà utilisée les années précédentes.

Les femmes apportent ensuite l'eau nécessaire pour mouiller abondamment la terre puis la piétinent longtemps et profondément pour faire une boue bien homogène. Quelquefois, surtout pour les aires de grandes surfaces en particulier dans les régions de plaine, ce piétinement est effectué par des bœufs ou des chevaux.

A la terre bien molle, les femmes ajoutent de la bouse de vache aussi fraîche que possible, de 4 à 5 jours. Il faut compter environ 3 à 4 brouettes de bouse fraîche pour 10 m² de surface utile.

Si la bouse fraîche vient à manquer, on peut utiliser les bouses sèches après leur avoir redonné une consistance pâteuse par malaxage avec de l'eau.

Cet apport de bouse doit être étroitement incorporé à la terre boueuse toujours par piétinement, tâche souvent confiée aux bœufs ou aux chevaux.

Après cette opération, on procède au tassement et à l'égailisation de la surface par un damage effectué avec une hie en bois (en kabyle, *tamaddazt*, pluriel *timaddazin*).

Le tassement à la dame et le nivellement terminés il reste à procéder au lissage de la surface qui doit réaliser une croûte assez épaisse et résistante.

Selon les régions, après un séchage raisonnable de la couche de boue, les femmes répandent de la paille brisée en l'incorporant à la terre sur une certaine épaisseur, puis après lissage de la surface et séchage naturel, elles balayent l'excès de paille qui n'a pas été incorporé.

Dans d'autres régions, Kabylie en particulier, les femmes incorporent à la surface de la terre des débris de poteries brisées, de la paille et à nouveau de la bouse de vache; ce mélange est soigneusement tassé et lissé à la main comme un enduit.

En Kabylie également, les femmes prennent souvent le soin de lisser la surface de l'aire à battre avec une argile blanche et très fine appelée *thoumelalt*; argile qui est utilisée très habituellement au crépissage annuel de l'intérieur de la maison. Le lissage de la surface est continué en enduisant les pierres formant margelle sur la circonférence de l'aire. Le soleil, en quelques jours, durcira cette surface lissée et l'aire sera prête à servir.

Ce travail long, pénible et surtout minutieux doit être refait tous les ans, à la fin du printemps, pour être prêt à recevoir une nouvelle récolte.

Souvent aussi, en cas de récolte abondante et de travail prolongé sur l'aire à battre, les femmes doivent refaire le lissage détérioré par les sabots des animaux utilisés au dépiquage du grain et cela généralement une fois par semaine.

Les petites aires utilisées par les femmes

En Kabylie, les femmes édifient également sans aucune intervention des hommes des petites aires à battre pour leur usage personnel et exclusif. Ce sont des aires toujours à l'ombre d'un arbre ou d'un mur de la maison, et mesurant 2 m à 2,50 m de diamètre. Elles sont quelquefois ovales.

Ces petites aires à battre sont utilisées par les femmes pour battre et vanner les petites quantités de céréales, blé ou orge, glanées dans les champs, après la moisson. C'est là également que les femmes trient les pois chiches, les petits pois secs, les lentilles et les fèves de la petite récolte du jardin familial cultivé uniquement par elles.

Ces grains et ces légumes secs sont battus sans l'intervention des animaux, seulement à la main à l'aide d'un battoir en bois appelé *azzouz* ou également

aksar, battoir qui est ordinairement utilisé au lavage de la laine fraîchement tondue. Cet instrument est un tronçon de grosse branche, presque une bûche de 10 à 12 cm de diamètre et long de 35 à 40 cm taillé sur une longueur de 15 cm environ pour aménager une poignée. Il en existe aussi de diamètre plus réduit (6 à 8 cm) mais beaucoup plus longs (70 à 75 cm) muni également d'une poignée taillée dans la masse et d'une surface plane tout le long d'une côté du battoir.

Les graines sont vannées au vent mais à mains nues sans l'aide d'une pelle. Les débris de cosses et les graines ne sont pas projetés en l'air mais seulement élevés par poignées à la hauteur des épaules de la femme assise sur l'aire. Le vent emporte les débris dans leur chute et les graines retombent entre les jambes de l'ouvrière.

Battage et vannage sur l'aire

L'aire à battre terminée, les travaux de battage peuvent commencer ; de façon absolument générale, la séparation du grain de l'épi se fait uniquement par le piétinement des animaux.

Dans les régions montagneuses comme la Kabylie, les bœufs sont le plus souvent utilisés ; les aires sont de surface réduite et une paire de bœufs suffit généralement à mener à terme l'opération. Ils tournent inlassablement sur les gerbes étalées sur l'aire, activés de la voix et du geste par le maître de la récolte.

Mais il est possible de voir également des mulets et plus rarement des chevaux utilisés à ces opérations. Dans certaines régions pauvres, les paysans possédant des récoltes peu abondantes se servent d'ânes pour battre leur grain. Mais dans les régions de plaines, ou sur les hauts plateaux, les aires à battre de plus grande surface accueillent surtout des chevaux, quelquefois quatre de front.

Les animaux sont liés à une même longe dont l'extrémité est attachée à un pieu planté au centre de l'aire. Dans leur déplacement circulaire, partant de l'extérieur, ils enroulent la longe autour du pieu, elle se raccourcit de ce fait et entraîne les animaux à se rapprocher du centre.

Le conducteur les fait alors repartir dans l'autre sens et le déroulement de la longe leur permet de rejoindre le pourtour de l'aire ; ils n'ont plus qu'à recommencer le mouvement pour parcourir la totalité de la surface autant de fois qu'il est nécessaire. Le maître a pour rôle d'activer les animaux par des cris et son fouet ; il doit approvisionner les battages en gerbes, il utilise pour cela une fourche en bois à trois dents de fabrication artisanale ; avec cette fourche, il veille à la répartition uniforme des épis sous les pieds des animaux.

Après les battages, il reste sur la surface de l'aire la paille brisée, la balle et le grain que l'on sépare par vannage. Le vannage se fait en projetant aussi haut que possible, à un ou même deux mètres au dessus de la tête, paille brisée et grain avec une pelle plate rectangulaire en bois, de fabrication artisanale. Lorsque le mélange est ainsi jeté en l'air d'un mouvement circulaire de la pelle, il s'éparpille et le vent emporte les débris de paille et la balle, le grain plus lourd retombe sur le sol de l'aire à battre.

L'opération se poursuit jusqu'à ce que toute la paille ait été emportée et que seul le grain bien nettoyé reste sur l'aire. Vannage et battage incombent bien sûr à l'homme.

La paille brisée et la poussière pénètrent partout dans les vêtements et couvrent les visages des travailleurs, c'est de plus la période la plus chaude de l'année.

Le travail de l'homme est important et dépend de sa volonté mais le travail

du vent est indispensable ; sans vent, le vannage est impossible. Il faut donc se concilier les forces qui commandent aux vents en leur consacrant certaines opérations réputées pour « faire venir le vent ». Le bruit fait par le moulin à bras que la femme a sorti de la maison et qu'elle tourne, même à vide, imite le souffle du vent et en provoque la venue par magie sympathique. Les femmes agitent leurs foulards comme si le vent les faisait voler. On suspend dans les arbres voisins des objets que l'on remue comme si leur mouvement était dû au vent. On secoue l'arbre pour que les feuilles s'agitent comme sous l'action du vent. L'imitation du bruit et des mouvements naturels causés par le vent ne peut que provoquer sa manifestation, par magie sympathique.

Pendant que l'homme jette la récolte battue en l'air, la femme rassemble le grain trié sur la partie de l'aire à battre du côté du vent; mais cette opération exige des précautions : il ne faut pas heurter et risquer de blesser les esprits bienveillants qui se tiennent près du grain. Un balai rugueux comme le balai de la maison, généralement fait de bruyère, est trop brutal. En Kabylie, les femmes utilisent un balai spécial, fragile mais beaucoup plus doux, fait souvent en tiges de fougère et aussi en branches feuillues d'asperge sauvage.

L'aire de battage et le sacré

Pendant toute cette période d'activité, le sol de l'aire est sacré et surtout lorsqu'il a du grain à sa surface, il est interdit d'y pénétrer avec des chaussures, comme dans les lieux saints, mosquées et tombeaux. Les femmes qui ne seraient pas en état de pureté physiologique ne peuvent pénétrer sur l'aire, le sol en est interdit aux tout jeunes enfants qui pourraient involontairement le souiller.

Il serait particulièrement inconvenant de mal se tenir sur l'aire à battre. Il est interdit de siffler, ce qui ferait venir les mauvais génies. On ne doit pas chanter, ni fumer, ni prononcer des mots de mauvais augure tels que : noir, mort, aiguille, charbon, cinq. De plus les hommes qui travaillent sur l'aire sont tenus à une stricte chasteté pendant toute la durée des battages et du vannage.

La récolte est rentrée, les gerbes ont été battues, le grain a été recueilli, l'aire à battre a rempli son rôle et elle entre maintenant en repos, mais sa participation à la vie de tous les jours n'est pas pour autant terminée. Par l'importance de son intervention dans l'existence de la famille et de la communauté agricole, l'aire à battre reste chargée de grande puissance magique. L'aire a ses propres génies « les maîtres de l'aire », elle reste ainsi liée à toutes les forces de fécondité que ce soit celles de la terre ou celles des femmes de la famille.

Même en période de repos, l'aire reste encore un réservoir de *baraka* et en son enceinte se déroulent de nombreux rites liés naturellement à la fécondité et à la croissance.

Dans les Aurès, le cortège de mariage passant à côté d'une aire à battre s'y arrête, la mariée descend de sa monture et va jeter sur l'aire des dattes sèches. C'est un geste de conciliation vis-à-vis des forces magiques de l'aire ; c'est un rite de fécondité pour la jeune épousée, future mère puisque l'aire contribue à l'abondance des récoltes.

En Kabylie, c'est sur l'aire à battre que se déroule le jeu rituel de la *kura*, jeu de balle disputé entre deux équipes opposées, armées de bâtons en forme de crosse et rappelant le jeu de hockey, jeu rituel pratiqué pour appeler la pluie, gage de fécondité.

Mais en période sèche, si la pluie menace, il suffit d'exposer sur le sol de l'aire à battre un soc de charrue chauffé au rouge pour empêcher la pluie de

tomber et de nuire aux récoltes et au séchage des figues.

C'est aussi sur l'aire à battre que la *qibla*, sage-femme traditionnelle, procède à des rites magiques pour empêcher un nouveau-né d'être changé ou possédé par des génies malfaisants. L'eau du premier lavage du nouveau-né est répandue sur l'aire à battre.

La *qibla* utilise aussi l'aire à battre pour pratiquer, secrètement et cachée de tous, un rituel précis destiné à débarrasser la jeune fille de la *tusserka*, mauvais sort qui frappe certaines filles et les empêche de trouver un époux.

C'est là encore que ces sages femmes pratiquent les sacrifices et rites nécessaires pour conjurer l'action néfaste des génies malfaisants qui empêchent les enfants de marcher et aussi les rites de protection au moment où garçons et filles atteignent leur puberté. Pour cela elle enterre dans le sol de l'aire des mèches de cheveux de ces enfants en même temps que les coquilles des œufs qu'ils ont mangés ensemble.

L'aire à battre garde la réputation d'être « Le parquet de Dieu » et les gardiens (*a'ssas*) esprits bienfaisants mais taquins s'y rassemblent. La terre de son sol est chargée de *baraka* et jouit d'une grande puissance magique. On en ramasse de petites quantités que l'on place dans un nouet d'étoffe. Ce sachet est suspendu au cou des fiancées pour en assurer la future fécondité.

Les nouets contenant cette terre sont aussi conservés à la maison pour y attirer la *baraka* de l'aire et préserver les nouveau-nés du mauvais œil.

L'aire à battre, sa construction, la façon dont se déroulent les opérations de séparation du grain et de la paille seraient pour E. Laoust un héritage des Egyptiens conservé par les Berbères. Les pratiques magiques auraient cette même origine.

Le caractère sacré de l'aire à battre et les techniques du vannage au vent existaient déjà chez les grecs. Homère les chante dans l'Iliade (V, 498) « ... le vent emporte la balle sur l'aire sacrée quand on vanne et que la blonde Deme-ter sépare au souffle des vents le grain de la balle ».

BIBLIOGRAPHIE

- CAMPS G. *Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, A.M.G., 1961, p. 86.
 DERMENGHEM E. *Le Culte des saints dans l'Islam maghrébin*, Paris, Gallimard, 7^e édition, 1954, p. 214.
 DEVAUX C. *Les Kebâiles du Djerdjara*, Paris, Challamel, 1859, p. 127.
 ELIADE M. *Traité de l'Histoire des Religions*, Paris, Payot, 1974, p. 28.
 GAUDRY M. *La Femme chaouiâ de l'Aurès - Etude de Sociologie berbère*, Paris, Geuthner, 1929, pp. 81 - 159 - 160 - 260 - 262.
 GENEVOIS H. La Terre - *Fichier de Documentation Berbère* - Fort National (Algérie) n° 113 - 1^{er} Trimestre 1972 - p. 22 - 23 - 26.
 HANOTEAU A. et LETOURNEUX A. *La Kabylie et les Coutumes Kabyles*, Paris, Challamel, 2^e édition, 1893, 3 Tomes, Tome I : p. 488 - Tome II : p. 277.
 HOMERE. *L'Iliade* - traduction E. Lasserre, Paris, Garnier, Flammarion, 1965, Chant V vers 498 sq. p. 99.
 LAOUST E. *Mots et Choses berbères - Notes de linguistique et d'Ethnographie*, Paris, Challamel, 1920, p. 234 - 390.
 SERVIER J. *Les portes de l'année*, Paris, Robert Laffont, 1962, p. 218 - 230 sq - 239 - 245 - 257 - 259 - 261.

J.-C. MUSSO

Annar/Inurar, « aire à battre » (linguistique)

On note avec intérêt que la dénomination berbère de l'« aire à battre » est commune à la plus grande partie du domaine. La forme connaît d'ailleurs une

morphologie assez particulière au pluriel dans la plupart des dialectes. Ce sont là deux indices de l'ancienneté du terme et de la technique qui lui correspond.

On trouvera chez Laoust (1920, p. 358-359) un relevé très complet des diverses variantes dialectales du vocable. Parmi les plus fréquentes, citons :

- kabyle : *annar*, pl. *inurar* (Dallet, p. 574)
- Mzab : *anrar*, pl. *inurar* (Delheure, p. 139)
- Chleuh : *annrar*, pl. *innraren* (Destaing, p. 12)
- Ghadames : *anarar*, pl. *inarāren* (Lanfry, n° 1155)

Le touareg emploie *tiyeryert* pour désigner l'aire à battre (*tiyeryert* signifiant ailleurs « surface plane et bien damée ») mais connaît cependant :

– *anarar/inûnâr*, « enclos solide pouvant se fermer » (Foucauld, III, p. 1394).

Boulifa (1913, p. 390-1) évoque (prudemment) la possibilité d'une étymologie latine (< *area* ?). En tout état de cause, *annar* est un terme isolé au plan dérivationnel (de sorte que l'on eut hésiter à en dégager la racine : **NRR*, **RR*...) et la morphologie insolite de son pluriel (et ses variations dialectales) laissent supposer une histoire linguistique assez particulière.

BIBLIOGRAPHIE

BOULIFA A. *Méthode de langue kabyle. (cours de deuxième année)*... Alger (Glossaire, p. 390-1), 1913.

LAOUST E. *Mots et choses berbères*, Paris, p. 358-9, 1920.

S. CHAKER

A126. AÏSSAOUA ('Aysawa)

Les 'Aysawa sont les adeptes d'une confrérie religieuse musulmane originaire du Maroc où elle fut fondée par Sidi Mohammed ben 'Aïsa.

Le saint fondateur, dit *šayx al Kamil* (le maître parfait) serait né en 1465 (l'année où mourut al-Jazuli) ; il serait mort à Meknès, vers 1526, durant cette période troublée où la pénétration portugaise suscitait chez les Berbères une réaction nationaliste qui prit la forme de mouvements d'inspiration maraboutique et chérifienne, visant à suppléer aux carences du pouvoir central.

Mais les éléments biographiques sont incertains. D'aucuns font naître le saint au Gharb, d'autres au Sous (d'où doit venir le Mahdi pour les Marocains) d'autres encore à Meknès. Ainsi, dès l'origine, nous entrons de plain-pied dans la légende, qui va organiser sous une multitude de formes, des événements destinés à placer le saint dans l'histoire mythique. Il s'agit en effet de dresser un ensemble de codes qui le situeront non pas dans l'histoire événementielle mais dans toute une cosmogonie, de manière à ce que chaque détail de la biographie légendaire fasse réfléchir l'adepte sur la vérité d'un monde qui ne se révèle pas par le discours.

La tradition fait du « Maître parfait » un élève de Sidi 'Abd el Aziz de Marrakech au même titre que toute une pléiade de saints (al-Gzwani, dit el-Muluq-sūr, maître de Mulay 'Abd al-Husein et de Mulay Brahim; Sidi Rahāl Sidi du 'Omar; Ahmad u-Musa). Tous ont fondé des zawiya et, en raison de leur sacrifice, sont considérés comme des chorfa. On distingue cependant ceux qui sont chorfa par l'arbre généalogique (ils portent le titre de mulay) et ceux qui le sont par la chaîne initiatique (ils portent le titre de sidi).

Sidi 'Abd al-Aziz fut initié par al-Jazuli. Sa chaîne initiatique remonte à

Mulay 'Abd es-Salam ben Mašiš. C'est d'al-Jazuli que sortent toutes les confréries marocaines. En remontant la chaîne initiatique de Mulay 'Abd es-Salam ben Mašiš, on arrive à Ghazali, qui justifia devant les sunnites, défenseurs de la raison, le *dhikr*, technique de répétition du nom d'Allah, le *wajd* (la transe) et le *samā'a* (l'oratorio spirituel). Ces pratiques sont, dans tout le Maroc, le fondement du *tassawuf* populaire dans les confréries.

Se sentant près de sa fin, Sidi 'Abd al Aziz envoya Sidi Muhammad ben Aïsa terminer sa formation auprès de Muhammad al-Saghir al Shi de Fès. Celui-ci lui enseigna en détail la doctrine de Jazūli en lui commentant le livre célèbre du maître, *Dala'il al-Khayrat*. Par la suite Muhammad ben Aïsa s'établit définitivement à Meknès et professa dans la Grande Mosquée. Sa piété profonde, le renom de ses maîtres ainsi que le bruit de ses miracles lui confère-



Offrande du taureau sacrificiel habillé pour la fête du Mouloud (photo V. Pâques)

rent une solide réputation de thaumaturge et les disciples affluèrent. Il construisit alors un zawiya –qui existe toujours. C'est là qu'il fut enterré.

Son œuvre littéraire est peu abondante: quelques invocations (*awrad*), des litanies (*ahzab*) dont le très populaire *Hizb Subhan al-Da'im*, qui est une compilation d'œuvres de Jazûli et d'autres saint quelques *qasida* que les 'Aysawa chantent dans leurs réunions et un testament spirituel (*wasiya*) dans lequel sont incorporés de nombreux enseignements d'auteurs shadhilites. Bien évidemment ce n'est pas cette œuvre littéraire qui explique l'ascendant du *šayx*, mais bien sa technique personnelle de recherche intuitive de la Vérité.

La diffusion de la confrérie a été rapide et assez importante pour que les 'Aysawa figurent, aux côtés des Tidjani et des Qadri comme l'une des principales confréries de l'Afrique musulmane. Mohammad ben 'Aïsa avait eu de nombreux disciples: selon les hagiographes, six cents d'entre eux auraient atteint l'état de perfection. Du vivant même du fondateur plusieurs zawiya apparurent en-dehors de Meknès, dont une à Figuig, d'où « l'aïssaouisme » se répandit en Algérie (Blida, Alger, Tlemcen, Bône, Bougie et Constantine. D'autres se créèrent en Tunisie (Tunis, Monastir), en Libye et jusqu'en Syrie, au Caire et à La Mekke. Mais c'est, bien sûr, au Maroc, que la diffusion fut la plus constante, principalement à Fès, à Tétouan, à Tanger, Sur le littoral atlantique, de même que dans le Rif et au Tafilalet. Toutes ces confréries sont indépendantes les unes des autres, mais elles présentent partout une structure interne homogène. En dépit de leur indépendance de fait, elles se regroupent chaque année à Meknès autour du tombeau du saint patron, à l'époque du Mouloud.

Il est fort malaisé d'obtenir sur le nombre des adeptes des chiffres, d'ailleurs peu significatifs. Les groupements d'Aysawa sont tolérés par l'administration mais ne sont nullement reconnus et les tenants de l'Islam orthodoxe s'efforcent, souvent avec quelque succès, d'interdire ou de freiner leurs manifestations extérieures.

Leur opposition s'explique lorsqu'on essaie de pénétrer l'esprit de la religion populaire qui s'exprime dans la secte. En effet les 'Aysawa cherchent à concilier une cosmogonie très ancienne avec ce qui reste dans leur esprit des apports des traditions de l'Antiquité classique, du judéo-christianisme et des mystiques orientales. Cette tentative de syncrétisme doit évidemment se trouver en harmonie, au moins apparente, avec le Qurân. Aussi l'histoire du Prophète, de ses descendants et de tous les saints doit-elle être réinterprétée par référence à la cosmogonie. Celle-ci prend son départ dans un auto-sacrifice divin, qui donne la vie au monde, en abolissant le temps et l'espace. D'où l'incohérence de toute explication rationaliste et historique cherchant à situer dans le temps l'origine et le développement de la confrérie. Le déroulement de la cosmogonie, référence première de toutes les croyances et de toutes les légendes, ne s'inscrit pas dans le temps mais dans la répétition de manifestations (sacrifices, fêtes et pèlerinages) qui sont des dramatisations symboliques de cette cosmogonie. C'est pourquoi la confrérie des 'Aysawa n'est pas une organisation purement islamique, de type oriental, mais une secte maghrébine, propre à l'Afrique du Nord arabe et berbère. Elle se présente comme une religion de forgerons et d'alchimistes de l'âme : aussi a-t-elle principalement recruté dans les corporations de forgerons.

La plus importante manifestation de la confrérie, c'est le pèlerinage annuel au tombeau du saint, qui se trouve à l'entrée du cimetière de Meknès. La cérémonie a lieu pour la fête du Mouloud, jour de la naissance du Prophète aussi bien que de la mort du saint. Elle commence par une procession. Les groupes (*taïfa*) de pèlerins, conduits par un *moqaddem*, apportent leurs offrandes (couvertures de catafalque, lampes, argent et surtout animal sacrificiel) au

sanctuaire de Sidi ben 'Aïsa. Puis chaque groupe organise une *hadra*, fête réglée comme une liturgie, qui se déroule toute la nuit, jusqu'à l'aube, provoquant la transe et l'extase qui conduisent l'adepte à la contemplation des vérités supérieures. Elles lui montrent le chemin que devra parcourir son âme après sa mort pour accéder au monde nouveau et lui dévoilent toutes les étapes qu'il devra parcourir dans le cycle des renaissances. Afin d'éviter les critiques et reproches que n'a pas manqué de formuler l'orthodoxie sunnite contre ces trop libres interprétations, les 'Aysawa cherchent à protéger leur *šayh*, le « maître parfait » en précisant que lui-même, de son vivant, ne faisait pas la *hadra*. Il se bornait à invoquer Dieu et enseignait à ses disciples à en faire autant, en répétant infatigablement : « *Lah dāim!* » (dieu éternel). C'est du reste



Offrande du catafalque destiné à recouvrir le tombeau du saint (photo V. Paques)



Moqqadem des Aïssaoua revêtus de la *handira*, pendant la procession de pèlerinage (photo V. Pâques)

ce que disent les frères pendant tout le parcours de la procession (qu'ils font pieds nus).

Deux versions populaires expliquent l'origine de la *hadra*. Selon la première, Sidi ben 'Aïsa payait les maçons de Moulay Ismail pour prier au lieu de construire le palais du souverain. Irrité, celui-ci le chassa de la ville. Le saint se rendit donc chez Sidi Saïd qui lui donna une outre en lui enjoignant de souffler dedans. A mesure qu'il soufflait, le ventre du roi enflait. Le monarque fut donc obligé de rappeler le saint pour retrouver sa taille normale. (Cette anecdote dont les Aïssawa ne fournissent aucune explication, paraît cependant tenir une place capitale dans leurs croyances). De retour à Meknès, le saint demanda à ses disciples de l'argent pour réciter la prière mais les derniers arrivés refusèrent. Le saint classa alors ces adeptes en diverses catégories portant des noms d'animaux : lions (*sba'*) lionnes (*lbya*) chacals (*dib*) chameaux (*jmal*, l'animal le plus haut) enfin porcs (*haluf*). Ces masques apparaissent dans la *hadra* (pas partout: Marrakech ne connaît que le lion, la lionne et le chameau).

Seconde version rendant compte de l'organisation confrérique: le jour de l'aïd el kebir, Sidi ben 'Aïsa demanda à ses adeptes qui d'entre eux accepteraient d'être égorgés par lui. Quarante répondirent à l'appel et entrèrent dans la maison. Le saint fit mine alors de les égorger. En réalité il tua quarante moutons dont le sang ruissela au-dehors. Les autres disciples prirent peur et refusèrent d'entrer. Ainsi les quarante premiers furent à l'origine des quarante purs alors que les autres, moins courageux, reçurent l'appellation de divers animaux rituels. Ils participèrent sous ces masques à la *hadra* mais ne reçurent pas alors d'instruments de musique. C'est seulement la nuit de la mort du saint que son forgeron, Sidi Burwail el-Majüb (déformation populaire de Abu l-Rawa'in) les fabriqua, en commençant par le tambourin (*tara*) et montra aux frères comment chanter et danser. Jusqu'alors en effet les Aïssawa se frappaient seulement la poitrine avec des gestes précis, répétés aujourd'hui encore

par les « lions », en chantant « Lah » sur le rythme de la *ṭablat* frappée par le forgeron Qasim.

Le jour du pèlerinage, lorsque le *moqaddem* égorge le taureau devant le tombeau du saint, il reproduit l'égorgement des quarante purs qui représentent toutes les « couleurs » de la *dunya* (l'univers). C'est donc comme s'il égorgeait l'univers.

Mais avant d'égorger le taureau, on pratiquait et l'on pratique encore un jeu rituel, très contesté, la *frisa*. On jetait un bélier du haut d'un toit. Les lions, les lionnes et le chacal, en dansant, le dépeçaient avant qu'il ne touche le sol et en mangeaient les morceaux.

Le chacal est tenu pour le fils de la lionne; il est comme son sang virginal et le sang, c'est la lumière. Aussi l'adepte qui, aujourd'hui, joue le chacal, porte-t-il sur son chapeau des ampoules électriques allumées, alimentées par des piles: elles apportent les lumières de l'Au-delà.

Les quarante purs ne participent pas à la *frisa*. Ils sont vêtus de la *kachabia* des Zayan, à rayures blanches et rouges (le lait et le sang) alors que les autres adeptes sont vêtus de blanc. Les deux couleurs forment la croix, la *nejma* (étoile) car le rouge a « coupé » le blanc (c'est pourquoi les Hamatša n'aiment pas le rouge). Pour les 'Ayssawa c'est le noir, couleur de Mimoun le Gnawi, assimilé au fer qui a « coupé » le rouge, couleur prise pendant la *frisa* par le lion, la lionne et le chacal. C'est pourquoi les 'Ayssawa déchirent les vêtements noirs de ceux qui s'approchent d'eux, mais il s'agit toujours du même symbolisme de la croix.

Chaque *hadra* comporte, en principe, sept étapes.

Voici une description de la *hadra* organisée parla *ṭaifa* de Fès.

1. *Dhula*. Chant d'entrée qui débute par des louanges à Dieu et est accompagné par trois *tara* (tambours à sonnaillles), trois *ḡaita* (hautbois) qui « tirent les génies » et deux tambours identiques que l'on frappe avec une baguette droite et une autre recourbée.

2. *Hizb*. C'est le *dhikr* de Sidi ben Aïsa. Il est prononcé sans accompagnement d'instruments devant un récipient rempli d'une eau que l'on donne ensuite à boire aux assistants, hommes et femmes (l'eau symbolise le réceptacle de l'âme, *ruah*).

3. *Trydat*. Ce sont les poèmes mystiques de Sidi ben 'Ali (un 'Aysawi du Zehrun, des Bani Malik) ou bien de Hajj Muhammad Gabli de Fès ou encore d'autres sufi. Ils sont accompagnés par le *bendir* (tambourin sonnaillles qu'on appelle aussi *trydat*), par la *tassa* (coupe de cuivre renversée qu'on frappe avec deux baguettes) et par trois *tarija*.

4. *Horm*. Il commence par l'invocation de *Lah* (ton haut) puis de Muhammad (ton bas). Il se poursuit par des conseils donnés à l'adepte sur la manière dont il doit répondre, à sa mort, aux deux anges qui l'interrogent. Suit une description du paradis qui se termine par une invocation à Mustafa (l' élu) un des noms du Prophète. Un chant appelé le *derqawa*, du nom de cette confrérie, met fin au *horm*; il se joue avec trois *tara*.

5. *Ṭarida*. C'est le jeu que l'on exécute lors des mariages, quand on soulève alternativement la mariée, assise sur la *mida* (le plateau du pain), puis le mari. C'est une allusion à la montée et au mariage mystique.

6. *Ḥadun*. Ouverture des portes par où vont entrer les génies avec leurs couleurs spécifiques. Cette cérémonie, empruntée aux Gnawa, transforme les danses extatiques en danses de possession. On entre par trois portes qui vont faire monter l'adepte jusqu'aux « femmes ». L'orchestre se compose de trois *tara*, une *tabla*, une *tassa*, trois *tarija*, trois *ghaita* et trois *tabal*.

Passage de la première porte: on évoque le nom de Dieu, *bismillah bdina*, puis on commence la montée avec l'évocation des génies dans l'ordre suivant:

les blancs (Mekkwawi), les verts (Jilali), le bleu (Baba Musa), le marron (*rijal yaba*: les gens de la forêt) le rouge (Sidi Hamu, le sang) le rose (*gumra*). Ce sont là toutes les couleurs, c'est à dire tous les principes spirituels de la *du-nya*, de l'univers.

Le passage par la deuxième porte fait monter jusqu'aux Gnawa. L'orchestre joue sans les *tara*. Il évoque d'abord les blancs et les bougies blanches, avec Ghazya puis Bu'Abd al Sadik. Il fait monter ensuite le vert et l'orange pour Mulay Brahim, enfin le Noir, le Gnawi le *Buab*, gardien de la porte. C'est alors que les danseurs se taillaient le ventre, les bras et les joues avec un couteau, pour ouvrir l'accès aux diverses parties du démiurge sacrifié et dépecé.

La troisième porte est celle des sept femmes. L'ascension continue avec Lalla Turyat, la blanche, puis avec les trois Aïcha: Aïcha *sudaniya* qui porte un vêtement multicolore ou bien noir à pois blancs; Aïcha *Lahwaya*, qui boit et qui fume; Aïcha *druwiya*, la noire, qui est la Kondicha, gardienne des cimetières, maîtresse des trous d'eau sombres et des déchets (les femmes-porcs viennent lui rendre hommage au souterrain de Sidi'Ali ben Hamduš). La danse des couteaux reprend, car c'est toujours le Noir qui coupe. La série des femmes se termine par les trois Mira solaires: Mira *fasiya* (de Fès) Mira *hartiya* (de la région de Fès) et Mira *l'arbiya* (des champs). Elles sont la lumière solaire et le voyage extatique se poursuit comme si l'on allait en pèlerinage à Sidi 'Ali ben Hamduš, qui « conduit » au soleil, dont il est la figuration.

7. *Rbani* et *Mjered* terminent la *hadra*. Ils se jouent avec trois *tara ghaita* et trois *tabal* qui invoquent le Dieu éternel, *Lah dāim*, auquel a conduit Sidi ben 'Aïsa après l'illumination.

Toute cette cérémonie de la nuit (*lilat*) est en harmonie avec le grand serpent céleste, le chemin par lequel passent les âmes des défunts. Porphyre déjà, dans l'Antre des Nymphes, indiquait que les âmes doivent passer par un rayon de miel avant d'entreprendre leur pérégrination. Pour les 'Aysawa aussi le miel est l'aliment de prédilection surtout pendant la période du mouloud, jour de la naissance, de la mort et de la résurrection du Prophète. Le sacrifice fécondant, qui réactualise le grand sacrifice primordial, consiste à ouvrir le bas, avec la mort du bélier de la *frisa* et le haut avec tous ceux qui coupent, ceux qui dansent avec les couteaux. Lalla Turiat (le blanc) et Lalla Aïcha (le noir) représentent le tourbillon noir et blanc, sommet du Serpent, encore appelé l'oiseau noir et blanc que fait saigner le ciel et ouvre la porte au soleil (*Mira*) et à Dieu éternel (*Lah dāim*).

Il n'y a pas à s'étonner de cette place éminente accordée au Serpent. On connaît l'alliance des 'Aysawa avec les serpents. Une légende rapporte comment le saint, avec les trois doigts de la main droite, dans le geste que répètent les lions pour éviscérer le bélier de la *frisa*, a réussi à couper en quatre morceaux le grand serpent à sept têtes qui menaçait la ville.

Il serait certainement erroné de considérer comme des apports étrangers et hérétiques tous les éléments du rituel 'aysawi que nous venons de décrire: instruments de musique, chants et danses de la *hadra*, cérémonie des couteaux, représentation théâtrale des animaux. Tous se situent au cœur même des croyances cosmogoniques et reflètent les transformations spirituelles de l'homme, à l'image de celles qui ont formé l'univers. Le thème d'une *lilat* est toujours celui du sacrifice divin primordial auquel ont succédé, dans l'éternité de l'instant, le sacrifice du mariage mystique et celui de la naissance ou de la résurrection. Ces thèmes sont exprimés non seulement par les sacrifices et par la danse des animaux rituels mais par tout le déroulement de la *hadra*. Celle-ci utilise la parole chantée, la parole musicale, aussi bien que la parole gestuelle. Par tous ses registres elle révèle symboliquement l'aspect masculin et féminin des instruments, des chants, des rythmes qui conduisent l'adepte à un mariage

mystique, prélude à la mort et à la renaissance. Aussi répète-t-il inlassablement sa croyance en l'éternité (*Lah dāim*) qu'il appréhende aussi bien dans l'itinéraire du pèlerinage que dans le rituel des *lilat*.

V. PÂQUES

Organisation de la Confrérie

Les adeptes 'Aysawa s'organisent en groupes ou Thaïfat (sing. Thaïfa) comptant quelques dizaines de personnes (30 à 40 personnes en moyenne). Selon l'importance de la Thaïfa ces personnes habitent en général le même village, la même ville ou parfois le même quartier. Jadis ce groupement correspondait aussi à l'organisation des corps de métier.

Chaque Thaïfa est présidée par un moqadem (préposé) qui initie les néophytes, garde et entretient le matériel de la Thaïfa, gère les intérêts de son groupe et organise ses activités (soirées ou *lilat* chez les particuliers à leur demande, tournées dans les quartiers ou les villages en quête de l'argent pour rassembler les fonds nécessaires à l'approche du «mousse» du Cheikh el Kamel pour acheter le cadeau annuel (taureau du sacrifice, tapis, lustre, couverture en soie).

Régulièrement les membres de la Thaïfa se réunissent dans leur «zaouïa» le vendredi et pendant les fêtes ; faute de local, ils se rassemblent dans la maison de leur moqadem ou chez l'un des leurs pour lire quelques *Alizab*, réciter quelques «qaça'id» (sg. *qaçida*, poème) et prononcer quelques «*dacawat*» (invocations bénéfiques au profit de fidèles moyennant une petite aumône).

Le moqadem est généralement choisi parmi les anciens 'Aysawa dans son groupe d'origine, il doit posséder une profonde connaissance de la littérature, des rituels et des principes de l'aysawisme, il doit avoir notamment un esprit ouvert et dynamique développé et élargir le groupe qui est sous son patronnage, faute de quoi il sera remplacé par un autre confrère.

Le moqadem, tout en veillant sur l'homogénéité de sa Thaïfa et sur l'organisation de ses activités, doit entretenir des relations d'amitié et d'entente avec les moqadmin des autres Thaïfat de la ville ou de la région, et surtout les moqadmin de la zaouïa-mère et du « Mezouar » qui est le chef temporel de toute la confrérie. Celui-ci est élu par les membres influents des Oulad sidi Cheikh (les descendants du Chef patron) et parfois aussi par le Makhzen. Il n'intervient que dans les conflits graves qui peuvent surgir entre les membres de la famille ou entre les Thaïfat dans les cas de concurrence déloyale entre celles-ci.

Le Mezouar nomme parfois les moqadmin de Thaïfa et surtout dans les villes et les centres éloignés où existent plusieurs Thaïfat, il nomme le Moqadem des moqadmin qui peut le représenter dans la région, il veille surtout à empêcher les conflits qui peuvent naître entre les Thaïfat sur la délimitation des aires d'influence...

Il existe cependant une tendance à l'indépendance de certaines zaouïa par rapport à la zaouïa mère et à l'autorité du Mezouar qui n'est plus, la plupart du temps, que gérant des biens de la zaouïa ou des descendants ; il assure le partage des fonds recueillis toute l'année dans le tronc du mausolée du Cheikh et des cadeaux reçus pendant le mousse ou en d'autres occasions. Le capital fixe constitué par les terres et le mobilier qui sont des biens habous de la zaouïa sont entretenus et gérés directement par le Mezouar.

L'autorité du Mezouar s'avérerait insuffisante pour sauvegarder l'unité et maintenir des liens étroits avec les zaouïa éloignées comme celles d'Algérie et de

Tunisie ni même pour lutter contre la concurrence des Oulad ech-Cheikh. Les descendants du saint se réservent une sphère d'influence où ils peuvent faire leurs tournées habituelles de «*ziara*», pour faire la quête en argent et en nature. Ainsi, la zaouïa mère a perdu peu à peu le contact avec les zaouïa des autres pays du Maghreb ; alors qu'il y a quelques années encore les zaouïa d'Algérie et de Tunisie envoyaient une délégation pour les représenter au grand Moussem annuel du Cheikh el-Kamel à Meknès.

Le nombre d'affiliés à l'Issawiya a beaucoup diminué depuis le début du siècle et surtout à partir de la deuxième guerre mondiale. Cette remarque s'applique d'ailleurs à toutes les confréries. La ville de Meknès, écrivait R. Brunel en 1926, comptait à elle seule plus de 10 000 affiliés des deux sexes répartis en 17 thouaïf différentes. Maintenant il n'existe plus qu'une dizaine de thouaïf à Meknès (2^{ème} quartier de qasba ; une à Sidi Ameer, une à Zitoun, une à Touarga, une à Sidi Saïd et quatre en ville ancienne) ; ces dix thouaïf ne comptent plus, ensemble, qu'environ 250 adeptes.

La ville de Fès, voisine de Meknès, est l'un des centres les plus importants de rayonnement pour l'aysawisme ; la ville compte aujourd'hui un plus grand nombre de thouaïf que Meknès. On en dénombre quatorze environ mais cinq ou six d'entre elles ont une organisation régulière et connaissent une ferveur insoupçonnée pour les exercices spirituels. Les autres thouaïf de Fès ne pratiquent plus l'activité 'aysawi que pour des motifs matériels. Ces 'aysawa «corrompus» ne s'intéressent qu'aux festivités mondaines et aux cérémonies privées qui leur procurent de l'argent. De plus, la *hadra* telle qu'elle se pratique à Meknès est meilleure et plus authentique que celle de Fès selon la plupart des informateurs. Les 'Aysawa de Meknès sont particulièrement fiers de la qualité musicale et du rythme de leur *hadra*.

L'activisme des 'Aysawa dans certaines régions et villes du Maroc, surtout dans les deux grandes centres de Meknès et de Fès, et hors du territoire marocain en Algérie, en Tunisie, ne doit pas cacher la tendance générale de repli depuis quelques dizaines d'années. Cependant, lors de certaines manifestations, surtout pendant les moussem (fêtes patronales), on peut observer un nombre assez important de membres des Taïfat dans la procession vers le tombeau du saint ; cela ne signifie pas pour autant que tous ces membres sont des affiliés de la confrérie, la plupart d'entre eux ne viennent qu'occasionnellement grossir le rang de ces Taïfat.

Les anciens 'Aysawa sont conscients de cette réduction du nombre et de la qualité des adeptes, ils parlent avec nostalgie «du bon vieux temps» où tout le prestige des 'Aysawa était basé sur leur ferveur.

La grande majorité des affiliés 'Aysawa appartiennent depuis toujours –depuis la vie du fondateur– aux classes populaires, illettrées, bien qu'il existe une minorité de lettrés composée de gens pieux des Oulad ech-Cheikh et des notables, s'attachant à la thariqa telle qu'elle a été laissée par le patron spirituel de l'ordre. La grande majorité pratique un 'Aysawisme populaire favorisant les danses de jubilation ou prières et s'adonnant à d'autres pratiques considérées par la minorité orthodoxe comme extérieures à la thariqa.

Usages particuliers chez les 'Aysawa

Le port de la gottaya

Jusqu'à la première moitié de notre siècle, la *gottaya* était en vogue chez les 'Aysawa, usage qui est presque complètement tombé en désuétude.

Les 'Aysawa attribuent l'origine de leur chevelure à Cheikh el-Kamel qui laissait pousser lui-même la *gottaya* l'accrochant à une corde qui descendait du

plafond ; cela lui permettait de lutter contre le sommeil, ennemi de l'ascète (zahid), à l'exemple d'Ibn 'Aïsa qui priait jour et nuit.

C'est en souvenir de cet usage, disait-on, qu'on laissait pousser la gottaya en prenant soin d'elle afin de l'exhiber pendant le moussem et les autres occasions pendant lesquelles la hadra et les jeux des 'Aysawa ont lieu.

Depuis longtemps cette coiffure, entre autres pratiques des 'Aysawa non orthodoxes, est l'objet du blâme : elle est regardée par la minorité savante et citadine de la confrérie comme un usage grotesque et « insensé ».

Il est très rare de nos jours d'observer, pendant le moussem des 'Aysawa en l'honneur de leur patron, un zélateur 'Aysawi « portant encore une gottaya », symbole du pacte qui lie l'Aysawi à son Cheikh ; d'ailleurs la gottaya est appelée aussi « 'Arbūn šī šēiḥ » qui veut dire preuve/témoin du Cheikh.

Le noir, couleur interdite et haïssable

Pendant les cérémonies des 'Aysawa et surtout pendant leur moussem, les gens extérieurs à la confrérie qui viennent assister aux cérémonies et ceux qui sont susceptibles de rencontrer les 'Aysawa doivent éviter de s'habiller en noir ou en une couleur sombre parce qu'on sait que les 'Aysawa et surtout les frassa d'entre eux –des figurations animales– ont horreur du noir, couleur qui les met hors d'eux-mêmes. L'explication qu'on donne à cette attitude c'est que pendant la fête de nativité du Prophète Mohammad le devoir de tout musulman est d'exprimer sa joie et sa piété extérieurement et intérieurement. On doit donc, de préférence, s'habiller de blanc pendant cette fête comme le font les 'Aysawa eux-mêmes.

La couleur blanche comme on sait est la couleur de la pureté et de la sainteté en Islam. Sa symbolique peut aussi signifier l'opposition du chaos et du désordre qui, quant à eux, sont symbolisés par la couleur noire, insupportable à la vue de l'Aysawi lorsqu'il est dans un état second de son expérience. C'est pourquoi l'Aysawi se croit en droit de se jeter sur le malheureux spectateur qui ne respecte pas cet interdit. Les 'Aysawa en état de « légitime défense » mettent en pièce l'effet détestable et peuvent malmenier son propriétaire.

Aujourd'hui quelques jeunes portent exprès des habits noirs pour exciter les 'Aysawa furieux. Le tout nous paraît faire partie d'un jeu entre 'Aysawa et spectateurs. On considérerait que les 'Aysawa agissent ainsi comme s'ils étaient guidés par une volonté supérieure au moment de l'extase « hal » ; mais cette opinion est démentie par les faits puisque la fureur des 'Aysawa pour le noir est sélective, elle n'est déclenchée que contre des personnes qui ne peuvent pas se défendre alors qu'elle épargne par exemple les agents de police vêtus d'imperméables noirs qui assurent l'ordre durant les moussem qui tombe actuellement en hiver. Il faut dire aussi que seules les Thouaïf non citadines tiennent encore à cette « manie ».

On explique parfois l'origine de la « frissa » (déchiquetage de la proie) en la mettant en rapport avec l'horreur du noir des 'Aysawa : la première victime « frissa » aurait été un bouc noir ou un tout autre animal avant que cet exercice sacrificiel ne s'étende à d'autres animaux d'autres couleurs (mouton, chèvre blanche ou rouge...).

Il faut ajouter que la pratique de la « frissa » qui tend d'ailleurs à disparaître complètement (à la suite de blâme et de la condamnation de la part des orthodoxes et parfois du « makhzen ») est l'apanage des 'Aysawa ruraux peu attachés à la doctrine de la confrérie ; ils se voient toujours boudés par leurs confrères citadins qui ne voient en eux que des hommes frustes et des hérétiques.

Les cures miraculeuses

Certains 'Aysawa, au cours de la « *Hadra* » (cérémonie/séance de danse extatique) deviennent guérisseurs en prétendant être en état de guérir les gens avec succès grâce à la baraka de Cheikh el-Kamel qui les imprègne en ces moments privilégiés. Il existe parmi les 'Aysawa ceux qui sont considérés comme dépositaires de l'effluve sacrée du saint qui de son vivant était un grand thaumaturge de son époque. La baraka d'affiliation isawi est particulièrement efficace lorsqu'elle s'associe à la descendance chérifienne de l'impétrant. Souvent cette catégorie de 'Aysawa et aussi les affiliés des autres confréries du même genre, font de leur don « mystique » un véritable gagne-pain auprès des masses qui font appel à leur baraka...

Les 'Aysawa guérisseurs usent de la méthode traditionnelle de l'imposition des mains et des massages sur les parties atteintes du corps de leurs clients ils recourent aux insufflations si le mal est extérieur (maladies de peau par exemple).

Les paralysies, les maux de tête, les rhumatismes et la stérilité sont surtout proposés à leur guérison. Les tribus du Gharb, les Chheih et les Mokhtar sont réputés les meilleurs guérisseurs.

Lors du moussem du patron de Meknès on voit des malades étendus à terre à quelques mètres du sanctuaire du saint pour être touchés, voire piétinés par les membres des Thouaïf à la fin de leur parcours d'« *el-Ada* » qui est une course rituelle précédant l'entrée dans l'enceinte sacrée.

Les Chheih et les Mokhtar sont les 'Aysawa les plus zélés et les plus particulièrement attachés au culte du Cheikh el-Kamel qui était un des leurs... C'est pourquoi ils se considèrent comme les plus dignes de porter encore le nom de l'Isawi car leur foi est vive et sincère et c'est là le secret des succès qu'on leur attribue en matière de cure miraculeuse.

L'immunité contre le venin

Les 'Aysawa se croient aussi immunisés contre le venin qui peut s'infiltrer dans leur corps sans l'altérer grâce à la baraka de leur père spirituel. C'est pourquoi ils peuvent attraper les serpents et les vipères sans « danger » et pour cela ils peuvent louer leurs services pour débarrasser une demeure ou tout bâtiment des reptiles dangereux qui y ont pénétré.

Parmi ces 'Aysawa, et aussi parmi d'autres groupes maraboutiques et congrégationnels voisins, comme les Oulad Sidi Rahhal – buveurs d'eau bouillante et mangeurs de serpents sur les places publiques – et des Jilala, se sont formés des groupes de « charmeurs de serpents » qu'on rencontre un peu partout au Maroc et qu'on montre aux touristes à la recherche d'exotisme. De ces démonstrations anciennes, ces groupes en ont fait un « métier » qui leur permet de survivre.

Les 'Aysawa font du serpent un animal sacré qu'ils traitent avec respect et se disent frères (du lait) du « houch » (serpent) car celui-ci s'est nourri à la même « bzzoula » (sein) que le Cheikh el-Kamel et par conséquence ils sont liés mutuellement par le « Rhd » (pacte sacré) que personne ne doit transgresser. C'est pourquoi les 'Aysawa de cette congrégation s'abstiennent de tuer cet animal sauf lorsqu'ils y voient un danger réel.

De nombreux voyageurs et ethnologues ont décrit les 'Aysawa mangeurs de serpents venimeux ou avaleurs de scorpion, mais il s'agit, de même que le léchage d'un fer porté au blanc ou de braises, d'exercices qui ne sont guère pratiqués par les 'Aysawa marocains. Il faut y voir l'influence d'autres confréries

orientales comme la Rifa'ya Ahmodiya (d'Ahmad al-Rifa'i). Ibn Battouta dans sa « Rihla » décrit ainsi une de ces séances : « on avait préparé des charges de bois qu'on alluma ; ils y entrèrent en dansant. Certains d'entre eux s'y roulaient, d'autres mettaient des braises dans leur bouche jusqu'à ce que le brasier fût complètement éteint. Telle est leur règle et c'est par là que cette congrégation des Ahmadiya se distingue. Certains d'entre eux prennent un grand serpent et lui mordent la tête avec leurs dents jusqu'à ce qu'ils la coupent » (Ibn Battouta, *Voyage* t. 2, p. 45).

M. LAHLOU

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- BRUNEL (R.) *Essai sur la confrérie religieuse des Aïssaoua au Maroc* Paris, Geuthner, 1926.
- BERMENGHEM (E.) et BARBES (L.L.) : Essais sur la hadra des Aïssaoua d'Algérie, *Revue africaine* n.º 428-429, Alger 1951.
- DRAGUE (G.) *Esquisse d'histoire religieuse du Maroc*, Paris, J. Peyronnet et Cie, 1951.
- EL-BUKHARI *Les traditions islamiques*, T.1 trad. Houdas et W. Marçais, Paris, Maisonneuve, 2.º éd. 1977.
- Bibliographie plus détaillée dans l'article de A. COUR : Isawiya, Isawa dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, T.2 1927 et surtout dans deux thèses récentes:
- BONCOURT André : *Rituel et musique chez les Aïssaoua citadins du Maroc*, thèse de 3^e cycle de l'Institut d'Ethnologie de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Strasbourg, 1980.
- JANJAR (Mohammed Saghir) : *Expérience du sacré chez la confrérie religieuse marocaine des Isawa*, thèse de 3^e cycle de l'Université Paris V (Sciences Humaines) Paris 1983.

A127. AÏSSI (Aït)

« Tribu » de Grande Kabylie qui occupe un terrain montagneux à une douzaine de km de Tizi Ouzou, entre les Aït Douala au nord, les Aït Mahmoud et les Ouadhias au sud. Les Aït Aïssi sont limités à l'est par l'oued qui porte leur nom et qui se trouve être le principal affluent du Sebaou. Leurs principaux villages sont Taguemmount ou Kerrouch et Ighil Bouzrou.

Les Aït Aïssi sont réputés pour la qualité des produits de leur artisanat féminin, surtout les tissages et les poteries. Cette réputation sans être surfaite est cependant partagée par beaucoup d'autres groupes kabyles: les Ouadhias et les Aït Khellili pour la poterie, les Aït Hichem et les Aït Mangellat pour les tissages, mais les Aït Aïssi, comme leurs voisins du nord les Aït Douala, ont été parmi les premiers Kabyles à entrer en contact avec l'administration coloniale et très vite leur artisanat fut apprécié à sa juste valeur. Ainsi dès 1852, le Dr Verdalle recueillait plusieurs caisses de poteries chez leurs voisins, les Mechtras.

Les poteries des Aït Aïssi sont généralement d'une élégante sobriété, tant dans leur ligne marquée, sur les pots et les cruches, par un ressaut au niveau de l'épaule, que dans le décor caractérisé par ses « fenêtres » blanches, cernées d'un ou plusieurs traits noirs, qui sont découpées dans de larges zones rouges. Celles-ci occupent le haut des vases et descendent en compartiments de part et d'autre des anses qui demeurent blanches. Dans les grands récipients, comme les amphores, la panse reste inornée, en revanche sur les pots et cruches le décor gagne toute la surface, mais c'est là un caractère commun à toute la production kabyle. Dès le troisième tiers du XIX^e siècle, les Aït Aïssi,



Aït Aïssi. Poterie fonctionnelle et poterie pour touriste (photo H. Balfet)

sollicités par des marchands, produisirent une vaisselle de circonstance destinée à une clientèle européenne. Cette fabrication pour étranger se distingue au premier coup d'œil des produits à usage domestique. Les formes sont moins pures et aboutissent même à des monstruosité, telles ces amphores de taille réduite dont le pied élargi en pavillon supporte un corps aminci qui paraît d'autant plus grêle qu'il est muni d'anses démesurées; le décor envahissant occupe toute la surface qui a été passée à la résine (remplacée aujourd'hui par un vernis industriel), alors que ce procédé n'est pas appliqué sur les grandes poteries à usage domestique. Ces amphorettes de cheminée, généralement très mal cuites, ont une existence brève, toutefois elles ont été figurées par A. Van Gennep dans ses *Etudes d'Ethnographie algérienne*, et certaines sont conservées, à juste titre, dans les collections du Musée de Préhistoire et d'Ethnographie du Bardo, à Alger.

Les tissages des Aït Aïssi ont fait l'objet d'une étude très précise de P. Ricard (*Hespéris*, 1925, p. 219-225) à qui nous empruntons les éléments suivants : Les femmes Aït Aïssi se livrent à un genre de tissage orné à poils ras assez différent du tissage traditionnel des autres tribus de la Grande Kabylie. Le genre Aït Aïssi est très reconnaissable. Il ne s'applique, comme ailleurs, qu'au vêtement féminin, c'est-à-dire qu'au grand *haïk* de laine qui fait le tour du corps (*ahellāl*). La couverture épinglée sur le *haïk* lors des grands froids est également décorée (*tamendilt*). Ces pièces rectangulaires ne sont ni coupées ni cousues, elles sont maintenues par deux fibules placées à hauteur de la poitrine. La chaîne et la trame sont faites de fils très fins filés par les femmes. P. Ricard indique que sur une pièce de qualité moyenne on ne compte pas moins de 12 à 15 fils de chaîne pour 24 à 30 trames au centimètre. Le passage des

trames tantôt en laine écrue, tantôt en laine teintée en bleu, tantôt en coton blanc, donne le décor.

Les motifs les plus simples sont des filets de coton blanc. Des bandes de laine bleue sont bordées de zig-zag ou de dents de scie qui sont aussi en coton tranchant sur le fond de laine non teintée. L'intérieur des bandes bleues possède aussi des motifs en chaînettes, chevrons, damiers, bâtonnets ou autres petits signes rigoureusement géométriques qui portent chacun un nom imagé (*anquīa b urzem* : cou de serpent, *tīt b ufrūh* : œil d'oiseau...) Tous ces motifs sont groupés parallèlement en un nombre variable de rayures, il n'y a donc aucune composition verticale. Dans la fabrication traditionnelle telle qu'elle était décrite par P. Ricard en 1925, la pièce une fois tissée ne comptait que de larges bandes bleues, des motifs en coton blanc et des bandes de laine écrue. On procédait alors à un trempage dans un bain rouge grenat qui avait pour résultat de noircir les bandes bleues, de teindre en rouge la laine écrue tandis que les motifs en coton, qui n'avaient pas subi de mordantage préalable, redevenaient blancs après un simple rinçage.

BIBLIOGRAPHIE

- BALFET H. *Les poteries modelées d'Algérie dans les collections du Musée du Bardo*. C.R.A.P.E., Alger Imp. off., 1975.
 RICARD P. Tissage berbère des Aït Aïssi (Grande Kabylie). *Hespéris*, t.V, 1925, p. 219-225.
 VAN GENNEP A. *Etudes d'Ethnographie algérienne*. Paris, Leroux, 1911.
 VERDALLE A. Poterie kabyle trouvée dans la tribu des Mechtras (Kabylie indépendante). *L'Illustration, Journal universel*, janvier 1852, p.30-36.

C. EL BRIGA

A128. AÏT (ayt), « enfants (de) »

Pluriel de *u*, *w*, *ag*, « fils (de) ». Attesté dans l'ensemble du domaine berbère et particulièrement fréquent dans l'onomastique locale (: noms de tribus, noms de villages...) qui fait en permanence référence à la filiation : *Aït X* : « Les enfants de X ».

Du point de vue de sa formation, *ayt* est très probablement issu d'un complexe ancien **aw-t*, combinant l'élément *(a)w* « fils (de) » à un suffixe de pluriel *-t* encore bien attesté dans les paradigmes grammaticaux du berbère, notamment dans la flexion verbale (*-t* d'impératif pluriel, *-(i)t* marque indifférenciée de pluriel des verbes d'état...).

L'évolution d'un prototype **aw-t* à la forme *ayt* ne fait pas difficulté au plan phonétique : elle s'explique aisément par une antériorisation et une palatalisation de */w/* sous l'influence de la consonne antérieure (dentale) */t/*. Cette assimilation régressive de la semi-voyelle */w/* étant facilitée par sa position implosive (donc de faiblesse).

Il est curieux de constater que ce terme, certainement très ancien et actuellement usité chez la totalité des berbérophones, n'apparaît pratiquement pas dans les matériaux onomastiques de l'Antiquité.

Quelques rares noms de tribus antiques en *aut* — (*Autololes*, Plinie l'ancien, *Hist. nat.*, V, 17) pourraient cependant être expliqués par la forme ancienne (**aw-t*) de *ayt*.

A l'heure actuelle, dans de nombreux dialectes (Kabyle, Mzab...), le terme n'apparaît plus guère que sous la forme *at*, avec chute totale de la semi-voyelle. Ainsi, en Kabylie, *ayt* n'est plus qu'un archaïsme ou une variante très lo-

calisée (on relève, par exemple, *at-ma*, « frères » (« enfants de ma mère ») et beaucoup plus rarement *ayt-ma*). Ce sont les habitudes issues de la nomenclature officielle française qui ont rétabli massivement les formes en *ayt* (« Aït- ») dans l'onomastique kabyle.

Très souvent aussi (Kabylie, Mزاب...), *ayt* perd son lien avec le domaine de la parenté et prend le sens de « les gens de — », « ceux de — » : (kabyle)

- *a(y)t wexxam* = « Les gens de la maison » = « la maisonnée, la famille ».
- *at ufella* = « ceux d'en-haut », « les gens d'en-haut, du haut-pays ».
- *at taddart* = « les gens du village ».

Voir *ag*, *u*.

BIBLIOGRAPHIE

- ALOJALY Gh. *Lexique touareg-français*, Copenhague, 1980, p. 165
 DALLET J.M. *Dictionnaire kabyle-français*, Paris, 1982, p. 847.
 DELHEURE J. *Dictionnaire mozabite-français*, Paris, 1984, p. 215, 223-224.
 FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire touareg-français*, Paris, 1951-52 (4 vol.). (§. III, p. 1440).

S. CHAKER

ATTENTION ! (Note de la rédaction)

Classement de *Aït-* dans l'*Encyclopédie Berbère*

Les noms de groupes (clans, tribus, confédérations) et de villages en *Aït-* sont innombrables dans le monde berbère. Ils ne peuvent être classés sous *Aït-*, sous peine de déséquilibrer gravement la série de fascicules.

On trouvera donc tous ces noms propres à la position alphabétique de leur second élément : *Aït Iraten* sera à rechercher sous *Iraten*, etc.

Font exception à cette règle les quelques noms propres de personnes introduits dans le présent fascicule : ils ont été considérés comme constituant un tout indissociable.

A129. AÏT-AHMED (Hocine)

Homme politique algérien, né le 20 août 1926 en Haute Kabylie (Aïn El-Hammam, ex-Michelet). Issu d'une grande famille maraboutique –celle de Cheikh Mohand-ou-Elhocine–, Aït-Ahmed commence ses études à l'école coranique avant de connaître l'école française où il fera de brillantes études. C'est au lycée, en 1943, qu'il adhère au Parti du Peuple Algérien (indépendantiste) où militent également d'autres élèves, parmi lesquels Laïmeche Ali et Aït-Amrane Idir*. Laïmeche, qui meurt en 1946, incarnera pour toute cette génération l'identité berbère retrouvée et intégrée dans les idéaux et le combat nationalistes.

Aït-Ahmed participera à cette conjonction entre identité berbère et lutte nationaliste en composant en tant qu'animateur des Scouts Musulmans d'Algérie plusieurs chants patriotiques en langue berbère.

Au congrès clandestin du P.P.A. en février 1947, il propose au nom de la Kabylie, principal bastion nationaliste, la création d'une Organisation Spéciale (O.S.) qui devra préparer la lutte armée. Au mois de décembre 1948, il rédige son fameux rapport au Comité Central élargi où il définit la guerre de libération nationale comme : « une guerre de partisan dont le fer de lance sera la

paysannerie » (Harbi, 1980). Mais cette dimension intellectuelle, permanente dans toute la vie politique d'Aït-Ahmed, ne le coupe pas de l'action de terrain : il organise personnellement le hold-up de la poste d'Oran (mars 1949) et achète des armes en Libye à l'insu du Bureau Politique dont il est membre.

Cependant de l'autre côté de la Méditerranée, la Fédération de France, à l'initiative de R. Ali-Yahia, adopte en fin 1949 une motion qui rejette le concept d'« Algérie arabe » au profit de celui d'« Algérie algérienne » incluant la dimension berbère. Une grave crise politique secoue alors la direction du P.P.A. et Aït-Ahmed, bien que totalement étranger à cette motion « berbériste », est sommé de dénoncer les « fractionnistes » et de choisir son camp. Devant son refus, la direction l'écarte des centres de décision et lui retire la responsabilité de l'O.S. où lui succède Ben-Bella. C'est à partir de ce moment qu'est brisé l'élan qui l'a porté, à 23 ans, au sommet de la hiérarchie du P.P.A. L'étiquette de « berbéro-martérialiste » le suivra pendant des années et justifiera sa marginalisation (relative).

Il faut attendre 1952 pour le voir réapparaître dans la délégation extérieure. Il est représentant du F.L.N. au Caire lorsqu'éclate, le 1er novembre 1954, l'insurrection armée. En avril 1955, il dirige la délégation du F.L.N. à la conférence Afro-Asiatique de Bandoung, puis à la session de l'O.N.U. (septembre 1955). En avril 1956, il ouvre le bureau du F.L.N. de New-York.

Arrêté en octobre 1956 lors du détournement de l'avion des « Chefs du F.L.N. », il sera interné jusqu'en 1962. De prison, il adresse au Conseil National de la Révolution Algérienne —dont il est membre— un certain nombre de propositions, notamment celle de créer un Gouvernement Provisoire de la République Algérienne (GPRA). Il sera ministre d'Etat de ce gouvernement qui signera les accords d'Evian.

Après l'indépendance, il est député à l'Assemblée Nationale Constituante. Il s'y élève, pratiquement seul, contre l'interdiction du Parti Communiste Algérien, mais il ne rejettera formellement et définitivement le principe du parti unique qu'en 1966, bien que sa position sur ce sujet soit très nuancée et critique dès 1963 (voir *J.O.R.A.D.P.*, 25 avril 1963). Toutefois, il entre très vite en conflit avec Ben-Bella et fonde en septembre 1963 le Front des Forces Socialistes (FFS) qui lancera un soulèvement armé en Kabylie.

Fait singulier, surtout pour un mouvement d'inspiration socialiste, le FFS se réfère explicitement aux structures sociales traditionnelles et préconise la réhabilitation (et la modernisation) de l'organisation ancienne de la société (djemaa, amin...).

Aït-Ahmed sera accusé de séparatisme berbère bien que le programme du FFS ne pose pas le problème de l'identité nationale et que l'arabisation ne soit contestée que dans sa forme et non dans son principe. Le mouvement d'opposition armée sera circonscrit à la Kabylie et Aït-Ahmed est arrêté en octobre 1964. Condamné à mort en avril 1965 puis gracié, il mandate depuis sa prison de Lambèse une délégation qui signe les accords FFS-FLN rendus publics le 16 juin 1985, trois jours avant le coup d'état de Boumedienne.

Le 1er mai 1966, Aït-Ahmed, s'évade de la prison d'El-Harrach et vit depuis en exil.

En 1977, il soutient une thèse de Doctorat d'Etat en droit à l'Université de Nancy, consacrée aux droits de l'homme en Afrique.

A partir de 1966, ses prises de position sur la culture deviennent plus nombreuses et plus explicites : dans plusieurs interviews, il fait référence à la dimension berbère, juge « l'arabisation aussi brutale que stupide » (*Combat* du 3.11.1966) et préconise le maintien du français dans de larges secteurs d'enseignement.

Dans une déclaration publique datée du 28 novembre 1978, il prône la recon-

naissance de la langue berbère comme langue nationale. C'est la première fois qu'un homme politique algérien d'envergure nationale adopte une telle position.

Cette orientation est réaffirmée dans la plate-forme du FFS en mars 1979, car le parti a été sensiblement renforcé par l'arrivée de nombreux militants de la culture berbère appartenant aux nouvelles générations. Ce rajeunissement permettra au FFS et à Aït-Ahmed de jouer un certain rôle d'encadrement lors des événements de Kabylie au printemps 1980.

Depuis quelques années, l'action et la réflexion de Hocine Aït-Ahmed se développent surtout sur le terrain des droits de l'homme dans le Tiers-Monde. Il a par ailleurs enclenché la publication de ses mémoires (voir bibliographie) qui présentent indiscutablement un très grand intérêt historique et politique.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages d'AÏT-AHMED

- *La guerre et l'après-guerre*, Paris, Edit. Minuit, 1964.
- *L'Afro-fascisme*, Paris, L'Harmattan, 1979.
- *Mémoires d'un combattant. L'esprit d'indépendance, 1942-1952*, Paris, Sylvie Messinger, 1983.
- HARBI M. *Les Archives de la Révolution algérienne*, Paris, 1981.

H. SADI

A130. AÏT-AMRANE (Mohamed, Idir)

Militant nationaliste algérien, originaire de Grande Kabylie (Ouacif), né vers 1927.

Il appartient au groupe de jeunes Algériens du Lycée de Ben-Aknoun (Alger) qui, à partir de 1945, vont essayer d'intégrer la dimension berbère dans la revendication nationaliste. Sa première sensibilisation politique s'est produite à partir des années 1941-42 dans le cadre des Scouts Musulmans Algériens, contrôlés par le Mouvement National. Aït-Amrane ne semble pas être intervenu dans la crise « berbériste » de 1948-49 qui secoua le P.P.A.-M.T.L.D. et se solda par l'exclusion des « berbéristes ». Mais il a joué un rôle décisif dans la production de chants nationalistes en langue berbère.

Il a composé, entre 1945 et 1954, au moins une quinzaine de chants engagés de marche ou de groupe dans lesquels la référence à la langue et à la culture berbères est fortement présente. On citera parmi les plus connus (et encore bien vivants) :

- *kker a mmi-s umaziγ!* « Debout enfants de Berbère ! » (1945)
- *γuri yizwen umeddakwel* (1947)
- « J'avais un camarade (adaptation d'un poème allemand de Uhland. En hommage à Laïmeche Ali qui venait de mourir).
- *tigerylanit* « L'Internationale » (adaptation kabyle)

...

Cette production « berbéro-nationaliste » à laquelle Aït-Amrane a fortement contribué marque le début des efforts de planification linguistique axée sur la recherche de systèmes de notation usuels et surtout sur l'enrichissement et la modernisation du lexique. C'est de cette époque que datent de nombreux néologismes socio-politiques. Aït-Amrane participera activement à cette entreprise dans laquelle des Kabyles iront puiser en touareg, au Mzab ou en chleuh des unités lexicales ou créeront des formes nouvelles à partir des matériaux kabyles.

Aït-Amrane est arrêté et emprisonné de 1956 à 1958. A sa libération, il prépare une licence d'arabe qu'il achève en 1961. Il est député à la première Assemblée Nationale algérienne (1963), puis il entame une carrière dans l'Education Nationale qui le mènera jusqu'au stade de Directeur de l'Education d'une wilaya.

BIBLIOGRAPHIE

BENBRAHIM M. *La poésie populaire kabyle et la résistance à la colonisation de 1830 à 1962*. Paris, EHESS, 1982 (thèse de 3ème cycle).

S. CHAKER

A131. AÏT-MENGUELLET

Chanteur, poète-compositeur kabyle né le 17 janvier 1950 à Ighil Bouamas (*Iyil bbwamas*) en Grande Kabylie (commune de Tasaft), Aït-Menguellet a eu deux prénoms comme cela est courant en Kabylie : pour l'administration, il sera Abdenbi, pour sa famille et plus tard son public, il sera Lounis (*Lewnīs*).

Enfant, il connaît les longues veillées bercées par les contes, les chants et les poésies. Cette tranche de sa vie a incontestablement joué un rôle significatif dans sa vocation et dans la définition de son style et de sa production.

Vers l'âge de 17 ans, il vient à la chanson par le biais d'une émission de la Chaîne II de la radio nationale algérienne (« chaîne kabyle ») : *iyennayen uzekka*, « les chanteurs de demain », animée par Cherif Kheddam, lui-même auteur-chanteur-compositeur très connu.

Ses débuts professionnels sont fulgurants ; il connaît un succès immédiat. Sa poésie, ses mélodies, ses intonations touchent juste par la combinaison de deux paramètres apparemment contradictoires : un souffle neuf, contemporain, et une conviction profondément ancrée dans la sensibilité culturelle kabyle.

Tant la génération de l'immédiat après-guerre que les personnes âgées, garçons ou filles, hommes ou femmes, font leur cette expression *mesurée*, juste mais porteuse d'une poésie percutante.

Il devient ainsi très vite le héraut de l'aspiration socio-culturelle de tout un peuple car l'impact de l'œuvre d'Aït-Menguellet a dépassé depuis longtemps les frontières géographiques et culturelles de sa Kabylie natale.

R. SADI

A132. AJJEN (voir Azgen)

A133. AJIM

Village berbérophone à l'extrémité sud-est de l'île de Jerba, petit port de pêche et de cabotage, Ajim a été longtemps le seul point d'accès de l'île pour qui venait du continent, mis à part les gens de la presqu'île de Zarzis. On venait par terre jusqu'au Jorf, à l'extrémité de la pointe des Mehabel et l'on emportait une embarcation pour traverser le bras de mer de deux kilomètres qui séparait Jorf de Ajim.

Ajim eut un moment de célébrité, en 1551, lorsque Dragut, surpris par l'amiral André Doria dans le canal d'El Kantara entre l'île et Zarzis, après avoir

creusé un canal durant sept nuits à travers les bancs impraticables des hauts fonds, put rejoindre Ajim avec ses navires, et de là s'emparer de l'île.

Le village étale une partie de son habitat dans les jardins de la campagne environnante. On y rencontre les quatre types de propriétés traditionnels à Jerba : jardin où est bâtie une maison à coupole, avec tour d'angle, *menzel* ; verger planté d'arbres fruitiers, mais sans maison bâtie, et où se trouve un puits, d'où le nom de *sānya* ; jardin non irrigué, *jnānet* petite parcelle plantée d'olivers, *frawa*.

On rencontrait autrefois à Ajim des *raïs* spécialistes du cabotage et du bornage ; ils longeaient les côtes avec leurs bateaux à fond plat, à mât incliné vers l'arrière et à voile trapézoïdale, les loudes, conçus spécialement pour la navigation dans les hauts-fonds. Vers les années 1940, on en trouvait encore une cinquantaine qui effectuaient presque uniquement le trafic à travers le détroit d'Ajim et d'El Kantara (Sur cette association du personnel de ces barques, cf TLATLI, l'île de Djerba dans *Revue Tunisienne*, 1942, p.88). Actuellement il ne reste plus que 5 embarcations de ce type, dont 2 seulement sont utilisées.

C'est surtout la pêche qui intéresse la population : pêcheurs en pêcheries fixes, pêcheurs au filet, pêcheurs ou cueilleurs d'éponges, pêcheurs au mérrou (v. Pêche*).

Ajim reste un centre important de pêche aux éponges. La barque utilisée est en fait une barquette légère de 4,50 m de long, dont l'arrière est carré. Dans la petite teugue d'avant un trou a été aménagé dans lequel se place le « chercheur d'éponges ». A l'aide d'une boîte cylindrique pourvue d'une vitre en son fond, il scrute le sol marin. Dès qu'il voit une éponge il la harponne au trident. Certains pêchent à la plongée et dès qu'ils ont arraché une éponge, ils la lancent à la barque-dépôt.

La pêche au mérrou (*mennāni*) se pratique à la saison chaude. Dès que le poisson a été décelé, grâce, au boitier-miroir, le plongeur presque nu, un crochet de fer à la main, plonge et cherche à atteindre le mérrou. Parfois celui-ci se réfugie dans une cavité, ce qui le rend difficile à atteindre ; une fois harponné, le mérrou est remonté par une corde, tandis que l'homme regagne la surface pour reprendre son souffle.

Ajim, comme Guellala et Sedouikech (Sedūikeš), est un des rares villages où l'on parle encore berbère : langue du foyer, pour autant que la vie moderne n'a pas modifié la condition de la femme, langue de l'artisan, du fellah et marin, encore que s'y mêlent de très nombreux vocables arabes ou des termes arabes berbérisés.

A. LOUIS

A134. AJJER (Azger, Azğ̃er, Adjer)

- La variante tamâhaq *Ajjer* provient d'une forme primitive *azger* (Kel-Azger, lze-gren) attestée dans les parlers touaregs méridionaux. *Azger* désigne en berbère nord et en touareg méridional le « bœuf ». Cet ethnonyme est peut-être à rapprocher du nom de tribu antique Zegrensis.
- Pays des Kel-Ajjer, territoire situé entre les 21° et 29° degré de latitude nord et le 6° et le 12° de longitude est, entre l'Ahaggar à l'ouest, la Hamada de Tinghert au nord, le Ténéré du Tafassasset et le plateau du Djado au sud, le massif de Tadrart et l'erg de Mourzouk à l'est. En fait, aujourd'hui, les frontières algéro-libyennes à l'est et algéro-nigériennes au sud restreignent et limitent politiquement le territoire qui fut sous l'autorité des Touaregs Ajjer avant 1908 (voir Tassili-n-Ajjer*).



Tassili-n-Ajjer. Le plateau de Tamrit (photo M. Gast).

Kel-Ajjer : gens de l'Ajjer. Nom propre des Touaregs qui habitaient traditionnellement le territoire de l'Ajjer. Ils formaient avant 1908 un seul et même ensemble sous le commandement d'un *amenūkal* (voir Foucauld, 1940, p. 262-63).

Démographie. Sur environ soixante années, les chiffres démographiques relatifs à l'Ajjer manquent de cohérence parce qu'ils ne concernent pas toujours les mêmes découpages de territoires.

En 1960 les services de l'O.C.R.S. (Organisation Commune des Régions Sahariennes) fournissaient les chiffres suivants sur la région Ajjer : superficie : 264 000 km², population : 5 200 habitants (évaluation du recensement de 1958) dont 2 250 à Djanet et 2 950 à Elezi (ex Fort-Polignac).

En 1977 le recensement effectué par le secrétariat d'Etat au Plan (résultats préliminaires par commune) donne 5 319 résidents pour la daïra de Djanet ; en 1979 : 5 847 pour Djanet et 5 081 pour In-Amenas. Depuis 1962 la commune d'In-Amenas, centre d'exploitation des puits de pétrole d'Egélé et sa région, n'a cessé de s'accroître au point de dépasser Djanet. Il en va de même d'Elezi plus proche d'In-Amenas.

Eléments d'Histoire

L'histoire des Kel-Ajjer est rapportée principalement par H. Duveyrier (1864) et G. Gardel (1961, texte écrit entre 1911-1914) depuis leurs traditions orales jusqu'à l'époque coloniale.

Les Imenān

- Au ^{xviii} siècle le Sahara central (Ajjer, Ahaggar) est sous l'autorité d'un clan de *šorfa* se disant originaires de la Seguiet-el-Hamra au Maroc (voir Ahaggar*) et appelé *Imenān*. Ces descendants du Prophète pourvus de la *baraka*, du prestige et du pouvoir religieux qui en résultent, étaient mariés à des femmes de l'aristocratie locale et qu'on appelait toutes *timenukalīn* (pluriel de *tamenukalt* féminin de



Touareg ajjer en tenue de cérémonie (photo M. Gast).

amenūkal : chef suprême touareg). Eux-mêmes portaient tous le titre arabe de *sul-tan* (souverain). Comme on peut l'observer dans d'autres sociétés de l'Afrique de l'Est en particulier, quand un descendant du Prophète (*šérif*) s'allie à des dynasties locales où la transmission des biens et du pouvoir s'effectuent en matrilignée, les clans issus de ces alliances fonctionnent en bilatéralité (voir Gast 1976). Ce phénomène transitoire permet, selon les circonstances, soit de faire basculer les règles de dévolution du pouvoir en faveur des consanguins, soit de faire prévaloir le droit des utérins en enrichissant la force démographique du groupe au pouvoir par le jeu des alliances.

- Mais les Kel-Ajjer supportent mal la tutelle des Imenān. Plusieurs clans fuient leur commandement au début du xvii^e siècle, soit au Fezzan (les Kel-Tin-Alkum), soit à l'ouest dans le Tidikelt (les Iwīnhağen).

- Au milieu du xvii^e siècle le sultan Goma, chef des Imenān et de l'ensemble des Touaregs du Nord, met sous sa dépendance la ville de Ghât qui vivait auparavant en métropole libre. Goma réside à l'abri, tantôt à Ghât, tantôt à Djanet, car son despotisme brutal, très impopulaire, était contesté chez les nomades, en particulier par les clans suzerains de l'Ajjer à propos de l'exploitation des terres et des Kel-Ulli. Il a cependant comme alliés permanents les guerriers Iman̄yasaten qui lui servent de gardes de corps.

Vers 1660, selon les estimations de Duveyrier (1864, p. 344), Goma est assailli dans le hameau d'Azelluwaz, qui fait partie de Djanet, par une troupe de rebelles conduits par des Urayen. On retient le nom de Biska, du clan des Urayen, qui achève Goma.

- Son successeur Edakan, aussi despote que lui, ne fait qu'aggraver les tensions déjà existantes, à tel point qu'une troupe d'Urayen partie de l'Ayr et conduite par Moxamed ag Tinakerbas envahissent les environs de Ghât où vivait Edakan, le tue dans le village de Fehuwet, poursuit les Iman̄yasaten, tue leur chef Kotika et reçoit l'allégeance de la population de Ghât. Les Imenān qui échappent au massacre fuient chez leurs parents d'Agadez, les Ihađānāren vont chez les Kel-Fadey en Ayr, d'autres alliés des Imenān fuient au Fezzan.

- En cette fin du xvii^e siècle les Urayen, vainqueurs des Imenān, demandent le renfort de tous les membres de leur clan existant en Ayr et créent un commandement (*eṭtebel*) à leur profit, c'est-à-dire qu'ils s'attribuent la vassalité d'un certain nombre de clans Kel-Ulli avec celle de jardins et de villages du pays.

Cependant, par la suite, les Iman̄yasaten et les Imenān exilés reviennent en Ajjer pour retrouver, avec l'accord des Urayen, leurs relations de suzeraineté auprès d'une partie de leurs anciens *im̄yad*. Certains de ceux-ci accordent d'ailleurs des dons à la fois aux Urayen et aux Imenān. Les trois principaux clans suzerains sont alors les Urayen, les Imenān et les Iman̄yasaten qui vivent séparément de leurs troupeaux et de ceux de leurs *im̄yad*. Mais le chef suprême ou *amenūkal* de l'Ajjer est reconnu chez les Urayen qui détiennent la part la plus importante de Kel-Ulli et de terres du pays (comme les Kel-γela en Ahaggar).

Le commandement des Urayen

- L'histoire détaillée du commandement des Urayen n'est pas aussi bien connue que celle des Kel-Ahaggar durant le xviii^e siècle. Les Kel-Ajjer vivent des revenus prélevés sur les échanges caravaniers qui traversent leur pays, exploitent le sel de l'Amad̄yor et l'échangent contre du mil du Soudan ainsi que les quelques vingt centres de cultures qui peuvent totaliser, selon Gardel (1961, p. 347) environ plus de 1 000 ha cultivables. La proximité des territoires de la Cyrénaïque gérés durant cette période par la dynastie des Karamanli, d'obédience ottomane, n'a pas manqué de procurer une dynamique économique et des profits aux Kel-Ajjer

- Au cours du XIX^e siècle les Kel-Ajjer ont à se défendre contre les tentatives d'hégémonie du Fezzan sur Ghât, en rivalité avec Mourzouk, contre les Chaâmba (ša'nba) de Ouargla, contre les Kel-Ahaggar (1874-1878). Durant ce temps de nombreux explorateurs européens tentent la traversée du Sahara vers le Soudan en passant par l'Ajjer (voir Gardel, 1961 : 105-120). C'est surtout H. Barth, explorateur allemand (1850) et H. Duveyrier (1860) qui pénètrent le plus intimement ces populations sur lesquelles ils laisseront des témoignages qui deviennent des œuvres de référence.

La dynastie des Karamanli va s'achever en Tripolitaine (1830) et les Turcs, déjà solidement établis à Tripoli et sa région, soumettent le Fezzan. Avec la fondation de la *Sanūsiya* (première *zāwiya* de Cyrénaïque : 1843) qui reconnaît l'autorité du sultan ottoman, et son rapide développement sur les territoires sahariens de l'Est, les Kel-Ajjer se trouvent dans l'orbite d'une communauté islamique en pleine expansion idéologique et politique, mais soutenue par un empire turc en plein déclin.

Cependant la *Sanūsiya* aura comme confrérie concurrente la *Tiğaniya* (Tidjania) favorable aux Français. C'est grâce au soutien de la *Tiğaniya* qu'Henri Duveyrier doit la réussite de son exploration. Car les Ifoyas de l'Ajjer sont affiliés à la *Tiğaniya* et leur influence religieuse et politique est très forte en pays Ajjer. Ce sont eux qui patronnent la *zāwiya* de Timāsinīn où se trouve le tombeau du « saint » (*wali*) Sidi Mūsa. Le père de 'Otman, guide de Duveyrier, El-Hağ el-Bekri, était chef de la *zāwiya* de Timāsinīn. 'Otman devenu célèbre, devint en quelque sorte l'ambassadeur des Français en pays touareg, surtout après sa visite en France en 1862. « Les Chambres de Commerce de Marseille, Lyon, Paris, Rouen, votent des millions pour organiser des caravanes devant se rendre chez les Ajjer » (Gardel, 1961, p. 140). Un traité commercial est signé à Ghadamès lors d'une réunion le 26 novembre 1862. Mais les principaux chefs touaregs et l'*amenūkal* Ixenuxen y sont absents.

H. Duveyrier avait donné l'illusion d'une nation touarègue, les Français croyaient avoir comme interlocuteur un Etat, les réalités étaient à la fois plus prosaïques et plus complexes. Durant cette époque ce sont les Anglais qui de Tripoli maîtrisent les flux du commerce transsaharien à l'Est. L'empereur Napoléon III, qui ne veut pas s'opposer à l'Angleterre met volontairement en veilleuse ces projets et la France, va affronter la guerre de 1870 contre l'Allemagne.

- A propos de la succession des Imanḡasaten en 1868, une série d'hostilités éclatent entre eux-mêmes et les Urayen. Les Megarha du Fezzan s'en mêlent. Les Imanḡasaten fuient en Ahaggar, à Idélès en 1870, bientôt suivis par les Ihaḡānāren (1871). Les Urayen s'en prennent alors aux Imenān qui demandent l'aide des Kel-Ahaggar. De 1874 à 1878, de nombreuses batailles affaiblissent profondément tous les clans en présence; les Kel-Ajjer ne s'en relèveront pas (voir Gardel, 1961, p. 144-156).

- Les explorateurs européens qui durant cette période apparaissent en pays Ajjer se font assassiner en série : Mlle Tiné, Dournaux-Dupéré et Joubert, Erwin Von Bary, les pères Richard et Kermabon, les pères Morat et Pouplard. Les Kel-Ajjer n'ont cependant pas participé à l'attaque de la mission Flatters à In-Uhawen le 16 février 1881 en territoire Ahaggar. Les explorations françaises ne reprendront qu'en 1892, notamment avec Fernand Foureau.

- Durant la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, les puissances occidentales qui s'occupent activement des dépouilles de « l'homme malade » (l'Empire ottoman), veulent maîtriser les voies d'accès au Soudan par la Libye et l'Ajjer. La France signe des accords avec les Anglais fixant le 5 août 1890, un partage d'influence sur le Sahara central et oriental, occupe le Tibesti, alors que les Turcs occupent Ghadamès et Ghât.

- En 1905, les Turcs revendiquent la possession de Djanet. Le capitaine Abdelkader (alias Djamy Bey) se rend avec sa troupe à Ghât pour disputer aux Français la maîtrise de Djanet qui permet l'accès vers Bilma. Un chef imenân commence à faire parler de lui, on l'appelle Sultan Amūd, il invite les Turcs à s'installer à Djanet. Sultan Amūd reçoit l'investiture turque en 1908 et s'affilie à la Senoussiya (*Sanūsiya*) en 1909.

- Les troupes françaises et le colonel Laperrine sont très actifs dans tout le Sahara. Timāsinīn qui devient une tête de pont des déploiements vers le Tassili-n-Ajjer, se voit doté d'un fort militaire appelé « Fort-Flatters ». Mūsa ag Amasṭān participe à de nombreux combats contre les Kel-Ajjer et soutient la politique française au Sahara central. Un autre fort est construit à Elezi qui devient « Fort-Polignac ».

En septembre 1908 c'est la révolution turque ; Djamy Bey est relevé de son commandement. Mais la petite guerre continue avec les troupes turques car Sultan Amūd qui veut étendre son pouvoir, conteste celui de l'*amenūkal* Ingedazen. Le drapeau turc est hissé à Djanet en juin 1909. Les troupes françaises effectuent une démonstration de présence pacifique à Djanet en juillet, mais ne peuvent obtenir de parler à l'assemblée des notables. Une rencontre a lieu entre Turcs et Français à Djanet en janvier 1910 ; elle est suivie d'autres contacts. Le 9 octobre 1911 l'Italie déclare la guerre à la Turquie à propos de la Tripolitaine. La Libye restera sous domination italienne jusqu'en 1942. Les Français occupent Djanet le 27 novembre 1911.

- Les cinq années durant lesquelles s'est déroulée la guerre mondiale de 1914-18 ont eu de profondes répercussions en pays Ajjer. La propagande germano-turque dans ce territoire et en Libye, l'influence très vive qu'opéraient les réseaux de la *Sanūsiya* à partir du Fezzan sur le Maghreb et l'Afrique de l'Ouest, ont provoqué de 1916 à 1917 un sursaut de révoltes généralisées en Ajjer, en Ahaggar, en Ayr

et chez tous les Touaregs du Niger. Kaocen en Ayr, sultan Amūd en Ajjer avec les Turcs, Fihrun *amenūkal* des Iwellemmeden, n'ont pas pu convaincre Mūsa ag Amasṭān qui, après une période d'hésitation (et les maladroites de Kaocen à Agadez), s'engage aux côtés des Français contre Kaocen et contre les Kel-Ajjer. Car Mūsa voyait durant cette époque la perspective d'étendre son autorité d'*amenūkal* à l'Ajjer et à l'Adyar des Ifoyas.

Les protagonistes de cette lutte sont le grand *sanusi* Ahmed Chérif au Fezzan, relayé par son frère Si La'bed et sultan Amūd dans l'Ajjer, le chef des Urayen Ingedazen qui meurt en 1914 et est remplacé par Bubakar ag Alegwi, les Turcs qui cèdent la place aux Italiens et les troupes françaises qui au nord, à l'ouest et au sud établissent des liaisons difficiles sur des milliers de kilomètres (voir Lehuraux 1936, p. 275-320 qui raconte en détail l'historique des combats et la stratégie française à l'échelle du Sahara central et du Soudan).

Mais d'une part, les différents opposants à la domination française n'ont pas de pensée politique cohérente et coordonnée, d'autre part ils pratiquent tour à tour des alliances et livrent des combats entre eux-mêmes et les troupes françaises. La position-clé de Mūsa ag Amasṭān au Sahara central et les forces qu'il a mis en balance contre les Kel-Ajjer en faveur des Français ont été décisives à ce moment. En sorte qu'en décembre 1917, le général Laperrine pouvait entreprendre une grande tournée d'inspection au Sahara jusqu'en Afrique occidentale sans incident.

Sultan Amūd qui ne revendiquait en définitive que l'autorité sur Djanet se retire au Fezzan après la reprise de cette oasis le 28 octobre 1918 par les Français. Brahim ag Abakada nouveau chef des Kel-Ajjer demandait la paix et obtenait son investissement du général Laperrine en juin 1919, comme *amgar* des Kel-Ajjer.

La période de 1905 à 1920 a représenté l'époque la plus héroïque pour tout le Sahara. Des combats très durs ont marqué l'histoire et nourri l'imaginaire des Occi-

dentaires tel celui d'Esseyen (10-11 avril 1913) qui opposait une petite troupe commandée par le lieutenant Gardel (une quarantaine de sahariens) à un groupe d'environ quatre-vingts guerriers commandés par Sultan Amūd et Ingedazen, l'*amenūkal* des Kel-Ajjer (voir Blandin de Thé 1955, p. 36-39). De nombreux militaires français ont marqué de leur nom cette époque tels Laperrine, Charlet, Gardel, Nieger, Meynier, Dupré et beaucoup d'autres. Leurs aventures ont inspiré des romanciers comme Joseph Peyré qui écrit entre autres romans *L'escadron blanc* (Grasset 1931), *Le chef à l'étoile d'argent* (Grasset 1933) où ces officiers, Sultan Amūd, les Touaregs Ajjer et tous les méharistes sahariens passent à la postérité dans la littérature française (succès qui continuent de nos jours avec *Fort-Saganne*, Seuil, 1980, écrit par le petit-fils de Gardel).

- Face aux visées impérialistes des Puissances occidentales, les Kel-Ajjer se sont en majorité mobilisés grâce à la dynamique de l'idéologie islamiste hostile au monde « chrétien » et dont la *Sanūsiya* était le moteur. Mais avec la défection de l'aide turque d'une part et celle de la *Sanūsiya* (qui favorise parfois l'installation des Italiens) s'ajoutait le manque d'unité des Kel-Ajjer, la disparité des pouvoirs entre Urayen, Imanyasaten et Imenān, la faiblesse démographique de l'arrière-pays, la fragilité économique des métropoles telles Ghadamès, Ghāt et Djanet situées à mi-chemin des échanges nord-sud, est-ouest qu'elles ne maîtrisaient plus et qui tombaient entre les mains des Occidentaux.

Mais de plus, après 1920, l'échiquier politico-économique des rapports entre l'Europe occidentale, la Méditerranée, l'ensemble du Maghreb et l'Afrique de l'Ouest allait complètement se transformer : les transactions les plus importantes n'allaient plus utiliser les voies transsahariennes, mais les voies maritimes par l'océan Atlantique. Djado et ses satellites, Assodé allaient mourir ainsi que de nombreuses autres villes sahariennes situées à la charnière des relations transsahariennes d'est en ouest. Tripoli allait s'enfermer dans la colonisation italienne ; Ghāt et Ghadamès, séparées de l'Ajjer par des frontières, allaient vivre du pâle reflet de leurs activités antérieures. Le territoire traditionnel des Kel-Ajjer se trouvait divisé entre trois Etats, trois régimes différents : l'Afrique occidentale française au sud, l'Algérie au centre, la Libye à l'est.

L'histoire locale des Kel-Ajjer durant les premières décennies du xx^e siècle (outre le travail de G. Gardel qui s'arrête en 1913), l'analyse et l'évolution de leur société, restent encore à étudier et à écrire. Le contenu des nombreux rapports militaires des différentes instances qui ont eu la responsabilité de gérer le pays Ajjer reste encore inédit (sans compter celui des archives privées extrêmement riches comme la correspondance du capitaine Charlet à sa famille).

Dès lors que les combats ont cessé, que les intérêts commerciaux et géopolitiques de l'Ajjer diminuaient brusquement, une espèce d'oubli, de pesanteur s'est abattue sur l'Ajjer malgré les efforts des compagnies sahariennes et des administrateurs locaux à redonner vie à ce pays jusqu'en 1962. Cependant, à partir de 1953 la découverte des produits pétroliers engendra la ville d'In-Amenas et donna à Elezi une importance nouvelle. Le tourisme aussi, avec la publicité donnée aux découvertes des fresques du Tassili, allait contribuer au réveil économique de Djanet. La route bitumée jusqu'à In-Amenas, son aéroport, la proximité de la Libye nouvelle, ont relancé récemment l'intérêt stratégique de l'Ajjer. Territoire de transit clandestin de travailleurs africains vers la Libye et d'échanges de marchandises, l'Ajjer n'a cependant pas l'activité et l'importance de la wilaya de Tamanrasset. Les bonnes relations internationales des pays frontaliers conditionnent les activités de cette région. Alors que la frontière algéro-nigérienne a été établie d'un commun accord en 1982, celle avec la Libye est une source de soucis pour l'Algérie (comme pour

le Niger et le Tchad). Il est évident que les régions frontalières dans cet espace auront tout à gagner d'une libre circulation des personnes et des transactions commerciales. C'est l'espoir contenu dans le projet du Grand Maghreb, mais qui n'a pas encore trouvé d'application réelle.

Configuration des clans chez les Kel-Ajjer au début du xx^e siècle (selon Foucauld, 1952, t. II, p. 537).

A. Ihaggaren

Urayen
Imanyasāten
Ihaḍānāren
Kel-Izebān

B. Kel-Ulli

Imeqqéryesen	Ikerkümen
Kel-Töbren	Iserekkiten
Kel-Ağerağır	Ibetāmen
Kel-Aherir	Ikibzen
Ifilalen	
Ifereqqenen	
Iwerweren	
Kel-Aras (Ahras)	
Isesmeden	

Clan ni Ihaggaren ni *imγad* : Imetterlālālen

Clan maraboutique : Ifoyas

Il est évident que depuis les années 1908-1915 durant lesquelles le Père de Foucauld recueillait ces informations, tous ces clans ont beaucoup évolué, ou sont désormais disparus. En revanche, il manque à cette nomenclature la mention des Imenān peu nombreux mais influents, des Geramna clan « arabe » de la région de El-Bayaḍ en fuite au Fezzan et au Tassili depuis 1896 et un certain nombre d'autres clans gravitant entre Ghāt et le Fezzan. Les Kel-Arikin, Kel-Tin-Alkum, Ihehawen ne sont pas mentionnés.

G. Gardel, en revanche, décompte les Kel-In-Tunīn, Kel Terurit, Kel Ohet (1961, p. 332) qui sont des Iseqqamaren dépendant des Taytoq et des Tégéhé-Mellet de l'Aħaggar. Ces trois clans, en effet, ont toujours vécu davantage en relation avec Djanet sur les limites des territoires des deux « confédérations ».

BIBLIOGRAPHIE

- ARBUZ G., La situation économique de Djanet en 1965. *Trav. de l'Inst. de Rech. Sahar.*, t. XXV, 1966, Alger, p. 105-127.
- BLAUDIN DE THE B., *Historique des Compagnies méharistes, 1902-1952*. Impr. Off., Alger, 1955, 128 p.
- CHARLET E., L'oasis de Djanet. Son occupation par la compagnie du Tidikelt. *Bull. de la Soc. de Géogr. d'Alger et de l'Afr. du N.*, t. 17, 1912, p. 129-147.
- DUVEYRIER H., *Les Touaregs du Nord*, Paris, Challamel, 1864, 488 p. + 40 p.
- FOUCAULD (Père de), *Dictionnaire abrégé touareg-français de noms propres*, Paris, Larose, 1940, 364 p.
- FOUCAULD (Père de), *Dictionnaire touareg-français*, 1951-52, Paris, Imprimerie Nationale, 4 vol., 2 028 p.

- GARDEL G., *Les Touaregs Ajjer*, Alger, Baconnier, 1961, 388 p.
 GODDE H., Le Tassili des Ajjers, *Cahiers Ch. de Foucauld*, 3, n° 11, 1948, p. 190, 203.
 LEHUREAUX Cpt. *Les Français au Sahara*, « Les Territoires du Sud », Alger, 1936, 492 p.
 MANTRAN R., La Libye des origines à 1912, In *La Libye nouvelle*, CRESM-CNRS, Paris, 1975, p. 15-32.
 MORVAN R. et CAMPANA J., Les Touaregs Ajjer et Fort-Polignac, Etude géographique, historique et médicale, *Arch. de l'Inst. Pasteur d'Algérie*, t. XXXVII, 3, sept. 1950, p. 474-549.

Sources documentaires

Archives d'Outre-mer, Aix-en-Provence (série H).
 Atlas régional des Départements sahariens. Etat Major interarmées, antenne de documentation géographique, OCSR, avril 1960, p. 218-227.

M. GAST

A135. AKABLI

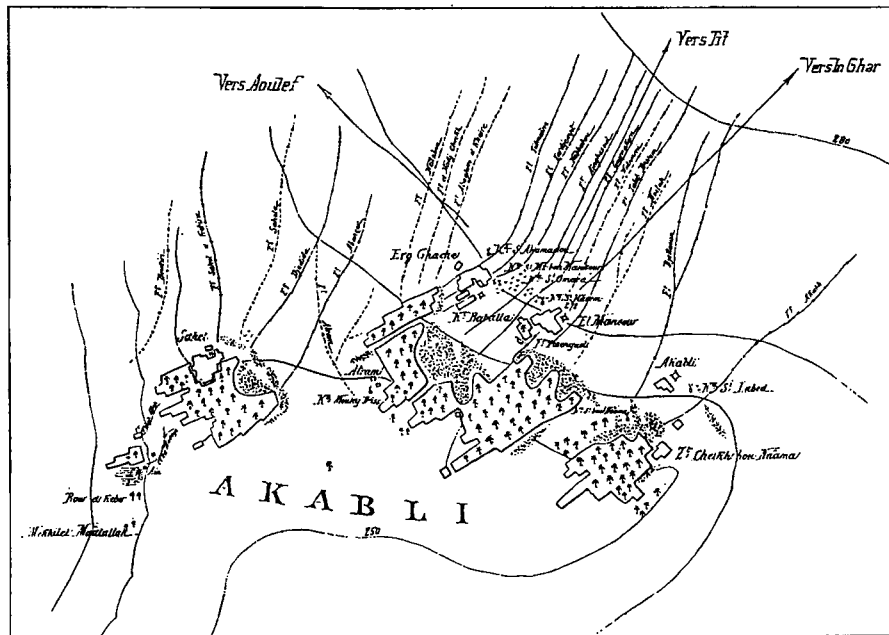
Oasis du Tidikelt située à environ 130 km à l'ouest d'In Salah et à 42 km au sud-est d'Aoulef. L'importance d'Akabli est ancienne ; elle a précédé celle d'In Salah en ce qui concerne les échanges entre les produits d'Europe et ceux de l'Afrique au sud du Sahara. H. Duveyrier écrit en 1861 : « ces deux dernières villes doivent aux relations journalières qu'elles entretiennent avec les Touareg d'avoir monopolisé en leurs mains un commerce qui exige de bons rapports avec les maîtres des routes. Jadis Aqabli avait la prédominance, aujourd'hui c'est In Salah » (Duveyrier 1864, p. 296. L'auteur écrit Aqabli).

Selon Voinot (1909, p. 32-50), les premières créations des hameaux qui formèrent Akabli remontent aux années 1235 pour Atram, 1273 pour Erg Chech, 1303 pour Naâma fondé par les Uled Meryam de Reggan et des Ahl 'Azzi. Aujourd'hui Akabli se compose de quatre quartiers : « Erg Chech » peuplé de Mrabtines et de *šorfa*, « Sahel » peuplé de descendants de Peuls (Foullanes) et de Harratines, « el-Mansour » peuplé de descendants de guides de grandes caravanes et de Harratines, « Zaouiât-bou-Naâma » et son hameau « Kasbah sidi-el-Abed » peuplé de Kountas.

Alors qu'en 1901 on dénombrait 892 habitants à Akabli (sur 8 830 pour l'ensemble du Tidikelt), on en comptait environ 1 500 dans les années 1970.

Au début du siècle la population d'Akabli était formée de Touaregs Ura-yhen originaires de l'Ajjer, d'autres de l'Adrar des Iforas, de *šorfa* du Tafilalet de différents lignages et de Mrabtines issus du Touat, de Kountas et de Foullanes (Peuls) venus de l'Adrar. Les Harratines, Noirs sahariens cultivateurs, représentaient la moitié de cet ensemble démographique selon Voinot (soit 421), car ils étaient la force de travail des 13 drains d'irrigation totalisant un débit de 5 m³ à la minute pour 40 km de galeries. A la même époque il y avait 15 drains à In Ghar (30 km) et 25 à In Salah (60 km de galeries). Akabli comptait 21 375 palmiers sur 315 793 pour tout le Tidikelt. Sidi ag Akaraji, *amghar* des Taytoq, avait une maison à Akabli avant l'occupation française ce qui ne l'empêchait pas de razzier régulièrement tout le Tidikelt (voir *Textes touaregs en prose*, 1984, p. 246).

C'est probablement en raison de l'ancienneté de ses relations commerciales et de l'origine de son peuplement qu'Akabli avait, comme Aoulef, des relations privilégiées avec les Taytoq de l'Ahnet, les Ifoyas de l'Adrar, alors que les autres oasis du Tidikelt commerçaient surtout avec les Kel-Ahaggar. Les nomades apportaient de la viande boucanée, des bêtes de boucherie, des peaux et



Plan de l'oasis d'Akabli en 1905, d'après Voinot

ils achetaient surtout des dattes, des cotonnades, des tissages de laine. Akabli était autrefois la ville d'où partaient les plus grandes caravanes (*akabar*) vers le Soudan ; celles-ci ramenaient à la fin du XIX^e siècle beaucoup d'esclaves vendus dans toutes les oasis et au Maroc.

Jusqu'en 1970 de nombreuses caravanes (une cinquantaine annuellement) arrivaient du Mali et du Niger à Akabli. Les habitants achetaient les quelques 10 000 moutons qui s'échangeaient chaque année contre du tabac en feuille, des couvertures de fabrication locale, des pièces de guinée indigo, des pains de sucre, du thé vert, du blé, etc. Les produits apportés par les caravanes (moutons sur pied, viande séchée, beurre fondu, fromages) étaient aussi payés en argent liquide. Ces caravanes et circuits commerciaux étaient contrôlés par des commerçants du Touat et du Tidikelt qui possédaient (et possèdent encore) aussi à Kidal, Gao, Tombouctou, Niamey, des centaines de boutiques dans lesquelles sont employés des gens originaires d'Akabli. Les moutons, en particulier, étaient répartis entre Aoulef, In Salah, El Goléa, Ghardaia. Avant 1962 des commerçants juifs de Ghardaia accordaient des crédits d'une année aux petits commerçants d'Aoulef et d'Akabli pour leur permettre un roulement de caisse. Les risques et les bénéfices étaient ainsi répartis sur un grand nombre d'usagers. Mais les caravanes ont été interdites d'abord par le Mali, le Niger, puis l'Algérie. Cependant, en 1974 (comme aujourd'hui quelquefois encore), des troupeaux arrivent à pied après avoir traversé le Tanezrouft.

Toute l'économie traditionnelle nord-sud de ces régions a été remise en question par la politique protectionniste et centralisatrice des états riverains. Le gouvernement algérien a accordé à cette région, comme à toutes les régions sahariennes du territoire national, des moyens exceptionnels favorisant le développement socio-économique, l'éducation, l'intégration politique : mairie, dispensaires, postes et téléphone, écoles, gendarmerie, moyens de liaison ré-

gouliers avec Aoulef, assistance agricole, etc. Un essai de culture extensive de tomate d'hiver, en 1972, a enrichi d'une façon spectaculaire quelques agriculteurs de ces oasis. Mais cette fameuse production de la « tomate d'Adrar », exportée directement par avion-cargo en Europe, n'a pas pu se maintenir sur le marché international. Cependant une usine de concentré de tomates a été installée à Reggan pour absorber la majorité de cette production.

Akabli représente un des points névralgiques, mais discret, du commerce transsaharien qui associe à ces activités pratiquement toutes les couches de la population locale et participe à un réseau dense et complexe d'échanges internationaux sur des milliers de kilomètres avec des moyens locaux.

BIBLIOGRAPHIE

- DEPORTER Cdt. *Sahara algérien (Gourara, Touat, Tidikelt), caravanes et transsaharien*. Deux conférences, Fontana, Alger, 1891, p. 1-68. Sur Akabli, p. 39.
 DUVEYRIER H. *Les Touaregs du Nord*, Challamel, Paris, 1864 (p. 296).
 FOUCAULD Ch. de, et CALASSANTI-MOTYLINSKI A. de, *Textes touaregs en prose*, 1984, édition critique avec traduction par S. Chaker, H. Claudot, M. Gast, Edisud, Aix-en-Provence, 360 p.
 VOINOT L. *Le Tidikelt*, L. Fouque, Oran, 1909, p. 49-53.

M. GAST et J. MOISAN

A136. AKAFAL

Contrairement à *aqqa**, littéralement « contre-coup » d'une guerre d'honneur, ou encore *téwét**, « coup frappé » à l'improviste, qui se traduisent par des pillages codifiés respectant certaines règles, *akafal* rend compte surtout d'une façon de s'accaparer par la violence des biens d'autrui, intégralement, sans faire de distinction ni de quartier. *Akafal* se pratique d'abord à l'extérieur du pays touareg, et même au delà de son aire d'influence politique et culturelle. Il caractérise les rezzous lancés contre des étrangers avec lesquels n'existe aucun lien, ni aucune affinité. Vers 1850, par exemple, des nobles de l'Ajjer, les Ihadanaren, « attaquent, dans le sud du territoire Ajjer, une caravane de Tebbou de retour du Soudan. Elle comprend environ dix chameaux et trente cinq esclaves noirs. Les Tebbou sont massacrés ; leurs biens, raflés » (Gardel, 1961, p. 114). C'est également sur ce mode que se déroulent les expéditions des Touaregs menées contre les villages de sédentaires au Soudan, en pays Haoussa et Bernou..., pour acquérir des esclaves.

Les Maures, les Arabes ou les Peuls ne sont jamais réduits en captivité. Par contre, bien que proches des Touaregs, les Toubous, s'ils sont pris, deviennent esclaves, et inversement.

Ce mode de pillage est également appliqué contre les Touaregs par des groupes étrangers comme par exemple les Régibat du Maroc, les Uled Sliman du Fezzan et du Tchad, les Chamba du sud des Hauts-Plateaux algériens..., à moins qu'une conciliation ne finisse par s'établir entre eux. Les Chamba attaquent ainsi, vers 1845, un campement d'Ifoghas des Kel Ajjer : « Les pillards sont inexorables, même les femmes ne sont pas respectées. La veuve d'El Hadj Bekri, noble Kel Ghela de l'Ahaggar, mère de Cheikh Othman, est laissée presque sans vêtements. L'outrage est vivement ressenti par Cheikh Othman... (qui) ne pardonnera jamais l'injure » (Gardel 1961, p. 110).

Le sang coule souvent. En 1847, par exemple, un rezzou chamba fait quinze morts dans un campement touareg ; les femmes « sont une fois de plus maltraitées et dépouillées. C'est contre toutes les lois de la guerre au désert »

(Gardel 1961 : 111). Vers 1850, toujours les Chamba, massacrent un groupe entier, les Kel Azahban de l'Ajjer : « Les assaillants en furie n'épargnent personne : les Touaregs laissent une trentaine de morts sur le terrain... (les Chamba) atteignent les fuyards dans les dunes... et les massacrent » (Gardel 1961, p. 112).

Des extrémités sont ainsi atteintes où aucune dignité n'est reconnue à l'adversaire, aucun droit ne lui est accordé. *Akafal* est représenté comme un acte barbare et « sauvage » qui ne se pratique qu'avec des « sauvages ». Cependant, quelle que soit la situation, un homme d'honneur, pense-t-on, ne devrait jamais en arriver à se conduire ainsi.

BIBLIOGRAPHIE

- CLAUDOT H. et M. HAWAD. Coups et contre-coups : l'Honneur en jeu chez les Touaregs. *Annuaire de l'Af. du N.*, t. XXI, 1982, p. 793-808.
FOUCAULD, Père Ch. de. *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Imprimerie Nationale, 4 vol., 1951-1952.
GARDEL, G. *Les Touareg Ajjer*, Alger, Institut de Recherches Sahariennes, Ed. Baconnier, 1961.
Textes Touaregs en Prose, DE FOUCAULD, Ch. de, et CALASSANTI-MOTYLINSKI, G. A. de, Alger, 1922 : *Réédition critique et traduction* par CHAKER S., CLAUDOT H., GAST M., Edisud Aix-en-Provence, 1984.

M. CLAUDOT et M. HAWAD

A137. AKAKUS

Le petit massif de l'Akakus, en Libye, à faible distance du Tassili –moins de 100 km– est, comme le Tassili, constitué de pointements de grès d'âge primaire très déchiquetés par l'érosion éolienne, et de larges vallées ensablées. Il s'agit néanmoins d'une unité orogénique distincte, nettement délimitée à l'ouest : elle s'y termine en effet par une falaise abrupte, dominant la vallée du Tanezrouft, que suit la piste de Serdeles à Ghat. Les accès ne sont possibles que par l'est, où les vallées débouchent dans les sables de l'edeyen de Murzuk, et par le sud, où le prolongement de l'Akakus en territoire algérien est entaillé par de profondes vallées (celle de l'I-n-Djaren, principalement).

L'Akakus est notamment connu pour ses figurations rupestres. L'étude fondamentale pour ces figurations est celle de Mori, parue en 1965, qui n'a malheureusement guère été renouvelée ou complétée depuis. Mori avait aussi relevé quelques profils stratigraphiques au pied des parois ornées, notamment celui de *Uan Muhuggiag*. Des fouilles modernes ont été ultérieurement entreprises, sous la direction de Mme Barich (étude de plusieurs gisements autour de la source de *Ti-n-Torha*, située dans le bassin de l'Oued Auis, et réexamen de la stratigraphie de *Uan Muhuggiag*). Elles ont livré, datées par une série cohérente de dates C 14, des industries et une céramique très anciennes, ainsi qu'une faune importante, étudiée par Gautier (Barich, 1974; Gautier, 1982).

L'occupation « épipaléolithique »

L'Akakus n'a pas fourni de traces de peuplement plus anciennes que celles de l'abri de *Ti-n-Torha Est*, où un groupe apparemment sédentaire s'installe autour d'une source, certainement de débit alors notable, vers 7 100 bc (datation C 14 non calibrée, ainsi que toutes celles qui sont données ici) (Barich, 1974). Nous sommes, vers cette date, dans la phase la plus humide du « Grand Humide » qui, succédant à l'« Hyperaride postatérien », marque un peu partout au Sahara la réoccupation du territoire (Muzzolini, 1983, p. 96).

Les hommes de Ti-n-Torha possédaient un équipement matériel analogue à celui d'Amekni, dans le Hoggar, ou de Tagalagal, dans l'Aïr, sites de dates C 14 analogues (6 700 bc et 7 400 bc respectivement) : une industrie du silex à caractère microlithique marqué, une abondance remarquable de meules, molettes et broyeurs, et surtout les premières céramiques, parmi lesquelles figurent des tessons à décor « *wavy line* ». Ce décor de lignes ondulées, peu régulières, tracées avant cuisson, continues ou constituées d'une suite de points (c'est alors la « *dotted wavy line* », mais sa spécificité et surtout sa valeur chronologique par rapport à la « *wavy line* » simple ont été surestimées) se retrouve dans de très nombreux sites africains, du Nil et du Lac Turkana jusqu'à l'Atlantique, vers les débuts de l'Holocène. Camps (1974), adoptant comme critère du Néolithique l'usage de la céramique, attribue ces groupes anciens au Néolithique (« *Néolithique saharo-soudanais* »), tandis que Mme Barich, privilégiant comme critère le mode de vie économique, et ne trouvant aucune trace de domestication du bœuf ni d'ovicaprinés dans ces niveaux anciens, attribue ces chasseurs plus ou moins sédentaires et collecteurs de graines à l'étage « *épipaléolithique* ». Ce n'est là qu'une question de vocabulaire.

La domestication du bœuf

Toutefois, A. Close (1984), arguant de l'importance des restes de mouflon (*Ammotragus*) à Ti-n-Torha Est (70 % de la faune), et de la difficulté, pour un groupe sédentaire, de vivre aussi largement aux dépens d'une espèce farouche, suggère qu'il y eût ici une économie « largement pastorale plutôt que de chasse seule ». On peut disputer cette notion de prédomestication : s'il y eut un certain contrôle du groupe sur le troupeau sauvage de mouflons, ses modalités nous échappent. On ne peut par contre suivre Mme Close pour ce qui concerne la domestication du bœuf, qu'elle situerait volontiers ici aux mêmes dates –VII^e ou VIII^e millénaires bc– que celles avancées par Wendorf et Gautier (1984) pour les premiers bœufs, considérés comme domestiques, du Désert occidental d'Égypte (Nabta Playa, Bir Kiseiba, etc.). Ce qui évidemment corroborerait la thèse d'une domestication très ancienne en Nubie. Mais nous avons ailleurs exposé (Muzzolini, 1983) que la domestication n'est quasi-certaine à Nabta Playa qu'au Néolithique moyen (vers 5 200-4 500 bc environ), et les restes de Ti-n-Torha n'apportent aucune confirmation de domestication très ancienne du bœuf : Ti-n-Torha Est n'a livré que deux os de bœuf, d'identification douteuse, et Ti-n-Torha-Deux Grottes, aucun.

En fait, des phénomènes susceptibles d'être interprétés comme des indices de domestication ne deviennent perceptibles, dans l'Akakus, qu'après l'épisode climatique majeur de l'« Aride mi-holocène » (5 500-4 500 bc, à ± 500 ans près). Au moins dans les débuts de cet Aride, très sévère, Ti-n-Torha est abandonné. Les hommes n'y reviennent qu'entre 5 000 et 3 500 bc environ, ils occupent alors l'abri de *Ti-n-Torha Nord*. On a décrit ces nouveaux occupants comme de vrais pasteurs, maintenant, sur la foi de quelques restes d'os de bœuf de taille « moyenne », très peu nombreux, et de toute façon postérieurs à 4 000 bc. On a aussi retrouvé et daté au C 14 des « fumiers » de leurs « étables » : les dates (3 900 à 3 600 bc) d'un tel matériau soulèvent toutefois quelques doutes méthodologiques. A *Uan Muhuggiag*, l'occupation débute plus tôt (Niveau X : 5 500 bc, mais cette date est peu sûre). On y relève, dès la base, comme on les relève à Nabta Playa vers la même période, des os de bœuf, de taille également « moyenne » (Gautier, 1982). Cette taille réduite (appréciée par rapport à la taille, souvent imposante, de l'aurochs) est considérée comme une conséquence, et donc une preuve, de la domestication. Ce critère reste toutefois très peu sûr.

Mori et Pasa ajoutaient, comme preuve de domestication des bœufs de Uan Muhuggiag, la découverte d'un fragment de frontal dans le niveau VII, daté de 4 000 bc. Ils l'attribuaient (en raison de la taille et de la direction de départ des cornes) à *B. brachyceros*, variété qu'on ne connaît que sous statut domestique. Le fragment est malheureusement trop réduit pour permettre une quelconque identification.

En résumé, les seuls arguments possibles en faveur d'une possible domestication restent le « fumier » et la taille réduite : arguments non décisifs, ils ne dégagent qu'une présomption, une vague probabilité de domestication du bœuf dans l'Akakus vers 4 000 bc.

La domestication des ovicaprinés

La domestication des ovicaprinés apparaît moins incertaine : contrairement au bœuf, ils n'ont pas, eux, d'ancêtre sauvage local et leur statut domestique est donc affirmé d'emblée : ils ne sauraient, assure-t-on, qu'avoir été « introduits » par l'homme. Cette thèse traditionnelle demanderait discussion. Mais force est de constater leur apparition : dès le 6^{ème} millénaire bc à Nabta Playa et au Gilf Kebir, le 5^{ème} en Egypte et en Nubie soudanaise, le 4^{ème} à Shaheinab, Kadero, Zakiab (Soudan), dès le 5^{ème} millénaire à Haua Fteah en Cyrénaïque, et peut-être aussi à la Grotte Capeletti dans les Aurès. Les faunes de *Ti-n-Torha* étudiées par Gaútier (1982) ne livrent aucun os de mouton ni de chèvre : ni dans les niveaux « épipaléolithiques » (ni à l'abri Est, où, nous l'avons dit, abonde *Ammotragus*, ni à *Ti-n-Torha-Deux Grottes*, où l'on note quelques os d'*Ammotragus*), ni même, curieusement, dans les niveaux « néolithiques » de l'abri nord (où même *Ammotragus* fait défaut). Par contre, le petit bétail abonde à *Uan Muhuggiag*, dès la base, et le pourcentage augmente encore dans les niveaux récents (Gautier, *in litt*). Malheureusement, cette base n'est datée que par la même date C 14 de 5 500 bc, non confirmée et suspecte. Le contraste total avec les faunes de *Ti-n-Torha*, mieux datées, jette un doute sérieux. En outre, la séquence culturelle qu'évoquent les niveaux de base de *Uan Muhuggiag* est plutôt celle des niveaux à « fumier » de *Ti-n-Torha Nord* (datés de 3 900-3 600 bc). Ce qui incite à abandonner la date suspecte de 5 500 bc, et suggère que les ovicaprinés (présumés domestiques) de l'Akakus ne sauraient y être antérieurs à 4 000 bc.

Les figurations rupestres : chronologie relative

F. Mori (1965) a proposé, pour les figurations de l'Akakus, une classification assortie d'une chronologie relative. Elle adopte les divisions antérieurement définies par Monod et Lhote pour le Tassili, et plus généralement pour le Sahara. Elle s'articule ainsi :

1) *phase du Bubalus antiquus*, affirmée d'âge « prépastoral » : elle ne comprend que des gravures, et ne représente –selon Mori– que des animaux sauvages. Elle correspond à la « période bubaline » de Lhote.

2) *phase des Têtes Rondes*, étage chronologique *distinct*, pour Mori (tandis que Lhote déclare ignorer sa position par rapport à la « période bubaline ») et qui comprendrait à la fois des peintures et des gravures.

3) *phase « pastorale »*, assimilée au « Bovidien » du Tassili et subdivisée en 3 sous-phases (essentiellement des peintures) :

- « ancienne », celle des « *Pasteurs de Uan Amil* », de type méditerranéen,
- « moyenne », du « *type de Uan Tabu* », type anthropologique mal défini,
- « récente », celle des « *Pasteurs de Ti-n-Anneuïn* » (« peut-être de type nilo-chamitique »).

4) *phase du cheval*, puis *phase du chameau*, à populations méditerranéennes.

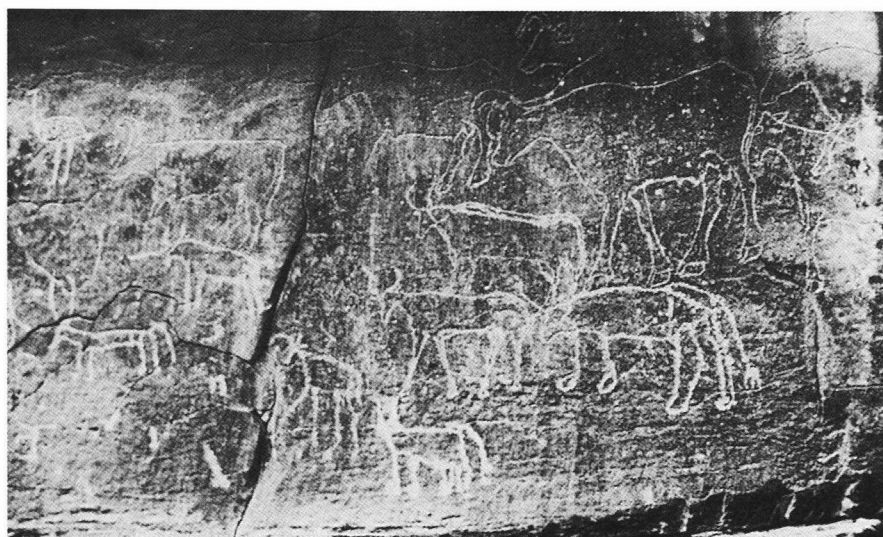
Mais des comparaisons avec d'autres ensembles rupestres sahariens, dont les documents se sont accumulés ces vingt dernières années, autorisent un certain réexamen de la chronologie relative de Mori.

1) *Les gravures*. En premier lieu, l'attribution de gravures à l'« étage » Têtes Rondes ne paraît pas acceptable : définies au Tassili, les Têtes Rondes y constituent un groupe n'incluant que des peintures. L'assimilation, dans l'Akakus, de peintures et de gravures, probablement sur la base d'une appréciation stylistique, relève d'une démarche personnelle, non contraignante.

D'autre part l'ensemble des gravures (celles de la « phase du *Bubalus* » et celles dites de la « phase Têtes Rondes ») manifeste un groupe hybride. Certaines gravures, à connotations sexuelles, ou à technique piquetée, ou à patine claire, de dessin assez fruste, caractérisent partout ailleurs des phases récentes (« Pastoral » ou plus récent?). D'autres, que nous avons proposé de constituer simplement en « *groupe ancien* », d'ancienneté imprécise, rappellent quelque peu les réalisations de la période « bubaline » classique du Fezzan, du Djerat et de l'Atlas saharien. Elles apparaissent toutefois de dessin plus fruste, ici, le contour poli est moins fréquent (et les surfaces intérieures polies manquent, sauf sur quelques exemplaires de l'I-n-Djaren en Algérie), le piqueté est plus abondant. Elles figurent presque toujours des animaux isolés, révélant la même grande faune « éthiopienne » que les ensembles « bubalins », et sont donc d'âge relativement ancien, mais non « prépastoral » pour autant.

Nous avons en effet exposé ailleurs (Muzzolini, 1983) que la prétendue « période » *bubaline* —au sens de Lhote— ne constitue en fait, au Tassili, au Fezzan ou dans l'Atlas, qu'un « style » *bubalin*, d'âge déjà pleinement « *bovidien* ». Les animaux isolés présentés par Mori comme appartenant à la « phase du *Bubalus* » sont sauvages, certes —il s'agit d'éléphants, de girafes, de lions, outre le Grand Buffle— mais pourquoi seraient-ils d'âge « prépastoral »? Des gravures de même style représentent aussi des manades classiques de bœufs.

Gravure de Tanšalt, Akakus. Les bœufs du registre supérieur sont de bonne facture «bubaline». Ceux du registre inférieur ainsi que l'autruche de patine clair, sont d'âge beaucoup plus récent (photo Kolmer).





Peinture du style des « Têtes rondes » de Trachori, Akakus. Scènes de danse autour d'un taureau (photo Kolmer).

On ne perçoit aucune raison de leur attribuer un âge différent, sauf si l'on admet le préjugé de l'existence d'un groupe « prépastoral » – cercle vicieux évident.

2) *Les peintures Têtes Rondes*. La distinction faite par Mori entre une sous-phase initiale monochrome, et une phase finale polychrome, ne représente probablement que l'affirmation d'un schéma évolutif considéré comme logique (le simple précède le complexe), et n'est justifiée par aucune superposition. La comparaison avec les ensembles tassiliens permet seulement d'indiquer que le groupe qui apparaît au Tassili le plus ancien, celui des « Martiens primitifs », manque ici complètement. Les groupes représentés ici figurent essentiellement des personnages, du type « seminaturaliste commun » ou du type « Dame Blanche », au corps ponctué de points blancs (à Trachori, notamment), qui caractérisent, au Tassili, les phases finales (Fig. 2).

3) *L'ensemble « Pastoral »* de l'Akakus ne nous paraît pas pouvoir être mis en parallèle chronologique avec le « Bovidien » défini par Monod et Lhote plus à l'ouest. Le « Bovidien » est essentiellement représenté au Tassili par deux sous-groupes :

- un « *Bovidien ancien* », que nous avons proposé de dénommer « *groupe de Sefar-Ozanéaré* » : il figure des populations typiquement négroïdes, dans des scènes exclusivement pastorales (troupeaux de bœufs, jamais de moutons);
- l'autre, plus récent (il s'agit d'un « *Bovidien final* »), que nous avons dénommé « *groupe d'Iheren-Tahilahi* » (Muzzolini, 1981) : il représente des populations exclusivement européïdes, de type voisin de celui des Berbères actuels. Avec les bœufs, moutons et chèvres sont maintenant très fréquemment représentés.

Le premier de ces deux sous-groupes semble manquer presque totalement dans l'Akakus (une fresque, à Teshuinat, en relève peut-être).

Par contre le « Pastoral » de l'Akakus, tel qu'il a été défini par Mori, manifeste essentiellement deux sous-groupes à correspondances tassiliennes nettes :

- a) le « *Pastorale antico* » ou « *Pasteurs de Uan Amil* » : on y figure, à côté

de bœufs, de moutons (Fig. 3), et de scènes pastorales, des scènes de la vie quotidienne [le « salon de coiffure » par exemple (Fig. 4)] ou de chasse, dans un style naturaliste soigné. Cet ensemble n'est qu'une variante locale du groupe tassilien d'Iheren-Tahilahi : le style exclusivement méditerranéen des personnages, les techniques picturales (contours ocres et aplats), la présence ici aussi de chèvres et moutons, des thèmes iconographiques communs (celui de la chasse au lion ou au mouflon), les armes (« arme courbe », épieu ou javelot), des détails vestimentaires (les manteaux à franges), les soins apportés à la coiffure (à Uan Amil, la mode impose un toupet de cheveux sur le front (Fig. 4), les bœufs montés, etc., soulignent l'analogie, sinon l'identité, des deux groupes, et donc leur probable contemporanéité. Quelques très rares personnages de type Uan Amil peuvent d'ailleurs être relevés dans des compositions tassiliennes de contexte « Bovidien final » (à Sefar, notamment);

b) le « *Pastorale recente* » ou « *Pasteurs de Ti-n-Anneuin* » (ou « *Pasteurs de Ti-n-Lalan* »), typiquement longilignes. Ces « pasteurs » sont le plus souvent représentés en files de guerriers ou chasseurs, armés du bâton de jet ou d'un petit arc. Les corps, en blanc, se couvrent d'un manteau ocre à large ceinture ornementée. On les connaît bien au Tassili, dans des compositions datant d'un « Bovidien » très tardif ou de la pleine période du cheval. Dans l'Akakus également, certains de ces « pasteurs de Ti-n-Anneuin » apparaissent dans des compositions renfermant déjà des chevaux.

En résumé, les correspondances chronologiques entre les étages rupestres du Tassili et ceux de l'Akakus peuvent se schématiser ainsi :



Pasteur de Uan Amil (relevé F. Mori)



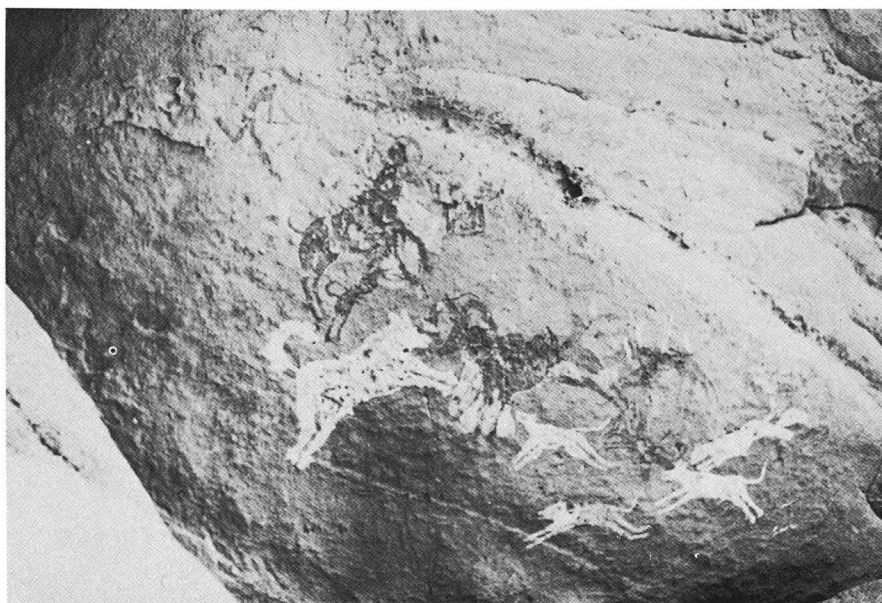
Uan Amil. Scène de campement (photo Kolmer)

<i>TASSILI</i>		<i>AKAKUS</i>	
		Période du chameau	
		Période du cheval	
Apparition du cheval			PASTORAL RECENT (Ti-n-Anneuin)
	Groupe europoïde d'Iheren-Tahilahi		PASTORAL ANCIEN (Uan Amil)
Période			
« BOVIDIENNE »		Aride Postnéolithique (?)	
du TASSILI	Gravures	Peintures du	TETES
	« Bubalines »	Groupe de	RONDES
	(Europoïdes)	Sefar-Ozanéaré	Gravures du « groupe
		(Négroïdes)	ancien » de l'Akakus

Les figurations rupestres : chronologie absolue

Aucune méthode ne permet, ici pas plus qu'ailleurs, de dater les figurations rupestres avec quelque précision. Mori (1974, 1978) a toutefois proposé un décompte, controversé. Il part des dates de quelques charbons recueillis au pied de figurations (Fozzigiaren, 6 100 bc – Uan Muhuggiag, 5 500 bc – Uan Telocat, 4 800 bc – Uan Tabu, 5 100 bc), qui situeraient, d'après lui, les débuts du « Pastoral » vers 6 000 bc. Au-delà, il essaie d'apprécier en millénaires les différences de patine d'une gravure de *Ti-n-Ascigh* où une girafe, qu'il attribue à la « phase Têtes Rondes » pour son style, est superposée à un Grand Buffle, attribué, lui, à la « phase du *Bubalus* ». Mori intercale d'ailleurs « quelques millénaires » entre les diverses « étages » ainsi articulés, et aboutit à un début de l'art rupestre pouvant se situer dans le « Tardiglaciaire » ou le « Pléistocène ».

Les objections à cette construction sont multiples : les attributions sur base seulement stylistique restent douteuses, le *Bubalus* de Ti-n-Ascigh n'est pas nécessairement d'âge « bubalin », deux animaux superposés peuvent appartenir à une même phase chronologique, et la position chronologique des Têtes Rondes reste inconnue. Surtout, la quantification des différences de patines paraît un exercice téméraire (on connaît des chars et même des compositions camelines à patine « totale »). Enfin, la base fournie par les dates d'âge « pastoral » ne nous paraîtra fiable que lorsque ces dates, établies dans les années 50, seront confirmées.



Chasse au mouflon, probablement du début de la période du cheval (photo Kolmer)

Pouvons-nous lui opposer quelque spéculation moins hasardeuse? Nous ne disposons guère de données utiles et sûres. Le « Pastorale récente » descend assez bas dans la « période du cheval », au 1^{er} millénaire bc, et les débuts du « Pastorale antico » de Uan Amil, contemporain du style tassilien d'Iheren-Tahilahi, pourraient, eux, remonter au II^e (ou même III^e?) millénaire bc : une indication, vague, provient des armes (lance, javelot et petit bâton de jet, armes plus récentes que l'arc, qui se raréfie alors partout) et de détails vestimentaires qu'on retrouve chez les « Libyens » décrits par l'iconographie égyptienne. On soupçonne que l'« arrivée » des Méditerranéens (les « Paléoberbères », comme les appelle Camps, 1980) au Sahara central ait pu se situer vers la fin de l'épisode climatique de l'« Aride postnéolithique », qui débute vers 2 500 bc (mais une notation discordante provient de Ti-n-Torha, où l'habitat n'est pas abandonné pendant cet Aride). La faune sauvage figurée par les Méditerranéens de Uan Amil et d'Iheren-Tahilahi (si un « filtre culturel » ne nous la déforme pas trop...) manifeste, lorsqu'on la compare à la grande faune « éthiopienne » de l'école « bubaline », ou du « groupe ancien » des gravures de l'Akakus, un dessèchement certain du climat : le Grand Buffle et l'hippopotame ont disparu des parois, le rhinocéros et l'éléphant y deviennent maintenant rarissimes, par contre girafes et antilopes, notamment oryx, abondent. Il est tentant de projeter la grande faune « éthiopienne » (et donc l'école

« bubaline », le Bovidien négroïde du Tassili, et les Têtes Rondes probablement aussi) dans l'« Humide néolithique » (4 500-2 500 bc \pm 500). Tout cela reste largement spéculatif.

Quant à la faune domestique, nous avons exposé, dans des textes antérieurs, que le mouton, présent dans le « Bubalin » de l'Atlas saharien, était absent des peintures pastorales du « Bovidien ancien » négroïde du Tassili, et pratiquement absent (ou douteux) dans les gravures « bubalines » de l'Oued Djerat et, pensions-nous, dans celles du Fezzan. Son « arrivée » en nombre sur les figurations rupestres des Méditerranéens du « Bovidien final » d'Iheren-Tahilahi ou de Uan Amil pouvait donc, elle aussi, s'interpréter comme une conséquence du dessèchement du climat : le pastoralisme à base exclusive de bœuf devenant désormais impossible. Cette thèse, qui permettrait de considérer le mouton, au Sahara central, comme témoignage d'un âge relativement récent, nous paraît maintenant moins assurée : si l'absence de mouton à Ti-n-Torha semble confirmer notre thèse, sa présence à Uan Muhuggiag (à partir de 4 000 bc?) semble l'infirmer. Surtout, nous avons récemment pu constater (dans une collection de photos prises aux alentours du Mathendous) que le mouton figurait aussi dans l'école « bubaline » du Fezzan : comme celui de l'Atlas saharien, c'est un mouton à cornes d'Ammon classiques. Nous ne pouvons donc tirer aucun argument de datation, même relative, à partir des figurations de cette espèce. Son absence dans les gravures « bubalines » du Djerat, dans le « groupe ancien » des gravures de l'Akakus, chez les Têtes Rondes ou dans le Bovidien ancien (négroïde) du Tassili peut simplement refléter un « filtre culturel » : le mouton, quoique déjà introduit et connu, n'était peut-être pas important dans l'économie du groupe auteur des figurations ; ou encore, sacré comme dans l'Atlas, sa représentation pouvait en être interdite.

Puisque les figurations de l'Akakus, comme celles du Tassili, ne renferment aucun groupe « prépastoral », les datations au C 14 des faunes domestiques provenant des fouilles n'autorisent, en toute hypothèse, pour l'ère « pastorale » de l'Akakus (c'est-à-dire pour la totalité des figurations), aucune date antérieure à 4 000 bc. On est loin des dates « hautes » dans le « Pléistocène », ci-dessus discutées.

Les Garamantes

La fin des temps préhistoriques, dans l'Akakus, voit s'établir une « phase du cheval » qui se manifeste par les figurations traditionnelles de cette période, très analogues à celles du Tassili (personnages bitriangulaires, « têtes-bâtonnets », chars peints, dits « au galop volant », tiffinars, etc.). Les compositions camelines, qui la suivent, très frustes, ne se distinguent guère, elles non plus, de celles connues plus à l'ouest.

Les groupes paléoberbères du « Pastoral ancien », du « Pastoral récent » et de la phase du cheval ont sans doute quelque rapport avec les Garamantes historiques qui, depuis leur capitale Germa dans la vallée de l'Oued el Agial, débordaient largement vers le sud. Leur domaine a pu, récemment, être mieux balisé : on a trouvé leurs traces tout autour de l'edeyen de Murzuk, de Zuila à l'Oued Bergiug, et à Ghat. Des auteurs leur ont attribué les chars peints dits au « galop volant », interprétant ainsi le passage bien connu d'Hérodote sur les Garamantes qui pourchassaient les « Ethiopiens troglodytes ». Mais aucun établissement garamantique n'a encore été trouvé dans le Tassili ni le Hoggar. En outre, Hérodote parle de chars à quatre chevaux : or les quadriges sont excessivement rares parmi les figurations de chars au « galop volant ».

La séquence « paléoberbère » ininterrompue de l'Akakus : « Pastoral

ancien » – « Pastoral récent » – pleine « phase du cheval », sur une région aujourd'hui encore occupée par des Touaregs, montre que le territoire berbère était déjà et définitivement fixé dès cette époque : dans cette zone périphérique du domaine berbère traditionnel, les cartes de répartition des chars, des tiffinars, des gravures de « guerriers libyens » concordent et dessinent déjà très exactement, sur leurs limites est et sud, le domaine des Touaregs actuels.

BIBLIOGRAPHIE

- BARICH B. E. La serie stratigrafica dell' Uadi Tin-Torha (Acacus, Libia). *Origini*, t. VIII, 1974, p. 7-184.
- CAMPS G. *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*. Paris, Doin, 1974, 374 p.
- CAMPS G. *Berbères, Aux marges de l'Histoire*. Toulouse, Ed. des Hespérides, 1980, 352 p.
- CLOSE A. E. Current research and recent radiocarbon dates from Northern Africa, II. *J. Afr. Hist.*, 1984, 25, p. 1-24.
- GAUTIER A. 1984. Archaeozoology of the Bir Kiseiba region, Eastern Sahara. *Cattle-keepers of the Eastern Sahara, The Neolithic of Bir Kiseiba*, F. Wendorf, R. Schild and A. E. Close eds. S.M.U. Dallas, 1984, p. 49-72.
- GAUTIER A. Prehistoric fauna from Ti-n-Torha (Tadrart Acacus, Libya). *Origini*, t. XI, 1982, 1977-1982, p. 87-127.
- MORI F. *Tadrart Acacus*. Einaudi, Turin, 1965, 257 p.
- MORI F. The earliest Saharan rock-engravings. *Antiquity*, t. 48, n° 197, 1974, p. 87-92.
- MORI F. Zur Chronologie der Sahara-Felsbilder. In *Sahara, 10 000 Jahre zwischen Weide und Wüste*, Museen Köln, 1978, ed., p. 253-261.
- MUZZOLINI A. Essai de classification des peintures bovidiennes du Tassili. *Préhist. Ariégeoise*, tome 36, 1981, p. 93-113.
- MUZZOLINI A. L'art rupestre du Sahara central : Classification et chronologie. Le bœuf dans la préhistoire africaine. Thèse 3ème cycle, Univers. de Provence, Aix-en-Provence, 1983, 2 tomes, 602 p., 135 ill.

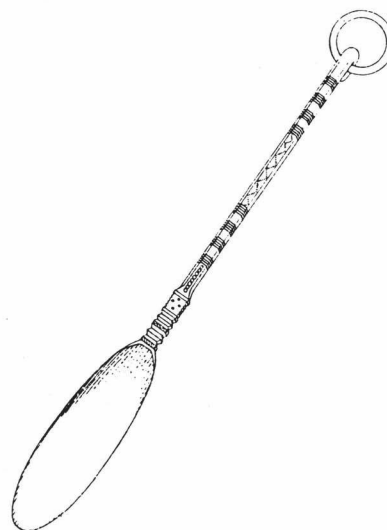
A. MUZZOLINI

A138. AKALABA

Objet en fer portant de fines ciselures de dessin géométrique sur toute la longueur de la tige ; l'extrémité est en forme de cuillère très allongée et peu creuse ; le sommet est replié en demi-cercle dans lequel vient s'insérer un anneau de suspension. Il sert aux femmes touarègues pour racler les fesses des nourrissons et les débarrasser de leurs excréments. Cet objet à usage hygiénique est toujours joliment décoré. Il est couramment employé par les femmes de l'Aïr, mais je ne l'ai jamais vu chez celles du Hoggar ni d'ailleurs.

Longueur : 26 cm

(H. LHOTE).



Akalaba (dessin de H. Lhote)

A139. AKARIT (Oued)

Cet important gisement, situé à une trentaine de kilomètres au nord de la ville de Gabès, ne cesse depuis plus d'un demi siècle d'attirer de nombreux spécialistes des sciences de la terre et de la Préhistoire.

Il occupe, en effet, une position centrale dans le golfe de Gabès et présente des séquences stratigraphiques, associées à des industries préhistoriques, représentatives de différentes phases du Quaternaire continental. C'est donc avec raison qu'on doit considérer ce gisement comme un des hauts lieux de la Préhistoire tunisienne.

Historique des recherches

« Marcel Solignac, chef du service géologique de l'administration tunisienne, nous a signalé une nouvelle station de surface qui porte les limites d'extension orientale de l'Oranien fort au delà du point extrême jusqu'ici connu ». C'est en ces termes que le Dr. E. G. Gobert s'exprimait pour annoncer au monde savant la découverte d'industries préhistoriques à Oued Akarit. Il s'agissait du gisement moustérien coupé par le chenal actuel de l'oued et de la station A qui surmonte une dune environnante.

La fouille du gisement moustérien a été menée en octobre-novembre 1951 (Gobert E. G. 1952, p. 225). Au cours de cette fouille R. Schmalz a repéré la station C (Gobert E. G. 1952, p. 228). Au début de l'année suivante E. G. Gobert, accompagné des membres de l'*American school of prehistoric research*, étudie le site et effectue des ramassages sur la station A et des fouilles dans les stations B et C (Gobert et Howe, 1955). Entre 1954 et 1955 (Gobert, *Libya*, 1955, p. 394) le Dr. Gobert reprend, avec G. Laplace, la fouille de « trois niveaux à lamelles ».

Dans les années qui suivent, R. Coque, en compagnie du Dr. Gobert, visite le site et le place dans le schéma général du Quaternaire continental du Sud tunisien. En 1968, une équipe américaine de l'Université du Colorado y effectue des recherches, surtout stratigraphiques (Page, 1972).

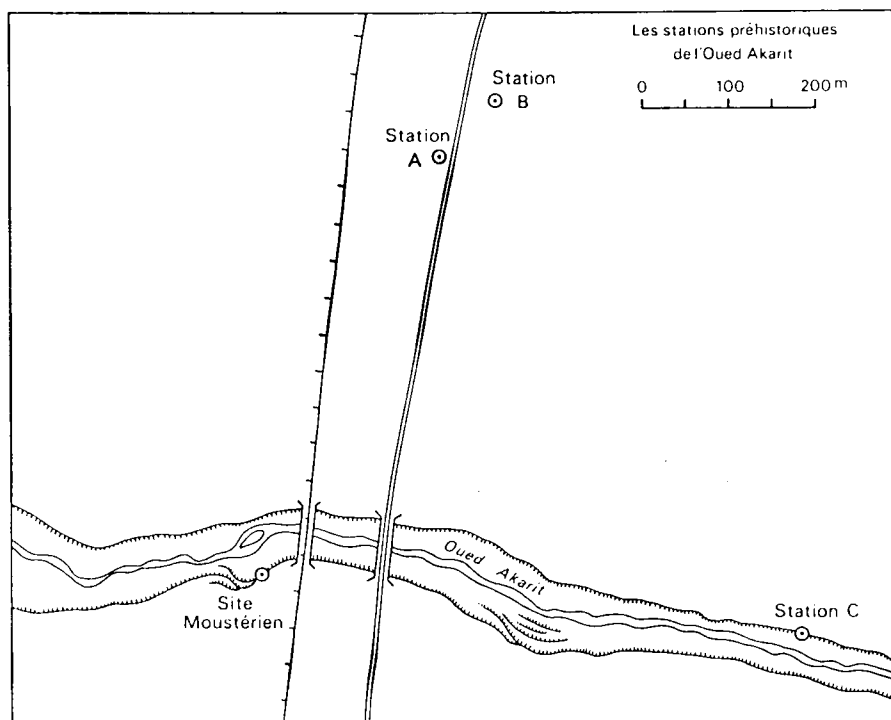
L'Oued Akarit continue toujours à attirer un nombre important de spécialistes des sciences de la terre. Ainsi, tout récemment, une étude consacrée à la stratigraphie quaternaire du golfe de Gabès donne à O. Akarit un rôle de premier plan (Ben Ouezdou, 1984). Les datations radiométriques ne manquent pas d'apporter leur secours et les toutes dernières ont été publiées en 1983 (Fontes et al. 1983).

Cadre morphologique et stratigraphique

Bien que situé à 4 km de la mer, le site de Oued Akarit ne recèle aucune trace du Quaternaire marin.

A l'arrivée des Moustériens le site de Oued Akarit offrait le paysage d'une lagune alimentée par les sources du Continental intercalaire dont l'écoulement vers la mer était bloqué par un cordon littoral en rapport avec les derniers soubresauts du mouvement transgressif tyrrhénien. L'édification du glacis 2 commence à ce moment.

Au cours de la phase suivante des cônes alluviaux s'accumulent, sur lesquels viennent s'installer des hommes de la station C. La mer était éloignée de la ligne de côte actuelle. Une phase d'aridité s'installe par la suite au cours de laquelle une croûte gypseuse recouvre les industries à lamelles de la station C.



Oued Akarit. Croquis de situation des différents gisements

A la phase suivante l'oued Akarit creuse son chenal et des dunes s'installent de part et d'autre de ce chenal.

Les hommes de la station B s'établissent postérieurement à la constitution de la croûte gypseuse et sont contemporains de l'accumulation dunaire (leur industrie se trouve à la base de la dune). Les lamelles de la station A couvrent la dune et sont donc contemporaines d'un paysage qui n'a point changé depuis.

Les études stratigraphiques menées à Oued Akarit (Page 1972 et Ben Ouezdou 1983) montrent la succession suivante :

1. Argiles et limons gypseux coupés par des niveaux hydromorphes tourbeux auxquels est associée une industrie moustérienne. Cette couche est appelée « Akarit Formation » par W. D. Page et « membre Akarit I » par H. Ben Ouezdou.
2. Niveau d'érosion qui contient des galets de croûte gypseuse (niveau « Alpha » de W. Page).
3. Dépôt limoneux rougeâtre dont l'épaisseur varie entre 4 et 5 m. On y trouve, localement, un lit de *Cardium* en position de vie passant latéralement à un dépôt grisâtre qui constitue la couche archéologique contenant les industries à lamelles de la station C.
4. Croûte gypseuse blanchâtre contenant un pourcentage inhabituel de sables quartzux très fins. Dépôt limoneux et croûte gypseuse constituent la « Demna formation » de W. D. Page ou le « membre Akarit II » de H. Ben Ouezdou. Le même faciès alluvial a été observé sur les berges de l'oued Demna (18 km au sud) qui lui a donné son nom.
5. Limons et sables fins d'origine dunaire auxquels sont associées les industries de la station A et de la station B.

Chronologie absolue

Les dépôts quaternaires de Oued Akarit ont bénéficié de nombreuses datations radiométriques. W.D. Page (1972) obtient 6 datations, deux dans la « Akarit formation » (niveau moustérien) : $26\,150 \pm 1\,300$ B.C. et $20\,550$ B.C. et quatre dans la « Demna formation » (les deux premières sont dans la lagune à Cardium) : $6\,285 \pm 180$ B.C. ; $6\,485 \pm 180$ B.C. ; $6\,685 \pm 260$ B.C. ; $7\,235 \pm 210$ B.C.

Paskoff R. et Sanlaville P. (Ben Ouedou 1983, p. 170) datent des cardium de lagune et obtiennent $6\,290 \pm 170$ B.C. Deux géomorphologues allemands obtiennent en 1975 (Brosche et Molle 1975) des datations radiométriques pour des niveaux dont le facies de sédimentation correspond à celui de l'O. Akarit. Ces niveaux ont été identifiés dans des berges d'oueds situées au sud de Gabès, O. Zigzaou, O. el Hallouf, etc.

Ils distinguent une « main accumulation » qui doit correspondre au niveau « Akarit formation » et une « younger accumulation » qui doit correspondre au niveau « Demma formation ». Pour le niveau ancien ils donnent : $19\,435 \pm 235$ B.C. et pour le niveau récent ils donnent : $6\,650 \pm 150$ B.C. – $5\,825 \pm 340$ B.C.

Steinmann S. et Bartels G. (1982) datent un niveau dans l'oued M'dou (sortie sud de Gabès) qui correspond au sommet du glacis 2. Ils obtiennent : $5\,320 \pm 155$ B.C.

Une étude de paléohydrologie menée par Fontes, Coque et *al.* (1983) a permis d'effectuer près de 29 datations sur des matières organiques et des carbonates de l'O. Akarit. De ces datations nous retenons celle de la croûte gypseuse qui surmonte le glacis 2 : $4\,045$ B.C. Pour les formations plus anciennes, Formation Akarit et Formation Demna, les datations de Fontes confirment dans l'ensemble celles obtenues par W. Page et ses successeurs.

Ainsi, de multiples datations, dans différents endroits, et effectuées par différents laboratoires, donnent une grande fiabilité à la chronologie avancée par W. D. Page. Nous pouvons résumer cette chronologie ainsi : entre 25 000 et 20 000 av. J.-C., des hommes moustériens fréquentaient les sources du site de Oued Akarit. Entre 7 000 et 6 000 les hommes de la station C viennent fréquenter les rives de la lagune à Cardium. Vers 4 000 av. J.-C. une croûte gypseuse est venue sceller lamelles et cardium. Au cours du III^e millénaire les hommes de la station B et A s'installent : les uns sur la croûte, les autres sur la dune.

La date avancée pour le Moustérien semble trop récente pour être acceptée par les préhistoriens. Nous aurions alors à O. el Akarit un moustérien d'âge Atérien final...! Mais, que connaissons-nous de la chronologie du Moustérien en Tunisie et en Afrique du Nord? Il faut avouer que c'est peu de choses. Il serait donc prématuré de rejeter en bloc cette chronologie car nous ne devons pas ignorer les problèmes que pose le Moustérien en Afrique du Nord (Balout L. 1955 et 1965) ; il est hors de notre propos d'entrer dans la polémique qui anime ce brûlant sujet.

Que faut-il penser de la date avancée pour les lamelles? Nous l'acceptons dans la mesure où cette date concorde avec celle de certains faciès du Sud algérien (El Haouita, El Hamel, El Hadjar, etc.). Elle est d'autant plus acceptable que les industries de l'oued Akarit présentent de troublantes ressemblances avec les industries d'Aïn Naga (Capsien supérieur). Or les datations obtenues pour Aïn Naga se situent entre $7\,350$ B.C. et $6\,950$ B.C. (Grébénart 1969).

Typologie

Par leur facies typologique et leur chronologie les industries de O. Akarit seraient des industries que l'on pourrait classer dans un Capsien supérieur de faciès méridional (Camps G. 1974). De toutes les industries à lamelles du Sud tunisien, O. Akarit se distingue par la relative faiblesse de la valeur indiciaire de ses lamelles et l'indice anormalement élevé de ses microlithes géométriques et de ses microburins. C'est un monde à part...

Le moustérien, lui, ne manque pas d'originalité. Déjà, en 1933, le Dr. Gobert envisage de le qualifier d'Atérien « lorsqu'on le connaîtra mieux » (Gobert 1933, p. 649). En 1962 il nuance sa définition et le qualifie de « moustérien léger, sans pierres épaisses » (Gobert 1962, p. 274).

Faune

Une faune de vertébrés plus ou moins abondante a été découverte dans les niveaux moustériens. Il s'agit de : *Equus mauritanicus*, *Rhinoceros simus*, *Camelus Thomasi* Pomel (Gobert 1962). Par ailleurs, de nombreux gîtes riches en malacofaunes et en microfaunes ont été découverts en aval et en amont des ponts. Des études récentes (Lévy 1983) montrent qu'il s'agit d'espèces et d'associations semblables à celles qui peuplent les milieux margino-littoraux du golfe du Lion et qui sont nées de l'interaction d'influences thalassoides et continentales. Ces résultats conduisent à une nouvelle interprétation de l'évolution paléogéographique du Sud tunisien ; interprétation qui envisage un jeu tectonique récent qui aurait provoqué une surrection appréciable du continent. Or rien, dans la morphologie ou la tectonique, ne vient appuyer cette hypothèse (Coque 1962.) Ainsi, la géologie et la paléontologie avancent des hypothèses contradictoires et font revivre la vieille polémique sur une éventuelle communication entre les dépressions fermées du Sud tunisien et le golfe de Gabès. Par ses gisements préhistoriques, par ses gisements fossilifères et par les problèmes scientifiques qu'il pose, Oued Akarit est un site de choix aussi bien pour la préhistoire que pour la paléogéographie.

BIBLIOGRAPHIE

- BALOUT L. *Préhistoire de l'Afrique du Nord. Essai de chronologie*. Paris, A.M.G. 1955.
 BALOUT L. Le Moustérien du Maghreb, *Quaternaria*, Rome, 1965, 7, p. 43-58.
 BELLAÏCHE G. et BLANPIED C., Evolution sédimentaire quaternaire de la plateforme pélagienne. *Géologie méditerranéenne*, La mer pélagienne, Aix en Provence, 1979, p. 304-307.
 BEN OUEZDOU H. *Etude géomorphologique et stratigraphique des formations quaternaires dans les alentours du golfe de Gabès*. Thèse de 3e cycle, Tunis, 1983, 213 p.
 BEN OUEZDOU H. Stratigraphie des dépôts quaternaires continentaux du golfe de Gabès (Sud tunisien), *C.R. Acad. Sc. Paris*, 1984, t. 299, sér. II, n° 19, p. 1351-1354.
 BEN OUEZDOU H., CAMPS G., GRAGUEB A., MAHJOUB K., et ZOUARI K. Sur les dépôts du Pléistocène supérieur et de l'Holocène de la région des Chotts et de la plaine côtière du Golfe de Gabès (Tunisie) et leur place dans la stratigraphie du quaternaire. *C.R. Acad. Sc. Paris*, t. 302, série II, n° 9, 1986, p. 659-669.
 BROSCHE V. K. et MOLLE H. G. Morphologische Untersuchungen im nordöstliche Matmata-Volland... *Eszeitalter* V, 1975, Gegenwart, Seite 218-240.
 CAMPS G. *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*. Paris, 1974, Doin.
 COQUE R. *La Tunisie présaharienne, Etude géomorphologique*. Paris, 1962.
 FONTES J. C., COQUE R., DEVER L., FILLY A. et MAMOU A. Paléohydrologie isotopique de l'Oued el Akarit (Sud Tunisie) au Pléistocène et à l'Holocène, *Palaeogeography, palaeoclimatology, palaeoecology*, Amsterdam, 1983, n° 43, p. 41-62.

- GOBERT E. G. L'Oranien dans la région de Gabès, l'*Anthropologie*, 1933, t. XLIII, p. 649.
- GOBERT E. G. Notions générales acquises sur la préhistoire de la Tunisie. *Actes du IIe Congr. panafr. de Préhist.*, Alger 1952 (1955), p. 221-239.
- GOBERT E. G. et HOWE B., L'Ibéromaurusien de l'oued el-Akarit (Tunisie), *Actes du IIe congrès panafr.* Alger 1952 (1955), p. 575-594.
- GOBERT E. G. et HOWE B. La Préhistoire dans la zone littorale de la Tunisie, *Quaternaria* (Rome), 6, 1962, p. 271-307.
- GREBENART D. Aïn Naga, Capsien et Néolithique des environs de Messad, *Libyca*, t. 17, 1969, p. 93-197.
- LEVY A. Données nouvelles sur la paléogéographie du sud tunisien au quaternaire supérieur, *Benthos*, 1983, p. 370-379.
- LEVY A. Les associations margino-littorales de foraminifères et d'organismes associés de quelques gisements quaternaires du site de l'oued el Akarit (sud tunisien), *Benthos*, 1983, p. 361-367.
- PAGE W. D. *The geological setting of the archaeological site at O. el Akarit and the palaeoclimatic significance of gypsum soils, Southern tunisia*, Thesis, Univ. of Colorado, 1972, 111 p.
- ROGNON P., LEVY A., BALLAIS J.-L., GOUDE G., et RISER J. Enai d'interprétation des coupes du quaternaire récent de l'oued el Akarit (Sud Tunisie), *Géologie méditerranéenne*, t. 10, 1983, p. 71-91.
- STEINMANN S. et BARTELS G. K. Quatärgeomorphologische beobachtungen aus nord und süd tunesien, *Catena* 1, 9, 1982, p. 95-108.

A. GRAGUEB

A140. AKERAKAR

Protrusion volcanique de 2 132 m d'altitude située dans l'Aneğğir-n- Ahaggar entre l'oued Tayumut à l'ouest et l'oued In Dalağ à l'est, à environ 40 km au nord-est de Tamanrasset, très visible sur la gauche de la piste auto conduisant à l'Asekrem (voir P. Rognon 1967 : 163-165).

Ce massif volcanique, qui évoque de loin la silhouette d'une forteresse en ruine, tronconique et trapue, est nommée paradoxalement *akerâkar* (et non *akar-akar* comme il est souvent écrit) de la racine *keruker* qui signifie « être mal assuré sur sa base » (*Dictionnaire touareg-français*, II : 873). L'apparence tabulaire de l'Akerakar est trompeuse, car en réalité sa partie centrale est traversée par une petite dépression formant une vallée intérieure, sans écoulement vers la périphérie et offrant, selon les saisons, une réserve d'eau et de nourriture, en arbustes et pâturages, aux moutons et autres animaux qui peuvent s'y abriter ; car l'accès à ce massif ne peut se faire facilement que par un seul endroit à l'ouest, mais qui nécessite un enjambement d'environ 80 cm dans le vide entre deux rochers à pic. Les montagnards de l'Atakor avaient l'habitude d'y chasser les moutons en les rabattant de l'intérieur du massif vers cette sortie. Mais ils posaient un bouclier de peau (dont ils disposaient autrefois) entre les deux parois rocheuses, en équilibre instable, de sorte que l'animal qui arrivait apeuré pour passer sur cette arête, en s'appuyant sur le bouclier, perdait l'équilibre et s'écrasait quelques dizaines de mètres plus bas où d'autres chasseurs l'attendaient pour l'égorger.

Il est très probable, que l'habitude de pratiquer en ce lieu cette sorte de piège à partir d'un objet en équilibre instable, ait permis de nommer d'abord le lieu puis le massif tout entier.

Ce nom n'a aucun lien avec celui d'Akkar*.

BIBLIOGRAPHIE

- FOUCAULD P. Ch. de. *Dictionnaire abrégé touareg-français des noms propres*, Larose éd., Paris, 1940, p. 136.
Id. *Dictionnaire touareg-français*, Imprimerie Nationale, Paris, 1952, t. II : 873.
ROGNON P. *Le massif de l'Atakor et ses bordures (Sahara central), étude géomorphologique*, Paris, C.N.R.S., 1967, 560 p. + XXXII pl. photos.

M. GAST

A141. AKFADOU (Akeffadu)

Nom propre géographique.

Petite chaîne de montagne et massif forestier par lesquelles se termine le Djurdjura.

Orienté sud-nord, le massif de l'Akfadou culmine à 1 647 m (Djebel Ez-Zan). Il est entaillé par plusieurs dépressions qui permettent le passage aisé de la route nationale n° 12 (Tizi-Ouzou-Azazga-Yakouren-El-Kseur).

Le massif forestier de l'Akfadou (dit généralement « forêt de Yakouren ») est l'un des plus importants et des plus variés d'Algérie. Les essences dominantes sont le chêne-liège, le chêne-zéen et le chêne-afarès.

Voie de passage ancienne entre la vallée du Sébaou et la région de Bougie (vallée de l'oued Sahel-Soummam), l'Akfadou, et plus précisément le col d'Akfadou (*Tizi-Ukeffadu*, 1 385 m), est l'une des limites traditionnelles de la Kabylie du Djurdjura ; le col lui-même est souvent dénommé *Tizi Igawawen*, « Col des Zouaouas » dans la poésie (Boulifa, poème n° CXC, p. 384). Et Si-Mohand, le grand poète kabyle, prêterait serment de « Tizi-Ouzou à Akfadou » :

*Ggulleḡ seg Tizi-Uzzu
armi d Akeffadu
ur ḥkimen dgi akken llan*

« Je jure que de Tizi-Ouzou
jusqu'à Akfadou
Nul d'entre eux ne me commandera! »

(Mammeri, poème n° 32, p. 152-3)

Cette zone de passage servira naturellement de limite administrative entre la Grande et la Petite Kabylie (actuellement, entre les wilayas de Tizi-Ouzou et de Bougie).

La frontière géographique et administrative correspond du reste à la « frontière » linguistique et à celle des populations : le versant occidental (Haute vallée du Sébaou) est occupé par les Aït Ghobri, les Aït Idjer... dont le parler appartient à l'ensemble « zouaoua ». Le versant oriental, retombant sur l'oued Sahel-Soummam, est habité par les Aït-Ouaghli dont le parler est à rattacher à ceux de la vallée de la Soummam.

BIBLIOGRAPHIE

- BOULIFA S. A. *Recueil de poésies kabyles*, Alger, Jordan, 1904.
DALLET J. M. *Dictionnaire kabyle-français...*, Paris, SELAF, p. 397, 1982.
HANOTEAU A. et LETOURNEUX *La Kabylie et les coutumes kabyles*, t. 1, Paris, Chaillemel, 1893 (2e édition) (p. 13-14...)
MAMMERI M. *Les Isefra, poèmes de Si Mohand-ou-Mhand*, Paris, Maspéro, 1969.

S. CHAKER

A142. AKHAEMAE

Tribu située par Ptolémée (IV, 6, 6, éd. C. Müller, p. 747, var. Iakhaemae) en Libye Intérieure au sud des Ethiopiens Odrangidae, lesquels habitent (Ptol., IV, 5, 5, p. 744) entre le mont Kaphas, dans lequel le fleuve Daras (oued Dra) prend sa source (Ptol., IV, 6, 3, p. 735), et le mont Thala, à chercher peut-être dans l'Aghaggar, si l'on suit C. Müller, p. 737, n. 5, qui veut l'identifier au Tahela Ohat. Même si l'on admet cette hypothèse, la localisation des Akhaemae reste des plus imprécises. Mais nous savons par Ptolémée (IV, 6, 5, p. 744) que les Odrangidae ont pour voisins, probablement orientaux, les Mimakes. Or ces Mimakes ont déjà été mentionnés par Ptolémée (IV, 3, 6, p. 641) en *Africa*, très vraisemblablement en Tunisie centrale. On sera tenté dès lors d'admettre que les Akhaemae sont identiques aux Akhaemeneis de la Tunisie du Sud. Akhaemae et Mimakes seraient donc des tribus nomades dont on savait qu'elles s'enfonçaient parfois dans le Sahara. Ptolémée, ou ses sources, les ont projetées dans la Libye inconnue, de façon à combler un vide peu satisfaisant.

J. DESANGES

A143. AKHAEMENEIS

Ptolémée (IV, 3, 6, éd. C. Müller, p. 641) mentionne les Akhaemeneis en *Africa* entre les Ogiplônssii (ou Sigiplônssii) et les Moutourgoures. Une localisation très approximative est rendue possible par le fait que le Géographe alexandrin situe, dans le même passage, les Ogiplônssii « sous » les Kinithii (les Cinithi des sources latines). Or nous savons (cf. art. Cinithi) que cette tribu était riveraine de la petite Syrte et que Gightis (Bou Ghara) était très probablement, à l'origine, l'un de ses centres principaux. Comme Ptolémée a d'abord décrit les peuples de l'Afrique établis sur le littoral (Kinithii, Nigitimi, Lotophages, etc., éd. C. Müller, p. 638) pour, à partir de ceux-ci, mentionner ceux qui sont « en dessous », il ne fait pas de doute que les Akhaemeneis sont à rechercher un peu à l'intérieur des terres, à l'ouest ou au sud-ouest de la petite Syrte. Mais ils ont dû nomadiser assez loin, car Ptolémée (IV, 6, 6, p. 747) fait état, en Libye Intérieure, d'Akhaemae qui pourraient bien être identiques aux Akhaemeneis.

Le nom des Akhaemeneis est d'ailleurs suspect. Ce pourrait être une déformation d'un nom indigène, sous l'influence du nom du perse Akhaemenès et des Achéménides, le grec Akhaemenios (latin Achaemenius) en étant venu à signifier « perse ». On sait que Salluste (*Jug.*, XVIII, 4-5) considérait les Perses comme un des éléments du peuplement de l'Afrique, bientôt mêlé aux Gétules (*ibid.*, XVIII, 7), et voyait dans les Numides une partie de leurs descendants (*ibid.*, XVIII, 11). Pline l'Ancien (*H.N.*, V. 46) faisait des Pharusii du Sud marocain, des Perses, compagnons d'Hercule. On consultera sur ce point, H. W. Ritter, *Iranische Tradition in Numidien*, dans *Chiron*, VIII, 1978, p. 313-317.

J. DESANGES

A144. AKHAMOUK (Axamuk)

Axamuk, fils d'Ihemma et de Tehit (petite-fille de Tayawsit, sixième et dernière fille de Kella ancêtre des *Kel-γela*), fut le dixième *amenūkal* de l'Aghaggar depuis Salah, de 1920 à 1941.

Il serait né en 1874. Il a été 17 ans l'un des conseillers et représentant (*xa-lifa*) de *Mūsa ag Amaṣṭān** et élu à la mort de ce dernier comme *amenūkal*, le 30 décembre 1920 par l'assemblée des nobles et chefs de clans vassaux (voir H. Lhote, 1955, p 223).

Axamuk était le frère de la célèbre Dasīn dont Mūsa ag Amaṣṭān fut très épris sans pouvoir en faire son épouse. Il s'est marié une première fois avec Hebbani ult Chikat (Kel-γela du lignage à commandement) dont il eut Biska, Bey, Fati, Tameyrek. Puis, après la mort de Hebbani, il épouse Damla fille de Ebbah ag Mohammed et de Tīnest ult Urzig et dont il eut : Belata, Amma, Si-di-Mūsa (Hağ Mūsa, actuel député de la wilaya de Tamanrasset), Tabelhoyt. Son fils Bey, doté du droit d'accès au commandement par sa mère Hebbani, fut le dernier *amenūkal* de l'Aħaggar de 1950 à 1975 (date de son décès).

Les vingt et un ans de son commandement n'ont pas été marqués par de grands événements. Cependant, son époque se caractérise par une lente et irréversible érosion de la société touarègue traditionnelle et de sa dynamique, avec l'affermissement de la colonisation : extinction des rezzous, établissement des frontières divisant le pays touareg, renforcement de plus en plus rapide des centres de sédentarisation et de la gestion administrative. L'administration militaire française se substitue progressivement aux réseaux d'autorité des suzerains qui ne maîtrisent plus les rapports de production ni la politique locale (Gast, 1979 et 1986).

Parallèlement à cette transformation d'ordre politique et économique, de nombreux *ṭolba* et *ṣorfa* s'installent un peu partout à la faveur de la paix, jettent l'anathème sur les mœurs et la culture traditionnelles (pratique de l'*ahal**, égalité des sexes, poésie profane, musique, etc.) en vivant des ventes d'amulettes et de récitation du Coran pour les premiers et de dons contre leur *bara-ka* pour les seconds. Ils « ont invité plusieurs chefs importants à renier publiquement leurs anciennes croyances, à dénoncer tout ce qui pouvait subsister en eux de paganisme. L'*amenūkal* Akhamouk et, après lui, Meslah [Meslay] auraient abjuré en ce sens» (H. Lhote 1955, p. 351).

On brise parfois les *imṣad* au campement de l'*amenūkal*, l'on interdit l'*ahal* comme une pratique honteuse. Les séances de violon sont parfois tolérées comme une curiosité à l'usage des visiteurs étrangers; l'*imṣad* est joué alors par une vieille femme renommée, mais ces séances ne ressemblent en rien à celles d'autrefois. C'est l'époque où apparaît un instrument et une réunion d'un type nouveau: le *tindé**, mode venue de l'Adrar des Iforas. Le *tindé*, c'est le grand mortier à piler le mil devenu tam-tam grâce à une peau tendue sur sa bouche.

Axamuk qui avait participé aux côtés de Mūsa ag Amesṭān à de nombreux raids, a versé dans la dévotion et la sédentarité quand il fut *amenūkal*. Il affectionnait de vivre près d'*Abalessa** pour plusieurs raisons: il était près de jardins où il possédait de nombreux domestiques et quinteniers qui travaillaient pour lui ; il avait fait venir un *ṭāleb* pour enseigner le Coran et les pratiques religieuses aux adultes et aux enfants de son campement; il était près de Daymuli siège de la *zawya* d'un *ṣerif*, Mulay Abdallah venu à la fin du XIX^e siècle; enfin, il était proche de Tamanrasset où se situait le siège de l'administration française qui avait souvent besoin de lui. Axamuk meurt le 26 mars 1941 (à 67 ans), à Tunīn-Akurim, dans son campement. Il est enterré sur les bords de l'oued Tiffert, affluent de l'oued Eteyes qui passe à Abalessa.

Axamuk est l'éponyme de la famille Akhamouk actuelle à qui ce nom a été officiellement attribué depuis la constitution de l'état civil et des noms patronymiques en 1968.

BIBLIOGRAPHIE

GAST M.- 1979. Pastoralisme nomade et pouvoir: la société traditionnelle des Kel Ahaggar, in *Production pastorale et société*, Cambridge University Press et Maison des Sciences de l'Homme, Paris, p. 201-220.

GAST M.- 1986. Les verrous secrets d'une société indépendante au Sahara central: règles d'héritage et de transmission des biens chez les Kel Ahaggar; in *Habus, lait vivant, manyahuli, Règles d'héritage et de transmission des biens en pays islamiques*, G.I.S., Maison de la Méditerranée, cahier n.° 9, Aix-en-Provence.

FLORIMOND Cpt.- *Rapport annuel 1940*. Annexe du Hoggar (voir p. 31). Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence.

LHOTE H. *Les Touaregs du Hoggar*, Payot, Paris, 1955, 468 p.

M. GAST

A145. AKJOUJT

Est situé par 19°45' Nord et 14°35' Ouest, à quelques 200 km de l'Océan Atlantique, sensiblement à la même latitude que l'île d'Arguin, dans la plaine de l'Inchiri où apparaît le socle granitique précambrien des Mauritanides. Cette immensité caillouteuse, d'où émergent des reliefs comme l'Araguib et des pitons isolés comme Ta agot, est bordée vers le nord-ouest et vers le Sud-Est par les ergs de l'Akchar et de l'Amatlich. On y remarque des alignements de dolérites récentes, matériau dont se sont servis les mineurs protohistoriques de la région.

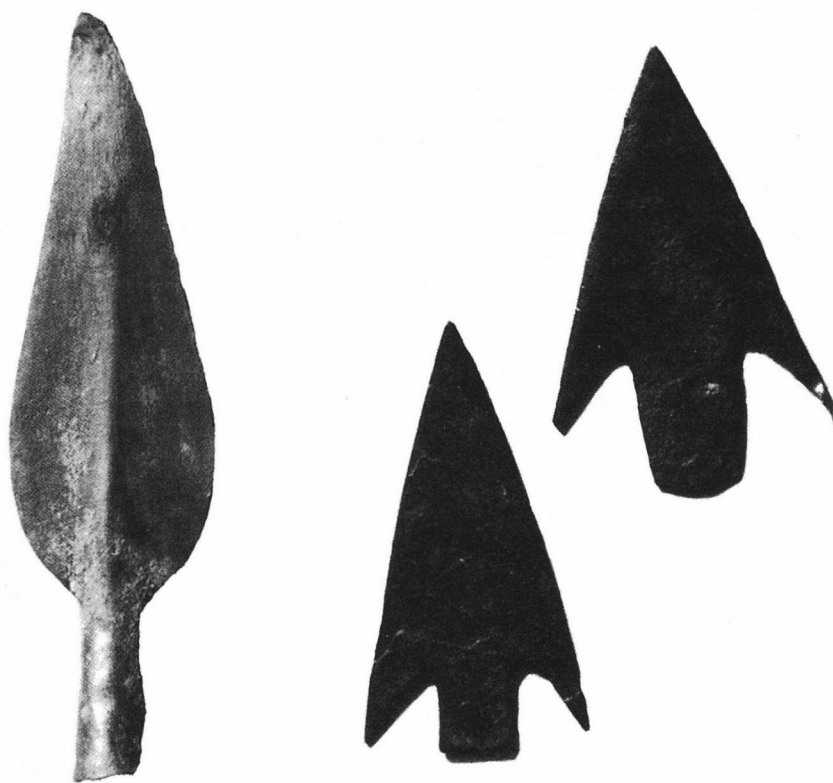
Fort militaire et poste administratif, point d'eau important entre le fleuve Sénégal au sud et les oasis de l'Adrar au nord, grâce à sa nappe aquifère liée aux alluvions des nombreux Khatt de la région, la bourgade d'Akjoujt s'est développée entre 1948 et 1977 à la suite de la découverte puis de l'exploitation des mines de cuivre des guelbs Moghreïn.

La région d'Akjoujt est connue des préhistoriens depuis 1951 pour avoir livré de l'outillage lithique, de la céramique, des objets de parure parfois originaux mais surtout des objets en cuivre pur.

Les fouilles menées en 1968 dans la Grotte aux Chauves-souris, au sommet du Guelb Moghreïn, ont révélé l'ancienneté de l'exploitation du cuivre: dès le VI^e siècle avant J.C., et peut-être avant, de véritables chantiers d'extraction, dont cinq ont été reconnus avec certitude, étaient en activité sur la colline même où s'est ouverte l'exploitation moderne. La cavité dite «Grotte aux Chauves-souris» était une galerie de mine. Ses parois portaient les traces d'abattage du minerai avec des pics, sans doute du type de ceux retrouvés dans la région: ce sont de longs cylindres de roches très dures, plus ou moins aplatis et appointis aux extrémités. Le minerai était fragmenté avec des broyeurs de dolérite et mélangé à du charbon de bois pour être fondu sur place.

Dans les sites de fonderie de Lemdena et de Touizigt (à environ 60 km au sud-est d'Akjoujt) des restes de fourneaux, des scories, des objets en cuivre ébauchés ou achevés ont été découverts. Ces objets de la région d'Akjoujt sont en cuivre pur et tous de petite taille. Ce sont:

- des armes (armatures de flèches extra-plates pédonculées, ogivales pédonculées et pistiliformes à longue soie, pointes de lances),
- des outils (haches plates ou plano-convexes, burins, crochets et alènes à pointe aiguë et petit talon spatulé à bord parfois tranchant),
- des parures (anneaux ouverts, boucles d'oreille en double spirale ou à extrémités décorées d'enroulement de fil de cuivre, bagues simple ou à chaton spiralé, bracelets et pendeloques),



Pointe de lance et armatures de flèches en cuivre d'Akjoujt (photo N. Lambert)

● des lingots et des fragments (produits bruts de fonderie et déchets de façonnage).

Le métal a été obtenu par réduction du minerai oxydé (malachite), opération qui ne demande que 700° et pouvait être menée à bien dans des fours en bol avec emploi de soufflets. La fusion du cuivre réduit exige de porter la température à 1000° mais pouvait se réaliser dans des fours à tuyères de terre cuite, du type de ceux reconnus à Lemdena.

Le martelage donnait dureté et tranchant aux outils et aux armes dont certains sont des cuivres à l'arsenic (1 à 2,5 % d'As). Le minerai d'Akjoujt contient naturellement une proportion notable d'arsenic et l'on sait le rôle de ce métal pour améliorer les propriétés mécaniques du cuivre. Il n'est pas déraisonnable de penser que les mineurs protohistoriques aient su choisir empiriquement, pour certains usages, des minerais à teneur en arsenic plus élevée, mais rien ne permet de croire à un enrichissement volontaire du cuivre par addition d'arsenic lors des opérations métallurgiques.

En dehors du Guelb Moghrein, une multitude de petits affleurements cuprifères sont connus dans la région, vers le nord et vers l'est.

Parmi les sites préhistoriques reconnus autour d'Akjoujt on peut citer encore :

- le Khatt Takfoïl avec ses nombreux bifaces acheuléens (au sud-ouest),
- le village néolithique de Lemaïteg et sa nécropole (au sud-est),
- le grand gisement néolithique de surface du Draa Malichigdane (au nord-est),

- l'habitat néo-chalcolithique de Medinet Sbat (au sud-est),
- la nécropole pré-islamique de Lembetet el Kbir (à 1 km à peine au nord du Guelb Moghrein) qui comprend plus de 150 monuments funéraires en pierres : tumulus, bazinas* et tombes en croissant appelées « barkhanes », mais dont la relation avec l'exploitation minière de la Grotte aux Chauves-souris n'a pu être formellement établie.

Les 13 datations par le ^{14}C , obtenues sur les charbons de bois, recueillis dans les niveaux archéologiques de la grotte et dans les fourneaux de Lemdena, proviennent des laboratoires de Gif-sur-Yvette et de Dakar. Elles s'échelonnent entre 2700 ± 100 (GIF 1823) et 2350 BP (GIF 1284). Soit entre 750 et 400 BC. Elles révèlent aussi une fréquentation de la salle supérieure entre le XV^{e} et le XVII^{e} siècle de notre ère (DAK 119 et DAK 116) mais sans trace évidente d'exploitation minière durant cette période.

De rares indices de relations entre la Mauritanie occidentale et le Maghreb durant l'Antiquité ont été retrouvés. Ce sont :

- aux environs d'Akjoujt, une fibule de bronze en arc, d'un type très répandu dans la zone méditerranéenne au VI^{e} siècle avant l'ère chrétienne,
- à Raserent, deux monnaies romaines en argent frappées en Gaule, l'une en 58 après J.C., l'autre au début de l'ère chrétienne à Lugdunum,
- à Grara Maloueva, une boucle d'oreille à pendentif en cuivre identique à celles des nécropoles de Bouïa (Tafilalet) et de Tayadirt (Moyen Atlas), datées approximativement du début de notre ère.

Les palettes et bâtonnets en laiton ou en bronze au plomb provenant de cette région de Mauritanie sont à rapprocher d'objets trouvés dans des sites historiques comme Aguedir, dans l'Adrar, et Koumbi Saleh, dans le Hodh.

De ce centre d'activité minière et métallurgique que fut Akjoujt dès la fin des temps préhistoriques, il semble que des produits en cuivre, comme les armatures de flèches extra-plates et les alènes se sont largement répandues. On en trouve des traces dans le Trarza (Boutilimit), l'Adrar (Atar), le Tirher-sioum (Nouadhibou) et jusque dans le Tiriss el Gharbia (région de Fdérrik). La morphologie et la composition des pièces analysées permettent une telle hypothèse.

BIBLIOGRAPHIE

- DELIBRIAS G., GUILLIER M.T. et LABEYRIE J. Gif Natural Radiocarbon Measurement VII *Radiocarbone* vol 14, n.º 2, 1972.
- LAMBERT N. Objets en cuivre et Néolithique de Mauritanie occidentale, *Actes du 6^e Congrès Panafricain de Préhistoire*, Dakar 1967 (Chambéry 1972) p. 159-174.
- LAMBERT N. Les industries sur cuivre dans l'Ouest saharien *West African Journal of Archaeology*, t. I, 1971, p. 1-21
- LAMBERT N. Mines et métallurgie antiques dans la région d'Akjoujt *Annales de l'Institut Mauritanien de Recherche Scientifique* n.º 1, p. 6-24.
- LAMBERT N. Nouvelle contribution à l'étude du chalcolithique de Mauritanie *Mémoire de la Société des Africanistes* t.9, p. 63-87
- LERICHE A. Terminologie géographique maure *Etudes mauritaniennes* n.º 6, 1955 Centre I.F.A.N. Mauritanie, Saint-Louis.
- MAUNY R. Un âge de cuivre au Sahara occidental? *Bulletin I.F.A.N.*, t. XVIII, 1951, p. 168-180.
- MAUNY R. et HALLEMANS J.J. Préhistoire et protohistoire de la région d'Akjoujt (Mauritanie) *C.r. III^e Congrès Panafricain de Préhistoire*, Livingstone 1955 (Londres 1957) p. 248-261.
- ZIEGLER S., HALLEMANS J.J. et MAUNY R. Mauritanie : trouvaille de deux monnaies romaines, *Libyca*, t.2, 1954, p. 476-477.

N. LAMBERT



Le tombeau d'Akkar en cours de fouilles (photo G. Camps)

A146. AKKAR

Akkar était le chef des Isabaten*, peuple ancien aujourd'hui disparu et qui occupait l'Atakor-n-Ahaggar avant l'arrivée des Touaregs actuels. Ceux-ci considèrent les Isabaten comme des gens primitifs et stupides sur lesquels ils racontent toutes sortes d'anecdotes dérisoires (voir *Textes touaregs en prose*, 1984, p. 130, 234 et Ch. de Foucauld 1951, t. II, p. 535-536). Celle concernant Akkar n'échappe pas à cette règle.

Un jour, Akkar réunit tous les Isabaten et leur ordonna de rabattre tous les mouflons de l'Atakor vers le grand oued Amded pour les exterminer. Les mouflons représentant des réserves importantes de chasse pour les montagnards, ceux-ci se révoltèrent et lapidèrent Akkar jusqu'à ce qu'il fut enseveli sous un énorme tas de pierre qu'on montre aujourd'hui comme étant sa sépulture.

Ce tombeau du genre appelé *édebni* (adebni*) par les Touaregs n'a pas été l'objet d'attention ou de vénération particulière de la part des Dag-yali* parmi lesquels existaient encore, il y a 30 ans, des individus qu'on disait descendre des Isabaten. Comme tous les Berbères, les Touaregs n'attachent guère d'importance aux témoins matériels de leur passé. Seule reste l'histoire orale sous forme de légendes ou d'anecdotes: Celle d'Akkar nous enseigne la rupture en-

tre une chefferie archaïque considérée comme dérisoire et inopérante et un peuple prêt à sauvegarder ses moyens de survie.

M. GAST

Tombeau d'Akkar

Le tombeau attribué à Akkar, chef des Isabaten, est situé dans la haute vallée de l'oued Tayemmout (lequel devient Tamanrasset à sa sortie du massif de l'Atakor), au sud de la piste qui mène au pied de l'Assekrem, au voisinage de l'*abankor** de Ti-n Serine.

Avant les fouilles qui furent effectuées en mars 1968, le monument se présentait sous l'aspect d'un tumulus tronconique d'un diamètre moyen, à la base, de 12,60 m (entre 12,40 m et 12,75 m), haut de 1,30 m et déprimé au sommet.

Il s'agit, en fait, d'un monument du type « chouchet »* ou plus précisément d'un monument à margelle*. La partie centrale est une sorte de puits qui avait été comblé. L'intérieur une fois déblayé, le puits apparut en bon état : son diamètre oscillait entre 2,80 m et 2,60 m ; les parois étaient assez soigneusement construites en parpaings de basalte dont quelques-uns étaient posés en boutisse. A notre grande surprise, deux témoins, comparables à ceux qui sont

Intérieur du tombeau d'Akkar, dallage incomplet, sans doute remanié, et témoins (photo G. Camps)



placés sur les tombes musulmanes, étaient plantés verticalement contre la paroi ; leur alignement avait une orientation de 320°. Mais Ouksem ag Axmed, Dag-yali qui participait aux fouilles, ne reconnaît pas dans cette orientation celle des *šahed* des tombes musulmanes actuelles.

Les témoins reposaient sur une aire partiellement dallée située à 0,30 m au-dessous du sol actuel. A ce niveau furent recueillis un fragment de bracelet en serpentine et des tessons de poterie lisse. Ces documents n'ont malheureusement aucune valeur chronologique : les bracelets en stéatite ou serpentine étaient déjà portés au cours du Néolithique ancien (Amekni) et le sont encore par les Touaregs ; quant aux tessons lisses, ils sont sans âge. Sur l'une des pierres retirées du puits était gravée une paire de sandales*. La même observation a été faite dans la nécropole de l'oued Amejjour* (T-in Afelfellen). On sait la valeur symbolique de telles gravures, il n'est donc pas indifférent que des pierres qui en sont ornées aient participé à la construction de monuments funéraires.

Sous le dallage imparfait apparaissait, à peu près au centre du puits, une dalle de 0,80 m de long sur 0,65 m de large. Elle reposait sur un sol meuble dont la fouille fut poursuivie jusqu'à 1,15 m de profondeur et n'apporta que d'infimes esquilles osseuses indéterminables, sans le moindre mobilier funéraire.

L'interprétation de ces données évanescences se révèle particulièrement délicate. Faut-il rapprocher la présence des grosses pierres, qui tapissent imparfaitement le fond du puits, de la légende qui rapporte la lapidation d'Akkar par ses sujets révoltés ? En se fondant sur les seules données archéologiques, on peut proposer la reconstitution suivante : dans un premier temps, des ossements décharnés auraient été déposés dans une fosse recouverte d'une dalle, mais l'absence de dents est surprenante et la très faible quantité d'esquilles autorise à penser que ce dépôt d'ossements fut très partiel, voire symbolique. Le fait fut plusieurs fois observé, tant au Sahara qu'au Maghreb, particulièrement dans les monuments à margelle et les chouchet. Au-dessus et autour de cette sépulture fut édifié un vaste monument à margelle.

Dans un second temps, qu'il est difficile de préciser, une pseudotombe avec implantation de témoins fut aménagée à l'intérieur du puits. La différence d'orientation des témoins par rapport aux tombes musulmanes actuelles (nord/sud au Maghreb) dénonce l'âge « isabaten » ou antéislamique du tombeau primitif.

Le monument à margelle subit ensuite une destruction partielle qui combla le puits.

Le tombeau d'Akkar est, avec celui de T-in Hinan à Abalessa, le seul monument funéraire non islamique de l'Ahaggar qui soit attribué par les Touaregs à une personne nommément désignée. Les découvertes d'Abalessa ont montré qu'il ne fallait pas dédaigner ces légendes qui s'accrochent à des faits concrets. Il est sûr que l'Atakor fut le domaine par excellence des Isabaten, dont certains Dag-yali reconnaissent descendre. L'attribution du tombeau de l'oued Tayemmout à la personne d'Akkar est d'autant plus intéressante que ce monument ne présente aucun caractère particulier, ni dans sa construction, ni dans ses dimensions. Seule une très ancienne tradition reflétant la mémoire collective peut expliquer cette attribution

BIBLIOGRAPHIE

FOUCAULD, P. Ch. de, *Dictionnaire Touareg-français*, Imprimerie Nationale, Paris, 4 vol. 1951. t. II, p. 536.

Textes touaregs en prose de Ch. de Foucauld et A. de Calassenti-Motyliniski, édition cri-

tique avec traduction par S. Chaker, H. Claudot, M. Gast, Edisud, Aix-en-Provence, 1984, 360 p.

G. CAMPS

A147. AKLI (« esclave »)

Terme attesté en kabyle et en touareg, avec une légère divergence sémantique et morphologique entre les deux dialectes:

– kabyle : *akli*, plur. *aklan*, « esclave », « noir ».

(fem.) *taklit*, plur. *taklatin*

– touareg : *akli*, plur. *iklân*, *éklan*, « esclave », « captif ».

(fem.) *taklit*, plur. *taklâtîn*

Pour le touareg, Foucauld (t. II, p. 787) explicite : « esclave de n'importe quelle couleur ».

La signification raciale (« Noir ») que le vocable a en kabyle semble secondaire puisque même dans ce dialecte *akli* a d'abord une valeur sociale et désigne avant tout un groupe à statut déterminé, indépendamment de la couleur de peau des individus concernés.

Du reste, en kabyle, il est possible de parler de *akli amellal*, « esclave blanc » et une expression ancienne dit :

a k yefk ebbi aklan imellalen !

= « Que Dieu te donne des esclaves blancs ! »

voyant sans doute là le summum de la réussite matérielle !

Par ailleurs, en kabyle, l'antonyme de *akli* est *aheṛṛi*, « l'homme libre ».

Le terme *akli* a donc très probablement en base une valeur sociale et non anthropologique. C'est certainement l'une des dénominations berbères premières de l'esclave.

Dans les autres dialectes berbères, l'esclave est généralement désigné par des formes issues de la racine *SMG* (le plus souvent *ismeg*).

Akli (en Kabylie)

Les *aklan* en Kabylie constituent de petits groupes sociaux peu nombreux, en principe d'origine « noire », représentés surtout dans les zones de plaine et de piémont : vallées du Sébaou et de l'Isser, Boghni, Bouïra...

Leur présence en Kabylie semble être récente (XVII^e-XVIII^e siècle) et liée à la politique de pénétration de l'autorité turque en Kabylie. Comme certains groupes arabophones du Sébaou, les « Noirs » y auraient été introduits et installés par les Turcs comme auxiliaires ayant pour rôle de « tenir » la plaine et de contenir les Kabyles dans leurs montagnes.

A ce peuplement initial se seraient ensuite agglomérés des apports secondaires isolés : esclaves fugitifs, « réfugiés » divers... Leurs traits physiques sont souvent très peu négroïdes.

Dans la Kabylie traditionnelle, les *aklan* constituaient une véritable caste distincte du reste de la population et les inter-mariages étaient en principe exclus.

Les *aklan* exerçaient des métiers spécifiques, principalement celui de BOUCHER. Il s'ensuit qu'*akli* désigne également le « boucher » en kabyle. Les *aklan* étaient aussi MUSICIENS et, surtout, DEVINS, GUÉRISSEURS, SORCIERS.

Dans la culture traditionnelle, l'*akli* est l'intermédiaire privilégié des forces surnaturelles ; les pouvoirs et l'efficacité magique de l'*akli* sont considérés

comme très supérieurs à ceux de son collègue « blanc » et l'on dit volontiers :
akli, d eddwa = « l'*akli* est (en lui-même) un remède ! »

Extérieur à la société des hommes « libres », l'*akli* était exclu du cycle de la vengeance ; aussi, il suffisait au Kabyle qui avait commis un crime de se réfugier chez les *aklan* (et de devenir lui-même *akli*) pour échapper à la vendetta. Il pouvait également éviter la mort en se rendant au marché pour y exercer publiquement le métier de boucher (devenant ainsi *akli* de par sa profession).

Malgré ses connotations socialement péjoratives, *akli* est un prénom très usité en Kabylie. Cet usage a évidemment une motivation prophylactique : traditionnellement, c'était après avoir perdu plusieurs enfants en bas âge qu'une mère donnait le nom d'*Akli* au premier garçon qui venait au monde. La mort et la maladie étaient sensées être détournées par la puissance magique attachée à l'*akli*.

Pour les filles, la forme féminine *Taklit* est également attestée comme prénom, mais de façon beaucoup plus rare.

BIBLIOGRAPHIE

- ALOJALY Gh. *Lexique touareg-français*, Copenhague, (*akli*, p. 91), 1980.
 AUCAPITAINE H. Les colonies noires en Kabylie, *Revue Africaine*, IV 1958, p. 73-77,
 BOULIFA A. *Méthode de langue kabyle (cours de deuxième année)*, Alger (Glossaire, p. 383), 1913.
 BOULIFA A. *Le Djurdjura à travers l'Histoire...*, Paris, 1925 (notamment p. 247 et sq.).
 DALLET J. M. *Dictionnaire kabyle-français*, Paris, 1982, p. 402.
 FOUCAULD Ch. de *Dictionnaire touareg-français*, Paris (4 vol.), 1951-1952. t. II, p. 787.

S. CHAKER

Akli (iklān au Sahara central)

Les Touaregs du Sahara central ont été durant des siècles les pourvoyeurs d'esclaves sur les marchés sahariens qui redistribuaient cette main-d'œuvre servile dans les oasis du nord et les villes du Maghreb. Les plus gros marchés se situaient à l'ouest au Maroc et à l'est en Libye ; Tripoli et Benghazi étant les ports principaux d'expédition des esclaves vers le Proche Orient (voir J. L. Miège 1981). Ce « commerce » commence à décliner dans les années 1885-1890.

Dans les raids que les Kel-Ahaggar et les Kel-Ajjer organisaient en direction des villages de toute la zone soudanaise et en particulier chez les Iwellemmeden, la capture d'individus de tout âge et des troupeaux de camelins, représentait le principal butin. Les esclaves étaient échangés contre des dattes et des couvertures au Tawat après avoir effectué la traversée du désert à pied ou montés sur des dromadaires. Les enfants étaient aussi souvent volés par surprise aux abords des villages de la zone sahélienne et transportés dans les sacs de cuir qui pendaient à la selle des méharis.

Les Touaregs préféraient enrichir leur main-d'œuvre servile à partir d'enfants auxquels ils apprenaient leur langue et qu'ils assimilaient culturellement. En sorte que devenus adultes ces esclaves avaient perdu leur identité culturelle et linguistique sans pouvoir retrouver leurs groupes d'origine, car la croissance démographique des esclaves au sein des campements était très faible (voir Bourgeot 1975). Dans la société à deux rangs des Touaregs du Sahara central, les esclaves n'avaient pas d'existence sociologique ; ils faisaient partie du campement au même titre que les objets mobiliers et les troupeaux. Si l'esclave appelle son maître *abba* (papa) et sa maîtresse *anna* (maman) c'est qu'il n'est jamais considéré comme un individu adulte et responsable aux yeux

de la société, il est le contraire d'un homme libre *alelli*. C'est la raison pour laquelle lorsqu'un esclave veut changer de maître, il n'a d'autre moyen que d'effectuer une déprédation qui oblige son maître à se séparer de lui : il coupe l'oreille d'un cheval ou d'un dromadaire appartenant à celui dont il sollicite l'adoption. Ce dernier réclamant réparation au maître de l'esclave, peut obtenir en dédommagement l'esclave lui-même (voir Foucauld et Calassanti-Motylnski 1984, pp. 238 à 41). S'il y a eu des cas célèbres d'anciens esclaves élevés à un rang supérieur par leur maître en Ahaggar (Karzika, Litni), il n'y a guère eu d'affranchissement* avec rituel religieux islamique.

La quantité d'esclaves dans les campements touaregs était en rapport avec le potentiel économique de chaque *tawsit*. Dans une région très pauvre comme le Sahara central ces limites étaient sévères. Les esclaves formaient rarement des couples et n'avaient guère de progéniture sinon celle que leur imposaient leurs maîtres, par droit de cuissage.

Le recensement durant les années 1960-61 en Ahaggar fournit par exemple les chiffres suivants :

● Ensemble des suzerains (Kel-yela, Taytoq, Tégéhé-Mellet)	413
	serviteurs 379
● Dag-yali	295
	serviteurs 278
● Ağuh-n-tahlé	526
	serviteurs 71
● Iseqqamaren	903
	serviteurs 136

Le total général étant pour l'ensemble des *tawsit* recensées de 4 902 touaregs (hommes et femmes) et 1 167 serviteurs (voir Rognon 1971, p. 180-181).

Le nombre des domestiques varie d'une *tawsit* à l'autre en fonction de sa richesse, mais demeure pour l'ensemble de la population nomade à cette époque environ le quart du nombre des hommes libres.

En 1963 la gendarmerie de Tamanrasset est intervenue dans plusieurs campements pour contraindre les nomades à libérer physiquement des esclaves qui avaient acquis cependant depuis longtemps, davantage un statut de domestique. Un certain nombre d'entre eux ont été reconvertis en cultivateurs près de Tamanrasset, les autres ont travaillé sur les chantiers d'embauche de la région. Des rapports sociaux égalitaires et affectifs ont souvent subsisté entre les anciens maîtres et les anciens esclaves.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURGEOIS A. Rapports esclavagistes et conditions d'affranchissement chez les Imuhag (Twareg Kel Ahaggar), in *L'esclavage en Afrique précoloniale*, F. Maspero, Paris, 1975, p. 77-97.
- FOUCAULD (P. Ch. de) et CALASSANTI-MOTYLINSKI (A. de). *Textes touaregs en prose*, éd. critique avec traduction par S. Chaker, H. Claudot, M. Gast, Edisud, Aix-en-Provence, 1984.
- MIEGE J. L. Le commerce transsaharien au XIX^e siècle, essai de quantification, *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 32, 1981, p. 93-119.
- ROGNON P. *Un massif montagneux en région tropicale aride : l'Atakor*. Imprimerie Dehan, Montpellier, 1971 (p. 180-181).

M. GAST

A148. AKOUENSII

Situés par Ptolémée (IV, 2, 5, éd. C. Müller, p. 604) sous les monts Garapha, non loin des Mukēni et des Makkourae. Il est difficile de les localiser,

peut-être doivent-ils être recherchés dans la région de l'Ouarsenis. Il y avait apparemment des eaux thermales (*Aquae*) sur leur territoire; mais leur nom a pu être déformé par les Romains.

J. DESANGES

A149. AKRECH (oued)

En 1946, une hache plate en métal fut découverte aux environs de Rabat, sur la route des Zaërs (carte du Maroc au 50 000e, Temara, c.L. env. 367,8 × 376,8) ; elle a été trouvée fortuitement et à fleur de terre. Elle est en forme de trapèze allongé (L. 15,5 cm ; l. au tranchant 4,6 ; l. au talon 1,7 ; ép. max. 0,6 cm ; poids 195,5 g). Le tranchant usé, légèrement ébréché, devait être faiblement incurvé.

Le métal brut de fonderie, au grain assez fin, a conservé une jolie patine brillante. Des oxydations superficielles lui donnent un aspect grenelé ; des concrétions venant sans doute du séjour en terre, couvrent une partie de la surface.

Une analyse chimique puis deux analyses spectrographiques, la dernière effectuée en 1963 au Laboratoire d'Anthropologie préhistorique de la Faculté des Sciences de Rennes a montré qu'il s'agissait d'un bronze, à assez forte proportion d'étain; de nombreuses impuretés indiquent que le cuivre a été tiré d'un minerai de surface, du genre des cuivres gris :

Sn	Pb	Sb	As	Fe	Mn	Ni	Bi	Zn	Ag	Si
10 %	0,13 %	0,092 %	0,225 %	0,059 %	0,001 %	0,020 %	0,005 %	0	0,2 %	traces

Par sa forme, cette hache s'apparente à celles de la civilisation argarique. Il s'agit d'un des rares objets en bronze trouvés en Afrique du Nord (cf CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, 1961, p. 419-457). Ici la proportion d'étain est très supérieure à celle de la hache de Tiaret (CADENAT P., Découverte d'une hache de bronze dans la commune mixte de Tiaret, *Libyca*, t. 4, 1956, p. 283-287) et rappellerait plutôt celle de certains objets de Roknia ou de Bou Nouara. Elle est un des éléments qui permettent de reconnaître un âge du Bronze au Maroc (SOUVILLE G., Recherches sur l'existence d'un âge du Bronze au Maroc, *Atti VI Congr. intern. Sci. preist. e protost.*, Rome, 1962, t. 2 (1965), p. 419-424).

BIBLIOGRAPHIE

GIOT P. R. et SOUVILLE G. La hache en bronze de l'oued Akrech (*Maroc*), *Libyca*, t. 12, 1964, p. 301-306, 3 fig.
SOUVILLE G. *Atlas préhistorique du Maroc*, 1, *Le Maroc atlantique*. Paris, 1973, p. 96-98, fig. 38.

G. SOUVILLE

A150. AKREIJIT

L'un des sites préhistoriques les plus importants et les mieux connus du Dhar Tichitt (Mauritanie). Ce village de pierres sèches est situé à quelque 35 km à l'est de Tichitt et occupe une position centrale dans le vaste arc de cercle que dessine le *dhar* au nord de l'Aouker.

Le village d'Akreijit est aussi connu sous le nom de Site Monod ou encore Monodville ; car c'est à ce savant que l'on doit, dès 1934, le premier relevé

d'un village saharien préhistorique. Au cours des deux dernières décennies, ce site a fait l'objet de nombreuses recherches de la part de H.-J. Hugot, S. Amlard, R. Vernet. Il y eut même un début de restauration de certains quartiers. Le village s'étend en bordure de falaise et domine un ancien lac. Il comprend quelque 180 enclos occupant 20 ha délimités par un mur d'enceinte. Hors des murs apparaissent des parcs à bétail de grandes dimensions et des abris sous roche aménagés dans la falaise qui ont pu servir de silos et de magasins.

Les murs des enclos sont faits de deux parements entre lesquels se trouve un blocage de pierraille. Les constructions, habitations ou magasins, étaient munies de piliers monolithes. Des blocs en place pouvaient également servir de parois à ces habitations. Les foyers, faits de dalles placées de chant, étaient disposés dans les enclos, en dehors des habitations. C'est d'ailleurs dans les enclos que se déroulaient les activités domestiques essentielles, le sol est jonché de tessons de poterie et de matériel de broyage, meules, molettes et percuteurs divers. Des seuils dallés et un début de système de voirie contribuent à donner un caractère quasi urbain à l'agglomération.

Le mobilier archéologique est particulièrement abondant ; les travaux ont permis de recueillir plus de 2 000 pièces lithiques dont 700 meules et molettes. Les haches en diorite sont nombreuses. Des pointes de flèche, des instruments en os (hameçons, harpons) signalés par Th. Monod dès 1937, des mortiers complètent l'équipement des habitants néolithiques d'Akreijit. Les objets de parure sont très diversifiés : perles et pendeloques en amazonite et roches diverses, anneaux de pierre. Quelques fragments de figurines en terre cuite sont les seuls œuvres d'art qui subsistent de cette époque avec quelques gravures rupestres représentant des bovidés. Cette culture bien caractéristique du Dhar Tichitt a été datée par le C 14 entre 3 500 et 2 000 BP ; c'est à dire entre 1 500 BC et le début de notre ère.

Les remaniements nombreux dans le village et l'existence d'une culture quelque peu différente, le néolithique du *baten*, en contre-bas, rendent assez difficile la détermination des genres de vie et leur évolution.

On peut admettre l'existence sur les bords du lac d'un ancien faciès proche du Néolithique saharo-soudanais dans lequel la pêche semble avoir été l'activité principale (hameçons, harpons, poids de filet...). L'assèchement progressif du lac aurait conduit les habitants à changer de genre de vie et à abandonner la plaine pour les reliefs où ils établissent les villages défensifs. L'élevage et l'agriculture se développent au cours de cette phase, entraînant bientôt une prospérité certaine et un accroissement démographique dont rendent compte de nombreux remaniements à l'intérieur du village d'Akreijit.

L'aridité s'aggravant, le nomadisme se développe et s'accompagne de l'apparition des Paléoberbères cavaliers qui ont laissé des gravures schématiques sur les blocs des enclos. La pointe de cuivre trouvée sous les éboulis d'un mur appartient, peut-être, à cette époque qui voit la fin de la brillante culture néolithique.

De très nombreuses sépultures dépendent de cet habitat, les néolithiques enterraient leurs morts dans de simples fosses, des centaines de tumulus appartiennent à des époques plus récentes.

BIBLIOGRAPHIE

- AMBLARD S. *Tichitt-Walata. Civilisation et industrie lithique*. Recherches sur les grandes civilisations, ADPF, n° 35, Paris, 1984, 321 p.
 HUGOT H.-J. *Le néolithique saharien*. Thèse, Paris X, 1980 ronéo.
 HUGOT-BUFFET M. P. Le site néolithique d'Akreijit; tentative de reconstitution de l'urbanisme et de l'homme social. *Annales de l'Institut maurit. de recher. scient.* n° 1, 1975, p. 36-41.

MONOD Th. *Méharées*, Paris, 1947.

VERNET R. *La Préhistoire de la Mauritanie. Etat de la question*. Thèse, université de Paris I, 1983.

E. B.

A151. AKUFI (pl. ikufan)

Les *ikufan* (sing. *akufi*) sont de vastes récipients de terre crue qui, dans les maisons de Grande Kabylie servent à entreposer les réserves alimentaires d'origine végétale : grain, fèves, figues sèches, caroubes, glands. L'*akufi* est disposé sur une banquette bâtie en terre et pierres, le *tadekwant* qui sert en même temps de séparation entre l'*addaynin*, partie basse de la maison qui sert d'étable et le *taqaat* (ou *agum*) réservé à la famille. Sous les *ikufan*, le *tadekwant* est percé de plusieurs ouvertures qui, dans certaines tribus (Ouadhias, Aït Yenni...), sont encadrées de peintures murales de style géométrique. Ces ouvertures permettent de distribuer le fourrage aux chèvres, brebis et vaches qui stabulent dans l'*addaynin*. Les *ikufan* peuvent être aussi placés sur la soupenne (*taārcit*) qui surmonte l'*addaynin*.

Les *ikufan* se présentent comme d'immenses jarres de formes variées, la plus commune est celle d'un cylindre brusquement rétréci au sommet, mais il n'est pas rare qu'ils soient de section carrée ou rectangulaire, voire oblongue. Une plaque d'argile peut servir de couvercle. Le seul caractère commun des *ikufan* est leur grande dimension et le fait de n'être jamais cuits. Certains dépassent en effet deux mètres et leurs dimensions ne permettent pas, généralement, de les faire passer par la porte, aussi sont-ils montés sur place, à l'intérieur de la maison, à leur emplacement définitif; ce qui explique l'absence de cuisson, celle-ci étant impossible et de surcroît inutile. La technique de montage est cependant la même que celle des autres récipients de terre, la potière

Ikufan dans une maison des Aït Aïssi, vers 1930 (photo OFALAC)



superpose de gros colombins qui sont écrasés et régularisés avec une planchette, mais la pâte comprend en plus de l'argile, de la paille hachée, du son, de la bouse de vache et parfois de la terre pilée d'anciens *ikufan*.

Par ses différents caractères l'*akufi* apparaît comme un intermédiaire entre la poterie et la construction. Sa situation dans la maison lui fait jouer le rôle de cloison entre l'étable et la demeure proprement dite; rôle accentué lorsque des *ikufan* de section rectangulaire sont mitoyens et présentent une façade continue.

A la différence des poteries, les *ikufan* ne sont pas décorés de peintures. Leur surface reste lisse ou est agrémentée d'un décor en relief. A. Van Gennep avait insisté sur le caractère original et archaïque de ce décor en relief qu'il estimait ne rappeler ni le décor des poteries peintes, ni celui des sculptures sur bois, ni celui des bijoux, ni celui des tissages, il reconnaissait toutefois la présence simultanée de motifs simples de forme géométrique. Nous ne pouvons souscrire entièrement à ce jugement, on retrouve sur les *ikufan* des motifs transposés en relief qui figurent sur les céramiques peintes et dans les ta-

Intérieur d'une maison chez les Aït Smail vers 1950 (photo H. Balfet)



touages, on songe en particulier au triangle sommé d'appendices que Van Gennep figure lui-même en reprenant une illustration de Wilkin et Maciver.

Les motifs les plus fréquents sont, comme on peut l'attendre, ceux qui sont les plus faciles à réaliser : ce sont des cordons disposés en zigzags, soit horizontalement, soit verticalement, des mamelons placés à la suite et de courts cordons crantés.

Comme les murs intérieurs de certaines maisons, les *ikufan* sont blanchis à la chaux chaque année, au point que le relief du décor s'atténue au fil des ans et qu'il est ainsi possible d'estimer l'ancienneté de ces réserves. Exceptionnellement sur la surface blanchie peut apparaître un discret décor peint. Il est limité à la base de l'*akufi* (filets de couleur brune ou frise de petits triangles) et autour de l'ouverture aménagée dans la panse (*thimit*). Cette ouverture, parfois doublée d'une autre à un niveau inférieur, permet de prélever directement les provisions. Cette ouverture est bouchée à l'aide d'une poignée de paille ou de feuilles sèches ou d'une boule de chiffons.

Le caractère anthropomorphe, qui est généralement reconnu aux poteries, dont les différents éléments, aussi bien en français qu'en berbère et dans bien d'autres langues, reçoivent des noms empruntés aux diverses parties du corps, se retrouve dans la dénomination des éléments constitutifs de l'*akufi*. Comme pour les autres récipients on parle donc de panse (ventre : *abad*), de dos (*araïr*) de col (cou : *amgerd*), de bouche (*imi*), de mains (poignée : *afūs*).

L'*akufi* proprement dit, c'est-à-dire ce genre de grenier domestique en terre crue que nous venons de décrire, est spécifique de la Grande Kabylie. Cependant d'autres régions, d'agriculture traditionnelle et d'économie familiale autarcique, possèdent de grands vases à provisions, de dimensions parfois considérables, mais ces jarres sont des poteries cuites et malgré leur taille elles restent transportables. En Kabylie même, ces grosses jarres, qui remplacent les *dolia* antiques jouent le même rôle que les *ikufan*, mais on peut leur confier en outre la conservation de l'huile et de la viande salée ou séchée. Il est remarquable que dans la région de Sidi Aïssa et de Sūr el ȳozlane (anciennement Aumale) qui est en zone arabophone, ces jarres sont appelées *kufi* (pl. *kwafa*, forme arabisée). La transition entre ces *xabiya* (jarres) et les *ikufan* nous semble assurée par certains vases à provisions que nous avons vus dans les maisons du Zaghuan (à Zriba Tunisien) ; tout en étant cuits, ces vases cylindriques à très large ouverture n'en présentent pas moins un décor en relief dont les motifs rayonnant autour de l'ouverture, ce qui est exceptionnel en Afrique du Nord, sont faits de cordons ou de lignes de mamelons, comme sur certains *ikufan*.

Il existe chez les montagnards sédentaires du Haut-Atlas un récipient qui nous permet de comprendre comment les Kabyles sont arrivés à concevoir l'*akufi*. Il s'agit de l'*axuzam* (pl. *ixuzem*) qui est une haute corbeille en roseau dépourvue de fond et dont l'ouverture supérieure est rétrécie. On la fait tenir debout sur un sol sec et on l'enduit d'un mortier constitué d'argile, de bouse de vache et de paille hachée (E. Laoust, 1920, p. 11).

Il suffit que l'*axuzam* soit définitivement immobilisé sur une banquette, qui l'isole mieux de l'humidité dans un pays moins sec, pour qu'il se transforme en véritable *akufi* dont il a déjà la forme et la structure. On comprend que l'immobilisation du récipient construit sur le *tadekwant* rende inutile l'armature de roseau. Cependant nous retrouvons dans le nom même de l'*akufi* le souvenir de la corbeille primitive aujourd'hui disparue.

L'étymologie d'*akufi* est, en effet, très intéressante : il s'agit d'une racine très répandue dans les langues européennes, à partir, peut-être du grec *κόφι-voç* (corbeille, panier), qui a donné *cofinus* en latin, couffe et coufin en français, *cofin* en espagnol, *cofano* en italien, *coffin* (cercueil) en anglais, mais

il n'est pas sûr que l'*akufi* kabyle doive son nom à cette racine indo-européenne car des noms semblables ayant un sens voisin ou identique se retrouvent dans d'autres langues chamito-sémitiques : l'arabe connaît la *qūffa*, embarcation circulaire en vannerie imprégnée de bitume qui navigue sur le Tigre, et le *kafas*, en Egypte qui est un grand panier fabriqué avec des folioles de palmier. De tels paniers enduits d'argile sont connus dans la vallée du Nil. Citant Blackmann (*Les paysans de la Haute Egypte*, Paris, Payot, 1948, p. 132-137), F.-E. Roubet signale des greniers fabriqués de cette manière et présentant, comme les *ikufan* kabyles, de petites ouvertures sur la panse. S'agit-il d'un emprunt relativement ancien des langues chamito-sémitiques à l'indo-européen ou d'une très vieille racine, antérieure à ces deux familles de langues? Ajoutons qu'une tribu de Grande Kabylie, située entre les Aït Smaïl et les Aït Mendès porte le nom surprenant d'Aït Kufi, mais il doit s'agir d'une appellation peu ancienne.

BIBLIOGRAPHIE

- BASAGNA R. et SAYAD A. *Habitat traditionnel et structures familiales en Kabylie*. Mém. du C.R.A.P.E., XXIII, Alger, 1974, p. 36.
 DEVULDER M. Peintures murales et pratiques magiques dans la tribu des Ouadhias. *Rev. afric.*, T. XCV, 1951, p. 63-102.
 LAOUST E. *Mots et choses berbères*, Paris, Challamel, 1920, p.11.
 HANOTEAU A. et LETOURNEUX A. *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris, Challamel, 1897, t. I, p. 539.
 M'HAMSADJI N. Le matériel de cuisine dans les régions d'Aumale et de Sidi Aïsa. *Annales de l'Institut. d'Etud. orient. d'Alger*, t. XIII, 1955, p. 5-29.
 RANDALL MACIVER D. et WILKIN A. *Libyan notes*, Londres, 1901, pl. VI, fig. 3.
 ROUBET F.-E. A propos du décor chiromorphe d'une poterie kabyle. *Libyca*, t. XIII, 1965, p. 287-309.
 VAN GENNEP A. *Etudes d'Ethnographie algérienne*, Paris, Leroux, 1911, p. 37-38.
 VERDALLE A. Poterie kabyle trouvée dans la tribu des Mechtras (Kabylie indépendante). *L'Illustration, Journal universel*, janvier 1852, p.30-36.

H. CAMPS-FABRER

A 152. AKUŠ (yakūš/yuš)

Nom de Dieu chez les Berbères d'après une phrase de la Cronique d'Abū Zakariyyā' : « L'imam (Abd el Wāhhāb), Dieu l'agrée, leur envoya une lettre où il leur ordonnait de le (Abū'Ubaïda) prendre pour gouverneur et leur faisait ce serment : Par Allāh en arabe, par Radīr en langage citadin, par Akuch en berbère, par Izā en abyssin, je ne confierai les affaires des Musulmans qu'à l'homme qui dit " je ne suis qu'un pauvre homme " (trad. Le Tourneau, *Rev. afric.*, t. CIV, 1960, p. 163).

Il s'agit du même mot que *Yakūš** que les Barghwata* substituaient, dans la prière, à celui d'Allah (El Bekri, *Description de l'Afrique*, trad. de Slane, Maisonneuve, 1965, p. 267). Ce nom est cité sous cette forme dans le *Kitāb et Ta-baqet* de Jarjini à propos d'une consultation du Cheikh Abū 'Ammar ben Abi Ya'qūb qui vivait à Ouargla au VI^e siècle de l'Hégire.

Une forme voisine *Yuš* se rencontre dans la *Mudawwana* d'Ibn Ghanem de Djerba et dans une chronique anonyme ibadite publiée par T. Lewicki (*Rev. des Et. islam.*, III, p. 275-279) et, au Mzab, dans des formules incantatoires pour obtenir la pluie.

Seul le *Bayān el Moghrib* d'Ibn el Idhari donne la forme *Bakuš* qui a servi d'argument pour rattacher ce nom divin à celui du dieu Bacchus. Cette forme

est certainement due à une erreur de lecture ou à un défaut du manuscrit car en arabe *B* et *Y* ne se distinguent que par le nombre de points diacritiques (*B* : ب, *Y* : ي). G. Marcy fait dériver *Yakūš* du nom de Jésus. Le rapprochement, dans le serment d'Abd el Wāhhāb, de *Akouch* en berbère et de Izā (Jesús) en abyssin, aurait pu être un argument supplémentaire en faveur de cette hypothèse irrecevable. Les nombreux auteurs (M. C. de Slane, A. de Motylinski, R. Basset, G. Marcy) qui ont tenté d'expliquer ce nom n'ont retenu que les formes *Yakūš* et *Yuš* et non celle de *Akuš* qui n'est peut-être qu'une contraction.

Yakūš et *Yuš* sont sans doute deux formes dialectales d'un même nom et il s'agit très certainement d'un radical verbal précédé de la marque personnelle de 3^{ème} personne de masculin singulier *y* (« il »). Le verbe, encore bien attesté dans les parlers berbères modernes (Maroc, Chaouïa, Mزاب) sous la forme *aš/uš*, a le sens de « donner ». L'autre forme du verbe **(a)k(u)š*, bien que non attestée en tant que verbe, se perpétue néanmoins en kabyle où il existe un terme *tukši/tikši*, signifiant « don » et qui dérive d'un radical **kš*.

Le nom de Dieu en berbère signifiait donc vraisemblablement « il a donné », « il donne ».

BIBLIOGRAPHIE

- ABU ZAKARIYYĀ' AL WARGALANI. *Chronique*. Trad. Le Tourneau, *Rev. Afric.*, t. CIV, 1960, p. 99-176 et 322-390, t. CV, 1961, p. 117-176. II^{ème} partie trad. R. Idris, t. CV, 1961, p. 323-374 et t. CVI, 1962, p. 119-162.
- CALASSANTI-C. MOTYLINSKI, A. DE. *Le nom berbère de Dieu chez les Abadhites*. Alger, 1905.
- BASSET R. Recherches sur la religion des Berbères. *Rev. de l'Hist. des Relig.*, 1910, t. LXI, p. 316
- MARCY G. Le Dieu des Abadites et des Berġwata.- *Hespéris*, t. XXII, 1936, p. 33-56.
- LEWICKI T. Sur le nom de dieu chez les Berbères médiévaux. *Folia orientalia*, t. VIII, 1967, p. 228.

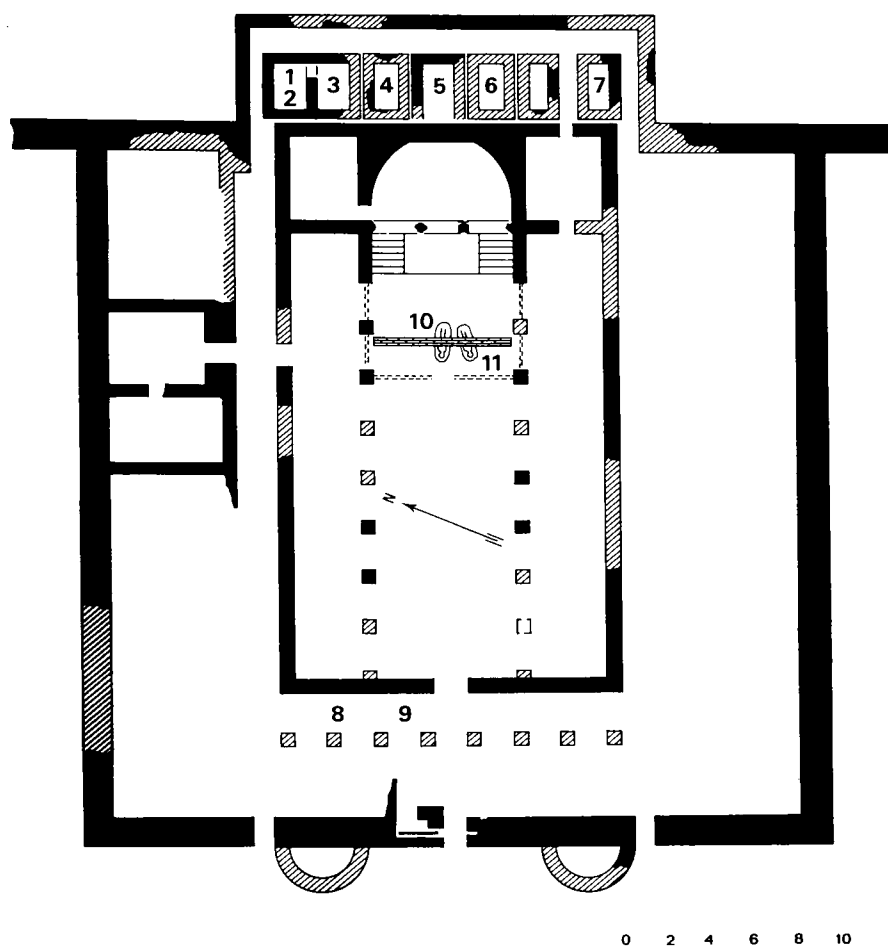
G. CAMPS - S. CHAKER

A153. ALA MILIARIA

Ville de Maurétanie Césarienne à l'époque romaine. Son nom vient de l'unité militaire, l'Ala Miliaria, qui y tenait garnison. L'implantation correspond actuellement au lieu dit Bénian, à 37 km au sud-sud est de Mascara, et 35 km au nord-nord est de Saïda (Wilaya de Mascara, Algérie). En arabe, le mot Bénian recouvre une idée d'habitation ancienne.

Géographiquement, le point se localise dans la partie ouest des Monts de Saïda, au centre de la chaîne continue de l'Atlas tellien oranais. Le site même occupe une colline dominant au nord la vallée de l'Oued Taria. Celui-ci et l'Oued Saïda forment l'Oued el Hammam, cours d'eau dont la vallée orientée sud-nord, permet une communication facile avec le littoral.

Il semble que, jusqu'à la fin du Second siècle ap. J-C, les Romains, installés dès le Premier siècle dans la vallée du Chélif, se soient maintenus au nord des Monts des Béni Chougrane et du Tessala, c'est à dire sur une ligne reliant la zone de Relizane à celle d'Aïn Témouchent (colonisation des empereurs Trajan et Hadrien). Pour couvrir les régions agricoles prospères du Nord oranais, on décida, à l'extrême fin du Second siècle, une avance méridionale assez spectaculaire, et certainement dangereuse, dans les territoires des montagnards. Mais, alors qu'à l'est de Tiaret, ce nouveau « limes » débouchait sur les espaces, ouverts, des Hauts Plateaux, dans notre zone on ne put atteindre



Plan de la basilique chrétienne Ala Miliaria, d'après S. Gsell. Les chiffres rajoutés localisent les inhumations successives des membres du clergé.

les mêmes limites, et l'on s'en tint à une occupation restreinte des massifs, laissant en dehors du secteur fortifié les Monts de Daïa et de Tlemcen.

Grâce à de nombreux témoignages archéologiques, nous pouvons saisir à la fois la raison d'être, l'utilité et la chronologie de cette grande opération militaire. Il s'agissait de contenir les populations montagnardes et de filtrer les mouvements des nomades ; aussi, la présence de massifs forestiers, qui gênaient la pénétration de ces derniers, fut-elle habilement utilisée par les Romains dans l'organisation de la « *Nova praetentura* », réseau de forteresses reliées par une voie de rocade entre la région de Tiaret et celle de Tlemcen. Tout ce secteur, et en particulier l'établissement de troupes sur le site de Bénian, fut organisé en l'année 201, l'empereur régnant étant l'africain Septime Sévère, et le gouverneur responsable des travaux, P. Aelius Peregrinus, procurateur de Maurétanie Césarienne.

Comme nous nous trouvons dans une province procuratorienne, l'armée est entièrement composée de troupes auxiliaires, c'est-à-dire d'étrangers, engagés

pour vingt-cinq ans ; mais au III^e siècle, les recrutements s'opèrent de plus en plus sur le territoire même.

Il semble que les troupes implantées sur le nouveau boulevard-frontière de Maurétanie Césarienne aient été, tous les quarante à cinquante kilomètres, et à tour de rôle, des ailes de cavalerie et des cohortes d'infanterie : une aile indéterminée à *Cen* (Aïoun Sbiba), la cohorte des Breuques (population d'Illyrie) à Henchir Souik, l'*Ala Miliaria* à Bénian, la Première Cohorte des Pannoniens (Danube) à *Lucu* (Timziouine), la première aile des Parthes (asiatiques) à *Kaput Tasaccura* (Sidi Ali ben Youb), la Seconde cohorte des Sardes à *Alta-va* (Hadjar Roum), l'aile des cavaliers éclaireurs à *Pomaria* (Tlemcen), et enfin une unité mixte syrienne à Maghnia. Cette alternance mathématique de fantassins et de cavaliers correspondait à la double tactique imposée par le relief et la psychologie des populations locales, c'est-à-dire à des guerres d'escalade contre les montagnards, et des chevauchées de plateaux contre les nomades. La conquête française de ces mêmes régions, dans les années 1842-1843, connut les mêmes solutions.

La spécialisation de chaque garnison ne dispensait, d'ailleurs, pas de recourir à l'appui de troupes complémentaires. Aussi découvre-t-on partout de petits contingents de *pedites* auprès des *equites*, et réciproquement. Il semble qu'à Bénian, près de l'*Ala Miliaria*, ait séjourné, dès l'année 201, les éléments d'une cohorte indéterminée, peut-être composée de Corses (*AE* 1902, n° 4).

L'*Ala Miliaria* était, comme son nom l'indique, une aile milliaire, d'un effectif double d'une aile ordinaire. Dans le principe, l'aile quingénaire comprenait 480 hommes et 344 chevaux, l'aile milliaire 1 008 hommes et 1 104 chevaux. On la divisait en 24 turmes de 42 hommes et 46 chevaux, l'aile totale et chaque turme étant commandées par un officier (préfet et décurions).

On ne connaît ni l'origine ni la date d'arrivée de l'*Ala Miliaria* en Maurétanie Césarienne. Elle n'y était pas encore en l'année 107, date d'un diplôme militaire de Cherchel qui énumère tous les corps de troupes stationnés dans la province ; mais on l'y trouve vers les années 161-169, sans en connaître le lieu de garnison. Son implantation à Bénian en 201 et la diffusion de certains de ses effectifs sur d'autres points de la province, comme Cherchel, *Portus Magnus* (baie d'Arzew, lieu où l'unité avait peut-être débarqué), *Tasaccura* (Sig) et *Aquae Sirenses* (Hamman Bou Hanifia), sont connus par de nombreuses inscriptions. On sait ainsi que le *vexillum*, c'est à dire l'étendard de l'aile, se trouvait à Bénian même (*Bull. Oran*, 1936, p. 109), qu'un cavalier portait le titre de *Magister Barcariorum* (C.I.L., VIII, 21568 ; mais cette allusion à une fonction purement maritime dut revêtir ici un autre sens). On apprend également que l'aile soutint un combat, sans doute dans le nord de la province (C.I.L., VIII, 21617). Je pense même qu'en 201, au moment de la création de la forteresse d'*Ala Miliaria*, on devait être en pleine guerre, comme le laisse supposer un autel à la Victoire, dédié à la fois pour le salut des empereurs et du gouverneur provincial (*AE*, 1902, n° 4).

Les noms et l'origine des militaires de l'*Ala Miliaria* sont souvent connus. On a pu répertorier un préfet, d'origine italienne, un décurion d'origine espagnole, et neuf sous-officiers et cavaliers, tous d'origine africaine.

Des prospections archéologiques de la fin du XIX^e siècle ont révélé la configuration générale du camp de cette unité de cavalerie. Mais là où La Blanchère voyait un rectangle long de 220 m, Gsell note une enceinte carrée, de 240 m de côté, sans corriger pour autant le plan de son prédécesseur. Le rempart, formé de deux murs accolés, l'extérieur en pierres de taille, l'intérieur en moellons, était garni d'une porte sur les faces ouest et sud, et chaque porte flanquée de deux tours rondes, de 5 m, 10 de diamètre. Contre le mur est, et toujours à l'intérieur de l'enceinte, un réduit carré, qui primitivement

ALA MILIARIA (BENIAN) BASILIQUE CHRETIENNE
TABLEAU DES INHUMATIONS

MEMBRES DU CLERGÉ INHUMÉS						RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES					
N°	Nom et fonction des défunts	Age	Date du décès	Situation religieuse	Emplacement du corps	CIL, VIII	Diehl ILCV	Gsell Bénian	Prosop. chret.	Courtois Vandales	Conservation de l'inscrip.
1	IVLIA GELIOLA, religieuse, sœur de l'évêque NEMESSANVS	50	7 Octobre 422	Donatiste	Crypte : caveau n° 1	21570	1108	p. 21	p. 530		Louvre
2	NEMESSANVS, évêque d'Ala Miliaria	60	22 Décembre 422	Donatiste	Id. n° 1	21570	1108	p. 21	p. 779		Louvre
3	VICTOR, prêtre	52	21 Septembre 433	Donatiste	Id. n° 2	21574	1183 A	p. 22	Victor 13, p.1157	N° 7	détruite en 1897
4	DONATVS, évêque d'Ala Miliaria	80	entre 440 et 446 (?)	Donatiste	Id. n° 3	0721571 07Gsell	1108 adn.	p. 22		N° 117	Louvre
5	ROBBA, religieuse, martyre	50	25 Mars 434	Donatiste	Id. n° 4	découverte postérieure	2052	p. 27	p. 984	N° 10	Louvre
6	CRESCENS, prêtre	55	27 Février 434	Donatiste	Id. n° 5	21573	1183 B	p. 22	Crescens 4, p. 222	N° 9	détruite en 1897
7	DONATVS, prêtre	60	11 Mars 446	Donatiste	Id. n° 7	découverte post.		p. 27		N° 21	Louvre
8	MAVRVS, diacre	70	30 Novembre 439	?	Eglise, dans le porche	découverte post.		p. 42		N° 15	perdue
9	(anonyme), évêque d'Ala Miliaria		après 446	catholique	id.	21572 Gsell	1826 adn.	p. 42		N° 172	Louvre
10	anonyme		?	?	Eglise, devant l'entrée du chœur	pas d'épitaphe		p. 34			
11	anonyme		?	?	id	id		p. 34			

Pierre SALAMA-1984

devait servir de citadelle, fut transformé en église deux siècles plus tard. On peut penser que cette grande enceinte, qui délimitait un espace habitable d'au moins 5,76 hectares, abrita non seulement la garnison, mais les *canabae*, c'est à dire les locaux civils attenants aux bâtiments de l'armée ; car il faut constater, ici comme ailleurs, un processus de développements d'agglomérations urbaines nées d'une présence militaire. Au milieu du XIX^e siècle, et dans la même région, des villes comme Sidi-Bel-Abbès, Tiaret, Saïda, Aïn-Témouchent, Maghnia, virent le jour suivant le même processus.

L'intérieur de la ville comprenait, au moment de sa découverte, beaucoup de traces de murs et d'alignements. La voie romaine venant de *Lucu* entrait dans la cité par la porte ouest. C'était une « large avenue... bordée à droite et à gauche de majestueux monuments funéraires » en ruines. Plus près de la porte, « les tombes étaient serrées l'une contre l'autre, et formées de petits rectangles contigus, à parois en moëllons » (cimetière des pauvres, et de basse époque, conclut La Blanchère). A l'entrée occidentale de cette avenue se trouvait un grand mausolée à étage, mesurant 3,20 m de côté, et qui dut contenir plusieurs urnes cinéraires. L'ampleur de cette nécropole, ainsi que de nombreuses habitations situées hors les murs, et bon nombre de pressoirs à huile, témoignent de l'activité économique et sociale de la population militaire et civile d'*Ala Miliaria*.

On peut, d'ailleurs, présumer que le camp avait été fondé près d'une petite agglomération indigène du nom de *Tigit*, puisque ce nom berbère, révélé par le Géographe de Ravenne (source du III^e siècle compilée au VI^e), figure, en alternance avec *Ala Miliaria*, sur trois inscriptions routières du Haut Empire (Le mot antique *Tigit* est à rapprocher de Tidgit, faubourg de Mostaganem. En berbère, ce nom signifie « La Sablière »). Mais c'est, en définitive, le seul nom d'*Ala Miliaria* qui subsista pour désigner la ville dans les documents de basse époque, inscriptions funéraires chrétiennes ou listes d'évêchés du V^e siècle.

Il ne fait guère de doute qu'*Ala Miliaria* eut le rang de commune romaine. Une inscription officielle des années 293-305 y fait même mention d'un *duumvir*, c'est à dire d'un maire de la ville. Mais, d'une façon générale, la documentation manque sur la vie municipale et l'histoire de la cité sous le Haut Empire, exception faite du réseau routier. Des bornes milliaires nombreuses, érigées principalement sur la « route-frontière », indiquent un travail assidu d'établissement et de restaurations durant la première moitié du III^e siècle ; et le contexte des régions avoisinantes permet de supposer le maintien d'une circulation routière importante pendant longtemps encore.

En tout cas, les fouilles de la fin du XIX^e siècle ont apporté des précisions importantes sur la vie religieuse à l'époque tardive. Le christianisme fut sans doute diffusé dans la région dès de IV^e siècle, mais, archéologiquement, le premier évêque connu d'*Ala Miliaria*, le donatiste Nemessanus, exerça son ministère entre les années 404 et 422 (C.I.L. VIII 570). Comme la quasi totalité de l'épiscopat de Césarienne occidentale, il était absent à la Conférence du Carthage en 411, carence générale due peut-être à des troubles ou à un désintérêt.

On sait qu'en 429, l'administration romaine fut renversée par l'arrivée des Vandales ; il y a cependant peu de chance que ceux-ci aient jamais occupé l'ouest de l'Afrique du Nord ; ils ne firent qu'y passer. Aussi connut-on à partir de la troisième décennie du V^e siècle une situation politique indépendante de toute tutelle étrangère ; et la survivance des villes, de la latinité, de la christianité, est démontrée par plusieurs sources jusqu'à la fin de la période antique. *Ala Miliaria* apparaît ainsi comme évêché, au même titre que *Pomaria*, *Altava*, *Tasaccura*, *Aquae Sirenses*, dans la « Notice des provinces et des

cités d'Afrique » en l'année 484.

C'est par la fouille de l'église de la ville que nous a été dévoilée l'exacte situation de la vie chrétienne au V^e siècle (fouille difficile, exécutée en 1899 par Mr. Rouzies, instituteur à Tizi, et publiée par Gsell en 1899). Le Donatisme s'était implanté ici, probablement même dans toute la région, et s'y maintint malgré les condamnations officielles venues de Rome et de Carthage. Une religieuse, Robba, sœur de l'évêque donatiste Honoratus d'*Aquae Sirenses*, fut *caede traditorum vexata*, c'est à dire massacrée par les catholiques, preuve que des conflits sanglants opposaient les deux camps. On en fit une martyre, et son tombeau, préservé par une *fenestella confessionis*, justifia la construction, sur l'emplacement de l'ancienne citadelle, d'une basilique de pèlerinage, où tout le clergé local, évêques, diacres, prêtres, fut peu à peu inhumé (voir le : Tableau des inhumations). Gsell a minutieusement décrit cette basilique, construite entre les années 434 et 439. Elle avait 26, 80 m de long sur 16 m de large, et était entourée d'une muraille de 34 m sur 35,10 m. La porte occidentale de la muraille était fermée par un grand disque roulant dans des glissières. L'abside surélevée recouvrait une crypte où s'alignaient, du nord au sud, sept caveaux, le caveau central étant consacré à la martyre Robba. Toutes ces inhumations avaient été faites dans des cercueils de bois.

Le souci que l'on prit alors de dater exactement chaque épitaphe donne aux historiens d'aujourd'hui une parfaite image de l'existence d'une petite communauté donatiste d'Afrique du Nord occidentale qui, après 446, vit le triomphe de l'orthodoxie (inhumation d'un évêque catholique sous le porche même de l'église). En l'année 484, enfin, le seul évêque de la ville était catholique.

Quant à la mort et à l'abandon définitif de la cité d'*Ala Miliaria*, on ne peut formuler à leur sujet que des hypothèses. L'appauvrissement progressif des populations apparaît comme incontestable : l'épitaphe C.I.L., VIII, 9742 par exemple a été trouvée en rempli *intra muros*, indice d'une profonde décadence urbaine ; et, à en juger par la couche d'incendie que l'on retrouva dans la basilique chrétienne, celle-ci avait péri dans les flammes. Tout ce secteur géographique occidental dépendit peut-être, aux VI^e et VII^e siècles, soit du « royaume d'Altava », soit de celui des Djeddars s'ils étaient différents. En toute hypothèse, un phénomène d'exode urbain ou de transfert de site dut intervenir. Au Moyen Âge et dans les Temps modernes, la cité n'était plus guère connue. Aujourd'hui, ses ruines mêmes, isolées dans une zone de culture, ont été inexorablement détruites.

BIBLIOGRAPHIE

- BENSEDDIK N. *Les troupes auxiliaires de l'armée romaine en Maurétanie Césarienne sous le Haut Empire*, Alger, SNED, 1982, p. 36-37, 177-178.
- CAGNAT R. *L'Armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire en Afrique sous les Empereurs*, t. 2, Paris, Leroux, 1912, p. 657.
- CAMPS G. *Rex gentium Maurorum et Romanorum*. Recherches sur les royaumes de Maurétanie des VI^e et VII^e siècles. *Antiquités africaines*, t. 20, p. 183-218.
- CICHORIUS. *Ala*, *Real Encyclop.*, I, 1894, col. 1227.
- COURTOIS C. *Les Vandales et l'Afrique*. Paris, AMG, 1955.
- DESJARDINS V. Les saints et les martyrs chrétiens en Oranie. *Bull. de la Soc de Géogr. et d'Archéol. d'Oran*, t. 69, 1947, p. 115-117.
- DUVAL Y. *Loca sanctorum Africae. Le culte des martyrs en Afrique, du IV^e au VII^e siècle*. BEFAR, n° 58, 1982, notice 194.
- FEVRIER P.-A. Le culte des martyrs en Afrique et ses plus anciens monuments. *XVII Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina*, Ravenna, 1970, p. 191-215.
- GSELL S. *Fouilles de Bénian, Ala Miliaria*. Paris, Leroux, 1899.
- *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, 1981, p. 175-179.

- *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille XXXII, n° 93.
- Le christianisme en Oranie avant la conquête arabe. *Bull. du Cinquantenaire de la Soc. de Géogr. et d'Archéol. d'Oran*, 1928, p. 17-32.
- KADRA F. *Les Djedars, monuments funéraires berbères de la région de Frenda*. Alger, O.P.U. 1985.
- LANCEL S. *Actes de la Conférence de Carthage en 411*, t. I, Paris, Sources chrétiennes n° 194, 1972, p. 146-154.
- LESCHI L. Inscriptions d'Ala Miliaria. *Bull. de la Soc. de Géogr. et d'Archéol. d'Oran*, t. 57, 1936, p. 110-111.
- MANDOUZE A. et col. *Prosopographie de l'Afrique chrétienne*, Paris, CNRS, 1981.
- MESNAGE PÈRE J. *L'Afrique chrétienne*. Paris, Leroux, 1912, p. 477.
- LA BLANCHÈRE R. de. Voyage d'étude dans une partie de la Maurétanie Césarienne. *Archiv. des Missions scient.* 1883, p. 66-70 et pl. VII.
- MONCEAUX P. *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. IV, Paris, Leroux, 1912, p. 481-482.
- SALAMA P. *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*. Alger, Imp. off. 1951.
- SALAMA P. Nouveaux témoignages de l'œuvre des Sévères dans la Maurétanie Césarienne, II. *Libyca Archéol.-Epigr.* t. 3, 1955, p. 355-363.
- SALAMA P. Occupation de la Maurétanie Césarienne occidentale sous le Bas Empire romain. *Mélanges Piganiol*, Paris, t. III, 1966, p. 1291-1311.
- Les déplacements successifs du Limes en Maurétanie Césarienne. *Akten des XI intern. Limeskongresses*, Akademiai Kiado, Budapest, 1976, p. 577-595.
- De Rome à l'Islam. *Histoire de l'Afrique*, II, Paris, UNESCO, 1980, p. 539-551.

P. SALAMA

A154. ALBULAE (voir Ain-Temouchent)

A155. ALCÉLAPHE (voir Bubale)

A156. ALEKSOD

Aleksod ou bien *Alekseḍ* est un massif montagneux situé dans l'*Ayeččum* à 200 km au nord-est de Tamanrasset. C'est un massif confus, de pénétration difficile dont l'altitude s'élève du nord au sud et passe de 1 200 m à 2 300 m. Sa superficie est d'environ deux mille kilomètres carrés.

On distingue l'« Aleksod blanc » au nord, caractérisé par de profondes vallées très encaissées et l'« Aleksod noir » formé de coulées basaltiques anciennes. Ce massif est inhabité, peu fréquenté à cause de son relief tourmenté. Il n'est plus parcouru que par quelques chasseurs de mouflons. Il servit de refuge à la population d'Idélès après le passage du raid Cottenest en 1902. C'est au pied nord-est de l'Aleksod, dans la vallée d'Ouadenki, qu'eut lieu le grand rassemblement des guerriers touaregs d'avril 1910 qui furent convoqués par l'aménokal Mūsa ag Amastāne pour être présentés au commandant Laperrine.

BIBLIOGRAPHIE

- BERTRAND J. M. *Evolution polycyclique des gneiss précambriens de l'Aleksod*, Montpellier, 1974, 300 p.
- FOUCAULD CH. DE. *Dictionnaire abrégé touareg-français de noms propres*. Larose Ed., Paris, 1940 (p. 149).
- LELUBRE M. *L'antécambrien de l'Ahaggar*. XIX^{ème} Congr. géologique intern., Alger, 1952.
- LHOTE H. *Les Touaregs du Hoggar (Ahaggar)*. Payot, Paris, 1955.

ROGNON P. *Le massif de l'Atakor et ses bordures*. C.N.R.S., Paris, 1967.
Carte Tazrouk – 1/200 000. Feuille NF 32 XIX. Institut Géographique National pour
Institut National de Cartographie d'Algérie, 1972.

G. BARRÈRE

A157. ALELE

Localité mentionnée par Pline l'Ancien (*H.N.*, V, 35) dans sa relation du triomphe de Cornelius Balbus, comme une « ville » du pays des Phazaniens en arrière de la petite Syrte. Après elle, est citée *Cilliba* puis, en venant de Sabrata, *Cidamus*. Cette dernière ne pouvant être que Ghadamès, il en résulte que les deux autres centres se situaient au nord, entre cette oasis et la côte, comme l'a montré J. Desanges. L'identification de *Cilliba* = *Tillabari* avec Remada établie par M. Euzennat confirme la localisation de la *Phazania*, distincte du Fezzan actuel, dans cette même région des confins tuniso-libyens et donne un nouveau fondement à la proposition de G. Mercier reconnaissant dans *Alele* la forme originale libyque de *Talalati* station de l'Itinéraire Antonin sur le *limes Tripolitanus* (*Itin. Ant.*, 76, 7) puis poste romain créé sous Gallien (C.I.L. VIII, 22765) dont le nom se retrouve dans celui du *limes Talalatensis* (*Notitia Dign. Occ.* XXXI, 18). Le camp était situé à Ras el-Aïn, à l'ouest de Tataouine, non loin du Jebel Tlalet, dernier avatar du toponyme ancien.

Le même G. Mercier, avait rapproché *Alele* de la forme panberbère *ilili* qui signifie le laurier-rose. Mais le parler berbère de Ghadamès autorise un rapprochement à la fois plus logique et plus simple, compte tenu du lien établi par le texte de Pline entre les différents centres de la Phazanie : le terme *Alêlê* y désigne le *mil* qui avait conservé une grande importance dans la vie de l'oasis, puisqu'un tour d'eau spécial –la *h'adjezet*– était réservé encore récemment à cette culture en hiver. J. Lanfry qui rapporte ce fait, signale également cette chanson destinée à chasser les oiseaux :

Ahu! aļiļi m – baba! : laissez le mil de mon maître!

Or, la région de Tataouine est propice aux cultures de céréales sur les plateaux du Jebel Demmer et plus encore dans les zones d'épandage des oueds de la Jeffara. La configuration de la Phazanie telle qu'elle résulte des données de Pline est donc celle d'un territoire allongé du nord au sud du Jebel tunisien à l'oasis de Ghadamès. Elle suggère un genre de vie semi-nomade dont les confédérations du Nefzaoua ou de Tripolitaine donnent encore aujourd'hui l'exemple en associant les cultures céréalières au nord, la vie d'oasis au sud et l'utilisation des parcours du Dahar ou de la Guibla.

BIBLIOGRAPHIE

- MERCIER G. La langue libyenne et la toponymie antique de l'Afrique du Nord. *Journal asiatique*, CCV, 1924, p. 289-290.
LANFRY J. et LAPERROUSAZ A. Chronique de Ghadamès, L'eau d'irrigation. *I.B.L.A.*, 36, 1946, p. 352
DESANGES J. Le triomphe de Cornelius Balbus (19 av. J. -C.), *R. Afr.*, CI, 1957, p. 1-43.
LANFRY J. *Ghadamès, étude linguistique et ethnologique* (préface de L. Galand), I, textes, notes philologiques et ethnographiques. Fort National, 1968, p. 206.
CAUNEILLE A. Le semi-nomadisme dans l'ouest libyen (Fezzan, Tripolitaine) *Nomades et nomadisme au Sahara* (UNESCO, Recherches sur les zones arides, 19), Paris, 1963, p. 101-112.
TROUSSET P. *Recherches sur le limes Tripolitanus du Chott el-Djérid à la frontière tuniso-libyenne*. Paris, 1974, p. 98-102.

EUZENAT M. et TROUSSET P. Le camp de Remada, fouilles inédites du Commandant Donau (mars-avril 1914). *Africa* V-VI, 1978, p. 151-156.

PLINE L'ANCIEN *Histoire naturelle, livre V, 1-46*, texte établi, traduit et commenté par J. DESANGES, Paris, Les Belles-Lettres, 1980, p. 384-390.

DALLET J. M. *Dictionnaire kabyle-français*. LAPMO-SELAF, Paris, 1982, p. 441.

P. TROUSSET

A.158. ALEO (voir Aliwen)

A.159 ALFA

On confond habituellement sous le nom de *ħalfa* (alfa) deux plantes assez voisines : l'alfa véritable (*stipa tenacissima*) dont la feuille se replie en demi-gaine et l'épi rappelle un peu celui de l'orge, et le lygée ou sparte « fol alpha » (*lygeum spartum*), aux dimensions plus réduites, à l'allure plus raide; encore que les gens du Sud tunisien désignent le premier par *geddīm* et le lygée par *ħalfa*. Le premier habite les zones montagneuses et les hauts plateaux ; on le désigne en Tunisie sous les noms de *ħalfa rūsiyya* et de *geddīm*. Le second se plaît dans les bas-fonds et les garas (*ħalfa mahbūla, sennāg*). S'il est difficile de les reconnaître au premier abord, un œil exercé distingue le teint vert-jaune de l'alfa de celui vert-bleu du sparte. Un champ d'alfa ou un pâturage steppique présaharien où domine l'alfa reçoit parfois le nom de *zemla*.

L'aire d'expansion du véritable alfa va de la Dahra du Maroc au delà du Djebel Nefousa, en Tripolitaine; elle passe par les Monts des Ksour, le plateau des Oulad Sidi Cheikh, Djelfa, Bou Sâada, le Bou Taleb et les Ma'adid, en Algérie, le Haut Tell, les djebels situés au sud de la Dorsale, la chaîne des Matmata et le plateau des Haouia, en Tunisie.

Cet alfa se subdivise sur le plan industriel en alfa « sparterie » à la tige longue de 40 cm environ, très fine et d'un diamètre régulier, et alfa « papeterie », aux brins plus grossiers et de longueur variable.

Le véritable alfa est pratiquement seul à être transformé en pâte à papier, depuis la découverte, par Routledge de Eynsham, dans les années 1850, de ses possibilités d'emploi pour cette industrie. Le fol alpha ou sparte, dont les fibres auraient pourtant une valeur égale pour la papeterie, est réservé, aux travaux de sparterie et de corderie. La frontière de l'emploi de l'un et l'autre demeure, cependant, assez souple. En Algérie, la principale région alfatière demeure la steppe des Hamyane, au nord des Monts des Ksours. La cueillette de l'alfa, qui avec l'élevage très extensif du mouton est la seule ressource de la région, a lieu du 1^{er} juillet au 1^{er} mars. L'exploitation de l'alfa remonte à 1863 et surtout à 1869-70, date de l'ouverture du canal de Suez : l'alfa a servi de fret de retour à certains bateaux charbonniers anglais et a été utilisé pour la fabrication de papiers de luxe. Les premiers ouvriers ont été des Espagnols qui apprirent aux Algériens la technique de cueillette déjà décrite par Pliny l'Ancien : l'ouvrier enroule les jeunes pousses autour d'un bâtonnet tenu horizontalement qu'il tire à soi des deux mains : les pousses se séparent facilement de leur gaine. La voie ferrée de 1 mètre d'écartement qui, venant d'Arziou a atteint Méchéria en 1883, Aïn Sefra en 1887 et Kenadsa plus tard, a facilité l'expédition de l'alfa. La cueillette se fait souvent en famille et la moyenne de production est d'environ un quintal par personne et par jour ; des hommes bien exercés arrivent à récolter plus de deux quintaux. Des compagnies alfatières concessionnaires avaient organisé le pesage et le transport de cette marchandise de peu de valeur. La voie ferrée Kenadsa-Arziou en est le principal

exutoire. L'exportation se fait par Arziou vers l'Angleterre, vers la France, et aussi, depuis 1949 vers l'usine de Baba-Ali dans la banlieue d'Alger. L'exploitation de l'alfa a été nationalisée en 1963. En Tunisie, l'arrachage de l'alfa, sinon celui du sparte, est en principe réglementé du 1^{er} septembre au 30 avril, les mois de printemps devant permettre à la plante de se renouveler. L'arrachage est un travail de femme. Il se fait comme en Algérie à l'aide d'un bâtonnet (*mogla*), long de 30 cm.

Le produit de l'arrachage, d'abord réuni en «maniques» (*zerza*), puis groupé en bottelettes (*hnāg*) de 10 à 12 bottillons, est enserré dans un filet à larges mailles (*jeyyaba*, *šebka*), pour être emporté au pesage public sur le lieu du marché (*manšra*). Une bonne ouvrière peut arracher jusqu'à 100 kg dans sa journée. Chez les Oulad Aziz de Maknassy, la qualité de bonne cueilleuse fait partie de la dot.

Sur le chantier, après pesage, l'alfa est mis en meule (*gūm*), afin de bien sécher. L'on procède, après une semaine, à la mise en balle et en pile (*testif*), en attendant que train ou camions emportent les balles vers les marchés de gros ou les usines.

En Tunisie, les premiers marchés, créés à Sousse et à Kairouan, se sont multipliés au fur et à mesure de la construction de la voie ferrée Henchir Souatir-Sousse, Sbeitla, Kasserine, Thelepte, Haïdra, dans le Haut Tell. Les centres de Mezzouna, Sened, Maknassy, Gafsa, de Sidi Bou Zid, du Faïd, de Bir Hafey alimentent Sfax ou la récente usine de cellulose de Kasserine.

À côté de cette destination industrielle, il faut mentionner ici quelques emplois artisanaux de la graminée. Hergla, La Chebba, Kerkena l'utilisent pour le tissage des couffins ou courtins (*šwāmi*), destinés à enserrer la pâte d'olives écrasées, lorsqu'on la soumet à la presse pour l'extraction de l'huile. Zriba, Takrouna, les Matmata en Tunisie, l'Aurès, la région de Djelfa en Algérie s'en servent pour le tissage sur métier à haute lisse des nattes décorées à chaîne de laine et trame d'alfa, aux tramées de brins naturels ou teints en rouge et noir : artisanat féminin, dans lesquels excellent également les femmes du Bou Taleb (Algérie). L'alfa sert aussi à confectionner de longues bandes de tresse (*dfira*) utilisées dans le montage des couvre-bosses du chameau (*btāš*), des paniers doubles (*šārya*) ou des bissacs (*zemlil*) de transport, des silos à grains (*gambūt*, *runīya*) que l'on entasse dans les ksars du Sud tunisien ou dans les cours des maisons troglodytiques, des nattes de couchage, voire des sandales (*tarbaga*) formées d'une simple semelle fixée au pied par deux ou trois liens qui se glissent entre les doigts et montent sur le côté pour s'attacher sur le devant. Trempé à l'eau tiède, l'alfa peut être aussi torsadé en cordages, à l'occasion.

L'alfa constitue également une ressource alimentaire pour les chameaux. Au printemps, les semi-nomades emmènent volontiers paître des animaux sur les plateaux alfatiers environnants.

Le sparte, plus facile à manier que l'alfa *rūsiyya*, se travaille de deux façons. Diverses opérations mènent le sparte de la balle à la fibre rouie (séchage, mise en bottes, rouissage en mer, nouveau séchage, ensilage) et de la fibre battue à l'objet utilitaire. (A. Louis, *Iles Kerkena*, t.I, p. 345-356)

Rouï dans l'eau de mer et battu sur une pierre ronde ou sur un billot de bois, il donnera, une fois torsadé (*teftil*), les cordes et cordelettes de petit calibre (*šrit'*, *hezma*, *mradda*), les grosses cordes de puisage ou de traction (*hbel*, *jarr*), et même, après retorsion à la toronneuse (*ragla*) les cordages des bateaux de pêche. Les torsades de sparte entrent encore dans la fabrication des filets de charge, du harnais du chameau, des sacs, des cloisons (*hašira*) de pêcheries fixes ; en somme dans beaucoup d'objets courants de l'agriculture ou de la pêche artisanale.

Simplement rouï et non battu, le sparte est destiné au tressage. De l'assemblage des éléments de tresse sortiront les paniers doubles que porte l'âne, les couvre-bosses, les bissacs, les porte-gargoulettes (*nāgla*) et divers objets utilitaires, analogues à ceux que l'on monte à partir du véritable alfa.

BIBLIOGRAPHIE

Botanique:

- TRABUT L. Etude de l'halfa. Alger, 1889, 92 p., 22 pl.
MAIRE R. Flore de l'Afrique du Nord, vol. I-IV, Paris, 1952-1957.
OZENDA P. Flore du Sahara septentrional et central. Paris CNRS, 1958, 487 p.
- Tunisie:*
MONCHICOURT Ch. La steppe tunisienne chez les Frechich et les Majour (régions de Feriana, Kasserine, Sbeitla, Djilma). Bull. de la Direction de l'Agriculture et du Commerce, Tunis, 1906, 85 p.
KERAMBRIEC. *L'industrie alfatière en Tunisie*. B. de la Sect. Tun. de la soc. Géogr., Com. de Paris, nov. 1909, 145-51.
COHEN F. *L'exploitation de l'alfa en Tunisie*. Tunis, 1938.
DUTOYA J. *L'alfa en Tunisie, ses utilisations artisanales et industrielles ; son avenir*, B. Inf. de l'O.T.U.S., juin 1947, 16-21.
– *Produits de l'artisanat tunisien en alfa tressé*. B. inf. de l'O.T.U.S. oct, 1947, 16-7.
Anonyme. – *L'alfa en Tunisie, ses utilisations artisanales*. B. Econ. Tunisie, n.º 22, nov. 1948, 70-8.
LOUIS A. CHARMETANT L. *La cueillette de l'alfa en Tunisie*. IBLA, XII, 1950, 359-73.
LOUIS A. *Les Iles Kerkena*. Tunis, 1961, 1, 343-56.
– *Documents ethnographiques et linguistiques sur les îles Kerkena*. – Tunis-Alger, 1962, 49-68.
– *Halfa*. Encyclopédie de l'Islam.
BESSIS. *Note sur l'« Alfa »*. Eaux et Forêts, Tunis, 1952, 26p. dactyl.
FLEURY V. *L'exploitation et le commerce de l'alfa*. B. Dir. de l'Agr. et du Com. Tunisie, juillet 1910, 54-71 et oct. 1910, 22-39.
MARCAIS W. GUIGA A.. *Textes arabes de Takroûna*, 1, Textes. Paris, 1925, 1, 363 et sq.
LONG G. *La flore et la végétation des dômes montagneux du centre tunisien*. B. Econ. Tunisie, août 1950, 17-23.
DESPOIS J. *La Tunisie orientale. Sahel et Basse-steppe*. Paris, 1955, passim et spéc. p. 490-2, 508.
- Tripolitane:*
TITO E. *L'exportation de l'alfa en Tripolitaine*. – B. Dir. de l'Agr. et du Com., Tunis, 1908, 406-17.
MANGANO G. *L'alfa in Tripolitania*. Milan, 1913, 78p.
DESPOIS J. *Le djebel Nefousa*. 82-6.
- Algérie*
MONTEBELLO Lannes de. *Traité sur l'exploitation de l'alfa en Algérie*. – Saintes, 1893.
KIVA. *Le Sud Oranais, la mer d'alfa*. Paris, 1885.
MATHIEU et TRABUT L. *Les Hauts plateaux oranais*. Alger, 1891.
ROUANNET J. *Exploitation de l'alfa en Algérie*. B. Soc. Géogr. d'Alger, 1897, 304-15.
GOUVERNEMENT GENERAL. *Essai d'un inventaire des peuplements d'alfa de l'Algérie*. – (situation au 1er janvier 1921), Alger, 1921, 120p.
L'Alfa, richesse de l'Algérie. B. Serv. Inf. du G.G. Alg., n.º 19 et 20, 15-22 mai 1956.
CHALUMEAU P. *Les nattes d'alfa du Bouthaleb*. Tunis 1956, 86p., ill.
Quelques aspects du marché international de l'alfa. Dir. Gén. du Plan et des Et. Econ., Alger, 1963, 15p.

A.LOUIS – J. DESPOIS

A160. ALI BACHA (Algérie)

Gisement situé à l'ouest de Bougie, dans le ravin de Bir el Kanoun, sur le versant méridional du djebel Gouraya. Il s'agit d'une grotte précédée d'un abri

sous roche et d'un talus. Il fut fouillé dans de très mauvaises conditions scientifiques, même pour l'époque, par A. Debruge en 1902 et 1906 ; les travaux ont été repris avec la collaboration de Debruge par une mission américaine en 1927.

Malgré ces conditions de recherche et l'imprécision des publications de Debruge, mais grâce au compte rendu de la mission américaine, on peut reconnaître la présence d'un niveau atérien ancien, voire moustérien ; dans les collections du musée de Constantine et du musée du Bardo à Alger se trouvent des éclats en quartzite de débitages Levallois et moustérien qui figurent également avec des pointes et des racloirs mais où les pièces pédonculées sont absentes.

L'Ibéromaurisien succède immédiatement à ce niveau. Le Néolithique est représenté par de la céramique et par une hache triangulaire en ophite, bouchardée et polie vers le tranchant. Les tessons sont rares mais on doit signaler la présence de motifs cannelés (PALLARY P., *Instructions pour les recherches préhistoriques dans le Nord-Ouest de l'Afrique*, Alger, 1909, p. 48-49, fig. 4). Ce décor caractéristique du Nord marocain montre l'influence de la péninsule Ibérique et se retrouve également en Oranie. Il est obtenu à l'aide d'une tige creuse (CAMPS-FABRER H., *Matière et art mobilier dans la préhistoire nord-africaine et saharienne*, Paris, 1966, p. 494).

Il est difficile de rattacher à un niveau précis les lamelles à bord abattu et les quelques éléments d'industrie osseuse. On peut également noter du matériel de coloration (godet, broyeur, colorants). La faune est abondante mais banale.

Des restes humains fragmentaires de plusieurs individus, inhumés intentionnellement, appartenaient au type classique de Mechta-Afalou. Ce sont des dolicocephales à voûte moyenne, dysharmoniques et robustes, aux orbites basses, de haute stature (BALOUT L., *Libyca*, t.2, 1954, p. 301-303 – CHAMLA M.C., *Les Hommes épipaléolithiques de Columnata (Algérie occidentale). Etude anthropologique*, Paris, 1970, p. 86-87 et 98).

Le site possède enfin une petite installation métallurgique malheureusement d'âge incertain. Debruge y avait découvert une centaine de petits « lingots » ainsi que quelques pièces minces et très plates pesant quelques grammes, de formes trapézoïdales, losangiques ou carrées, voire rondes. Il s'agit d'un bronze à très faible teneur en étain (Cu 90, 32, Sn 3, 68, Ar 4, 09, Pb 1, 24, Fe 0,32). Des filons de cuivre existent dans l'arrière-pays de Bougie et les Babors et ont permis cette petite exploitation (CAMPS G., *R. Africaine*, t. 104, 1960, p. 44 et n. 43 – Id., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, 1961, p. 439 n. 2, 449 et 456).

BIBLIOGRAPHIE

- DEBRUGE A., Compte rendu des fouilles faites en 1904. Bougie. *Rec. Not. M. Soc. archéol. Constantine*, t. 39, 1905, p. 69-123, 35 fig., 2 pl. h. t.
 Id., La station quaternaire Ali Bacha à Bougie (Moustérien en place). *Ibid.*, t. 40, 1906, p. 119-133, 8 fig.
 Id., La grotte sépulcrale quaternaire « Ali Bacha », reprise de la fouille. Bougie (Algérie). *Ibid.*, p. 134-157, 40 fig.
 POND A.W., CHAPUIS L., ROMER A. S. and BAKER F. C., *Prehistoric habitation sites in the Sahara and North Africa*. Wisconsin, 1938, The Logan Museum Beloit College, p. 145-158, 175-177 et 184, fig. 8, pl. 89-97.
 BALOUT L., *Préhistoire de l'Afrique du Nord. Essai de chronologie*. Paris, 1955, p. 304 et 468.
 CAMPS G., *Les Civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*. Paris, 1974, p. 30, 59, 84, 278.

G. SOUVILLE

A. 161. ALĪ B.YŪSUF B.TAŠFĪN

Abū'l-Hasan 'Alī b.Yūsuf b. Tašfin al-Lamtūnī, second souverain de la dynastie des Almoravides né à Ceuta, avait vingt-trois ans lorsque mourut son père, Yūsuf b. Tašfin, fondateur de la dynastie. Ce dernier lui léguait un empire en pleine expansion dont l'autorité s'étendait de l'Andalousie au Maghrib central. De mère chrétienne, 'Alī s'était préparé à son rôle de chef en Andalousie auprès des meilleurs maîtres de l'époque, c'est dire qu'il n'avait ni la rudesse de son père, ni les qualités d'endurance physique acquises par ses aïeux au Sahara.

C'est à Marrakech qu'il reçoit le serment d'allégeance, le 1^{er} muḥarram 500 / 2 septembre 1106, et c'est là qu'il résidera le plus longtemps, faisant de la cité fondée par son père, la brillante capitale du Maghrib al-Aqṣā, rivale de Fès où le nouveau chef ne se sent pas à l'aise.

En dépit d'une tentative d'insurrection d'un neveu de 'Alī un moment maître de Fès, cité qui avait refusé, avec ce prétendant, le serment d'allégeance (Ibn Haldūn), le règne commence bien. Le rebelle est rapidement mis hors d'état de nuire et Fès mise au pas en rabi' II 500 / 6 décembre 1106. Immédiatement, 'Alī se rend en Espagne pour y recevoir l'hommage des chefs andalous ; il en profite pour destituer quelques gouverneurs et installer à leur place des hommes à lui. Son propre frère, Tamīm, est nommé gouverneur de l'Andalousie avec résidence à Grenade. A ce titre, il remporte quelques succès sur les Chrétiens, notamment à Uclès (502 / 1108-9), il écrase même l'armée d'Alphonse VI commandée par son fils Sancho. Peu de temps après, en 503 / 1109, 'Alī prend lui-même le commandement des troupes et pousse en direction de Tolède qu'il n'atteindra pas. Ce succès assure cependant son autorité, vers 504 / 1110, les Chrétiens sont partout sur la défensive et les derniers petits dynastes qui subsistent (Saragosse et les Baléares) disparaissent. L'unité du Blad al-Andalus est réalisée.

Deux fois encore, 'Alī devait franchir le détroit pour mettre un frein aux entreprises chrétiennes. La plus importante de ces offensives, conduite par Alphonse le Batailleur, avait amené les Aragonais au cœur de l'Andalousie, puis aux portes de Cordoue, elle avait même atteint les rives de la Méditerranée. Pourtant, les armées almoravides, malmenées mais non écrasées, ne ralentissaient pas leur action de harcèlement. Les difficultés internes en Aragon aussi bien qu'en Castille devaient permettre aux Musulmans de rétablir provisoirement la situation ; toutefois, 'Alī ne s'aventurait plus au delà de Cordoue et une de ses dernières victoires fut remportée à Fraga (Province de Lérida) 23 ramadān 528 / 17 juillet 1134.

A cette date, le souverain se trouvait menacé sur son propre territoire, aux portes mêmes de Marrakech où l'action du Mahdī Ibn Tumart avait mobilisé la montagne berbère autour des Masmuda. Le chef berbère s'était installé en 1125 à Tinmāl et, solidement retranché, il y préparait méthodiquement les succès futurs des Almohades.

Replié à Marrakech où il compte davantage, semble-t-il, sur ses mercenaires chrétiens venus d'Espagne que sur ses troupes, le souverain, très dévôt, a laissé les rênes du pouvoir aux *fuqahā*. Il est cependant loin de s'adonner à une vie d'ascèse. Il vit dans un magnifique palais richement décoré, au milieu de son harem, dans un luxe que son père aurait bien certainement condamné. Lettré (l'arabe est devenu langue officielle alors que son père ne parlait que le berbère) il s'entoure de savants ; sa cour est brillante, mais, lorsqu'il meurt, le 8 raḡab 537 / 28 janvier 1143, il lègue à son fils Tašfin un trône chancelant que ce dernier ne saura pas défendre.

Au demeurant, le second des Emirs almoravides n'avait ni l'autorité ni les

qualités de son père. Plus andalou que maghrébin, il transpose sur le territoire africain le charme des petites cours andalouses ; les grandes chevauchées épiques ne le passionnent pas.

C'est à lui pourtant que Marrakech doit ses lettres de noblesse. Il transforme le campement encore tout saharien de Yūsuf en une cité digne de celles d'Espagne après d'ingénieux travaux d'hydraulique. Il construit les murailles d'une Qašba et y fait élever un magnifique palais avec de beaux jardins en riyād il fait édifier une grande mosquée. Malheureusement pour nous, ces constructions seront systématiquement ruinées par les Almohades à l'exception d'un petit pavillon dont la beauté est saisissante (Qubba barudiyyīn). A Tlemcen, le souverain fait construire la remarquable grande mosquée, joyau de l'art musulman. A Fès, il dote la Qarawiyyīn (qu'il agrandira considérablement) d'un somptueux décor. Partout, il construit, il embellit, il encourage les lettres et les sciences.

En résumé, la règne de 'Alī ne manque pas de grandeur, mais il portait en lui d'étonnantes faiblesses qui seront fatales à la dynastie.

BIBLIOGRAPHIE

- IBN IDARĪ *Bayān*, éd. Lévi-Provençal, Beyrouth 1929 ; éd. G.S. Colin et Lévi-Provençal, 2 vol., Beyrouth, 1948 ; éd. Ihsān 'Abbās, 1 vol. Beyrouth 1965
 IBN KALDŪN *Histoire des Berbères*, t. II.
 IBN ḤALLIKĀN. *Wafayat*.
 IBN ḤALLIKĀ. *Al-Ḥulāt et Al-Iḥāṭa*.
 IBN AL ATĪR. *Kāmil*.
 AL-NUWAYRĪ. *Historia*; ed. Gaspar Remiro.
 IBN AL-QATTĀN. *Naṣ al-Djumān*,
 LEVI-PROVENÇAL. *Documents inédits d'histoire almoravide et Documents inédits d'histoire almohade*, Paris, 1928.
 'ABD AL-WĀHID AL-MARRAKUŠĪ. *Al-Hḥulal al-Mawṣiyya*.
 CODERA. *Decadencia y desaparición de los Almoravides en España*, Saragosse, 1899.
 TERRASSE H. *Histoire du Maroc*, Casablanca, 1949.
 MARÇAIS G. *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Age*, Paris, 1946.
 DEVERDUN G. *Marrakech*, Rabat 1959.

L. GOLVIN

A162. 'ALI BEN GHĀNIYA (yāniya)

Nom porté par plusieurs princes almoravides descendants de la princesse Ghāniya, parente de Yūsuf ben Tašfin qui la donna en mariage à 'Alī ben Yūsuf. Le plus important fut 'Alī ben Iṣāk ben Muhammad ben 'Alī. Mais il importe au préalable de noter l'anomalie que présente la désignation habituelle de cette lignée princière (Banu Ghāniya) qui fait appel au nom de l'ancêtre maternel.

Leur fils Muhammad ben Ghāniya, gouverneur des îles Baléares au nom des Almoravides, s'était déclaré indépendant lors de la prise du pouvoir par les Almohades. En 560/1165 Iṣāk, son fils, entre en rébellion et s'empare du pouvoir ; il accueille à sa cour de nombreux réfugiés almoravides et intensifie la course contre les navires chrétiens. Le royaume baléaire des Banu Ghāniya connaît alors une certaine prospérité mais le successeur d'Iṣāk, son fils aîné Muhammad, est obligé de reconnaître la suzeraineté almohade et d'accueillir à Majorque un représentant du calife Abū Ya'qūb Yūsuf*. Un complot fomenté par les chefs almoravides aboutit à l'internement d'Iṣāk et du représentant de l'autorité almohade et à l'intronisation de 'Alī ben Iṣāk.

Ce prince devait mener une vie des plus aventureuses, mettant à profit les déboires des Almohades en al-Andalus (défaite de Santarem en 580/1184) et

la situation troublée en Ifrīqiya et dans le Magrib central, il décide de tenter sa chance dans cette dernière région. A la suite d'entretiens secrets avec des représentants des habitants de Bejaïa, il débarque avec 4000 fantassins majorquins et 200 cavaliers à proximité de l'ancienne capitale hammadide. Il s'empare d'autant plus facilement de la ville que le gouverneur almohade était absent. Celui-ci ayant fait demi-tour, 'Ali ben Ghāniya se porte à sa rencontre et le bat facilement grâce aux contingents kabyles et des tribus hilaliennes des Riyāh, des Atbeğ et des Ğošām. Dans la foulée 'Ali ben Ghāniya s'empare d'Alger, Mouzaïa et Miliana. Les historiens lui prêtent l'intention de marcher sur Marrakech et de frapper au cœur la puissance almohade; en fait il semble avoir eu des objectifs plus modérés : la région dont il s'est emparé facilement est l'ancienne mouvance hammadide et plutôt que de se heurter au bloc zénète de l'ouest, il fait demi-tour, occupe la Qal'a des Beni Ḥammad et commence le siège de Constantine.

Inquiet à juste titre de ces succès almoravides en une région où il ne les attendait pas, Ya'qūb al Mansūr* envoie une expédition qui replace facilement sous l'autorité almohade les différentes villes conquises par 'Ali ben Ghāniya. Celui-ci se dérobe et se réfugie au sud de l'Aurès. Il fait du Djerid (Ġarid) sa nouvelle base d'opérations ; s'emparant de Tozeur et de Gafsa, il se constitue une véritable principauté dans le sud de l'Ifrīqiya. Pour marquer sa totale opposition à l'empire almohade il fait acte d'allégeance au calife abbasside. Parallèlement, ses forces militaires changent d'aspect, des troupes majorquines et des cavaliers almoravides, auxquels s'étaient ajoutés des contingents sanhāğa, il ne restait plus grand monde. Désormais dominant des apports orientaux : Arabes Hilaliens et Turcomans que lui procure son alliance avec l'arménien Qarāqūš, véritable condottiere, qui, affranchi d'un neveu de Saladin, tenait sous sa coupe la Tripolitaine et le Fezzan. Les deux chefs de guerre lancent leurs troupes sur l'Ifrīqiya. 'Ali ben Ghāniya caresse l'espoir de s'emparer de Mahdiyya et de Tunis. Le pays est en grande partie sous son contrôle lorsque Ya'qūb al-Mansūr arrive à la tête d'une armée petite mais disciplinée. 'Ali ben Ghāniya se réfugie à nouveau au Djerid où il peut encore écraser la cavalerie almohade qui le poursuivait à al-'Umra, près de Gafsa (583/1187) mais al-Mansūr remporte une bataille décisive sur les contingents disparates de 'Ali ben Ghāniya et de Qarāqūš à el-Hamma, à l'est de Gabès. Tandis que 'Ali s'enfuit au désert, le vainqueur déporte au Magrib extrême les contingents Riyāh et Ğošem et regagne Marrakech. A peine l'almohade sorti d'Ifrīqiya, 'Ali ben Ghāniya et Qarāqūš reprennent leur entreprise, mais 'Ali trouve la mort dans des conditions mal connues. Selon Ibn Khaldoun il serait mort des suites de blessures reçues lors de la bataille d'al-Hamma tandis que l'auteur du *Kitāb al-Istibār* le fait mourir d'une flèche reçue près de Tozeur. En 584/1188, son frère Yahyā* lui succède et poursuivra victorieusement la lutte contre les Almohades pendant une cinquantaine d'années, réalisant partiellement l'ambition de son aîné.

BIBLIOGRAPHIE

BEL A. *Les Benou Ghanya, derniers représentants de l'Empire almoravide et leur lutte contre l'empire almohade*. Publ. de l'Ecole des Lettres d'Alger, XXVII, 1903.

BRUNSCHVIG R. *La Berbérie orientale sous les Hafsides des origines à la fin du XV^e siècle*. Paris, t. 1, 1940, t.2, 1947.

IBN KHALDUN. *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, t.II, p. 89.

Kitāb al-Istibār cf. FAGNAN E. L'Afrique septentrionale au XII^e siècle, de notre ère. Description extraite du *Kitāb al Istibār* et traduite. *Rec. des Not. et Mém. de la Soc. archéol. de Constantine*, t. XXXIII, 1899, p. 1-229 (p. 37-38).

MARÇAIS G. *Les Arabes en Berbérie du XI^e au XIV^e siècle*, Constantine-Paris, 1913.

C. EL BRIGA

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

GABRIEL CAMPS
professeur à l'Université de Provence
L.A.P.M.O., Aix-en-Provence

CONSEILLERS SCIENTIFIQUES

G. CAMPS (Protohistoire et Histoire)
H. CAMPS-FABRER (Préhistoire et Technologie)
S. CHAKER (Linguistique)
M.-C. CHAMLA (Anthropobiologie)
J. DESANGES (Histoire ancienne)
M. GAST (Anthropologie)

COMITÉ DE RÉDACTION

M. ARKOUN (Islam)	E. GELLNER (Sociétés marocaines)
E. BERNUS (Touaregs)	J. LECLANT (Égypte)
J. BOSH-VILÀ (Al Andalus)	T. LEWICKI (Moyen Âge)
D. CHAMPAULT (Ethnologie)	K. G. PRASSE (Linguistique)
H. CLAUDOT (Ethnolinguistique)	L. SERRA (Linguistique)
M. FANTAR (Punique)	G. SOUVILLE (Préhistoire)

COLLABORATEURS

A. ADAM, Pr. Univ. de Paris V ; J. AKKARI, Tunis ; M. ALMAGRO, Pr. hon. Univ. Complutense Madrid (+) ; M. T. AMROUCHE, Paris (+) ; J. APPLEGATE, Howard Univ. Washington ; A.-J. ARKELL, Londres (+) ; M. ARKOUN, Pr. Univ. de Paris III ; P. AUGIER, INA Abidjan ; G. AUMASSIP, Dir. de recherche CNRS ; G. BARRIÈRE, Idelès Hoggar ; G. BEAUDET, Pr. Univ. de Paris VI ; V. BELTRAMI, Fac. de médecine Chieti ; E. BERNUS, Dir. de recherche ORSTOM ; S. BERNUS, Chargée de recherche CNRS ; A. BERTRAND, Paris ; R. BIARD, Lyon ; M. BOUCHENAKI, UNESCO Algérie ; A. BOURGEOT, Chargé de recherche CNRS ; J. BOSCH-VILÀ, Pr. Univ. de Granada (+) ; P. BOYER, Directeur hon. des archives d'Outre-Mer ; J. BYNON, Univ. de Londres ; M. BOUGHALI, Marrakech ; A. BESCHAOUGH, Dr. ès lettres, INAA Tunis ; P. CADENAT, Pau ; G. CAMPS, Pr. Univ. de Provence ; H. CAMPS-FABRER, Dir. de recherche CNRS ; J.-P. CÉBE, Pr. Univ. de Provence ; M. CHABEUF, Médecin général ; S. CHAKER, Dr. ès lettres ; M.-Cl. CHAMLA, Maître de recherche CNRS ; D. CHAMPAULT, Maître de recherche CNRS ; J. CHAPPELLE, Aix-en-Provence ; J.-L. CHARLET, Université de Provence ; J. D. CLARK, Pr. Univ. de Berkeley ; H. CLAUDOT, Chargée de recherche CNRS ; D. COHEN, Directeur d'Ét. EPHE ; M. COHEN (+) ; J. DASTUGUE,

Pr. Univ. de Caen ; J. DÉJEUX, Dr. ès lettres, Paris ; J. DELHEURE, Paris ; A. DENIS, Mougins ; J. DESANGES, Directeur Ét. EPHE ; G. DEVERDUN, Dr. ès lettres (+) ; J. DEVISSE, Pr. Univ. de Paris I ; N. DUVAL, Pr. Paris IV ; J.-C. ECHALLIER, Chargé de recherche CNRS ; J. ERROUX, Pr. hon. Institut. agronomique ; G. ESPÉRANDIEU, Dr. vétérinaire (+) ; M. EUZENAT, Directeur lab. CNRS ; M. FANTAR, Dr. ès lettres INAA Tunis ; J. FAUBLÉE, Muséum d'hist. nat. ; A. FAURE, Carnoux (+) ; S. FERCHIOU, Chargé de recherche CNRS ; D. FEREMBACH, Maître de recherche CNRS ; P.-A. FÉVRIER, Pr. Univ. de Provence ; P.-A. FITTE, Ingénieur ; B. FLINT, Marrakech ; L. GALAND, Directeur d'études EPHE ; G. GARBINI, Institut. d'ét. orient. Naples ; I. DE GARINE, Dir. de recherche CNRS ; J. GASCOU, Dir. de recherche CNRS ; M. GAST, Dir. de recherche CNRS ; E. GELLNER, Pr. London School of Economics ; H. GENEVOIX (+) ; L. GOLVIN, Pr. hon. univ. de Provence ; R. FÉRY, doct. médecine, Toulouse ; A. GRAGUEB, Ch. de recherche, INAA Tunis ; D. GRÉBÉNART, Chargé de recherche CNRS, Dr. ès lettres ; M. HACHID, CRAPE, Alger ; M. HADDAD, Univ. de Constantine ; M. HADJ-SADDOK, Inspecteur général hon. ; M. HAMMAD, Aix-en-Provence ; J.-J. HARRIES, Univ. de Wisconsin ; D. J. HATT, Pr. Univ. of California ; M. HAWAD, Niamey ; D. T. HICKS, Univ. of Manchester ; H. LAAROUSSI, CHU La Timone, Marseille ; H. ISNARD, Pr. hon. Univ. de Nice (+) ; D. JACQUES-MEUNIE, Directeur hon. de recherche CNRS ; M. JANON, Ing. CNRS ; F. KADRA, Directeur des Antiquités Alger ; J. KEENAN, Pr. Univ. de Witwatersand ; T. KOTULA, Pr. Univ. de Wroclaw ; F. LABURTHE-TORA, Paris ; G. LAFUENTE, Marrakech ; G.-A. LAFUENTE, Perpignan ; N. LAMBERT, Montpellier ; S. LANCEL, Pr. Univ. de Grenoble III ; J. LANFRY, Paris ; G. LAOUST-CHANTEREAUX, Aix-en-Provence ; J.-P. LAPORTE, Paris ; J.-M. LASSÈRE, Pr. Univ. Paul Valéry ; J. LECLANT, Pr. Collège de France, Membre de l'Institut ; C. LEFEBURE, CNRS : L. LEFEVRE, Nîmes ; G. LEFEBVRE, Nîmes ; Ph. LEFEVRE-WITIER, Dir. de recherche CNRS ; M. LE GLAY, Pr. Univ. de Paris I ; A. LEUPEN, Haarlem ; Ph. LEVEAU, Pr. Univ. de Provence ; T. LEWICKI, Pr. Univ. de Krakow ; H. LHOÏE, Directeur de recherche hon. CNRS ; A. LOUIS, Dr. ès lettres (+) ; M. MAHROUR, Pr. Univ. d'Alger A. MARTEL, Pr. Univ. P. Valéry Montpellier ; R. MAUNY, Pr. hon. Univ. de Paris I ; D. MATTINGLY, Coventry, J.-L. MIÈGE, Pr. Univ. de Provence ; M. MILBURN, Dr. en Préhistoire ; V. MONTEIL, Directeur d'Ét. EPHE ; J. MOREL (+) ; H. MORESTIN, Pr. Univ. d'Avignon ; L. MOUGIN (+) ; M. MORINBARDE ; A. M. TIMET, Conservateur Musée du Bardo, Tunis ; J.-C. MUSSO (+) ; A. MUZZOLINI, Dr. en préhistoire ; H. NACHTINGALL, Pr. Univ. de Marburg ; Y. NACIB, Pr. Univ. d'Alger ; A. NOUSCHI, Pr. Univ. de Nice ; M. OUARY, Paris ; J. ONRUBIA-PINTADO, Madrid ; S. PANTUČEK, Pr. Univ. de Prague ; Th. PENCHOEN, Univ. of California ; M. PERVÈS, Dr. en médecine ; J. PEYRAS, Dr. ès lettres Volx ; M. PEYRON, Rabat ; K. G. PRASSE, Pr. Univ. de Copenhague ; A. RAHMANI, Paris ; R. REBUFFAT, Directeur de recherche CNRS ; M. REDJALA, Chargée de recherche CNRS ; H. SADI Paris ; J. REVAULT, Maître de recherche CNRS hon. ; M. ROUVILLOIS-BRIGOL, Paris ; P. ROGNON, Prof. Univ. Pierre et Marie Curie. L. SAADA, Chargée de recherche CNRS ; H. SADI Paris ; P. SALAMA, Chargé de recherche CNRS ; L. SERRA, Pr. Institut. d'Ét. orient. Naples ; E. SERRES, Lançon ; E. SERVIER, Pr. hon. Univ. Paul Valéry ; A. SIMONEAU (+) ; G. SOUVILLE, Dir. de recherche CNRS ; J. SPRUYTTE, Vinon-sur-Verdon ; T. TAKACS, Erdliget, Hongrie ; M. TARRADELL, Pr. Univ. de Barcelone, Th. Tillet, Dr. en Préhistoire ; G. TRÉCOLLE, Dr. en médecine ; J.-F. TROIN, Pr. Univ. de Tours ; P. TROUSSET, Chargé de recherche CNRS ; M. VACHER, Nantiat ; W. VYCICHL, Dr. Univ. de Fribourg ; A. WEISROCK, Univ. de Nancy II ; A. WILMS, Pr. Univ. de Hamburg ; M. WORONOF, Pr. Univ. de Besançon ; X. YACONO, Pr. hon. Univ. de Toulouse ; M. ZGOR, Marrakech ; J. ZOUGHLAMI, Chargé de recherche, INAA Tunis.





9 782857 442608

ISBN 2-85744-260-2